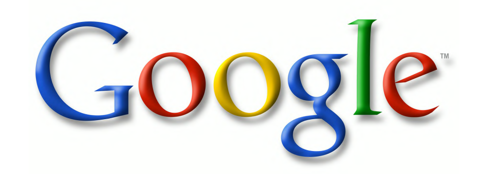
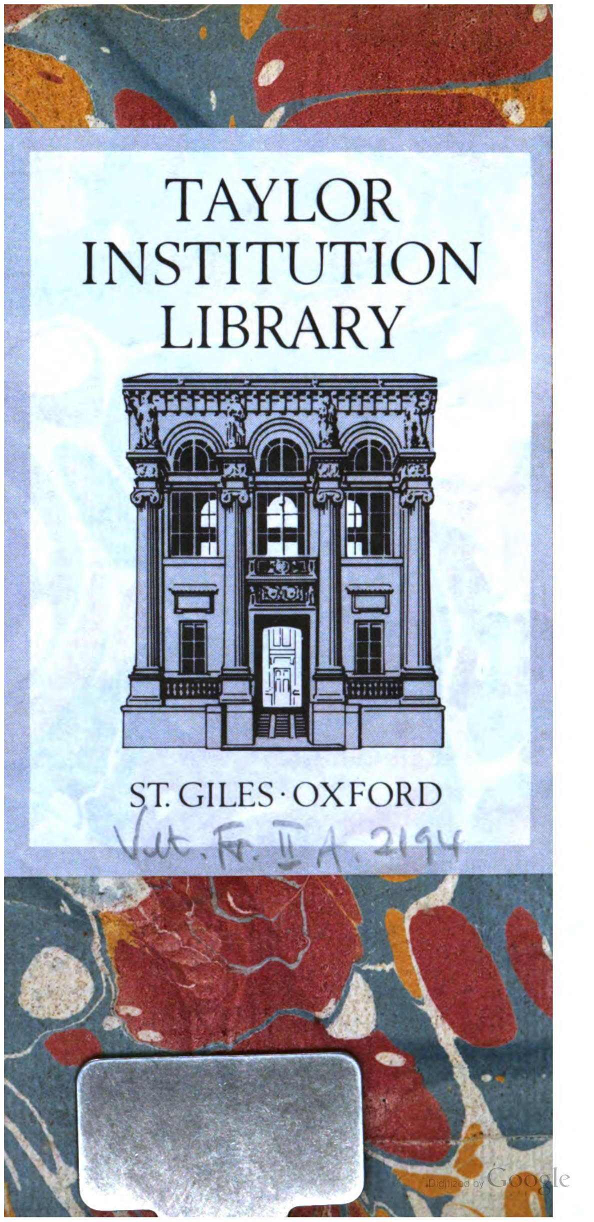
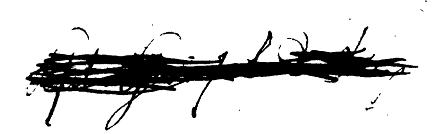





TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 2194



LES
TROIS SIECLES
DE
LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.
TOME QUATRIEME.



LES
TROIS SIECLES
DE
LA LITTÉRATURE FRANÇOISE,
OU
TABLEAU
DE L'ESPRIT DE NOS ÉCRIVAINS,

Depuis FRANÇOIS I, *jusqu'en* 1781 :

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

*Par M. l'Abbé S**** DE CASTRES.

Cinquieme Edition, revue, corrigée, & augmentée de plusieurs Articles, d'un grand nombre d'Anecdotes, & de douze Lettres de l'Auteur relatives à l'Ouvrage.

TOME QUATRIEME.



A LA HAYE,

Et se trouve à PARIS,

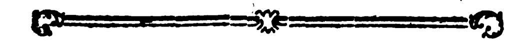
Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la COMTESSE D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXI.

His ego gratiora dictu esse scio; sed me vera pro gratis loqui, etsi meum ingenium non moneret, necessitas cogit. Vellem equidem vobis placere, Quirites: sed multò malo vos salvos esse, qualicumque erga me animo futuri estis. Tit. Liv. l. 4, n°. 96.



LES TROIS SIECLES DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.



R.

RABELAIS, [*François*] Cordelier, puis Bénédictin, puis Chanoine, ensuite *Médecin*, & enfin Curé de Meudon, né à Chinon en 1483, mort en 1553.

On seroit d'abord tenté de croire que sa réputation est plutôt l'effet du caprice de l'esprit humain, que celui d'un mérite réel. Il est cependant peu d'Auteurs qui

aient conservé une célébrité plus marquée que la sienne. *Lafontaine*, *J. B. Rousseau*, plusieurs bons Esprits, ont eu pour lui un goût particulier. Mais comment avec une maniere de s'exprimer presque toujours insipide, grossiere, dégoûtante, inintelligible, *Rabelais* a-t-il pu passer pour un Ecrivain ingénieux, plaisant, agréable, & rempli d'allusions aussi fines que profondes ? La premiere raison qui se présente, est que son Ouvrage dut la plus grande partie de son succès aux anathêmes de la Sorbonne & du Parlement qui le proscrivirent, à cause des obscénités qui y sont répandues ; on peut dire ensuite, que les traits satiriques lancés contre les Moines, ne contribuerent pas peu à le mettre en vogue ; ajoutons que les Hérétiques de son temps s'empresserent de combler de louanges un Ecrivain qui sembloit s'accorder avec leurs sentimens, du côté de la phrénésie à tout blâmer & à se moquer de tout. On étoit alors si peu accoutumé à voir tourner en ridicule les objets les plus graves, à trouver dans

les Livres des Satires ſi mordantes & ſi libres, des entretiens ſi licencieux & ſi orduriers, que la hardieſſe qui enfanta cette ſinguliere & extravagante Production, en groſſit le mérite aux yeux même de ceux qui l'euſſent condamnée avec ſévérité, en conſervant leur ſang froid.

Ce coup-d'œil ſuffit d'abord pour expliquer le principe de la célébrité de l'Hiſtoire de *Pantagruel* & de *Gargantua*.

Nous n'ignorons pas que les Admirateurs de *Rabelais* ont prétendu excuſer le défaut de plan, de méthode, de ſuite, de raiſon, qui choque dans tout ſon Livre, en croyant trouver dans ſes peintures une cenſure allégorique des mœurs, des uſages & des ridicules de ſon temps; qu'ils ont vanté avec complaiſance certains traits *ingénieux* qui y pétillent par intervalle; qu'il n'eſt pas même juſqu'à ſon verbiage qui ne leur paroiſſe myſtérieux, & tendre à des alluſions, dont leur ſagacité regrette de ne pouvoir expliquer l'objet.

Toutes ces raiſons ne ſont pas capables

de justifier leur enthousiasme. Qu'on suppose que *Rabelais* ait voulu s'envelopper, pour ne point paroître attaquer si directement ce qui aiguisoit son humeur satirique : étoit-ce d'un tissu de pensées triviales, de propos obscènes, d'expressions basses, qu'il devoit former le voile destiné à cacher ses allégories ? Etoit-ce dans les transports d'une ivresse plus que cynique, qu'il lui convenoit de faire parler la raison ?

Il est donc à propos de chercher ailleurs que dans le mérite réel de ses Ouvrages, le principe du cours prodigieux qu'ils ont eu. Et pour cela, il faut en revenir à la nature du cœur humain : la gaieté le captive, la malignité a toujours su lui plaire, & la licence n'est pas toujours propre à le révolter, parce qu'elle flatte en quelque maniere un fond de corruption qui en est inséparable. D'ailleurs, une imagination vive, féconde, plaisante, quelque inconséquente & vagabonde qu'elle soit, amuse toujours pour le moment. *Rabelais* seroit

actuellement plongé dans l'oubli, s'il n'eût pas passé toutes les bornes; moyen assuré d'entraîner la multitude & de paroître merveilleux aux Esprits communs.

RACAN, [*Honorat* DE BEUIL, Marquis DE] l'un des premiers reçus à l'Académie Françoise, né à la Roche-Racan en Touraine en 1589, mort en 1670.

Malherbe d'un Héros peut vanter les exploits,
Racan chanter *Philis*, les Bergers, & les Bois.

Ce dernier Vers consacre tout-à-la-fois les louanges de ce Poëte, & fixe la juste idée qu'on doit avoir de ses talens. Avant lui, la Poésie pastorale se réduisoit à un jargon plein de fadeur & de mauvais goût. *Racan* est le premier qui ait su faire rendre aux chalumeaux François ces sons doux & naïfs qui firent autrefois les délices & la gloire de l'Italie. Ses *Bergeries* ont un naturel, une délicatesse, une harmonie qui en fait retenir avec plaisir la plupart des Vers. Il avoit principalement le talent d'exprimer avec grace jusques aux plus

petites choses : » C'est en quoi, disoit *
» *Boileau*, il ressemble mieux aux An-
» ciens, que j'admire sur-tout par cet
» endroit ; plus les choses sont seches &
» mal aisées à dire en Vers, plus elles
» flattent quand elles sont dites noblement
» & avec cette élégance qui fait proprement
» la Poésie «.

Cet habile Critique lui reconnoissoit encore autant de génie pour réussir dans la Poésie sublime, que dans la Poésie simple :

Tout Chantre ne peut pas, sur le ton d'un *Orphée*,
Entonner en grands Vers *la Discorde étouffée*,
Peindre *Bellone en feu*, *tonnant de toutes parts*,
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts.
Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourroit chanter, au défaut d'un *Homere*.

Les Odes que nous avons de *Racan* ont décidé cet éloge, & le mettroient même au-dessus de *Malherbe*, si elles avoient autant de pureté & de correction, qu'elles ont d'élévation & d'enthou-

* Lettre de M. de *Maucroix*.

fiasme. On est fâché, pour sa gloire, que trop de confiance dans sa facilité l'ait jeté dans la négligence; c'est pourquoi *Malherbe* disoit que de *Racan* & de *Maynard* on auroit fait un grand Poëte.

En effet, il y a des morceaux dans les Odes de *Racan*, qui ne le cedent point aux plus beaux Vers de *Malherbe*; telles sont les deux Strophes que voici :

Que te sert de chercher les tempêtes de *Mars*,
Pour mourir tout en vie au milieu des hasards
Où la gloire te mene ?
Cette mort, qui promet un si digne loyer,
N'est toujours que la mort qu'avecque moins de peine
L'on trouve en son foyer.

Que sert à ces Héros ce pompeux appareil
Dont ils vont dans la lice éblouir le Soleil
Des trésors du Pactole ?
La gloire qui les suit, après tant de travaux,
Se passe en moins de temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

1. RACINE, [*Jean*] de l'Académie Fran-

çoiſe, né à la Ferté-Milon en 1639, mort à Paris en 1699.

La Poéſie Françoiſe, portée au plus haut point de nobleſſe, d'élégance, de ſentiment, & de pureté, a conſacré ſans réſerve ſon nom à une gloire immortelle.

Le grand *Corneille* ſembloit avoir fixé ſur lui tous les ſuffrages, & épuiſé l'admiration par la force, la hauteur & la fécondité de ſon génie, qui, comme un ſouffle impétueux, avoit tout fait plier devant lui; *Racine* ne craignit pas de paroître ſur la Scène, &, prenant une autre route, il ſe montra bientôt digne de le remplacer : la tendreſſe, l'harmonie, une connoiſſance profonde du cœur humain, furent les nouveaux reſſorts de ſa Muſe tragique, & le conduiſirent rapidement aux mêmes ſuccès. S'il n'a point eu, comme *Corneille*, la gloire de tirer la Tragédie du chaos, de lui imprimer le premier ce caractere de nobleſſe & de dignité qui lui eſt eſſentiel, d'en fixer les regles & les beautés parmi nous; qui oſera lui diſputer celle de s'être fait un genre qui lui

eſt propre, d'avoir égalé, ſurpaſſé même, à quelques égards, les chef-d'œuvres de ſon prédéceſſeur ? Sa touche n'eſt pas communément auſſi mâle, auſſi énergique, auſſi hardie que celle de *Corneille*; mais elle eſt continuement plus élégante, plus naturelle, plus correcte. Aucun Poëte n'a mieux connu, mieux éprouvé, plus vivement exprimé le ſentiment; ſes Vers le reſpirent à chaque phraſe, & ce caractere eſt ſi marqué dans ſes Ouvrages, qu'on peut lui appliquer ce que diſoit *Horace :*

Invenias etiam disjecti membra Poëtæ.

Par cette heureuſe facilité d'animer tout ce qu'il dit, par l'heureux talent de parler intimement au cœur, de l'attendrir, de lui faire éprouver, par des charmes auſſi doux que puiſſans, tous les mouvemens *des paſſions*, il s'eſt rendu maître de la Scène tragique, en maniant, avec une ſupériorité ſans égale, le plus intéreſſant de ſes reſſorts, la pitié. Qu'on parcoure ſes Tragédies; la ſageſſe & la vérité des caracteres, la juſteſſe & l'habileté avec

laquelle il les ſoutient, le pathétique & la chaleur qui les vivifie, offrent ſans ceſſe des traits qui émeuvent le Spectateur, & lui font prendre tous les degrés d'intérêt que le Poëte veut lui communiquer.

Le même Génie, ſi habile à deſſiner les caracteres, étoit également ſupérieur lorſqu'il s'agiſſoit de leur donner les couleurs propres à les embellir. Par-tout une poéſie noble, tendre, harmonieuſe, toujours conforme aux regles du langage & de la verſification, préſente des charmes auſſi ſéduiſans pour l'oreille, qu'ils l'ont été pour le cœur.

Tous les talens du Poëte tragique ſemblent s'être réunis dans ſa perſonne. Non ſeulement ſes Héros conſervent en général les inclinations & les intérêts que l'Hiſtoire leur attribue, mais encore chaque paſſion eſt approfondie dans ſes ſources, développée avec ſes diverſes nuances, manifeſtée par le langage qui lui eſt propre, ſans s'écarter en rien de la Nature. Aucun Poëte n'a mieux connu l'art de tout mettre à ſa place, de ne faire dire à ſes perſonnages que ce qu'ils doivent

dire, & de régler toujours leurs moindres mouvemens ſur la néceſſité d'agir; c'eſt par-là principalement que *Racine* s'eſt diſtingué des autres Tragiques.

S'enſuit-il de ces éloges juſtement mérités, qu'il ſoit ſans défauts, & qu'il n'ait pas payé le tribut à cette maxime dont la vérité eſt auſſi ancienne que le monde & ne finira qu'avec lui, *nemo ex omni parte beatus?* Si on en croit des Cenſeurs éclairés, il n'a pas conçu aſſez fortement la Tragédie; il n'a pas mis aſſez d'action dans ſes perſonnages. Ceux qui prétendent que la terreur & la pitié doivent être excitées avec une égale véhémence, déſireroient que le premier de ces mouvemens fût, dans ſes Pieces, auſſi vivement traité que le ſecond.

Que ces reproches ſoient fondés ou non, on ne pourra ſe diſpenſer d'avouer que l'amour, trop ſouvent introduit dans ſes Tragédies, en fait languir l'intérêt aux yeux des Spectateurs, qui préferent le plaiſir d'être émus par l'impétuoſité des grandes paſſions, à celui d'être attendris par des

paſſions plus douces. Il faudra convenir encore qu'il a pouſſé quelquefois cette paſſion juſqu'à une afféterie capable de défigurer certains Caractères. Les Grecs l'avoient rejetée, comme indigne de la majeſté de *Melpomene*; & *Racine* en a fait le principal reſſort de ſes Pieces: ce qui leur donne un air de Roman, & annonce trop la marche de l'intrigue. Il a banni de la Scène cette noble ſimplicité qu'on eſt forcé d'admirer dans *Sophocle* & *Euripide*. On a beau dire, pour l'excuſer, qu'il falloit ſe prêter au goût de la Nation pour la galanterie; l'Homme de génie ne reçoit des loix que du génie même, ou plutôt il ſe ſert des reſſources de ſon génie, pour tout rappeler aux vrais principes. Celui de *Racine* étoit aſſez riche pour plaire & intéreſſer, ſans le ſecours de ce reſſort, qui n'a point été employé dans *Athalie*, le chef-d'œuvre des Théatres anciens & modernes: rien en effet de plus ſimple, de plus ſublime, de mieux conduit, que cette Piece, & cependant point de ſujet plus difficile à traiter.

Une preuve que l'amour n'eſt pas néceſſaire pour animer l'intérêt d'une Tragédie, c'eſt que les Grecs n'en ont point fait uſage. Ils avoient, à la vérité, des objets de culte, des ſujets nationaux capables de captiver, d'attacher, d'émouvoir le Spectateur, ſans recourir à ce ſentiment trop foible pour des Républicains; mais quand ces ſujets leur auroient manqué, ils euſſent dédaigné tout ce qui n'étoit pas propre à repaître & à ſoutenir l'élévation de leur ame. L'amour n'eſt jamais qu'une foibleſſe, quelque part où il ſe trouve; & faire ſoupirer des Héros, c'eſt les réduire au niveau des hommes ordinaires. *Théſée* dans *Corneille*, *Alexandre* dans *Racine*, *Philoctete* dans M. de *Voltaire*, révoltent plus qu'ils n'intéreſſent.

On dira peut-être que l'amour ſur la Scène tragique, conduiſant aux malheurs, aux crimes, & aux remords, ceſſe d'être dangereux, & devient un principe fécond pour développer avec ſuccès les différentes

impreſſions dont l'ame humaine eſt ſuſceptible.

Nous répondrons qu'il faut toujours choiſir, pour émouvoir le cœur, ce qui peut l'élever, l'agrandir ; non ce qui l'abaiſſe & l'énerve. L'Hiſtoire fournit aſſez de révolutions dignes d'occuper *Melpomene*, ſans recourir à des intrigues romaneſques qui dégradent le Cothurne. Qui doute que *Racine* ne fût encore plus admirable, ſi ſes Pieces étoient plus exemptes de cet amour qui en fait languir l'action ?

Ce défaut n'empêche pas néanmoins qu'elles ne ſoient ſupérieures, à bien des égards, à celles de *Corneille*, comme l'Enéide eſt ſupérieure à l'Iliade, ſans que *Virgile* puiſſe être regardé comme un auſſi grand Génie qu'*Homere*. *Mithridate*, *Phédre*, *Britannicus*, ne le cedent point aux plus beaux chef-d'œuvres de *Corneille*, & *Athalie* ſera toujours placée par les Connoiſſeurs au deſſus de *Cinna*. *Corneille* n'a rien non plus de comparable à la Scène où *Phédre* déclare ſon amour à *Hippolyte*.

Un grand nombre d'Ecrivains ſe ſont conſumés en comparaiſons entre ces deux Poëtes. Le parallele qui nous a paru le mieux ſaiſi & le plus abrégé, eſt celui de M. l'Abbé d'*Olivet*. Après avoir adopté le mot du Duc de *Bourgogne*, que *Corneille étoit plus homme de génie, & Racine plus homme d'eſprit*, » Un Homme » de génie, ajoute-t-il, ne doit rien aux » préceptes, & quand il le voudroit, il » ne ſauroit preſque s'en aider : il ſe paſſe » de modeles, & quand on lui en pro- » poſeroit, peut-être ne ſauroit-il en pro- » fiter : il eſt déterminé, par une force » d'inſtinct, à ce qu'il fait & à la maniere » dont il le fait. Voilà *Corneille*, qui, » ſans modele, ſans guide, trouvant l'Art » en lui-même, tire la Tragédie du chaos » où elle étoit parmi nous.

» Un Homme d'eſprit étudie l'Art ; ſes » réflexions le préſervent des fautes où » peut conduire un inſtinct aveugle ; il eſt » riche de ſon propre fond, &, avec le » ſecours de l'imitation, maître des ri- » cheſſes d'autrui. Voilà *Racine*, qui, ve-

» nant après *Sophocle*, *Euripide*, *Cor-*
» *neille*, se forme sur leurs différens ca-
» racteres, &c, sans être ni Copiste ni Ori-
» ginal, partage la gloire des plus grands
» Originaux.

» Il est vrai que le génie s'éleve où
» l'esprit ne sauroit atteindre : mais l'es-
» prit embrasse au delà de ce qui appar-
» tient au génie. Avec du génie, on ne
» sauroit être, s'il faut dire ainsi, qu'une
» seule chose. *Corneille* n'est que Poëte;
» il ne l'est même que dans ses Tragédies,
» à prendre le mot de Poëte dans le sens
» d'*Horace* *. *Racine* a réussi dans la Tra-
» gédie, la Comédie, l'Ode, l'Epigram-
» me, & dans d'autres genres.

» Ajoutons que le génie, dans la force
» même de l'âge, n'est pas de toutes les
» heures, & que sur-tout il craint les
» approches de la vieillesse. *Corneille*,
» dans ses meilleures Pieces, a d'étranges

* *Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os,*
Magna sonaturum, des nominis hujus hono-
rem.

» inégalités, & dans les dernieres, c'est
» un feu presque éteint. Au contraire,
» l'esprit ne dépend pas si fort des mo-
» mens; il n'a presque ni haut ni bas, &
» quand il est dans un corps bien sain,
» plus il s'exerce, moins il s'use. *Racine*
» n'a point d'inégalité marquée, & la
» derniere de ses Pieces, *Athalie*, est
» son chef-d'œuvre. On me dira que
» *Racine* n'est point parvenu, comme
» *Corneille*, jusqu'à une vieillesse bien
» avancée. Je l'avoue; mais que con-
» clure de là contre ma derniere obser-
» vation? Car l'âge où *Racine* produisit
» *Athalie*, répond précisément à l'âge où
» *Corneille* produisit *Œdipe*; & par con-
» séquent la vigueur d'esprit subsistoit
» encore toute entiere dans *Racine*,
» quand l'activité du génie commençoit
» à décliner dans *Corneille*.

« Mais de tout ce que j'ai dit, il ne
» s'ensuit pas que *Corneille* manque d'es-
» prit, ou *Racine* de génie: ce sont des
» qualités inséparables dans les grands
» Poëtes. L'un seulement l'emporte dans

» celui-ci, l'autre dans celui-là. Or il » s'agissoit de savoir par où *Corneille* & » *Racine* devoient être caractérisés; & » après avoit vu ce que les Critiques ont » pensé sur ce sujet, j'en suis revenu au » mot de M. le Duc de *Bourgogne* «.

Une observation qui a échappé aux Critiques, c'est que, dans tous les siecles littéraires, la marche de l'esprit humain a toujours été la même dans tous les genres. On a vu constamment le Génie sublime ouvrir la carriere au Génie attendrissant. *Homere* fut suivi de *Virgile*; *Sophocle* *, d'*Euripide*; *Démosthene*, de *Cicéron*; *Corneille*, de *Racine*; *Bourdaloue*, de *Massillon*, &c. On pourroit faire la même remarque pour les Arts, qui ont eu le tendre & le moëlleux, après le vigoureux & le sublime.

* Ces deux Poëtes étoient contemporains, comme *Corneille* & *Racine* l'ont été parmi nous; mais *Sophocle* avoit fait représenter le plus grand nombre de ses Pieces, avant qu'*Euripide* se produisît sur la Scene.

Le génie de *Racine* a cela de particulier, qu'il ſavoit ſe plier à tous les genres, en conſervant ſa ſupériorité. On voit qu'il n'a tenu qu'à lui de joindre les lauriers de *Thalie* à ceux de *Melpomene* ; aucun Poëte tragique ne s'eſt exercé dans la Comédie avec tant de ſuccès. M. de *Voltaire* s'eſt vainement efforcé de donner le même exemple : il y aura toujours loin de l'*Enfant prodigue*, de *Nanine*, & de ſes autres Comédies, à celle des *Plaideurs*.

Ses Hymnes, ſes Cantiques, les Chœurs d'*Eſther* & d'*Athalie*, ſont de nouvelles preuves de l'étendue & de la richeſſe de ſes talens. Ces morceaux, trop peu admirés dans ſes Ouvrages, n'ont pas été éclipſés par les Odes ſacrées du grand *Rouſſeau*.

Si nous l'enviſageons comme Proſateur, ſes talens brillent avec une nouvelle ſupériorité. Les Préfaces qu'on a de lui, ſes Diſcours à l'Académie, ſes Fragmens hiſtoriques, tout ce qui eſt ſorti de ſa plume porte le caractere du Génie. Ses Lettres

contre MM. de Port-Royal suffiroient pour le mettre au dessus de l'Auteur des *Provinciales*, si elles eussent été suivies d'un plus grand nombre d'autres. La raison, l'éloquence, la vigueur, le sel qui y regnent, firent craindre à ces Solitaires, qui se mêloient de tout, un Adversaire plus redoutable pour eux, que *Pascal* ne l'avoit été aux Jésuites. Ils s'empresserent d'adoucir ses mécontentemens; &, par l'entremise de *Boileau*, *Racine* supprima une troisieme Lettre qu'il se proposoit de donner, à la tête de laquelle il avoit placé une Préface très-mordante, s'il faut en juger par le morceau qu'on nous en a transmis.

Ce Poëte eut un avantage assez commun dans son Siecle, mais bien rare dans le nôtre: les plus célebres Littérateurs s'empresserent de favoriser ses talens. On ne sauroit donner trop d'éloges à *Chapelain*, pour avoir, le premier, employé son crédit à lui fournir les moyens de développer son génie. *Racine*, encore jeune & inconnu, avoit fait une Ode sur le mariage

de *Louis XIV*. Les heureuses dispositions que cet Ouvrage annonçoit, n'échapperent point à *Chapelain*. Malgré ses prétentions pour le genre lyrique, il voulut en connoître l'Auteur. Dès ce moment, il offrit à *Racine* ses conseils, ses services, & parla si avantageusement de son Ode à M. *Colbert*, que ce Ministre lui envoya 100 louis de la part du Monarque, & peu après le mit sur l'état du Roi pour une pension de 600 livres.

Terminons cet article par une remarque dont il seroit très-utile pour les jeunes gens de profiter.

Par quels moyens *Racine* devint-il un si excellent Poëte ? Il ne dut ses progrès dans la Poésie qu'à l'étude des Auteurs Grecs & Latins, qu'il commença par traduire & apprendre par cœur, afin de se former le goût en se nourrissant de leur substance. D'un autre côté son attention à ne choisir pour modeles que nos meilleurs Ecrivains, forma dans lui cette diction pure, élégante, correcte, harmonieuse, qui le rend le plus exact & le plus agréable de

tous ceux qui ont écrit dans notre Langue. A cette ſage conduite, il joignit la plus grande docilité à profiter des critiques de ſes amis, à ſe régler ſur leurs obſervations, & à bannir de ſes Tragédies les défauts qu'ils y reprenoient. Auſſi la *Thébaïde* & *Alexandre*, qui furent ſes premiers eſſais, ont-ils été ſuivis d'*Andromaque*, de *Bajazet*, qui, à leur tour, & par les mêmes moyens, furent ſurpaſſés par *Mithridate*, *Phédre*, *Athalie*. *St. Evremont*, en relevant les fautes qui lui étoient échappées dans la *Thébaïde* & dans *Alexandre*, contribua encore aux vraies beautés qu'il produiſit dans la ſuite. *Boileau* enfin, par ſa ſévérité, le mit dans le cas d'acquérir ce qui manquoit à ſa perfection.

Faites-vous des Amis prompts à vous cenſurer;
Qu'ils ſoient de vos Ecrits les confidens ſinceres,
Et de tous vos défauts les zélés adverſaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'Auteur;
Mais ſachez de l'Ami diſtinguer le Flatteur:
Tel vous ſemble applaudir, qui vous raille & vous joue.
Aimez qu'on vous cenſure, & non pas qu'on vous loue.

C'eſt ainſi que les vrais Grands Hommes ont la gloire de ſe former des ſucceſſeurs, au lieu que tant de louanges prodiguées ſi mal à propos aux jeunes gens qui commencent, & dont on veut ſe faire des Panégyriſtes, ne ſont propres qu'à produire des hommes vains & médiocres.

2. RACINE, [*Louis*] de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Paris en 1692, mort dans la même ville en 1764, fils du précédent, & héritier d'une grande partie des talens de ſon pere.

En ſuivant une autre carriere, il a rappelé la Poéſie à ſon objet primitif : les premiers Vers furent conſacrés, chez tous les Peuples, à chanter les Dieux, à célébrer les Myſteres de la Religion. Notre Poëte a eu l'avantage de s'exercer ſur une matiere infiniment riche de ſon propre fonds, & il a ſu y répandre toutes les beautés dont elle étoit ſuſceptible. Son

Poëme de la Réligion eſt un monument où le talent s'eſt prêté avec ſuccès aux impreſſions du zele. On y admire, à chaque page, un art ſéduiſant de peindre & d'animer tous les objets, de préſenter à l'imagination les détails de la Phyſique avec toutes les richeſſes de la Poéſie. Ce Poëme eſt d'ailleurs frappant par la juſteſſe du deſſin, la diſpoſition des parties, la vérité des couleurs, & le ton de nobleſſe qui y regne. La ſéchereſſe des matieres abſtraites y diſparoît ſous l'abondance des images; le Théologien y eſt toujours d'accord avec le Poëte, & le Poëte toujours égal, toujours fécond dans la diverſité des ſujets & dans la maniere de les traiter. Quand il ſe livre à ſon enthouſiaſme, ſa verve offre des traits que nos Poëtes les plus ſublimes, l'Auteur même d'*Athalie*, n'auroient pas déſavoués. Il a ſur-tout des morceaux dont on ne ſauroit trop apprécier le mérite, en faiſant attention aux difficultés qu'il avoit à vaincre. Peu d'Auteurs ont ſu auſſi bien conduire la marche du

récit,

récit, & ont aussi bien connu le méca-nisme de notre versification. Il ne lui manque qu'un peu plus de nombre & de variété dans les tours; car ses vers tombent presque un à un, deux à deux, sans former cet enchaînement si flatteur dans les Ouvrages de son pere. Par-là il a contracté une monotonie & une sécheresse qui fatiguent le Lecteur, malgré son admiration pour les traits intéressans qu'on lui offre assez fréquemment.

Ce défaut est beaucoup plus sensible dans son *Poëme sur la Grace*, Ouvrage justement critiqué, quoiqu'il renferme des beautés estimables. Le Poëte s'y écarte trop souvent de son sujet. Après avoir promis de chanter la Grace, il laisse au Lecteur le soin de la chercher dans le premier Chant; & lorsqu'il l'introduit dans le *second*; *son* apparition est si courte, qu'elle y disparoît, après une cinquantaine de Vers, pour aller se perdre dans une controverse aussi peu exacte qu'elle est déplacée. Dans les deux autres Chants, elle est étouffée sous les accessoires. L'Auteur

a trop oublié que, dans un Poëme comme dans un Tableau, tout doit se rapporter au personnage principal; que les figures du second ordre ne doivent avoir d'action, d'attitude, & d'énergie, que pour faire ressortir la figure essentielle. *Virgile*, dans ses Géorgiques, s'est bien gardé de tomber dans cet écueil: les images, les descriptions, les épisodes, tout se rapporte au but qu'il s'est proposé, l'instruction du Cultivateur.

On peut reprocher encore au Poëme de la *Grace*, d'être prosaïque. Sous prétexte d'être exact dans l'expression, le Poëte a dénué ses Vers de Poésie. Qu'on ajoute à cela un ton dogmatique, une diction seche, hachée, toujours uniforme, & l'on sera forcé d'avouer que M. *Racine* n'a pas assez senti la différence des deux sujets qu'il a voulu traiter.

Quand on conviendroit, avec ceux qui ont voulu le justifier, que le fond de ce Poëme est ingrat, qu'il prête plus à la discussion qu'aux images, ce ne seroit qu'une raison de plus pour prouver qu'il ne falloit pas l'entreprendre. On voit ce-

pendant, par certains morceaux, qu'il ne tenoit qu'à l'Auteur de le rendre intéressant; il ne falloit, pour cet effet, qu'écarter des subtilités que la Poésie rejette, que mieux choisir les épisodes, que substituer le sentiment à la doctrine. Il eût alors évité deux inconvéniens, celui de se tromper, & celui d'ennuyer le Lecteur.

M. *Clément* a profité de ces défauts communs à plusieurs Poëmes didactiques, & les a fait valoir, pour soutenir qu'il est impossible de composer, en notre Langue, un bon Poëme de cette espece. Nous ne sommes pas de son séntiment, & nous allons établir nos raisons, ou plutôt combattre les siennes, sans craindre que ce Critique trouve mauvais que nous usions d'un droit dont il a usé lui-même à *l'égard* de plusieurs Ecrivains.

Seroit-il possible, en effet, que notre Langue fût privée d'une faculté commune à toutes les autres Langues? Non seulement un Poëme didactique n'offre point de difficultés insurmontables dans la nô-

tre, mais encore il est très-peu de sujets qui puissent arrêter un Auteur né avec le génie propre à fournir cette carriere.

M. *Clément* soutient d'abord qu'un Poëme doit être écrit pour tous les Lecteurs, & que le Poëme didactique ne sauroit avoir ce mérite, attendu que les termes techniques, qu'il faut nécessairement y faire entrer, sont de l'algebre pour les trois quarts & demi des Lecteurs *.

Cette assertion seroit juste, si le pre-

---

* » La Poésie veut bien se charger de donner » des préceptes, mais sur des sujets qui soient » dignes de son langage, & dans lesquels elle se » puisse faire entendre à tout le monde, sans des- » cendre à des expressions techniques, qui lui » sont étrangeres, & qni sont à peine intelligi- » bles pour le demi-quart des Lecteurs «. *Observ. critiq. sur le Poëme de la Déclamation, p.* 342.

» On ne sauroit trop répéter qu'un Poëme est » fait pour tout le monde, & que son plus grand » mérite est d'être lu, entendu, estimé générale- » ment «. *Observ. crit. sur diff. Poëm. de la Peinture, pag.* 418.

mier principe étoit vrai, & si les inconvéniens qui résultent de la nécessité de faire entrer les termes techniques, tournoient à exclure le Poëme didactique de notre Littérature. Il est incontestable que le comble du mérite pour tout Ouvrage, est d'être à la portée de tous nos Lecteurs : il s'en faut cependant bien qu'on puisse dire que cette qualité soit nécessaire, & que sans elle tout Ouvrage soit mauvais. Il est des matieres, en Prose comme en Poésie, qui ne sont faites pour intéresser que ceux qui s'y attachent par préférence ; & dès que l'Auteur leur présente des lumieres capables de les instruire, on peut assurer qu'il a rempli son objet. De plus, on a vu des Poëmes dans presque toutes les Langues, avoir un succès général, quoique l'intelligence n'en fût réservée qu'à un très-petit nombre de Connoisseurs. On sait qu'*Empedocle* fut généralement estimé dans la Grece, pour avoir mis en Vers les principes de la Physique, & que son Poëme fut appelé *Divin* ; cependant les esprits qui compo-

soient les différentes classes des Grecs de son temps, n'étoient certainement pas de grands Physiciens. *Lucrece* a suivi la même route, sans que sa réputation s'en soit moins étendue chez les Latins. Les détail dans lesquels il est entré sur la Physique & la Morale, n'ont point frustré son Poëme des éloges de la plupart des Poëtes ses contemporains, & de ceux qui sont venus après lui *. *Virgile* même ne devoit pas être universellement à la portée des Esprits de son Siecle : ses *Géorgiques* n'en furent pas moins estimées des Romains. Les *Jardins* du P. *Rapin*, le *Prædium rusticum* du P. *Vaniere*, la *Callipédie* de *Quillet*, le Poëme de *Scevole de Sainte Marthe*, sur la maniere d'élever les enfans à la mamelle, celui *de Arte graphicâ* de *Dufresnoy*, celui de l'Abbé

---

* *Ovide*, entre autres, dit que les Vers de *Lucrece* ne périront qu'avec l'Univers en entier :

Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti,
Exitio terras cùm dabit una dies.

de *Marſy* ſur le même ſujet, l'*Anti-Lucrece*, ſont regardés comme d'excellens Ouvrages, malgré le fond des matieres, au deſſus du commun des Lecteurs; malgré la Langue dans laquelle ils ſont écrits, dont la connoiſſance eſt encore plus bornée que celle des matieres. *Boileau* même, dans ſon *Art poëtique*, eſt-il auſſi à la portée de tout le monde que dans ſon *Lutrin*? Et le premier de ces deux Poëmes eſt-il moins eſtimé, parce que les mots de *Ballade*, de *Sonnet*, de *Triolet*, de *Tercet*, d'*Emiſtiche*, &c. qu'on y trouve, ſont des termes barbares pour une infinité de Lecteurs?

» Ce qui rend *intraitable* * un Poëme » ſur l'Agriculture, dit M. *Clément*, c'eſt » que notre Langue eſt abſolument ſeche, » peu nombreuſe en expreſſions, qu'elle » manque de ſynonymes, & qu'elle a » ſur-tout ces défauts pour rendre les » choſes ruſtiques ** «.

* Obſerv. critiq. ſur les Géorg. de Virg. p. 6.
** *Ibid.* p. 4.

La ſtérilité de notre Langue n'eſt-elle pas ici trop exagérée ? Avant que *Balzac* parût, on ne ſe ſeroit pas douté que cette Langue fût capable de devenir pleine d'harmonie & de majeſté. Les Ouvrages de nos grands Ecrivains ont ſuffiſamment prouvé qu'elle eſt capable de s'élever à tout & de tout enrichir, ſous une plume habile à la manier.

Qu'on ajoute » qu'en traitant de l'Agri-
» culture en Vers, il n'eſt pas poſſible
» de n'avoir pas à parler des *Vaches* &
» de leur *lait*, des *Porcs*, des *Veaux*,
» des *Cavalles*, des *Etalons*, & qu'au-
» qu'un de ces termes ne peut ſe ſouffrir
» dans les Vers ſérieux ; qu'on ne peut y
» faire entrer les mots d'*engaris*, de *coutre*,
» d'*arbre fruitier*, de *veſſe*, de *choux*, de
» *foin*, de *poids*, de *chénevieres*, de
» *noiſette*, de tant d'autres choſes qui ne
» peuvent pas plus ſe paſſer d'entrer dans
» un Poëme ſur l'Agriculture, que dans
» le ménage de l'Homme des champs * «.

---

* Obſerv. critiq. ſur les Géorg. de Virg. p. 5 & 6.

Nous répondrons, premiérement, qu'il est très-*possible* de parler de la plupart de ces choses, sans se servir précisément de ces mêmes mots, comme l'a souvent fait avec succès M. l'Abbé *Delille*, dans sa Traduction des Géorgiques. En voici un exemple qui s'offre à notre mémoire. Il s'agit des ravages de la peste:

Tout meurt dans le bercail, dans les champs tout
périt;
L'agneau tombe en suçant le lait qui le nourrit;
La génisse languit dans un verd pâturage;
Le chien, si caressant, expire dans la rage;
Et d'une horrible toux les accès violens
Etouffent *l'animal qui se nourrit de glands.*

Nous dirons, en second lieu, qu'il est encore très-*possible* de faire un bon Poëme sur l'Agriculture, sans parler de tout ce qui y a rapport. *Virgile* n'a pas tout traité dans ses Géorgiques. Il savoit que le Poëme didactique n'est destiné qu'à rappeler à ceux qui en connoissent la matiere, ce que cette matiere a de plus important, & à en donner une idée à ceux qui ne

la connoiſſent pas. *Boileau*, dans ſon Art poétique, a paſſé ſous ſilence une infinité d'objets qui font néanmoins partie d'une poétique; de là vient qu'en parlant de la Tragédie, il n'entre dans aucun détail ſur la diviſion des Pieces en Actes, des Actes en Scenes; ſur l'expoſition, l'intrigue, le dialogue, les ſurpriſes, la cataſtrophe. D'ailleurs la Poéſie n'a-t-elle pas ſes priviléges? Son premier talent eſt de tout embellir, & ſon premier devoir de rejeter ce qui eſt indigne de ſon pinceau. Le bon ſens avoit dicté ce principe à *Horace*,

Et quæ
Deſperat tractata niteſcere poſſe relinquit.

Quoique tout ce qui peut être vu, puiſſe être peint, ce n'eſt pas à dire que tout ſoit deſtiné à former un tableau. Le Peintre habile s'attache à ce qui peut plaire, & écarte avec ſoin tous les objets qui ne ſont propres qu'à défigurer ſon Ouvrage.

On peut aller plus loin, & ce ne ſera pas un paradoxe que de ſoutenir qu'il eſt

très-*possible* de faire perdre leur trivialité aux termes le plus en usage parmi le Peuple, pourvu qu'un Ecrivain soit assez courageux pour secouer le préjugé, & assez habile pour subjuguer la Langue, en ennoblissant des expressions qui seroient basses sous la plume d'un homme ordinaire. Un mot nécessaire dans le discours, n'est jamais bas; ou cesse de l'être, quand il est placé à propos. *Patris* s'est servi, sans révolter, du terme de *fumier*, dans sa célebre Epigramme :

. . . .
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien ;
Je suis sur mon *fumier*, comme toi sur le tien.

La noblesse du Prologue d'*Esther* n'est point dégradée par l'usage du mot *pavé* :

Tu le vois tous les jours devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné ;
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le *pavé* de tes Temples.

La description de l'âge d'or, par *Boileau*, ne cesse pas d'être poétique pour

admettre les termes de *bled*, de *bœuf*, de *vigne*, de *grappes*, de *lait* :

Hélas ! avant ce jour qui perdit nos neveux,
Tous les plaisirs couroient au devant de ses vœux.
La faim, aux animaux, ne faisoit point la guerre ;
Le *bled*, pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'attendoit pas qu'un *bœuf*, pressé par l'aiguillon,
Traçât, d'un pas tardif, un pénible sillon ;
La *vigne* offroit par tout des *grappes* toujours
pleines,
Et des ruisseaux de *lait* serpentoient dans les plaines.

Ceux de *poule* & de *perdrix* ne blessent ni le goût, ni l'oreille, dans ces Vers de M. *Gaillard*, Poëte d'ailleurs très-médiocre :

Voyez la *poule* active, ou l'agile *perdrix*,
Sous son aile inquiete assemblant ses petits,
Habile à les conduire, ardente à les défendre,
Craignant tout, bravant tout, &c.

Enfin *Corneille*, *Despréaux*, *Racine*, ont fait plus que *Tibere* * ; non seule-

* *Tibere* s'étant servi de quelques expressions

ment ils ont donné le droit de Bourgeoisie à des expressions ignobles dans leur temps, mais on peut dire encore qu'ils leur ont donné des Lettres de Noblesse. Nous pourrions en citer cent exemples : nous nous bornerons à ceux-ci.

Le chagrin monte en *croupe*, & *galoppe* avec lui.
Boil.

Et les doigts des Laquais dans la *crasse* tracés,
Témoignoient, par écrit, qu'on les avoit *rincés*.
Id.

Allons, foulons aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un *bois pourri* ce Peuple trop crédule.
Corn.

---

peu conformes à la pureté du langage, voulut s'en excuser, en disant que si les mots dont il s'étoit servi n'étoient pas latins, ils pouvoient le devenir, par la raison même qu'il en avoit fait usage : *Vous pouvez bien*, César, lui répondit *Pomponius-Marcellus, donner le droit de Bourgeoisie aux hommes, mais vous ne pouvez pas le donner aux mots.*

Dieu laiſſe-t-il jamais ſes enfans au beſoin ?
Aux petits des oiſeaux il donne la *pâture*.

Rac.

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'*os* & de *chair* meurtris, & traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de ſang & des membres affreux
Que des *chiens* dévorans ſe diſputoient entre eux.

Id.

Qu'on ſe récrie, après cela, ſur la bizarrerie de la Langue Françoiſe ! qu'on l'accuſe d'une délicateſſe outrée ! on ne prouvera autre choſe, ſi ce n'eſt que certains mots ne ſont réputés bas & ignobles, que parce qu'ils n'ont pas été employés par de grands Poëtes.

Mais ſuppoſons encore qu'il fût impoſſible de faire uſage de certains termes ; les périphraſes, les métaphores ne peuvent-elles pas ſuppléer au défaut de l'expreſſion littérale ? Sans nommer le *briquet* & la *pierre à fuſil*, l'Auteur du Lutrin les a très-juſtement exprimés :

Et du ſein d'un caillou, qu'il frappe au même inſtant,
Il fait jaillir un feu qui pétille en ſortant.

La *poudre à canon*, & les *canons* eux-mêmes, ne sont-ils pas moins bien exprimés dans ces Vers du même Poëte ?

Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe & s'allume.
. . . . Affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.

Qui ne voit qu'il s'agit de la *bayonnette*, quand *Piron* dit que les Soldats,

Se font jour avec l'arme à Bayonne inventée ?

Le *sabre* & la *balle* ne sont-ils pas bien caractérisés dans ces Vers de M. de *Voltaire* ?

Chefs, Officiers, Soldats, l'un sur l'autre entassés
Sous le fer expirans, par le plomb renversés,
Poussent les derniers cris, &c.

Le même Poëte n'a pas eu besoin d'employer le nom de *Ramoneur*, quand il a dit :

J'estime plus ces honnêtes enfans,
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légérement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie.

Tant d'exemples ſont des preuves convaincantes que le Poëme didactique eſt autant le patrimoine de notre Langue, que celui de toute autre. Faites un Poëme ſur la Peinture, l'Agriculture, la Déclamation, l'Art de la Chaſſe, l'Art de la Guerre, &c.; ayez un génie vraiment poétique, & vous ſaurez ennoblir chaque terme pour exprimer chaque objet; & vous traiterez les choſes les plus difficiles d'une maniere auſſi claire que poétique. Voyez le beau morceau du *Poëme de la Religion*, ſur la formation des fleuves & des rivieres : vous y trouverez une deſcription des plus pompeuſes, des plus nettes, ſans que les difficultés aient pu ralentir la marche du Génie qui les a ſubjuguées. Ce Poëme offre pluſieurs autres morceaux, qui ſont de nouvelles preuves de ce que nous avons avancé. Si M. *Racine*, celui de tous nos Poëtes, qui, après ſon pere, a le mieux connu le mécaniſme de notre Langue, ſe fût abandonné à ſon génie, dans le *Poëme de la Grace*, au lieu de s'engager dans des diſcuſſions déplacées, cet Ouvrage

eût été un nouveau modele de Poésie didactique, & la réponse la plus complette à toutes les objections contre ce genre de Poésie.

Comme son illustre pere, M. *Racine* a eu le mérite d'écrire en prose avec autant d'élégance que de pureté. Ses *Réflexions sur la Poésie*, où plusieurs Auteurs ont souvent puisé sans s'en vanter, annoncent un Homme profond dans la Littérature. On désireroit seulement qu'il eût été moins prolixe dans cet Ouvrage; défaut qu'il n'a pas plus évité dans ses excellentes *Remarques sur les Tragédies* de son pere, que dans les *Mémoires* qu'il a publiés pour servir à l'Histoire de la Vie de cet illustre Poëte.

RAMSAY, [*André-Michel* DE] né en *Ecosse*, mort à S. Germain-en-Laye en 1743, âgé de 57 ans.

Si l'on avoit besoin d'exemple pour prouver qu'un esprit juste & un cœur droit ne peuvent long-temps persister dans l'erreur & l'impiété, celui de M. de *Ramsay*

viendroit à l'appui de cette vérité. Né Protestant, ses lumieres lui firent bientôt démêler la fausseté des dogmes particuliers à sa Secte; mais il n'abandonna le Protestantisme, que pour s'engager dans une illusion plus dangereuse encore, le Scepticisme. Les Esprits indépendans, qui s'agitent & se consument à tout éclaircir & à tout analyser, finissent ordinairement par une lassitude qui ne leur permet plus de se decider pour rien, ni sur rien. On a osé nous donner pour la perfection philosophique cette misérable situation, qui n'est que le résultat de confusion des idées & de l'affaissement de la raison. Heureusement pour lui, M. de *Ramsay* ne demeura pas long-temps dans cet état humiliant. Il étoit de bonne foi, & l'amour de la vérité subsistoit encore dans son cœur au milieu des pénibles accès du doute & de l'incertitude. Il chercha à s'éclairer, il consulta, & l'illustre Archevêque de Cambrai fut son guide pour le tirer de ce labyrinthe ténébreux. Dès ce moment, la solidité de son jugement lui fit abjurer ses

chimeres. Il embrassa le Catholicisme, auquel il a été attaché toute sa vie.

Ses Ouvrages prouvent trop en faveur de son esprit & de ses lumieres, pour que nos Philosophes, qui savent si bien travestir & les motifs & les démarches, puissent attribuer sa conversion à l'ignorance ou à la foiblesse. Ils consistent dans une *Histoire de la Vie & des Ouvrages de Fénélon*; Histoire qui ne se borne pas, comme les autres, à raconter des faits particuliers, mais où la sagacité, l'art de l'analyse, l'heureuse faculté de tout voir & de tout saisir, le talent de penser & celui d'écrire avec solidité, ne permettent pas de méconnoître le Littérateur éclairé, l'habile Observateur, & le bon Juge : dans un *Discours sur le Poëme épique*, qui n'a pu être que le fruit de la lecture la plus réfléchie des Ouvrages des Anciens, & d'une connoissance raisonnée des regles de la Poésie héroïque : dans un *Discours sur la Mythologie*, où il seroit impossible de réunir plus de raison, plus de goût, & plus d'élégance. Les *Voyages de Cyrus*

ne méritent pas les mêmes éloges, mais donnent l'idée d'une érudition très-étendue, d'une morale judicieuse, & sont écrits d'un style dont la noblesse & le sentiment forment le caractere principal. Nous parlerons encore de son *Histoire de Turenne*, moins pour en approuver l'ordonnance, que pour y rendre justice à des paralleles ingénieux, aux portraits bien dessinés, à la narration simple, noble & aisée, qui rendent cet Ouvrage supérieur aux Productions de nos Biographes modernes, sans en excepter l'*Histoire de Louis XI*, par M. *Duclos*, qui est très-éloigné d'avoir la même simplicité & la même décence.

RANCÉ, [*Dom Armand-Jean* LE BOUTHILLIER DE] Chanoine de Notre-Dame, puis Abbé de la Trappe de l'Ordre de Cîteaux, né à Paris en 1626, mort à la Trappe en 1700.

Avant sa conversion, il avoit publié un Commentaire sur les Poésies d'*Anacréon*. Alors il n'avoit que quatorze ans, & vi-

voit déjà dans le tourbillon du monde & des passions. Son changement, dont personne n'ignore l'histoire, transforma tout-à-coup ses penchans, & dirigea ses talens vers des objets plus solides. Malgré l'austérité de sa vie, les Ecrits qu'il composa dans sa retraite, ont la teinture d'un esprit poli par l'usage du grand monde, & cultivé par l'étude de la bonne Littérature; ce qui donnera toujours un nouveau prix aux Ouvrages de piété. Les *Réflexions morales sur les Evangiles*, l'*Abrégé des obligations chrétiennes*, ses *Lettres spirituelles* respirent une éloquence noble, vive & touchante, qui prend sa source dans un cœur fortement pénétré des vérités qu'il y expose. Son *Traité de la sainteté & des devoirs de l'état monastique*, est écrit avec beaucoup de chaleur. Il entreprend d'y réfuter l'Ouvrage du P. *Mabillon*, sur les études monastiques; mais nous répétons ce que nous avons dit dans une autre occasion: le Réformateur de la Trappe confond trop la vie des Religieux avec celle des Solitaires. L'Abbé de *Rancé* a

encore ajouté à ses autres travaux une *Rélation de la vie & de la mort de quelques Moines de la Trappe*, en 4 vol. où, d'un ſtyle ſimple & plein d'onction, il trace des tableaux propres à édifier & à mettre les ſentimens de la Religion dans tout leur jour.

Tels ſont les Ecrits de cet Abbé célebre. M. de *Voltaire* a-t-il cru peindre au vrai ſon caractere, en s'exprimant ainſi dans ſon *Siecle de Louis XIV?* » *Jean Bouthillier de Rancé* commença par traduire *Anacréon*, & inſtitua la réforme » effrayante de la Trappe. Il ſe diſpenſa, » comme Légiſlateur de la Loi, qui force » ceux qui vivent dans ce tombeau à » ignorer ce qui ſe paſſe ſur la terre. Il » écrivit avec éloquence. Quelle inconſ» tance dans l'homme! Après avoir fondé » & gouverné ſon Inſtitut, il ſe démit » de ſa place, & voulut la reprendre «.

Quand il ſeroit vrai que l'Abbé de *Rancé* auroit pris quelque part aux événemens de ce monde, après y avoir renoncé, les ſentimens qu'il manifeſte dans

ses Ecrits & dans ses Lettres, n'ont rien qui ne puisse faire honneur à son zele & à sa piété. D'ailleurs, il n'est pas étonnant que l'éclat de sa réputation, son mérite & ses lumieres lui attirassent des relations qu'il n'eût pas recherchées, mais auxquelles il falloit répondre.

L'Ecrivain l'accuse ensuite d'avoir voulu rentrer dans sa place après s'en être démis. Il est faux qu'il ait jamais eu ce dessein. Les trois Abbés qui gouvernerent son Ordre pendant sa vie, furent nommés d'après son choix; & s'il eût eu envie de reprendre le gouvernement du Cloître, rien ne lui étoit plus facile que d'obtenir pour lui-même ce qu'il n'avoit jamais sollicité que pour les autres. Sa Vie écrite par *Marsollier*, par *Maupeou*, par Dom *le Nain*, & ses Lettres, en offrent des preuves authentiques.

Les débats théologiques qui s'éleverent entre *Bossuet* & *Fénélon*, le porterent encore à rompre le silence, & lui attirerent des Vers piquans de la part du Duc de *Nevers*, que M. de *Voltaire* cite avec

complaisance. L'intérêt de la vérité exige que nous apprenions à ceux qui l'ignorent, que toute la part que l'Abbé de *Rancé* prit à ces démêlés, se réduit à deux Lettres très-courtes adressées à l'Evêque de Meaux, & publiées contre le gré de celui qui les avoit écrites.

Nous ne nous sommes si étendus sur ces Anecdotes, que pour faire remarquer combien il faut se défier des jugemens historiques de M. de *Voltaire*. Il étoit naturel, selon ses principes, qu'il cherchât à décrier un homme dont les sacrifices, les vertus & la réforme ont fait tant d'honneur à la Religion. La Philosophie qu'il s'efforce d'accréditer, ne peut s'élever que sur des ruines, & s'alimenter que du meurtre des réputations les plus respectables. Ceux qui *vivent dans les tombeaux*, selon l'expression de l'Auteur du *Siecle de Louis XIV*, devroient au moins être à l'abri de ses traits. Ne vaudroit-il pas mieux qu'il y vécût lui-même dans un sage silence, que de faire entendre une

une voix qui a si souvent outragé les vivans & les morts ?

1. RAPIN, [*Nicolas*] Grand Prévôt des Maréchaux, né à Fontenai-le-Comte, mort à Poitiers en 1609, âgé de 60 ans, & selon quelques Auteurs, de 74; Poëte Latin & François, plus connu par la part qu'il eut à la *Satyre Ménippée*, que par ses Ouvrages qu'on ne lit plus. Il composa lui-même son épitaphe, où il fait allusion à la charge de Grand Prévôt, qu'*Henri III* lui avoit donnée, en reconnoissance de ce qu'il avoit refusé d'embrasser le parti des Ligueurs, qui le chassérent de Paris pour cette raison.

Tandem Rapinus hic quiescit, ille qui
Nunquam quievit, ut quies esset bonis;
Impunè nunc grassentur & fur & latro.
Musæ ad sepulchrum Gallicæ & Latinæ gemant.

La tournure & l'expression de cette épitaphe peuvent donner une idée des talens & de la présomption de l'Auteur,

aussi bien que du ton du Siecle où il écrivoit.

Au reste, ce Poëte est le premier qui ait tenté d'introduire dans notre Poésie les Vers blancs ou sans rime. Son exemple a eu peu d'imitateurs. Il faut convenir que la rime est souvent gênante pour les Poëtes : mais puisqu'elle n'empêche pas que nous ne soyons inondés de mauvais Vers ; que seroit-ce si l'on diminuoit les difficultés ?

2. RAPIN, [*René*] Jésuite, né à Tours en 1621, mort à Paris en 1687.

Celui-çi est un des plus grands Littérateurs & un des meilleurs Poëtes Latins qu'ait eus notre Nation. Les Savans du dernier Siecle, qui valoient bien ceux du nôtre, ont regardé son Poëme des *Jardins* comme une Production digne du temps d'*Auguste*. *Virgile*, dans ses Géorgiques, avoit laissé à d'autres Poëtes le soin de développer cette partie de l'Agriculture ;

Verùm hæc ipse equidem spatiis inclusus iniquis,
Prætereo, atque aliis post commemoranda relinquo.
Georg. Lib 4.

Le P. *Rapin* prit sur lui de traiter ce sujet, & il l'a fait avec une supériorité de talent qui prouve la beauté de son génie. » Il n'est point inférieur à *Virgile*, dit » l'Abbé *Desfontaines*, pour l'élégance » & la pureté du langage, pour l'esprit » & les graces qui y regnent «. Ce Journaliste ajoute encore, en parlant du même Poëme : » L'agrément des descrip- » tions y fait disparoître la sécheresse des » préceptes, & l'imagination du Poëte y » fait délasser le Lecteur par des fables » qui, quoique trop fréquentes, sont » presque toujours riantes & bien choi- » sies. Plus fleuri, plus gai, plus amusant » que l'Auteur des Géorgiques, il en a » la précision, & quelquefois même l'é- » lévation & la force «. L'élégant Traducteur de *Virgile* étoit bien capable de juger du mérite du Poëte qui a le plus approché de ce même Original, dont personne n'a mieux senti ni mieux rendu que lui toutes

les beautés. Les autres Poésies du P. *Rapin* ne sont pas aussi estimées que ses *Jardins*; mais elles portent l'empreinte du même génie. Ses *Eglogues* surtout lui donnent un nouveau trait de ressemblance avec le Chantre de Mantoue, & peuvent trouver place à côté des *Bucoliques*.

Qu'on vienne nous dire, après cela, qu'il est impossible de bien écrire dans une Langue morte, parceque nous sommes hors d'état d'en connoître le mécanisme & toutes les finesses! Comment ont appris leur Langue M. de *Voltaire*, le propagateur de ce paradoxe, & M. d'*Alembert* qui semble se faire une loi de ne penser que d'après ce Poëte? N'est-ce pas encore plus dans la lecture des bons Auteurs, que dans la conversation & le commerce de la Société? Les heureuses dispositions de l'esprit, jointes à une étude constante, ne sont-elles pas capables de vivifier une Langue qui n'est morte que pour ceux qui la négligent? Or, c'est ainsi que les *Rapin*, les *Vaniere*, les *Cossart*, les *Sautel*, les *Fraguier*, les *Huet*, les *Santeuil*, les *Jouvenci*, les *Desbillons*, les

Brotier, &c. sont parvenus à se rendre la Langue Latine familiere, à se pénétrer de son génie, & à acquérir la facilité de l'écrire avec succès.

D'ailleurs, quelque vivante que soit notre Langue pour la plupart de nos mauvais Ecrivains, le grand usage qu'ils sont à portée d'en avoir a-t-il pu les garantir des vices du style & de la médiocrité qui caractérise toutes leurs Productions ? Preuve qu'il est indifférent pour les Esprits bornés qu'une Langue soit vivante, comme il l'est pour les vrais Génies qu'elle soit morte. Il ne sauroit donc subsister d'autre difficulté que celle de la prononciation : eh ! que fait la prononciation, lorsqu'il s'agit de composer des Livres ? *Ménage* prononçoit l'Italien d'une maniere ridicule, parce qu'il l'avoit appris sans maître & qu'il n'avoit jamais été en Italie ; il a pourtant fait des Vers Italiens qui, de l'aveu de tout le monde, n'auroient pas été désavoués par les meilleurs Poëtes d'Italie, & que M. de *Voltaire* * lui-même trouve fort

* » *Ménage*, dit-il dans le *Siecle de Louis*

supérieurs aux Vers François que nous avons de cet Auteur.

La Langue Italienne étoit néanmoins pour *Ménage* une Langue aussi morte que la Grecque & la Latine, dans lesquelles il écrivit également. N'avons-nous pas une infinité de Gens de Lettres qui ont appris l'Anglois, l'Espagnol, l'Italien, l'Allemand, par le seul secours des Livres? N'en voit-on pas plusieurs parmi ceux qui écrivent assez correctement dans ces Langues étrangeres, en convenant eux-mêmes qu'il leur seroit impossible de les parler supportablement, à cause de la prononciation dont ils n'ont aucune habitude? De plus, n'avons-nous pas vu paroître dans notre Siecle des Ouvrages agréablement écrits en style marotique, & même dans le style des treizieme & quatorzieme Sie-

» *XIV*, a prouvé qu'il est plus aisé de faire des
» Vers en Italien qu'en François. Ses Vers Ita-
» liens sont estimés même en Italie, & notre
» Langue doit beaucoup à ses recherches. Il étoit
» savant en plus d'un genre «.

cles, quoique les façons de s'exprimer d'alors soient, pour ainsi dire, totalement étrangeres & mortes pour nous ?

Il est donc incontestable que M. de *Voltaire*, & ceux qui sont de son avis, n'auroient pas dû chercher à dérober à notre Nation un genre de gloire pour lequel on conviendra qu'ils ne sont pas nés, mais que d'autres Littérateurs ont su nous procurer par des travaux qui auront toujours leur prix, malgré leurs décisions.

Au mérite de la Poésie Latine, le P. *Rapin* a joint celui d'écrire avec pureté & avec goût dans sa propre Langue. Ses *Réflexions sur l'Eloquence*, celles *sur la Poésie*, ses *Instructions pour l'Histoire* sur-tout, sont des Productions didactiques aussi distinguées par la précision & la netteté du style, que par la sagacité des observations & la solidité des préceptes. De tels Ouvrages devroient être le Code des Orateurs & des Poëtes. Les Rhétoriques & les Poétiques publiées dans ce Siecle, ne sont guere que des

longues amplifications des Pensées judicieuses du P. *Rapin*. L'Abbé *Mallet*, qui a fondu la plus grande partie de ces Réflexions dans les *Principes pour la lecture des Orateurs*, & dans les *Principes pour la lecture des Poëtes*, auroit dû, par reconnoissance, en faire hommage à l'Auteur. Il est d'autant plus répréhensible de ne l'avoir pas fait, qu'il a produit, de son propre fond, des Réflexions dignes du P. *Rapin* lui-même.

Après s'être exercé dans la Littérature, ce Jésuite s'appliquoit, avec un égal succès, aux Ouvrages de piété. La même plume, qui a si bien tracé le parallele d'*Homere* & de *Virgile*, de *Démosthene* & de *Cicéron*, de *Platon* & d'*Aristote*, de *Thucydide* & de *Tite-Live*, nous a laissé un Livre très-estimé sur la *Vie des Prédestinés*. Cet Ecrivain laborieux travailloit alternativement sur des sujets littéraires & sur des sujets de Religion; ce qui faisoit dire à l'Abbé de la *Chambre*, *que ce Jésuite servoit Dieu & le monde par semestre*.

3. RAPIN THOYRAS, [*Paul*] né à Castres en 1661, mort à Wezel en 1725.

Si son *Histoire d'Angleterre* n'étoit pas si partiale; si l'Historien se consumoit moins en conjectures peu vraisemblables; si sa plume n'étoit pas féconde en déclamations contre les Catholiques: cette Histoire seroit peut-être la meilleure qui ait été faite, sans excepter celle de M. *Hume*. Le style du Réfugié est clair & rapide; il présente les faits avec ordre; il démêle avec pénétration les principes des événemens: mais quand l'esprit de secte domine ses lumieres, ses récits sont rarement d'accord avec la vérité.

RAYNAL, [*N.* l'Abbé] né à Saint-Géniés, Diocese de Rhodez, en 1715, des Académies de Londres & de Berlin; Ecrivain *plus* ingénieux que solide dans un genre où la solidité, sur-tout celle qui porte au vrai, doit être préférée à toute autre chose. L'*Histoire du Parlement d'Angleterre* & celle du *Stathoudérat*, ressemblent à ces portraits où la vérité est sacri-

fiée au coloris, & encore plus à ces étoffes dont la broderie couvre le fond. Sa maniere de narrer n'est point un récit; c'est une déclamation, un amas d'antithefes, un enchaînement de pensées symétriques, une collection de jolis tableaux, qui caractérisent bien plus le pinceau académique, que les vigoureux crayons de la Muse de l'Histoire.

Si cependant le brillant de l'esprit, la fécondité de l'imagination, de l'élégance du dessin, peuvent excuser ces défauts, personne n'aura plus de droit à l'indulgence que M. l'Abbé *Raynal*. Cette indulgence ne doit pas tirer à conséquence. Il ne faut jamais oublier que le genre historique exclut les ornemens recherchés; que le naturel, une noble simplicité, la chaleur du style, & avant tout, le discernement & l'amour de la vérité, sont les seules qualités qu'il admet. Sans cela, on ne doit jamais prétendre au titre d'Historien. M. de *Raynal* n'a peut-être pas eu cette prétention : c'est pourquoi nous regarderons ces deux Histoires comme une

ſource d'amuſement pour le Lecteur, en le prémuniſſant toutefois contre les dangers de la ſéduction.

Nous ne lui attribuerons pas, comme le Public, l'*Hiſtoire de l'établiſſement du Commerce dans les deux Indes* : il ſeroit trop humiliant pour lui de vieillir au milieu des fables, en enchériſſant ſur le défaut de véracité, à meſure que les progrès de l'âge devroient perfectionner ſes lumieres & mûrir ſa raiſon. Après ſes malheureux eſſais, pourquoi auroit-il pris la peine d'écrire encore une Hiſtoire, en ſe laiſſant aller à des déclamations auſſi révoltantes que puériles, contre la Religion, les Gouvernemens, les Mœurs, les uſages, les bienſéances ? Si on appelle cela écrire en Philoſophe, les Annales des Nations ſont donc à la veille de devenir un amas de chimeres, d'indécences, un dépôt de fiel & de corruption : tous les événemens ne tarderont pas à être altérés, traveſtis, & dirigés au but d'une ſubverſion générale.

Nous pardonnons à ceux qui ſe ſont

extaſiés ſur le ſtyle de cet Ouvrage. Il faut ſans doute à leurs oreilles des phraſes longues, ſeches, & contournées avec de pénibles efforts ; il faut à leur eſprit des penſées emphigouriques, des réflexions froides, des obſervations équivoques, des contradictions * révoltantes, des vûes mi-

* Nous n'en citerons qu'un exemple. L'Auteur dit dans un endroit, que la principale cauſe de la chute de l'Empire Romain fut l'extinction du Paganiſme; » ces vaſtes contrées ſe trouverent cou» vertes d'hommes qui n'étoient plus liés entre eux » ni à l'Etat par les nœuds ſacrés de la Religion & » du ferment. Sans Prêtres, ſans Temple, ſans » morale publique, quel zele pouvoient-ils avoir » pour défendre l'Etat « ? Et, dans un autre endroit, il prétend prouver, par l'exemple des Quakers, que les hommes ſeroient plus *heureux ſans Prêtres & ſans Maîtres.* » La Penſilvanie, » ajoute-t-il, dément l'impoſture & la flatterie, » qui diſent impudemment, dans les Cours & dans » les Temples, que l'homme a beſoin des Dieux » & des Rois. Ce ſont des Dieux cruels qui ont » beſoin de Rois qui leur reſſemblent; ce ſont des » Rois méchans qui ont beſoin de Dieux tyrans, » pour ſe faire reſpecter, &c «. Nous ne nous

nutieuſes, le tout énoncé avec le ſombre appareil de la moroſité ; il faut pour leur amuſement, des critiques amcres, des récits ſcandaleux, des calomnies.

M. l'Abbé *Raynal*, nous le répétons, a dû être très-ſenſible à une imputation ſi offenſante pour ſon caractere & ſes ſentimens. Ses Ecrits n'ont jamais annoncé que ſa plume dût ſe proſtituer à de tels excès. Cette monſtrueuſe Hiſtoire ne peut être partie que du cerveau exalté de quelque Philoſophe archimaniaque, obſtiné à mourir au milieu des accès de ſa phrénéſie.

RAYNAUD, [*Théophile*] Jéſuite, mort à Lyon en 1663, âgé de 79 ans.

Auteur ſingulier, qui n'a écrit que ſur des ſujets ſinguliers, & dont les Ouvrages en vingt volumes *in-folio*, conduiſirent *Boiſſat*, ſon Libraire, à l'Hôpital : fin au-

---

permettrons aucune reflexion ſur ce dernier paſſage vraiment philoſophique.

jourd'hui plus ordinaire aux Auteurs qu'aux Libraires.

REBOULET, [*Simon*] né à Avignon en 1687, mort dans la même ville en 1725.

Son *Histoire de Louis XIV*, toute médiocre qu'elle est, n'a pas laissé d'avoir beaucoup de cours, parce que nous n'en avons pas encore de meilleure. Cette Histoire, quant au fond, n'est, pour ainsi dire, qu'un extrait de Gazettes courantes. L'Auteur paroît avoir eu trop de confiance dans les Libelles imprimés chez les Etrangers; vrai moyen de débiter des erreurs. On ne peut, en puisant dans de pareilles sources, que former péniblement un tissu de faits décharnés, & propres à fatiguer le Lecteur, qui aime à trouver dans un Historien, l'homme instruit & capable de suppléer, par sa sagacité, aux obscurités que les Faiseurs de Mémoires ont répandues sur certains événemens. Le style de sa narration ne contribue point

à en faire oublier les défauts; il eſt ſec, quelquefois embarraſſé, & ſouvent inégal.

Il faut être d'une extrême indulgence ou peu attentif à obſerver le mérite d'un Ouvrage, pour aſſurer, comme l'a fait l'Auteur du *Nouveau Dictionnaire hiſtorique*, que cette *Hiſtoire de Louis XIV mérite en général de ſatisfaire les Gens de goût.* Le goût eſt plus difficile à contenter; il exige de l'ordre, de la clarté, de la méthode; il demande de la chaleur & de l'intérêt dans l'expoſition des faits, du diſcernement dans le choix des autorités, & une nobleſſe d'expreſſions aſſorties aux événemens qu'on raconte: or, c'eſt ce que M. *Reboulet* a preſque entiérement négligé.

Il eſt auſſi peu ſenſé au Lexicographe de dire, en ſe contrariant, que ce même Ouvrage *ſeroit plus digne des Gens de goût, ſi quelque homme inſtruit vouloit le corriger ſur l'Hiſtoire du Siecle de Louis XIV de M. de Voltaire.*

Ne ſeroit-il pas n éceſſaire, avant toutes

choses, que le *Siecle de Louis XIV*, qu'on propose pour modele, fût corrigé par un homme instruit, véridique, & surtout moins enclin à débiter de petites anecdotes hasardées, soit pour appuyer le systême de l'Auteur, soit pour réveiller la curiosité des petits esprits qui adoptent bonnement toutes choses, pour peu qu'elles soient marquées au coin de la hardiesse & de la singularité ?

M. *Reboulet* a donné encore deux Histoires; celle de *Clément XI*, entachée des mêmes défauts que nous venons de remarquer; & celle de la *Congrégation des Filles de l'Enfance*, plus légérement écrite, mais trop chargée de détails, & trop abondante en petits faits, dont la plupart sont douteux.

REGANHAC, [*Géraud* VALET DE] de l'Académie des Jeux Floraux, né à Cahors en 1719.

Les Académies de Province ont souvent couronné ses talens poétiques; ce qui prouveroit peu en leur faveur, si ses au-

tres Ouvrages ne venoient à l'appui de ſes lauriers. Le genre auquel il s'eſt le plus particuliérement attaché, eſt la Poéſie lyrique ; & par le feu, la verve, la nobleſſe qui regnent dans ſes Odes, on voit qu'il eſt né Poëte. Il a publié en 1775 des *Etudes lyriques d'après Horace*, que les jeunes Poëtes liront avec fruit : c'eſt une Traduction en Proſe, & une imitation en Vers d'une trentaine d'Odes d'*Horace*, où la préciſion & la force du ſtyle ſe trouvent réunies à la fidélité. Ces imitations ſont ſuivies de quelques Odes ſur les événemens les plus célebres du regne de *Louis XV*, où, parmi des beautés ſublimes, on rencontre des négligences & même des défauts que l'Auteur auroit évités, s'il eût conſulté des amis éclairés & ſéveres. Il ne lui manque qu'un peu plus de goût, & ce je ne ſais quoi, qui ne ſauroit ſe puiſer que dans la Capitale.

REGNARD, [*Jean-François*] né à Paris en 1647, mort en 1709 ; le meil-

leur de nos Poëtes Comiques, après *Moliere*, en ce qu'il a le plus approché du génie de ce Grand Homme. On voit, par la plupart de ses Pieces, & sur-tout par celle du *Joueur*, qu'il auroit pu égaler plus souvent son Modele, si une vie trop dissipée, des voyages très-longs & très-fréquens n'eussent nui à la perfection de ses talens.

Ce n'est que par une application constante, par une continuité non interrompue de travaux sur le même objet, qu'on peut développer les dons qu'on a reçus de la Nature pour y réussir. La vie de *Regnard* a été totalement opposée à ce principe. Tantôt esclave à Alger, tantôt Voyageur en Laponie, il abandonnoit l'étude & la composition, & n'y revenoit que par l'impulsion de son génie, qui le forçoit, en quelque maniere, à produire malgré lui. Parmi tant de vicissitudes & de distractions, il est étonnant qu'il soit sorti de sa plume un si grand nombre de Pieces dignes de rester au Théatre, & revues avec plaisir. Telles sont *le Joueur*,

le Diſtrait, *les Menechmes*, *le Légataire univerſel*, *les Folies amoureuſes*, *Démocrite*, *la Sérénade*, & *le Retour imprévu*.

Le *Joueur*, par-deſſus toutes, eſt une Comédie, dont le principal Caractere & ſes acceſſoires ſont deſſinés & rendus avec autant de fineſſe que de fidélité. Une imagination vive & gaie, un bon ſens exquis, une connoiſſance bien étendue du Théatre, le naturel du dialogue, un art admirable de ſaiſir les ridicules & de les peindre dans leur jour le plus brillant, la rendront toujours digne d'être propoſée pour modele.

Dans les Pieces d'intrigue, *Regnard* eſt ſupérieur à tous ceux qui l'ont ſuivi. Perſonne n'a ſu mieux manier un ſujet, le conduire, & le terminer par un dénouement agréable & piquant. S'il avoit eu ſoin d'unir la morale à la force comique; de ſuivre les regles indiſpenſables de la Comédie, deſtinée par ſon inſtitution à inſtruire & à corriger; de donner aux travers qu'il expoſe, les couleurs qui en font ſentir & déteſter la diffor-

mité; de punir sur la Scene les Personnages vicieux qu'il y introduit; en un mot, de travailler à rendre les hommes meilleurs, autant qu'il s'appliquoit à les amuser : il est certain qu'il auroit droit de prétendre à une gloire plus brillante & plus solide que celle dont il est en possession.

Il ne faut pas conclure cependant de ce reproche, que nos Comédies froides & sentencieuses soient préférables aux siennes. Ce n'est point par des déclamations insipides; par un étalage de morale empoulée, gigantesque; par des tableaux d'un coloris aussi forcé que rebutant; par des sentimens alambiqués; par une Métaphysique quintessenciée & confuse; par des maximes parasites, jetées au hasard & avec affectation, que nos prétendus Comiques pourront se flatter d'égaler les Grands Hommes, en prenant une route opposée à celle qui les a conduits au succès. Il n'est pas possible qu'ils se dissimulent leurs méprises, à la vue de l'oubli où sont tombées & où tombent tous les jours quantité de Pieces,

applaudies d'abord avec enthousiasme, & rejetées ensuite avec dégoût : tant la réflexion & le retour des vrais principes sont ennemis des Productions contraires à la raison & au bon goût ! Le bizarre peut séduire un moment, mais son triomphe est court, & on méprise ce qu'on avoit d'adord goûté, à proportion de la honte qu'inspirent les travers qui avoient su en imposer.

On a de *Regnard* quelques petits Ouvrages en prose, dont le *Voyage de Laponie* est le plus piquant, par les détails curieux qu'il renferme, & la maniere dont ils sont racontés. L'Auteur y paroît cependant trop crédule, à certains égards, & observateur peu judicieux.

REGNIER, [*Mathurin*] né à Chartres en 1573, mort à Rouen en 1613.

Si l'on fait attention que de son temps les premiers principes du goût étoient ignorés & la langue encore informe, on aura plus d'indulgence pour les incorrections, les rudesses, les mauvaises plai-

ſanteries qu'on trouve dans ſes Satires ; & on lui ſaura gré de la vigueur qu'il a miſe dans ſes tableaux, des ſaillies agréables qui ont échappé à ſa plume, de l'heureuſe naïveté avec laquelle il a attaqué le vice & pourſuivi les vicieux : pluſieurs de ſes Vers peuvent encore paſſer pour originaux, & il a pluſieurs traits qui n'ont point vieilli. On ne doit pas être auſſi facile à pardonner les licences cyniques qu'il s'eſt permiſes : aucunes raiſons ne ſont capables de les juſtifier. Ce ne ſera jamais par des peintures laſcives, par des expreſſions libertines, par des injures groſſieres, par le langage crapuleux de la débauche, qu'on pourra ſe promettre de réformer les hommes & de venger les mœurs. *Regnier* a été beaucoup trop loin à cet égard, & *Boileau* a eu raiſon d'ajouter, après avoir donné à ſes talens les éloges qu'ils méritent,

Heureux ! ſi ſes diſcours, craints du chaſte Lecteur,
Ne ſe ſentoient des lieux que fréquentoit l'Auteur,
Et ſi, du ſon hardi de ſes rimes cyniques,
Il n'allarmoit ſouvent les oreilles pudiques.

REGNIER DES-MARAIS, [*François-Seraphin*] Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise, & Membre de celle de *la Crusca* de Florence, né à Paris en 1632, mort dans la même ville en 1713.

Quoiqu'il se soit exercé dans presque tous les genres & dans presque toutes les Langues, ses succès ont été médiocres, par cette raison décisive, que l'esprit ne peut que perdre, & le talent s'affoiblir, quand on voltige trop légérement d'objet en objet. Cette démangeaison de tout effleurer n'aboutit jamais qu'à de minces Productions. Les Italiens cependant font beaucoup de cas de sa Traduction en Vers des Odes d'*Anacréon*, écrite en leur Langue. Il n'a pas été aussi heureux dans la Poésie Françoise : ses Eglogues, ses Elégies, ses Sonnets, ses Odes, &c. sont communément foibles, & quelques Vers pleins de naturel ne sont pas capables d'en racheter la médiocrité. Cette décision regarde également ses Poésies Latines Espagnoles, qui leur sont inférieures. Du côté

de la prose, il n'est guere plus estimable. Il faut cependant convenir que sa Traduction de la *Perfection chrétienne de Rodrigues* est assez exacte & bien écrite. Elle lui valut sa place à l'Académie. Il composa depuis une *Grammaire Françoise* très-détaillée, où l'on trouve des observations sur notre Langue, que les Grammairiens postérieurs ont adoptées, & dont ils se sont fait honneur.

REMOND DE SAINT-MARD, [*Toussaint*] né à Paris en 1682, mort dans la même ville en 1757.

Les *Dialogues des Dieux*, qui forment le premier volume de ses *Œuvres*, sont pleins de délicatesse & de gaieté, dans le goût de *Lucien*. Chaque Dialogue est une excellente Scene de Comédie, assaisonnée par une moralité ingénieusement tissue, mais quelquefois trop subtile. Ses *Lettres galantes & philosophiques*, formant les deuxieme & troisieme volumes, ont été écrites pour être mises au jour. Par cette raison, on n'y trouve point cette franchise,

ce

de naturel & cette facilité, qui font l'ame & l'agrément du ſtyle épiſtolaire. L'Auteur auroit mieux fait de compoſer tout bonnement des Traités, que d'imaginer un commerce chimérique, dont le Lecteur n'eſt jamais la dupe. Ces Traités auroient eu le mérite de contenir d'excellentes choſes, qui ſont déplacées dans ſes Lettres.

M. *Remond de Saint-Mard* a compoſé auſſi une Poétique, mais une de ces Poétiques arbitraires, qui, dérogeant aux vrais principes, ne laiſſent voir que les idées de l'Auteur, contre leſquelles le bon goût doit ſe tenir ſagement en garde. Cet Ouvrage d'ailleurs eſt écrit d'un ſtyle affecté, qui dépare ce qu'il y a de bon. Le Poëme de *la Sageſſe*, qu'on a fauſſement attribué au Marquis de *la Fare*, ne répond point au mérite des autres Productions de M. *Remond*, &, ſans quelques Vers heureux, nous dirions qu'il eût été plus ſage de ne le pas mettre au jour.

RESNEL, [*Jean-François* DU BELLAY

DU] Abbé, de l'Académie Françoise, & de celle des Inscriptions, né à Rouen en 1692, mort à Paris en 1761.

Ses Traductions en Vers de l'*Essai* de *Pope* sur l'homme, & de celui du même Auteur sur *la Critique*, font juger qu'il étoit capable de produire d'excellens Ouvrages par lui-même, s'il se fût moins défié de ses talens. Il est quelquefois, à la vérité, inférieur à son Original; mais il a, en revanche, des morceaux où il le surpasse, en donnant de la force, de la grace, de la noblesse à certains détails minutieux, que le génie Anglois peut admettre, mais que celui de notre Nation eût rejetés. Après tout, M. l'Abbé *du Resnel* n'est que plus estimable de s'être borné à traduire, s'il se sentoit trop foible pour composer sans appui. Il est de certains Esprits qui exigent des objets présens pour les animer & les féconder; & tels de nos Poëtes modernes, qui ont cru se faire un nom en ne voulant rien devoir aux autres, n'ont fait que mieux sentir leur foiblesse, par la médiocrité de leurs créa-

tions. *Sumite materiam vestris qui scribitis æquam viribus.*

RESTAUT, [*Pierre*] Avocat au Conseil du Roi, né à Beauvais en 1694, mort à Paris en 1764.

On ne trouve rien que de très-médiocre dans sa *Grammaire Françoise*; cet Auteur n'a fait que répéter ce qu'avoient dit le P. *Buffier*, l'Abbé *Regnier*, M. de *la Touche*, & tous ceux qui avoient écrit avant lui sur cette matiere, qu'il a embrouillée à force d'exceptions aux regles qu'il établit. Pourquoi ce Livre a-t-il donc eu tant de vogue? C'est que l'Auteur étoit protégé par un parti qui le prônoit. Ainsi se soutiennent, pendant quelque temps, ces réputations factices que la cabale enfante, & qui disparoissent avec la cabale.

RETZ, [*Jean-François-Paul* DE GONDI, Cardinal de] Archevêque de Paris, né en 1613, mort à Paris en 1679.

Le style original de ses *Mémoires* le place plutôt parmi les Génies singuliers, que parmi les bons Ecrivains. Si ces Mémoires

étoient cependant écrits par-tout de la même force, les meilleurs Historiens Grecs & Latins n'auroient rien qui leur fût supérieur; mais il s'en faut bien que le style soit également soutenu dans le cours de la narration; l'assoupissement & les inégalités s'y font sentir dans mille endroits. L'imagination de l'Auteur se refroidissoit, selon toute apparence, dès que les objets n'intéressoient pas vivement son ame, plus enthousiaste des choses extraordinaires, que de la véritable grandeur. Le même caractere qui le précipita dans les intrigues de la Fronde, le rendoit passionné pour tout ce qui flattoit ses inclinations. La lecture de l'*Histoire de la Conjuration du Comte de Fiesque* en fit tout à la fois un *Catilina* & un *Salluste*. Il entreprit de traduire cet Ouvrage, dont il ne faut que lire la Traduction, en le comparant à l'Original, pour voir combien il avoit de penchant pour tout ce qui tendoit à révolte & à sédition. En effet, il ne craint pas d'y justifier des traits que l'Auteur même condamnoit dans son Ouvrage. Il avoue

lui-même, dans ses Mémoires, que l'ambition d'être Chef de Parti avoit toujours eu beaucoup d'empire sur son cœur. D'après de tels sentimens, il ne faut plus s'étonner de la franchise avec laquelle il raconte des événemens si opposés à l'esprit de son état & à sa propre gloire; il semble qu'il n'ait écrit que pour médire de lui-même. Néanmoins, malgré la véracité dont il paroît faire profession, il se trouve contredit sur plusieurs faits, par les Mémoires de son temps; ce qui prouve qu'il a souvent été aussi dupe de son imagination que de ses projets.

REYRAC, [*François-Philippe* DE] Censeur Royal, de l'Académie de Caen, Associé Correspondant de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, né en Limousin en 1734.

Si, comme cet Auteur le dit lui-même dans un Vers des plus prosaïques,

Qui n'est pas né Poëte, à rimer perd son temps.

on pourroit assurer qu'il a perdu celui

qu'il a employé à faire ses Poésies. Le Public les a mal accueillies, parce que le Public sçavoit avant lui cette maxime d'*Horace*, bien mieux énoncée que la sienne :

Tu nihil invitâ dices, faciesve Minervâ.

Les Odes de M. l'Abbé de *Reyrac* ne sont que de la prose rimée & souvent mal cadencée. Vainement y chercheroit-on de l'enthousiasme, de la Poésie, du dessin dans le plan, du coloris dans les images, de l'énergie dans l'expression, qualités indispensables au genre lyrique, duquel on peut dire,

Qu'il n'est point de degrés du médiocre au pire.

Une autre preuve que cet Auteur n'est pas né Poëte, c'est que le langage sublime & figuré des Prophetes n'a pas été capable d'échauffer sa verve. Un seul Pseaume suffisoit à *Rousseau* pour faire une Ode pleine d'élévation, de chaleur & de sentiment ; & trois ou quatre Pseaumes fondus dans chacune des *Odes sacrées* de M.

l'Abbé *Reyrac*, n'ont pu leur donner le moindre degré de chaleur & de vie. On seroit tenté de croire que son génie tient du naturel de la Salamandre, qui subsiste, dit-on, au milieu des flammes sans en être échauffée, & vient à bout de les éteindre. Il y auroit cependant de l'injustice à ne pas lui tenir compte de ses bonnes intentions; les tentatives qu'il a faites, quoique malheureuses, n'en font pas moins d'honneur à son cœur & à sa Religion. Les mêmes sentimens l'ont porté à s'élever contre les Philosophes modernes dans des *Epîtres* moins mauvaises que ses Odes, mais toujours foibles, & dans les Discours préliminaires placés à la tête de ses divers Ouvrages de Poésie. On doit lui savoir gré d'avoir consacré son travail à la défense de la Religion, pendant que tant d'autres Auteurs s'efforcent de faire valoir des talens plus médiocres encore, à la décrier.

Depuis la derniere édition de cet Ouvrage, l'Abbé de *Reyrac* semble s'être fait justice sur son peu de talent pour la ver-

ſification : il a publié une *Hymne au Soleil*; mais il l'a écrite en proſe ; & ſi cette proſe ſur la ſource de la lumiere & du feu eſt dépourvue de verve & de chaleur, elle ne l'eſt point de clarté, de correction, ni d'images grandes & noblement exprimées. Ce petit Ouvrage eſt précédé d'un Diſcours préliminaire qui renferme d'excellens principes de morale & de goût, qui prouvent que l'eſprit de l'Auteur eſt plus propre à donner des leçons que des exemples.

RICCOBONI, [*Marie* DU MESIERES DE LABORAS, épouſe de M.] née à Paris en 17..

Les perſonnes qui goûtent les Romans, & qui y attachent un grand mérite, trouveront dans les ſiens bien des qualités propres à les leur rendre intéreſſans ; ils offrent de la légéreté, de la délicateſſe, du ſentiment, & ſont exempts de ce ton odieux de licence, ſi prodigué par cette ſorte d'Eſprits qui ont la démangeaiſon d'écrire, ſans autre inſpiration que celle

du vice. On y reconnoît une plume exercée par l'aisance que donne l'usage de la Société. La plupart respirent une Philosophie mondaine, à la vérité, mais sans prétention; ce qui est un grand travers de moins dans un temps où tout aspire aux honneurs philosophiques.

Les *Lettres de Milady Catesby* & celles de *Fanny Butler* sont pleines d'esprit, de graces & de sentiment. Elles ont le mérite rare de la correction. Il seroit seulement à désirer que le style fût moins chargé d'épithetes, d'exclamations & de réticences. Les épithetes doivent être sobrement placées par-tout, plus particuliérement dans le style familier : l'usage des exclamations devient gauche & froid, quand il est trop répété; & les réticences ne produisent un grand effet, que lorsqu'on sent que l'Auteur ne dit pas tout ce qu'il pourroit dire, non lorsqu'il s'arrête dans l'impossibilité de pouvoir rien dire davantage. A ces défauts près, qui se font sentir dans presque toutes ses Productions, Madame *Riccoboni*

ne mérite que des éloges & des applaudissemens.

RICHELET, [*César-Pierre*] né dans le Diocese de Châlons-sur-Marne en 1631, mort à Paris en 1698.

Son nom tient encore au souvenir du Public, par un Ouvrage qui prouve que les petites choses sont quelquefois capables de sauver de l'oubli. Cet Ouvrage est le *Dictionnaire des Rimes*, compilation très-facile, qui ne suppose que de la patience, & ne peut être utile qu'aux pénibles Rimeurs, dont la Muse stérile a besoin de répertoire pour enfiler quelques Vers de suite.

Richelet a fait aussi un *Dictionnaire François* qui n'est plus consulté, depuis que l'Abbé *Goujet* en a donné l'Abrégé en un volume *in*-8°. Cette abréviation étoit nécessaire; car, pour ne rien oublier, l'Auteur avoit surchargé son Ouvrage d'un tas de grossieretés, de satires & d'obscénités qui le rendoient aussi dangereux pour la

jeunesse, qui révoltent pour un honnête Lecteur.

RICHELIEU, [*Jean-Armand* DUPLESSIS, DUC DE] Cardinal & Ministre d'État, né à Paris en 1585, mort en 1642.

N'eût-il que la gloire d'avoir fondé des Colléges, favorisé le progrès des Lettres, donné l'existence & de sages loix à l'Académie Françoise, il mériteroit une place dans cet Ouvrage: il y a encore des droits en qualité de Littérateur. Si ses talens littéraires n'égalent pas ses talens politiques, c'est qu'il est difficile d'être supérieur dans deux genres différens. Son *Testament* fût-il réduit au mérite du style, il pourroit être encore regardé comme un Ouvrage estimable. M. de *Voltaire* a beau soutenir qu'il n'en est pas l'Auteur, on lui a si souvent répondu par des preuves irrécusables, que cet Ecrivain est le seul qui ait attaqué cette vérité.

Les Poésies du Cardinal de *Richelieu* feroient peut-être honneur à son esprit, si on en pouvoit distinguer celles qui

ſont véritablement de lui. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il en a fait beaucoup, & la Tragédie de *Mirame* paroît être inconteſtablement ſon Ouvrage, par la tendreſſe paternelle qu'il témoigna pour cette Piece. La repréſentation lui couta, dit-on, plus d'un million. C'eſt pour elle qu'il fit bâtir la ſalle de ſon palais, qui a long-temps ſervi à l'Opéra : il oublia ſa gravité pendant qu'on la jouoit ; ſes tranſports éclaterent même un peu trop vivement. Au milieu des applaudiſſemens qu'elle eut d'abord, tantôt il ſe levoit & s'élançoit hors de ſa loge, pour ſe montrer à l'aſſemblée, tantôt il impoſoit ſilence, pour fixer l'attention ſur les endroits qu'il jugeoit les plus beaux. Un Auteur, dont la gloire & la fortune euſſent dépendu du ſuccès d'une Piece, ne ſe feroit pas livré à des démonſtrations auſſi peu meſurées.

On ſait que le bon accueil de cette Tragédie fut l'effet de la flatterie ; auſſi ne ſe ſoutint-elle pas. Un Miniſtre puiſſant peut faire taire les ſifflets, arracher

des éloges à l'adulation ; mais le bon goût rentre tôt ou tard dans ses droits. On a vu, de nos jours, des Auteurs faire doubler la Garde du Parterre, pour prévenir la chute d'une Piece, & la disgrace de cette Piece n'en a eu par-là que plus de témoins.

Armand ne fut pas plus heureux contre le *Cid*, qu'en faveur de *Mirame*. Le génie de *Corneille* triompha des efforts de l'autorité, & le crédit du Ministre ne servit qu'à procurer une excellente Critique, qui fit encore mieux sentir les beautés de cette Tragédie.

Ces traits de foiblesse n'empêchent pas que le Cardinal de *Richelieu* n'ait été le Fondateur du Théatre, par les bienfaits sans nombre qu'il répandoit pour encourager ce genre de Poésie. Il ne se bornoit pas à des largesses ; il donnoit encore des conseils, & même des sujets & des plans. Personne n'ignore qu'il avoit cinq Poëtes pensionnés, qui travailloient sous ses ordres. Il est malheureux, pour l'honneur de son choix, que parmi ces cinq, il n'y

eût que *Corneille* & *Rotrou* qui puffent le juftifier.

1. RICHER, [*Edmond*] Docteur de Sorbonne, né à Chource, dans le Diocefe de Langres en 1560, mort à Paris en 1630.

Sans fon fameux Livre *de la Puiffance ecclésiaftique & politique*, on pourroit ignorer qu'il a été Syndic de la Faculté de Théologie, Grand-Maître du Collége du Cardinal le Moine, & qu'il a fait quelques autres Ouvrages, aujourd'hui entiérement inconnus. On ne peut cependant lui refufer de l'érudition, de la critique, & même du jugement, excepté dans le choix d'une matiere auffi épineufe que celle qu'il avoit entreprife.

2. RICHER, [*Henri*] né à Longueil, dans le Pays de Caux, en 1685, mort à Paris en 1748.

On pourroit le regarder comme un bon Traducteur, fi la fidélité à rendre le fens de fon Original étoit la feule qualité né-

cessaire à quiconque entreprend de faire passer les Poëtes célebres dans une Langue étrangere, sur-tout lorsqu'il s'agit d'une Traduction en Vers. Il est moins foible dans celle des huit premieres Héroïdes d'*Ovide*, que dans celle des Eglogues de *Virgile*. Sa Tragédie de *Sabinus*, jouée pour la premiere fois en 1734, est encore au dessous de ses Traductions. Quelques morceaux pleins d'intérêt ne font pas pardonner la foiblesse de la Versification, froide & sans coloris. Dès qu'il ne s'agira point de comparer ses Fables à celles de *Lafontaine*, on pourra en trouver quelques-unes de bonnes. Le style en est simple, naturel, correct; les images en sont piquantes & variées; mais l'invention n'en est point heureuse, la narration en est souvent froide, la morale peu intéressante & mal amenée.

Richer a beaucoup mieux réussi en Prose. La Vie de *Virgile* & celle de *Mécène* sont aussi sagement que correctement écrites; la derniere sur-tout mérite d'être

lue par les recherches curieuses qui l'enrichissent.

3. RICHER, [*Adrien*] né à Avranches en 17..

On lit avec intérêt quelques-uns de ses Ouvrages historiques. Le plus connu, & celui qui mérite le plus de l'être, est la *Vie des Hommes illustres, comparés les uns avec les autres, depuis la chute de l'Empire Romain jusqu'à nos jours*. L'Auteur paroît s'être proposé *Plutarque* pour modele. Quoique moins Philosophe & moins profond que l'Auteur Grec, il est aussi judicieux, aussi moraliste, & plus impartial. *Plutarque* fait trop sentir qu'en comparant les Grecs aux Romains, il ne cherchoit qu'à élever ses Compatriotes au dessus de leurs Rivaux. Le nouvel Historien a une marche plus irréprochable & plus utile. Il n'oppose point les hommes d'une Nation à ceux d'une autre, il compare homme à homme. Quand il trouve quelques traits de ressemblance entre des Héros de différens pays, il les saisit avec

justesse, les rapproche avec désintéressement, & les développe avec des réflexions morales, non moins utiles qu'intéressantes. Son style est net, précis, rapide, toujours ajusté au caractere qui lui convient.

Il ne faut pas confondre cet Auteur avec *François Richer*, son frere, Avocat au Parlement de Paris, né à Avranches en 1718. L'un & l'autre ont cultivé les Lettres, mais le dernier ne s'est guere attaché qu'à des matieres de Jurisprudence.

RICHESOURCE, [*Jean* DE SOUDRIER, Ecuyer, Sieur DE] mort à Paris vers la fin du dernier siecle.

Le galimatias de *Richesource* est passé en proverbe, & jamais Auteur n'a mieux mérité ce genre de célébrité. Il a composé plus de vingt Ouvrages plus mauvais les uns que les autres, dont la liste occuperoit ici une douzaine de pages, si l'on vouloit en copier fidélement les titres *, tant ils sont

* Voici celui d'un de ses derniers Ouvrages pu-

étendus. Rien de si plaisant que la maniere dont il apprend à être plagiaire im-

---

bliés en 1680; il donnera en même temps une idée de sa maniere d'écrire. *NOUVELLE DÉCOUVERTE d'un grand nombre de très-beaux principes & de très-belles maximes pour les avantages de la composition prosaïque & pour les charmes de la déclamation Françoise; AVEC plus de quatre cents remarques sur la Diction, sur la Phrase, & sur la Période, savantes, utiles, curieuses, & divertissantes, qui vont plus loin que celles des illustres MM. de* Vaugelas, Ménage, *& du très-Révérend Pere* Bouhours, *& plus délicates & de plus grande conséquence; EN FORME de partition anatomique ou critique raisonnée (à la façon des Mécaniques) sur l'une des plus élégantes & plus éloquentes Pieces de ce temps, la* Relation ou l'Histoire de la prise de Fribourg, *l'un des chef-d'œuvres de la plume de M. le* C** de G.** *Secrétaire du Cabinet, & l'un des plus beaux, des plus discrets, & des plus délicats Esprits de la Cour; ACCOMPAGNÉE de plusieurs Ratifications ou Réformations d'une invention toute particuliere, plus pompeuses & plus magnifiques que les expressions originales de l'Auteur rectifié; EN FAVEUR des Prosateurs, Versificateurs même, & les Orateurs de l'Académie Oratoire* (c'est ainsi que Richesource appeloit sa maison), *comme aussi*

punément, dans celui qu'il a intitulé, *le Masque de l'Orateur*, ou *la maniere*, &c. On croit entendre le Maître de Philosophie du *Bourgeois Gentilhomme*, qui apprend à M. *Jourdain* à tourner en plusieurs manieres le compliment à la Marquise : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Voici la méthode de notre Auteur.

Un Orateur, par exemple, aura dit qu'un Ministre plénipotentiaire doit avoir ces trois qualités, *la probité, la capacité, & le courage*; pour déguiser cette division, le plagiaire n'aura qu'à changer d'abord l'ordre de ces trois mots, & dire :

---

de ceux qui chérissent la pureté de la Langue Françoise, sa justesse, sa propreté, sa délicatesse, sa netteté, son élégance, sa politesse, sa beauté, sa pompe, sa magnificence, & sa majesté; DÉDIÉE *à Messieurs de l'Académie Françoise*, par J. D. S. Ecuyer, Sieur de *Richesource*, *Modérateur de l'Académie des Orateurs*. Deuxieme édition plus ample que la premiere. *A Paris, à l'Académie des Philosophes Orateurs, Place Dauphine, à la Renommée, deuxieme appartement*, 1680.

le courage, la capacité, la probité; mais comme ce déguisement ne suffiroit pas, il doit changer aussi les expressions, & mettre *la fermeté* au lieu du *courage*, *la vertu* au lieu de *la probité*, & à *la capacité* substituer *la science*; enfin, pour cacher encore mieux son vol, il faudra qu'il dise que l'Ambassadeur doit être *ferme, vertueux, & habile.*

On rira, sans doute, d'une telle méthode; mais tant de gens en ont profité & en profitent tous les jours, qu'il faut croire qu'elle est bonne. Ce qui doit surprendre davantage, c'est de voir des Vers de *Fléchier* à la louange de *Richesource*, placés à la tête de sa *Rhétorique des Prédicateurs.* Dans un autre Ouvrage, qui est aussi une espece de Rhétorique, publiée en 1666, cet Auteur donne cet avis à la fin de sa Préface: *Ceux qui auront besoin de quelques Discours, Harangues, Lettres, Complimens, &c, pourront s'adresser à moi; je loge dans la Place Dauphine, à la Renommée, deuxieme appartement.* Les Faiseurs sont aujourd'hui plus

discrets; on ne refuse pas leurs services, mais on ne veut pas que tout le monde sache où ils logent.

RIGOLEY DE JUVIGNY, [*Jean-Antoine*] Conseiller Honoraire du Parlement de Metz, né à Paris en 17.

Nous ne connoissions ni sa personne, ni ses Ouvrages, lorsque la premiere édition de celui-ci parut. C'en est assez pour réfuter ceux qui ont débité qu'il y avoit eu part. Mais nous assurerons avec la même vérité, qu'après la lecture de son *Discours sur les progrès des Lettres en France*, mis à la tête de la nouvelle édition des Bibliotheques de *la Croix du Maine* & de *du Verdier*, nous nous sommes applaudis de voir nos principes conformes aux siens. Cet excellent Discours qui présente les révolutions de notre Littérature depuis son origine jusqu'à présent, est tout à la fois un Tableau historique des Productions du génie, un Code abrégé des regles du bon goût, & une habile Critique des travers de nos Lit-

térateurs actuels. Nourri de la lecture des Anciens, dont il paroît s'être pénétré ; appuyé ſur les principes invariables de la nature, qui ſont ceux du vrai & du beau ; toujours armé du flambeau de la raiſon, l'Auteur parcourt d'un pas noble & ferme les différens âges du Génie Littéraire de la France, découvre les cauſes qui l'ont retenu long-temps captif dans les chaînes de l'ignorance & du mauvais goût, & nous montre par quels ſecours il en a triomphé. D'un autre côté, il apprécie, avec autant de juſteſſe que de préciſion, les Ecrivains qui ont fait époque, ſoit en perfectionnant les Arts, ſoit en étendant leurs limites. Plein de diſcernement & de zele pour la gloire des Lettres, il peint avec des couleurs énergiques les ravages du faux bel-eſprit & la dégradation dans laquelle il nous a précipités. Un tel Diſcours ne peut être que le fruit de l'érudition la plus étendue, d'une connoiſſance réfléchie de l'Hiſtoire, de la Politique, de la Morale, & de la Religion. Il eſt écrit d'ailleurs d'un ſtyle

noble, élégant, nombreux, toujours net & toujours châtié. Peut-être ceux qui s'intéressent à la perfection de cet Ouvrage désireroient-ils que l'élocution en fût plus animée, la marche plus rapide & le ton plus varié. Ce désir, après tout, n'indique que la confiance qu'on a dans les talens de M. *Rigoley de Juvigny* : on devient plus difficile à mesure qu'on voit plus de ressources dans un Ecrivain.

L'*Introduction* qu'il a mise à la tête de la Bibliographie de *du Verdier*, & qui paroît une suite naturelle du *Discours sur les progrès des Lettres*, est un morceau de critique qui ne fait pas moins d'honneur à son discernement & à sa plume. Même solidité de principes, même justesse d'observations, même sûreté de goût. En parcourant les différentes branches de la Littérature, on y met en opposition les Ecrivains qui ont préparé le Siecle de *Louis XIV*, avec ceux d'aujourd'hui; & ce parallele, tracé avec autant de lumiere que de vérité, malgré les exceptions qu'on a soin de faire, ne tourne point à l'avan-

tage des derniers. On n'y désigne pas, il est vrai, en particulier, les corrupteurs de chaque genre, mais les applications sont aisées à faire. Cette maniere de procéder présageoit bien des murmures; mais les murmures de ceux que l'Auteur attaque n'effrayent point son zele. Il parle avec d'autant plus de liberté & de force, que les défauts sont aujourd'hui plus communs & l'audace plus révoltante. *Elevés*, dit-il, *dans les principes séveres du goût & de la vérité, nous ne nous en écarterons jamais; & la seule estime dont nous soyons jaloux est celle des honnêtes gens.*

M. *Rigoley de Juvigny* l'a obtenue cette estime & l'obtiendra toujours de quiconque sentira combien il est essentiel pour nous de conserver la gloire littéraire & la gloire nationale. Son Ouvrage porte le caractere d'une ame vraiment Françoise, & d'un esprit au dessus de la Cabale, de ses vengeances & de ses applaudissemens. Tant qu'un Ecrivain pourra s'assurer de ne combattre qu'en faveur du bien public, il ne doit pas s'attendre aux

suffrages

suffrages de ceux qui en sont les plus mortels ennemis. Que lui importeroient leurs louanges ! elles ne sont dispensées qu'à des complices ; & quel homme jaloux de son honneur voudroit l'être à si bas prix ?

Au reste, les sentimens de M. de *Juvigny* ont toujours été les mêmes. Depuis vingt ans il résiste au torrent de la dépravation, & s'en est constamment montré l'adversaire. Ses *Remarques Littéraires & Critiques* sur les Bibliotheques de *la Croix du Maine & du Verdier*, ses *Mémoires historiques sur la vie & les Ouvrages de la Monnoye*, offrent des traits fréquens de zele & de réclamation contre les attentats de la Philosophie. Il n'est pas jusqu'à son petit *Mémoire * pour l'âne de Jacques Féron*, plaisanterie ingénieuse & écrite avec beaucoup d'agrément, où nos Philosophes ne soient poursuivis par des saillies très-humiliantes pour leur amour-pro-

* Ce Mémoire, souvent réimprimé, parut pour la premiere fois en 1750.

pre. Ne rentreront-ils jamais en eux-mêmes ? L'encens qu'on leur prodigue est si suspect & si fade ! & les coups qu'on leur porte si directs & si accablans !

RIVERY, [*Claude-François-Félix*, BOULLANGER DE] de l'Académie d'Amiens, sa patrie, né en 1724, mort en 1758, un de ces Littérateurs de Province dont la réputation ne s'étend guere au delà des bornes du canton qu'ils habitent. Les Journaux, où on les vante toutes les fois qu'ils publient un Ouvrage, ne sauroient être les garans d'une brillante & solide célébrité. M. de *Rivery* a fait des Discours, des Dissertations, des Mélanges littéraires, des Fables, des Contes en vers, & une Comédie à tiroir, intitulée *Momus Philosophe*, qui n'a jamais été jouée. Dans tous ces Ouvrages on trouve de l'esprit & des connoissances, mais ils n'élevent tout au plus M. de *Rivery* qu'au dessus des Auteurs injustement prônés dans la Capitale, & jamais au dessus des Auteurs médiocres. Ce que nous y avons

remarqué de meilleur, ce ſont les Fables & les Contes en vers, dont quelques-uns ſont de ſon invention & d'une invention aſſez agréable. La Préface en eſt bien écrite: elle a pour objet la Littérature Allemande, ſur laquelle l'Auteur fait des obſervations ſaines & quelquefois profondes.

RIUPEROUX, [*Théodore* DE] né à Montauban en 1664, mort à Paris en 1706, Poëte tragique, Auteur d'une *Hypermneſtre* moins chargée de machines, mais beaucoup mieux conduite, mieux verſifiée que celle de M. *Lemiere*. L'enluminure de celle-ci a fait oublier la premiere; ce qui n'empêche pas que la troiſieme ſcene du troiſieme Acte de la Tragédie de *Riuperoux* n'annonce plus de talent que toute la Piece de M. *Lemiere*.

ROBÉ DE BEAUVESET, [*N.*] né à Vendôme dans la Beauce.

Sa Muſe a commencé trop tard à garder le ſilence, puiſqu'elle ne s'eſt exercée que ſur des ſujets licencieux ou bizarres, dont

notre Littérature pouvoit très-bien se passer.
Ce n'est pas qu'il ne soit né avec du talent :
il est peu d'exemples d'une versification
aussi énergique & aussi vigoureuse que la
sienne ; mais sa verve ayant presque toujours
choisi le vice pour sujet, son esprit
doit en tirer peu de vanité : au contraire,
son nom est devenu un opprobre aux yeux
de quiconque conserve encore de la pudeur.

Ses *Contes* ont été concentrés dans son
porte-feuille par l'autorité du Gouvernement,
& n'ont pas été répandus au delà
des Sociétés libertines où il les débitoit.
Ce qui a paru de lui dans le Public, se
réduit à des Odes au dessous du médiocre,
à une *Satire sur le Goût*, dont les principes
sont assez judicieux, & la versification
heureuse par intervalles ; à un Poëme
intitulé *Mon Odyssée*, qu'on croiroit
avoir été fait pour des Lecteurs tudesques,
tant le style en est dur & baroque, tant
les rimes en sont bizarres ; qu'on ajoute
à cela la pauvreté du sujet, & l'on aura
l'idée du plus pitoyable Ouvrage qui ait

été fait depuis d'*Assoucy* jusqu'à nous, puisque le Héros de ce Poëme est M. *Robé* lui-même.

Depuis la derniere édition de cet Ouvrage, il a publié une *Satire au Comte de B***, que nous regardons, malgré la dureté de plusieurs vers & le peu de noblesse de quelques expressions, comme une des meilleures Epîtres de ce genre qui aient paru depuis celles de *J. B. Rousseau*. Il y passe en revue la plupart des Auteurs de nos jours qui ont fait quelque sensation dans le Monde littéraire; & si ses portraits n'ont pas toujours le mérite de la ressemblance, la touche en est du moins vigoureuse, hardie, & originale. Piqué du jugement que nous avons porté de ses Productions, & irrité de ce que nous n'avons pas craint de nous élever contre l'abus déplorable qu'il a fait de ses talens, ce Poëte ne nous a point oubliés dans cette *Satire*; mais ce qu'il dit de nous, annonce moins de talent que de haine & de fureur: aussi croyons-nous ne pouvoir mieux nous venger des sarcasmes qu'il nous

prodigue, qu'en les mettant sous les yeux de nos Lecteurs.

Mais devant moi quel vil Ecrivain passe ?
C'est SABATIER ; ah ! qu'il te rende grace
D'avoir tari tout mon fiel, cher BUSSI,
Sans quoi le traître expireroit ici.
Très-volontiers je consens qu'il dénigre
Tous mes Ecrits ; mais la griffe du tigre,
En me rangeant parmi les froids Rimeurs,
Trop lâchement s'acharne sur mes mœurs.
Hé ! que m'importe à quel bas coin me marque
Le faux poinçon de ce faux *Aristarque*,
Dont la censure & dont le jugement
Sont sans justesse & sans discernement ?...
Aussi voit-on, dans les portrais qu'il trace,
Le faux s'unir à l'ignorance crasse.
Il n'a rien lu ; des Faiseurs de Journaux,
Des Gazetiers, voilà les arsenaux
Où ce Pygmée, aux Géans qu'il relance,
Puise les traits que par-derriere il lance.
N'en parlons plus : le vouer au mépris,
C'est le porter encore à trop haut prix.

Il est facile de juger combien nous sommes peu blessés de ces injures si délicatement tournées, par l'attention que nous avons de les faire connoître nous-mêmes.

M. *Robé* n'a-t-il pas bonne grace de nous accuſer de poltronnerie & de lâcheté, lorſque le courage avec lequel nous avons défendu les principes du Goût, de la Morale, & de la Religion, contre une Secte d'autant plus dangereuſe qu'elle eſt plus puiſſante, a fait l'étonnement de quiconque connoît les intrigues & le fanatiſme perſécuteur de la plupart de ceux qui la compoſent? Eſt-il plus heureux, quand il nous accuſe de *malignité*, & qu'il compare ingénieuſement notre plume à la *griffe du tigre?* Nous l'avons dit ailleurs, & nous croyons devoir le répéter ici en faveur des Eſprits foibles ou peu réfléchis: l'accuſation de *malignité* ne peut tomber avec juſtice que ſur le Cenſeur cauſtique qui s'exerce à mortifier l'amour-propre des Auteurs, ſans ſe propoſer d'autre but que celui de mortifier; le nôtre a été conſtamment d'inſtruire & de corriger, s'il étoit poſſible. Tout ce que nous avons dit a été animé par ce déſir, & dirigé vers cet objet; mais notre zele n'a jamais excédé les bornes de l'honnêteté. Les termes

de *vil Ecrivain*, de *Tigre*, de *Polisson*, de *Monstre*, qu'on nous a prodigués dans cent Libelles, n'ont jamais déshonoré notre plume. Nous rougirions d'employer de pareilles expressions, même à l'égard de ces Ecrivains philosophes qui, peu contens de s'être épuisés en injustices, en sarcasmes, en personnalités de toute espece contre nous, ont encore recours aux calomnies les plus révoltantes & aux persécutions les plus perfides. C'est au Public honnête, impartial & éclairé, que nous laissons le soin de donner à ces Auteurs les épithetes qu'ils méritent.

ROBINET, [*Jean-Baptiste*] Censeur Royal, né à Rennes en 1735.

Avec les mêmes talens que M. *Diderot*, c'est-à-dire, de l'emphase, de la hardiesse, & de l'obscurité, il n'a pas eu le bonheur d'obtenir comme lui un rang suprême dans le Monde philosophique. Rien de plus ressemblant que la tournure d'esprit de ces deux Métaphysiciens énigmatiques. Pourquoi donc leur sort est-il

ſi différent ? La raiſon en eſt toute ſimple. M. *Diderot* eſt le pere de l'*Encyclopédie*, & cette heureuſe progéniture lui a valu des Correſpondans, des Subalternes, des Admirateurs qui ont fait éclore des légions de Panégyriſtes : M. *Robinet* n'eſt le pere que du *Supplément*. Le moyen d'être célébré à ſon tour ! L'admiration eſt épuiſée, & le charlataniſme reconnu. On ne laiſſera cependant pas ignorer qu'il a fait un Ouvrage intitulé *de la Nature*, où, ſelon lui, tout eſt intelligent & animé ; mais où, ſelon le Lecteur, tout s'obſcurcit & tout expire au milieu du déſordre & de l'abſurdité. Ajoutons que le ſtyle du Philoſophe eſt entiérement dépourvu de clarté, d'aiſance, de naturel, & de pureté. Quand on entreprend de créer des ſyſtêmes, au moins devroit-on avoir des erreurs nettes, & les ſiennes même ne le ſont pas.

M. *Robinet*, dont la deſtinée eſt d'être Continuateur, a augmenté de 6 volumes l'*Analyſe de Bayle*, commencée par l'Abbé de *Marſy*. Le ſuccès de cette Com-

pilation impie, mal conçue, indigeste, n'a pas été heureux. On peut en dire autant de ses Traductions de quelques Ouvrages Anglois, que sa plume n'a pas tirés de leur obscurité.

Cet Auteur est présentement occupé d'une énorme compilation sous le titre de *Dictionnaire universel des Sciences, Morale, Œconomique, Politique, & Diplomatique*, dont les trois premieres Lettres forment 12 volumes *in*-4°. Ce Recueil, formé de beaucoup d'autres, offre un grand nombre d'articles intéressans, qui prouvent que si le Compilateur n'est pas en état de produire par lui-même de bonnes choses, il a du moins le mérite de les distinguer dans les Productions d'autrui.

ROCHEFORT, [*N.*] de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né en 17.. connu avantageusement dans la Littérature par une Traduction en Vers de l'*Iliade* & de l'*Odyssée d'Homere*, où l'on trouve une versification aisée, noble, animée, & quelquefois nerveuse; mais dépourvue en gé-

néral de ce coloris qui donne la vie aux pensées & aux sentimens, de cette variété de tours qui fait disparoître la monotonie, & de ce choix de termes qui rend le Vers toujours poétique. Nous ne prétendons pas imputer entiérement ces défauts au Traducteur. Quand on considere l'étendue de son travail, les difficultés qu'il avoit à vaincre, la gêne impitoyable de la rime, l'insuffisance de notre Langue, comparée à celle du Poëte dont il est l'interprete, on conçoit aisément que les beautés de sa Traduction tournent bien plus à sa gloire, que les endroits foibles, qui sont en petit nombre, ne peuvent lui faire de tort. La Critique sera encore plus indulgente, si elle considere l'exactitude avec laquelle le Traducteur a rendu par-tout le sens d'*Homere*, que Madame *Dacier* n'a pas toujours saisi.

Les Notes qui accompagnent ces deux Poëmes, ainsi que le Discours qui les précede, ont un mérite que l'Auteur ne doit qu'à lui seul. On y reconnoît sans interruption l'Ecrivain élégant & plein de

goût, le Critique judicieux & familiarisé avec les bons modeles, le Philosophe qui pense & qui sait intéresser le Lecteur en l'instruisant.

M. de *Rochefort* a déployé de nouveaux talens, en combattant avec succès le *Systême de la Nature*, ce dernier chef-d'œuvre de la Philosophie, cet Ouvrage monstrueux, déjà réfuté par le bon sens & par la Nature même qui le désavoue & en rougit.

ROCHEFOUCAULD, [*François*, DUC DE LA] né en 1612, mort à Paris en 1680.

Ses *Mémoires* sont moins connus que ses *Maximes morales*, qui lui ont mérité, à juste titre, la réputation d'Ecrivain élégant & de profond Moraliste. Il faut cependant bien se garder de les adopter toutes, & de se laisser aller sans discernement au *jurare in verba Magistri*, comme la plupart de nos jeunes gens. Si nous voulions d'abord en critiquer le titre, nous dirions que le mot *Maximes* ne sauroit convenir qu'à des vérités évidentes & consacrées par une adoption génerale, non

à des pensées qui peuvent être vraïes, mais qui sont nouvelles, & ne doivent être regardées que comme le fruit de la méditation d'un esprit qui réfléchit pour lui même, sans avoir droit de fixer les idées d'autrui. Ce n'est pas néanmoins à quoi nous nous attachons.

Il paroît que les pensées de M. de la *Rochefoucauld* roulent sur un systême qui en rend plusieurs fausses, & quelques autres outrées. Selon lui, l'amour-propre est le mobile universel de toutes les actions de l'homme. S'il entendoit par *amour-propre* l'amour de nous-mêmes, qui ne sauroit être vicieux tant qu'il est éclairé par de saines lumieres & retenu dans de justes bornes, son principe ne seroit pas défectueux; mais ce n'est pas ainsi qu'il l'entend. L'amour-propre sur lequel il établit tout, est la vanité ou l'orgueil, poison, selon lui, si universellement répandu sur toute l'humanité, que l'homme ne peut le détruire, malgré tous les efforts de sa raison. Cet orgueil, d'après le Moraliste, se cache avec tant de subtilité dans notre

cœur, y conſerve un empire ſi abſolu ſur tous ſes mouvemens, qu'il n'eſt pas poſſible que toutes nos actions ne ſoient un effet de ce vice plus ou moins caché, & qu'elles ne ſe rapportent toutes à lui.

Il s'enſuivroit de ce principe, qu'un tel ſentiment, qu'on ne peut regarder que comme un amour-propre déſordonné, ſeroit commun à tous les hommes, qu'il ſeroit le premier reſſort de toutes leurs démarches, & qu'il ne pourroit jamais mourir qu'avec chacun de nous; ce qui eſt démontré faux par expérience.

Nous ne craignons pas de le dire, l'homme ne naît ni orgueilleux ni méchant, comme M. de la *Rochefoucauld* le penſe & voudroit le faire croire. Suppoſons même qu'il fût dépourvu, en naiſſant, de tout germe de droiture & d'équité, que ces deux ſentimens ne fuſſent jamais que l'effet de ſes lumieres acquiſes & de ſa raiſon; au moins ne peut-on pas aſſurer qu'il naiſſe injuſte ou méchant. Si on trouve des hommes portés à l'injuſtice, à la malignité; de telles diſ-

positions sont dans eux des vices acquis par l'éducation, les circonstances, les passions, & non des germes inséparables de la Nature humaine. D'ailleurs, donnons à la méchanceté des hommes toute l'étendue possible : cette méchanceté, cet orgueil, infecteront-ils tous les mouvemens de leur ame? *Tibere*, *Caligula*, *Néron*, *Cromwel*, n'étoient ils pas capables de faire & n'ont-ils pas même fait quelques bonnes actions, sans aucun mélange de motifs vicieux? C'est cependant ce que M. de la *Rochefoucauld* suppose impossible. Aucune vertu, même momentanée, qui, selon lui, ne soit produite par un orgueil sensible ou déguisé; & c'est sur ce faux principe qu'il établit ses réflexions chagrines contre la Nature humaine. Il a vû que la plupart des hommes étoient méchans : sans réfléchir sur les causes de cette dépravation, il a conclu qu'elle leur étoit naturelle, & a appliqué à l'espece les vices de l'individu.

Il n'est pas étonnant qu'il se soit livré à cet excès. Entraîné long-temps par le tourbillon des intrigues & des cabales;

témoin & peut-être victime des artifices, des perfidies, des lâchetés ordinaires dans un parti formé sous l'apparence d'intérêt général & réellement pour des intérêts particuliers, sa sensibilité s'est aigrie, ses lumieres se sont méprises, parce qu'il ne voyoit, d'un côté, rien que de louche, & qu'il n'éprouvoit, de l'autre, que des procédés révoltans. L'étude de la Cour, où son rang l'avoit placé, a pu contribuer aussi à rembrunir le tableau. Il a observé sous un mauvais horizon. A ce défaut près, ses observations sont profondes, la plupart de ses pensées sont neuves & exprimées d'une maniere plus neuve encore. On peut le regarder comme un Juge plein d'adresse & de sagacité, plus occupé à trouver des coupables, qu'à se servir de ses lumieres pour analyser les chefs d'accusation; ou comme un censeur sévere qui interprete tout en mal, en ne s'attachant qu'aux dehors, qui sont bien du ressort de la police, mais non de la morale, qui doit pénétrer plus avant dans le cœur.

Cette disposition à tout condamner se

décele si évidemment dans lui, qu'il est aisé de s'appercevoir qu'il impute souvent des vices à l'homme, non pas tant parce qu'il le voit réellement, que pour ne pas perdre une expression énergique, un tour ingénieux, une pensée vive, qui peuvent servir à faire admirer son génie. Qu'on le lise attentivement, & l'on verra que l'expression n'est pas produite par la conviction du grief, mais le grief établi pour employer l'expression. C'est un Peintre qui sacrifie presque toujours la ressemblance au coloris.

Nous le répéterons encore, malgré cela, le Duc de la *Rochefoucauld* doit être regardé comme un Génie qui fait honneur à sa Naissance, à son Siecle, à sa Nation. Notre but n'est pas d'empêcher qu'on ne l'admire, mais d'empêcher qu'on ne le croye *toujours* sur sa parole. Nous pensons y être d'autant plus obligés, que la plupart des jeunes gens, & même des Auteurs, faute de réfléchir, se sont laissé séduire, & se sont même servis de ce témoignage imposant, pour appuyer des

idées fausses, absurdes, & quelquefois dangereuses. Il est bon d'ailleurs qu'on ait une idée plus juste de l'humanité. L'homme est assez fragile pour le mal, assez prompt & assez habile pour l'excuser, sans lui en applanir la route, & lui fournir des subterfuges pour se justifier de l'avoir commis. Ne reprochons qu'à nous-mêmes, non à la Nature, les vices qui nous tyrannisent. Quand bien même la Nature seroit vicieuse, la Société nous offre des moyens, la Religion nous fournit des secours, qui réduiront toujours le méchant à n'imputer qu'à lui seul le juste blâme de sa perversité.

ROCHON DE CHABANNES, [*N.*] né à Paris en 17.. Auteur de quelques petites Comédies en Vers, si l'on peut donner ce nom à des Pieces sans intrigue & sans comique, mais pleines de traits pétillans, de détails légers, qu'on peut comparer au jeu d'un feu d'artifice qui éblouit un moment.

Le succès dont jouissent *Heureusement*, & *la Matinée à la mode*, ne prouve autre

chose, sinon que la fureur de l'épigramme & des petites gentillesses absorbe tout, & qu'aujourd'hui l'esprit & quelques saillies tiennent lieu de talent. Mais, malgré les applaudissemens du Parterre, les vrais Littérateurs sauront toujours à quoi s'en tenir. Ils ne reconnoîtront dans l'accueil qu'on fait à ces sortes de Productions, que la corruption du goût des Spectateurs ; & dans les Auteurs, que l'impuissance d'atteindre à ce vrai comique, sans lequel il n'est plus de Comédie.

Pour mériter des suffrages éclairés, il ne suffit pas d'avoir un coloris brillant, le style passager du jour, de savoir dialoguer une Scene, égayer un instant par de bons mots ; il faut inventer un sujet, le dessiner avec justesse, le développer avec grace, le conduire à un dénouement facile & pourtant imprévu. Il faut encore posséder l'art d'enchaîner naturellement les Scenes, d'exposer des caracteres variés & soutenus, d'amener des situations comiques qui sortent du sujet, de plaire enfin au Spectateur, sans l'égarer dans des routes nouvelles, & par-là même suspec-

tes. C'eſt précisément ce qu'on chercheroit en vain dans preſque tous nos Auteurs actuels. Ils aiment mieux plaire quelques inſtans, ſe faire applaudir aux dépens du goût & de la raiſon, que de s'aſſujettir aux regles qu'exige la véritable Comédie. Ainſi, pourvu qu'ils viennent à bout de ſe procurer une gloire éphémere, ils ne craignent pas de dégrader le talent, en détruiſant l'Art même, qui ſe perd quand il ſort de ſes limites.

La principale raiſon de ce déſordre, qui augmente chaque jour, eſt qu'il ſera toujours plus facile de compoſer cinq ou ſix Comédies dans le genre de *la Matinée à la mode*, que d'en faire une dans celui du *Joueur* ou du *Glorieux*, ou de *la Métromanie*, qui exigeroit plus de temps elle ſeule, qu'il n'en faut pour en compoſer douze de l'autre eſpece. Ne vaudroit-il pas mieux ſe guérir de la démangeaiſon du Théatre, ſi on eſt ſans talent, ou, ſi l'on en eſt pourvu, ſe borner à ne produire dans tout le cours de ſa vie qu'une ou deux bonnes Pieces, que d'amuſer le Pu-

blic par des bagatelles qui passent bientôt de vogue, sans avoir le mérite de repa- roître une seconde fois avec succès?

M. *Rochon de Chabannes*, qui a le talent de saisir les ridicules, mais qui se contente de les effleurer, auroit pu pré- tendre à la gloire de réussir dans le haut comique, s'il ne se fût pas laissé trop entraîner au ton dominant. Ce n'est pas au caprice du Public à diriger la ma- niere des Auteurs : c'est aux bons Auteurs à fixer le caprice du Public, en lui pré- sentant des Ouvrages d'accord avec le goût & la raison.

ROHAN, [*Henri*, DUC DE] Pair de France, Prince de Léon, né en Bretagne en 1579, mort en 1638, un des plus grands Ca- pitaines & des bons Ecrivains de son temps.

Ses Ouvrages, quoique surannés, sont encore recherchés aujourd'hui par ceux qui préferent le fond des choses aux agré- mens du style & à la pureté de l'expression. Les plus connus sont ses *Mémoires & Lettres sur la Guerre de la Valteline*, & un Livre

ſur *les Intérêts des Princes*. Dans le premier, il raconte avec une noble ſimplicité, tous les événemens de cette guerre, à laquelle il eut tant de part. L'Auteur n'y diſſimule pas ſon mécontentement à l'égard de la France, non plus que ſon grand attachement au Proteſtantiſme. Son ſtyle eſt clair, égal, & précis, & l'on peut dire de ſes Mémoires, ce que *Cicéron* diſoit de ceux de *César* : *Nudi ſunt, recti & venuſti, omni ornatu orationis tanquam veſte detractâ.*

Dans le ſecond, il approfondit ce que la politique a de plus obſcur ; il développe, d'une maniere lumineuſe, les divers intérêts de toutes les Cours de l'Europe. Si ces intérêts ont changé, il n'en eſt pas moins vrai que les réflexions & les vûes de l'Auteur annoncent beaucoup de pénétration, de juſteſſe, & de ſolidité.

La nouvelle Edition des Mémoires & Lettres du Duc *de Rohan* eſt due à M. le Baron de *Zurlauben*, Capitaine au Régiment des Gardes-Suiſſes, qui l'a enrichie d'une Préface hiſtorique très-bien écrite, & de Notes très-inſtructives.

ROLLIN, [*Charles*] Recteur de l'Université, Professeur d'Eloquence au Collége Royal, de l'Académie des Inscriptions, né à Paris en 1661, mort dans la même ville en 1741; le plus grand Littérateur, & un des meilleurs Ecrivains qu'ait produits l'Université.

Son *Traité des Etudes*, plein de réflexions justes, délicates & solides, est le Livre le plus propre que nous connoissions à inspirer l'amour de la vertu & le goût des Lettres. Cet Ouvrage est devenu classique. Il le méritoit. Tout y est puisé dans les bonnes sources, tout y est senti, tout y est présenté & développé avec adresse & netteté. C'est ainsi qu'il est permis aux Modernes de s'enrichir des dépouilles des Anciens; ce sont des richesses étrangeres qu'ils transplantent pour l'utilité publique; & l'on a droit de devenir Législateur, quand on a pour garans les Oracles du vrai goût & de la saine raison.

» L'*Histoire ancienne* de M. *Rollin*, dit » avec vérité M. de *Voltaire*, est la meil- » leure Compilation qu'on ait en aucune

» Langue, parce que les Compilateurs sont » rarement éloquens, & que *Rollin* l'é-» toit «. Cette Histoire est en effet écrite avec pureté, avec noblesse, & de ce ton sensible & communicatif, qui fait passer, avec l'instruction, l'amour de l'objet qu'on présente. On y désireroit seulement plus de critique. L'Auteur n'a pas su toujours distinguer le vrai d'avec le faux, l'intéressant d'avec l'inutile, l'abondance du style d'avec la prolixité toujours ennemie du genre historique. On peut en dire autant de l'*Histoire Romaine*, poussée jusqu'à la fin de la République, avec cette différence que dans celle-ci l'Historien est plus judicieux, moins diffus, & plus animé.

Les défauts qu'on a reprochés à M. *Rollin* n'empêcheront pas qu'il ne soit placé, par les justes appréciateurs du vrai mérite, au nombre de nos Littérateurs les plus estimables. Quand on a consacré ses travaux à l'instruction de la Jeunesse, formé des Disciples à l'amour de l'étude, de la Religion & de la Patrie, on a des droits assurés à la reconnoissance des Gens de Lettres & des

des bons Citoyens. Quel objet plus intéressant peut se procurer tout homme qui écrit!

RONSARD, [*Pierre*] Prieur de Croix-Val & de Saint Cosme-les-Tours, Abbé de Bellosane, né dans le Vendômois en 1524, mort en 1585; Poëte trop célébré de son temps, & trop méprisé dans le nôtre.

Il est vrai que la Langue seroit restée dans une barbarie ridicule, si son style avoit servi de modele à ceux qui l'ont suivi; mais on trouve dans ses Ouvrages une verve qui étonne, & des traits d'esprit, qui, revêtus d'expressions moins baroques, feroient honneur aux meilleurs Poëtes de ce Siecle. L'envie de dominer les Esprits de son temps, de devenir le Législateur du Parnasse, prétention absurde qui ne manque pas d'exemples actuels, le jeta dans le galimatias; mais les bornes du bon goût sont fixées, & ce ne sont pas des idées particulieres qui décideront les suffrages présens & à venir.

Boileau a très-bien jugé ce Poëte ; quand il a dit après avoir parlé de *Marot* ;

> *Ronsard*, qui le suivit, par une autre méthode,
> Réglant tout, brouillant tout, fit un Art à sa mode,
> Et toutefois long-temps eut un heureux destin ;
> Mais sa Muse, en François, parlant Grec & Latin,
> Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
> Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Jamais Poëte ne reçut des hommages plus flatteurs que *Ronsard.* Au lieu du Prix ordinaire de Poésie, établi dans l'Académie des Jeux Floraux, les Magistrats de la ville de Toulouse déciderent qu'on lui feroit présent d'une *Minerve* d'argent massif. C'étoit payer bien cher des Vers qui ne seroient pas même lus aujourd'hui par aucune Académie.

Marie Stuart, Reine d'Ecosse, renchérit encore sur la libéralité Toulousaine. Pour lui marquer le cas qu'elle faisoit de ses Poésies, elle lui fit présent d'un Buffet de deux mille écus. Parmi les Pieces de

ce Buffet, il y avoit un Vase en forme de Rosier, représentant le Parnasse, au haut duquel étoit un Pégase. Elle y fit joindre ce Vers :

A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses.

Le don valoit certainement plus que l'inscription. *Henri II*, *François II*, *Charles IX*, *Henri III*, partagerent les mêmes sentimens, & lui prodiguerent de pareils bienfaits ; *Charles IX* fit même des Vers à sa louange.

Faut-il s'étonner, après cela, que la tête ait tourné à *Ronsard* ? Dès lors il regarda le Parnasse comme un pays de conquête, où il pouvoit établir son autorité, comme il y avoit établi sa fortune. De là cette fureur de mettre à contribution toutes les Langues, de farcir ses Poésies de *vocables* Grecs, Latins, Italiens, Languedociens, Normands, Picards. De là, cette Pléiade, dont il se fit l'Astre dominant, genre de folie si ordinaire aux Distributeurs des rangs, qu'ils

ne manquent jamais de se donner le premier. Heureusement le Public est toujours prompt à réprimer toute usurpation. Ce n'est pas tout, *Ronsard* égara une foule d'Imitateurs, qui crurent, d'après son exemple, ne pouvoir mériter le suffrage des Lecteurs, qu'en entassant des mots barbares, qu'en étalant une folle érudition, & qu'en s'enveloppant dans un entortillage de pensées; abus ridicule dont on ne tarda pas à revenir, & que tout esprit censé auroit rejeté avec indignation.

Malgré tous ces travers, il faut convenir que *Ronsard* n'a pas peu contribué à l'avancement de la Poésie parmi nous. Il est le premier de nos Poëtes qui ait composé des Odes. Il a fait aussi passer l'Epithalame dans notre Langue: celle qu'il composa pour le Mariage de Monsieur de *Vendôme* avec *Jeanne d'Albret*, Reine de Navarre, est la premiere qu'on connoisse. Plusieurs morceaux de ses Poésies n'ont pas encore perdu leur agrément. Telle est

l'Epître qu'il adresse au Cardinal de *Lorraine*, où l'on trouve ces Vers très-sensés:

Il ne faut pas toujours languir embesogné
Sous le souci public, ni porter refrogné
Toujours un triste front; il faut qu'on se dé-
fâche,
Et que l'arc trop tendu quelquefois on délâche.
Après un fâcheux soir, vient un beau lendemain;
Et le grand *Jupiter*, de cette même main
Dont il lance la foudre, il prend la pleine coupe,
Et s'assied tout joyeux au milieu de la troupe.
Après un rude hiver, un printemps radouci
Renaît avec ses fleurs; il nous faut vivre ainsi,
Et chercher les plaisirs aux ennuis tout contraires,
Pour retourner après plus dispos aux affaires.

Ronsard, pour le peindre en deux mots, avoit les principales qualités qui font les grands Poëtes, la force & le brillant de l'imagination, la fécondité de l'esprit, les agrémens de la fiction, cette invention heureuse, l'ame de la Poësie. Il avoit en même temps les défauts qui égarent

& défigurent les plus grands talens, point de discernement, point de dépendance, point de goût.

Au reste, sa *Franciade* est un exemple de l'excès de platitude où peut tomber un homme qui s'exerce dans tous les genres, sans consulter celui qui lui est véritablement propre. Cent ans plus tard, *Ronsard* eût pu être un grand Poëte. Il ne lui manquoit que du goût; & le goût qui n'est que le discernement des convenances, est rarement le partage de ceux qui ouvrent une carriere & écrivent dans une Langue encore barbare. Les honneurs qu'on prodigua à ce Poëte le suivirent jusqu'au tombeau. L'Abbé *Duperron*, depuis Cardinal, fut chargé de prononcer son Oraison funebre, après un Service magnifique où le Roi avoit envoyé sa Musique. Des Princes du Sang, les plus grands Seigneurs de la Cour, un grand nombre de Prélats y assisterent; le Parlement de Paris s'y rendit par Députés. Ces distinctions accordées aux talens, prou-

vent que les talens ont une grandeur personnelle, que l'on peut croire égale à celle de la naiſſance & des dignités.

ROQUELAURE, [*Armand* DE] Evêque de Senlis, premier Aumônier du Roi, Conſeiller d'Etat ordinaire, de l'Académie Françoiſe, né à Roquelaure dans le Diocèſe de Rhodez, en 1720.

L'éloquence de ce Prélat a ſu ſe plier à tous les genres qu'elle a embraſſés, & ſaiſir le vrai caractere de chaque objet. Dans l'*Oraiſon funebre de Marie-Amélie de Saxe, Reine d'Eſpagne*, elle eſt noble, animée, pleine d'élégance & de variété; elle a ſur-tout l'art de bien deſſiner un plan, de développer habilement les circonſtances, de placer à propos les mouvemens, & d'intéreſſer par une morale auſſi ſage que fine & naturelle. Dans le *Diſcours* pour la Profeſſion de Madame *Louiſe-Marie de France*, elle ſe montre avec une élévation, une chaleur & une onction parfaitement aſſorties à l'auguſte cérémonie qui y donnoit lieu. L'idée principale

de ce Discours est grande, les tableaux en sont frappans, les détails pathétiques; les preuves lumineuses, le style riche en images & en expressions. Cet événement si glorieux à la Religion, si propre à humilier ceux qui l'outragent, si consolant pour ceux qui la pratiquent & la défendent, est sans contredit le plus heureux sujet dont aient jamais retenti les Chaires Chrétiennes. L'Orateur n'en laisse échapper aucun trait, les fait valoir d'une maniere toujours riche, & soutient jusqu'à la fin l'idée des sacrifices héroïques qu'il avoit à célébrer.

Dans son *Discours* de réception à l'Académie Françoise, autre genre de talent. Ici c'est l'homme instruit & nourri de la lecture des bons Modeles, le Littérateur éclairé sur toutes les parties de son Art, l'Ecrivain élégant, judicieux, & modeste. Qu'on ajoute à ces différentes especes de mérite, la connoissance de plusieurs Langues vivantes, une application constante à l'étude, & l'on croira sans peine que le titre d'Académicien a été, par rapport

à lui, non une vaine décoration accordée au rang & au crédit, mais un hommage rendu au ſavoir & au mérite.

ROTROU, [*Jean*] né à Dreux en 1609, mort dans la même ville en 1650, le meilleur, après *Corneille*, des cinq Poëtes choiſis par le Cardinal de *Richelieu*, pour exécuter les ſujets de Tragédie ou de Comédie que ce Miniſtre leur fourniſſoit lui-même. Le ſtyle de *Rotrou* eſt plus naturel que celui de ſes Contemporains. Il ſubſtitua, aux pointes ridicules de *Mairet* & des autres Poëtes dramatiques qui l'avoient précédé, des penſées vives & fortes qui naiſſoient du ſujet. Sa facilité étoit étonnante : une Tragédie s'imaginoit, ſe compoſoit, s'exécutoit ſouvent en quinze jours, ce qui n'eſt certainement pas le moyen d'atteindre à la perfection. On joue encore ſon *Venceſlas*, dont la premiere ſcene & preſque tout le quatrieme acte ſont des chef-d'œuvres. Ses autres Pieces, ſi l'on en excepte *Coſroès*, ne valent pas la peine d'être lues.

L'anecdote que nous allons rapporter, fait certainement plus d'honneur au caractere de son ame, que ses Pieces n'en font à son génie. Pendant le cours d'une maladie contagieuse qui régnoit dans sa Patrie, où il étoit Lieutenant Civil, il résista aux sollicitations de ses amis, qui le pressoient de se soustraire au danger & de revenir à Paris. La fermeté de son ame ne lui permit pas d'écouter de semblables avis. Il ne cessa point de veiller au bon ordre, & de secourir ses Concitoyens. *Ce n'est pas que le péril où je me trouve ne soit fort grand*, répondit-il, *puisqu'au moment où je vous écris, on sonne pour la vingt & deuxieme personne qui est morte aujourd'hui : ce sera pour moi quand il plaira à Dieu.* Il mourut en effet de la contagion. Les Poëtes tragiques, qui l'emportent aujourd'hui sur *Rotrou* pour le langage du sentiment, seroient-ils capables d'un pareil courage ? Et les Lettres ne seroient-elles pas doublement honorées, si ceux qui les cultivent puisoient dans leur propre cœur les hautes maximes qu'ils

étalent dans leurs Ouvrages avec tant d'appareil ?

ROUCHER, [*N.*] né à Montpellier, s'est fait connoître par un Poëme en douze Chants, intitulé *les Mois*, fort vanté avant l'impression, & oublié presque aussi-tôt qu'il a été exposé au grand jour. Ce n'est pas qu'on n'y trouve de l'esprit, du savoir, & même un certain talent; mais il manque de goût & de sentiment, & l'on sait que le génie même auroit de la peine à soutenir un Poëme dépourvu de ces deux qualités. Celui *des Mois* a d'ailleurs d'autres défauts; on y rencontre des longueurs, des Vers parasites, sans harmonie, hérissés de mots barbares; il est plein d'incorrections, de césures bizarres, d'enjambemens forcés; le plan en est vague, le but indéterminé, la marche inégale & par bonds, le style sec & décousu. C'est plus qu'il n'en faut pour dégoûter entiérement de l'Ouvrage, & justifier les anathêmes qui ont été lancés contre lui.

1. ROUSSEAU, [*Jean-Baptiste*] né à Paris en 1671 *, mort à Bruxelles en 1741 ; celui de nos Poëtes le plus en droit de s'appliquer ce Vers qui caractérise si bien l'enthousiasme :

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo.

On ne sait, après cela, quel nom donner à l'étrange Divinité qui a inspiré à un de nos plus célebres Poëtes le courage d'avancer, dans ses Ecrits, que le mérite de *Rousseau* se bornoit à *deux ou trois Odes, qui ne sont*, dit-il, *que des décla-*

---

* Plusieurs Auteurs prétendent qu'il est né en 1669 ; mais cette date est fautive, si l'on doit s'en rapporter à *Rousseau* même, qui écrivoit à M. *Mouthery* le 2 Juillet 1737. » L'inscription » que l'amitié vous a dictée, pour être mise » au bas de mon portrait, indisposeroit contre » moi le Public : il suffit de mettre dans l'exergue » mon nom, mon âge, & ma patrie, en ces ter- » mes : *Joannes-Baptista Rousseau, Parisinus,* » *anno ætatis 66.* Il n'en faut pas davantage ; car » de qualité je n'en ai point «. S'il n'avoit que 66 ans en 1737, il est clair qu'il étoit né en 1671.

mations de Rhétorique; à autant de Pseaumes au dessous des Cantiques d'Esther & d'Athalie, & à quelques Epigrammes dont le fond n'est jamais de lui. Par qui M. de *Voltaire* a-t-il prétendu faire adopter un semblable paradoxe? C'est méconnoître les grands talens, mépriser son Siecle, ôter à son jugement toute espece d'autorité, décrier ses propres sentimens, que de prétendre affoiblir une gloire qui ne déplaît peut-être à son détracteur, que parce qu'elle paroît plus solidement établie que la sienne.

Tant qu'on aura parmi nous l'idée de la belle Poésie, & le goût des véritables beautés, *Rousseau* sera regardé comme le Génie le plus étonnant que notre Nation ait produit. L'Ode, cette épreuve des grands talens, a été sur-tout le genre où il a déployé toutes les richesses de son imagination & de sa verve, en laissant derriere lui tous ceux qui l'ont précédé ou suivi dans la même carriere. Sans M. de *Pompignan*, qui s'est le mieux pénétré de ce grand modele, il n'y en auroit au-

cun, parmi ces derniers, qu'on pût même citer, tant ils en ſont éloignés!

Rouſſeau avoit reçu du Ciel cette heureuſe influence qui forme les vrais Poëtes. La force & la fécondité, l'élévation & la ſoupleſſe, le naturel & le ſublime, un art ſupérieur d'exciter la ſurpriſe & d'entretenir l'admiration, ſont, ſous ſa plume, des reſſorts puiſſans qui élevent l'eſprit du Lecteur, & le conduiſent ſans effort dans les routes ſublimes que l'Auteur ſe fraye à lui-même. Son pinceau, tantôt noble, tantôt délicat, tantôt vigoureux, & toujours facile, ſait retracer à propos le beau déſordre de *Pindare*, les graces d'*Anacréon*, la ſaine raiſon d'*Horace*, & la pompe majeſtueuſe de *Malherbe*. Quelle richeſſe de rimes! quelle harmonie de ſons! quel choix de termes pittoreſques & énergiques! quelle hardieſſe dans ces figures, dont notre Langue paroiſſoit peu ſuſceptible avant lui!

Si l'on apperçoit quelques défauts dans ſes Odes, pour peu qu'on ſe connoiſſe en

Poéſie, on eſt tenté d'en accuſer plutôt l'impuiſſance de l'Art, que celle du Poëte. Une choſe qui paroîtra inconcevable, c'eſt qu'on lui ait reproché de manquer d'onction & de ſentiment. Peut-on lire la plupart de ſes Cantiques, & particuliérement celui d'*Ezéchias*, ſans être attendri par la douceur, le pathétique & la chaleur qui y regnent? Jamais la Poéſie fut-elle plus touchante, plus attendriſſante, plus majeſtueuſe, que lorſqu'elle anime les différens tableaux que le pinceau du Poëte y a tracés?

On a reproché à *Rouſſeau* de s'être trop livré, dans ſes *Epîtres*, à un ton de miſanthropie qui les dépare quelquefois, d'y ramener trop ſouvent ſes ennemis, d'y établir des principes qui portent moins ſur la vérité que ſur les reſſentimens qui l'aigriſſoient. Il eſt certain qu'on n'y retrouve pas cette nobleſſe, cette élégance ſoutenue, cette même force de génie qui caractériſe ſes Poéſies lyriques; mais on ſeroit injuſte de ne pas y admirer une raiſon ſupérieure, une poéſie nerveuſe, une

facilité de ſtyle, une sûreté de goût, qui décelent le grand Maître, ſur-tout dans les matieres où il parle de ſon Art. Jamais ſes déciſious ne s'éloignent des regles que la Nature preſcrit aux grands talens. Quel eſt le Poëte de nos jours qui ne voudroit pas avoir fait l'*Epître aux Muſes*, l'*Epître à Thalie*, celle qui eſt adreſſée au P. *Brumoï*, Ouvrages dignes d'être regardés comme le Code de la légiſlation poétique.

On ſait qu'il eſt le créateur de l'Allégorie, genre de poéſie que ni lui ni ſes Imitateurs n'ont point encore porté au degré de perfection dont il eſt ſuſceptible, mais qui n'en prouve pas moins la fécondité de ſon imagination.

Les Italiens, à la vérité, s'étoient exercés avant lui dans la *Cantate*; mais en les imitant, il les a ſi fort ſurpaſſés par la juſteſſe du plan, les graces du récit, le coloris des images, la richeſſe des deſcriptions, la vivacité d'une poéſie toujours harmonieuſe, qu'on peut l'en regarder comme le créateur, en oubliant ceux à qui il en doit la premiere idée.

Il seroit à souhaiter qu'on pût louer le sujet de toutes ses *Epigrammes*, comme on admire la maniere dont il l'a traité; mais on ne doit pas oublier qu'il s'est reproché ces écarts; & en ne considérant ces petites Pieces que du côté de la poésie, qui n'applaudira à la simplicité, à la briéveté, à la justesse & à l'énergie de l'expression, au sel piquant, au tour original, qui le rendent un Auteur presque unique en ce genre, sans excepter *Martial*, lequel, à beaucoup près, n'est ni aussi précis, ni aussi nerveux, ni aussi agréable que lui?

Nous pourrions nous dispenser d'ajouter au mérite de *Rousseau*, l'idée des talens qu'il montra pour le Théatre. C'est assez d'assurer que dans ses Comédies on apperçoit des traces de génie capables de lui faire, en ce genre, une réputation plus méritée que celle de la plupart de nos Comiques modernes. Les Pieces de ces derniers ne vaudront jamais les *Aïeux chimériques*, ni n'offriront jamais aucun caractere mieux

faisi, plus finement développé que celui du *Flatteur* dans la Piece de ce nom.

Ce seroit ici le lieu de venger la réputation de *Rousseau*, à qui des talens sublimes ont fait donner le surnom de GRAND, & à qui des talens très-médiocres se sont efforcés de le ravir, des calomnies atroces qu'on a eu l'inhumanité de renouveler après sa mort. Le Public impartial sait, depuis long-temps, à quoi s'en tenir. M. de *Voltaire* a beau s'épuiser en raisonnemens, se consumer en recherches, pour prouver que celui dont il se glorifioit autrefois d'être l'*Eleve* & l'*Ami*, est véritablement l'Auteur des Couplets qui occasionnerent ses malheurs; tous ses efforts seront inutiles, & ne produiront jamais que cette réflexion : Comment l'Auteur de tant d'Ouvrages, plus condamnables & plus odieux que ces mêmes Couplets, ose-t-il se déclarer si obstinément l'accusateur d'un homme plus malheureux que coupable, plutôt soupçonné que convaincu? Ne seroit-il pas plus convenable à sa gloire, qu'il s'occupât à faire oublier

ſes Libelles injurieux contre tant d'Hommes de Lettres reſpectables, que de s'acharner à ſe faire un complice du plus grand de nos Poëtes, qui fut toujours très-éloigné des excès auxquels lui-même s'eſt porté ?

2. ROUSSEAU, [*Jean-Jacques*] né à Geneve en 1712, mort près de Paris en 1778.

Malgré ſes ſingularités, ſes paradoxes, ſes erreurs, on ne peut lui diſputer la gloire de l'éloquence & du génie, & d'être l'Ecrivain le plus mâle, le plus profond, le plus ſublime de ce Siecle.

Jamais Auteur ne s'eſt mieux peint dans ſes Ouvrages. Pour peu qu'on les liſe avec attention, on y trouve à découvert le tableau de ſon ame & la trempe de ſon caractere. On y voit l'imagination la plus vive & la plus féconde, un eſprit flexible pour prendre toutes ſes formes, intrépide dans toutes ſes idées, un cœur pétri de la liberté Républicaine, & ſenſible juſqu'à l'excès, une mémoire enrichie de tout ce

que la lecture des Philosophes Grecs & Latins peut offrir de plus réfléchi & de plus étendu ; enfin une force de pensées, une vivacité de coloris, une profondeur de morale, une richesse d'expressions, une abondance, une rapidité de style, & par-dessus tout une misanthropie qu'on peut regarder comme le ressort principal qui a mis en jeu ses sentimens & ses idées.

Tout est prodige dans cet Auteur, soit du côté du bien, soit du côté du mal. Quoiqu'on ait beaucoup écrit contre lui, on ne s'est pas encore avisé de remonter jusqu'à la source de son mérite & de ses égaremens. Un homme aussi célebre méritoit bien d'être approfondi. Nous allons hasarder quelques conjectures, pour donner, s'il est possible, l'explication de ce phénomene moral & littéraire.

Il est d'abord à propos de remarquer qu'il n'est jamais sorti de sa plume rien de médiocre : premier trait qui le distingue de tous les autres Ecrivains.

La raison de cette supériorité n'est pas

difficile à trouver ; elle est toute à sa gloire. Quoique né avec les plus grands talens, il a eu la sage précaution de ne se montrer au Public, que quand il s'est cru capable de l'étonner par ses premiers essais, & de nourrir son admiration par de nouvelles Productions aussi vigoureuses que les premieres. Semblable à ces Athletes qui s'exercent long-temps avant de paroître sur l'arene, il a laissé croître les forces de son génie, donné à sa raison le temps de mûrir & de se développer, exercé vraisemblablement sa plume, avant de mettre au grand jour les Ecrits sur lesquels il fondoit sa réputation. C'est ainsi qu'on peut prétendre à des succès solides. Trop heureux, si, en choisissant mieux ses sujets, il se fût défié de la manie des paradoxes ; s'il ne se fût pas trop piqué d'une adresse ambidextre qui a égaré son jugement en tant d'occasions, & lui a inspiré trop de confiance pour justifier tous les systêmes qu'il lui a plu d'imaginer.

La trempe de son caractere a vraisemblablement beaucoup influé sur la nature

de ses opinions. Pétri de la plus vive sensibilité, emporté par un tempérament plein de bile & de feu, aigri par les contradictions, les circonstances de sa vie ont été la source de sa misanthropie, & cette misanthropie est devenue, à son tour, le véhicule de ses talens.

En adoptant ces réflexions, il ne sera pas impossible d'expliquer pourquoi, avec des lumieres si supérieures, cet Ecrivain a avancé avec tant de sécurité tous les paradoxes qui se sont trouvés d'accord avec les dispositions de son humeur & la tournure de ses idées; pourquoi le pour & le contre sont traités, dans ses Ecrits, avec la même force. Il semble s'être dit à lui-même : » J'ai des connoissances, de » la facilité; mon ame s'enflamme avec » promptitude, & mon esprit se plie ai- » sément à tout; mon imagination abonde » en ressources, & les argumens se pré- » sentent en foule pour appuyer toutes mes » conceptions; je puis donc m'écarter des » routes ordinaires. La gloire est médiocre à » ne prouver que ce qui est vrai; laissons

» agir la Nature, cédons aux impreſſions » même momentanées, & ſoyons ſingulier, » pour devenir célebre «.

D'après ce principe établi par ſyſtême, ou ſuivi par inſtinct, tout eſt devenu problématique ſous ſa plume. De là ces raiſonnemens en faveur & contre le duel: l'apologie du ſuicide & la condamnation de cette frénéſie; la facilité à pallier le crime de l'adultere, & les raiſons les plus fortes pour en faire ſentir l'horreur. De là tant de déclamations contre l'homme ſocial, & tant de tranſports pour l'humanité; ces ſorties violentes contre les Philoſophes, & cette manie à favoriſer leurs ſentimens. De là l'exiſtence de Dieu attaquée par des ſophiſmes, & les Athées confondus par des argumens invincibles: la Religion Chrétienne combattue par des objections captieuſes, & célébrée par les plus ſublimes éloges.

Nous ne finirions pas, ſi nous voulions entrer dans la diſcuſſion de toutes ces contrariétés, ſi capables de faire connoître combien l'homme eſt dupe de lui-même,

quand il ne se laisse conduire que par ses lumieres, & combien la Philosophie est incertaine dans ses idées, quand elle s'écarte des bornes prescrites par l'Auteur de la Nature à l'esprit humain. Cette seule considération suffiroit pour forcer la raison à convenir qu'elle doit plier sous une autorité, & que le joug qui lui est imposé par la Foi est moins destiné à la gêner & à l'humilier, qu'à captiver son inquiétude & à prévenir ses écarts. En Religion, comme en Morale, tout est établi & calculé par une Providence sage, tandis que tout devient incertain & arbitraire dès que l'esprit n'a plus de frein. Le comble de l'illusion dans les Philosophes, est de se croire réservés à des découvertes pour le bonheur des hommes; & le comble du crime est de nous ravir le bonheur présent, sous l'espoir de cette chimere.

L'Ouvrage par lequel *Rousseau* s'est annoncé, est le fameux *Discours* couronné à l'Académie de Dijon, où il soutient que les Lettres ont plus contribué à corrompre les mœurs qu'à les épurer. Personne n'ignore

n'ignore combien de réclamations cet Ouvrage excita dès qu'il fut répandu dans le Public. Les Adversaires de l'Auteur pouvoient avoir raison ; mais on ne prévoyoit pas alors que l'état actuel de notre Littérature viendroit à l'appui des sentimens du Citoyen de Geneve. S'il est faux que les Lettres, cultivées selon les regles & les précautions que le bien commun exige, soient capables de nuire à la Société, il est du moins très-certain qu'à en juger par les désordres qui regnent aujourd'hui parmi les Littérateurs, elles sont sujettes à de grands inconvéniens. Quelle idée avantageuse peut-on s'en former, quels fruits peut-on s'en promettre pour la culture de l'esprit & la perfection des mœurs, quand on voit les vrais principes attaqués, les regles méconnues, les bienséances violées, l'anarchie & la confusion établies sur les débris du goût & de la raison ; quand la Religion, la morale, les devoirs, la vertu, deviennent la proie d'une Philosophie extravagante qui outrage l'une, corrompt l'autre, prononce sur ceux-ci,

& défigure celle-là au gré de ses caprices ou de ses intérêts ? Quelle estime pour les Littérateurs, à la vue des divisions qui les aigrissent & les déshonorent ! Est-ce en les voyant se déchirer, se calomnier, se décrier les uns les autres, intriguer dans les Sociétés, pour persécuter leurs rivaux ou prôner leurs admirateurs & leurs disciples ; employer, pour se faire une réputation, un temps & des soins qui seroient plus utilement consacrés à perfectionner leurs Ouvrages ; se révolter contre les Critiques, & négliger des avis utiles ; repaître leur vanité de suffrages mendiés, sans s'occuper à en mériter de plus justes & de plus solides ; substituer à l'élévation des sentimens qui devroient être leur partage, les bassesses de l'artifice & de la flatterie, pour donner des appuis à leur vanité ? Est-ce enfin au milieu d'une dégradation sensible & journaliere, qu'ils pourront prétendre au respect & à la gloire destinée à payer les travaux du génie & des talens ?

Il n'est donc que trop tristement dé-

montré par l'expérience, que l'abus des connoiſſances littéraires eſt le plus dangereux de tous les maux qu'un Etat puiſſe éprouver. Depuis ces prétendues lumieres qu'on ſe vante de nous avoir communiquées, la Société eſt-elle devenue plus heureuſe & mieux réglée ? La mauvaiſe foi, la perfidie, les haines, les menſonges, les calomnies, les atrocités, les crimes ont-ils diſparu parmi nous ? Y a-t-on vu renaître la franchiſe, la droiture, la généroſité, le bonheur, & la paix ; ou plutôt, malgré ces cris hypocrites d'*humanité*, de *bienfaiſance*, les cœurs ne paroiſſent-ils pas s'être rétrécis, deſſéchés, & avoir perdu leur énergie ? Tout ce que nous avons gagné en devenant plus inſtruits, c'eſt d'avoir appris à être méchans avec art, & à conſerver dans le mal une ſorte de décence qui le rend plus épidémique & plus dangereux. S'il eſt vrai que les hommes aient été méchans dans tous les Siecles, on ne peut nier qu'ils n'aient plus de facilité à l'être dans les Siecles éclairés. Les reſſources de l'eſprit

se tournent alors du côté de l'intérêt des passions. Plus un méchant a de lumieres, plus il est habile à mal faire avec impunité.

Le *Discours sur l'inégalité des conditions parmi les hommes*, ne le cede en rien au premier. Il annonce même une plus grande étendue de lumieres, plus de profondeur dans les pensées, une éloquence plus nerveuse ; mais il est aisé d'y reconnoître un Philosophe sombre, trop ardent à profiter de la dextérité de son esprit, pour invectiver la Nature humaine, trop ennemi de la Société, trop porté à n'en voir que les vices, & trop empirique dans les remedes qu'il propose. Tel est l'effet de la misanthropie ; elle égare dès qu'elle est abandonnée à elle-même. *Rousseau* a voulu paroître profond & sublime, & il a donné dans l'extravagance. *Pascal* étoit misanthrope comme lui ; mais guidé par la Religion, ses pensées ont le mérite de la profondeur & de la sublimité, joint à celui de la raison.

Quoique le *Contrat social* soit remp

d'erreurs, qu'il offre un systême de politique impraticable, l'Auteur y est toujours le même, c'est-à-dire, original, profond, lumineux, & éloquent en pure perte.

Les *Lettres de la nouvelle Héloïse*, considérées comme un Roman, n'ont presque rien de commun avec les regles qu'on doit observer dans ces sortes d'Ouvrages; plan mal ordonné, intrigue vicieuse, développement pénible & trop lent, action foible & inégale, caracteres hors de nature, personnages dissertateurs, & par-là même ennuyeux. Considérées du côté de la morale, c'est un mélange d'idées singulieres, de vertu frénétique, de sentimens excessifs, de traits sublimes, de discussions pédantesques. Du côté du style, un tissu séduisant de tout ce que l'imagination a de plus brillant & de plus riche, de tout ce que le sentiment a de plus chaud & de plus énergique, de tout ce que l'expression a de plus mâle, de plus tendre, de plus pittoresque, & de plus élégant. C'est dans cet Ouvrage où l'Auteur s'est

le plus ſouvent abandonné à ſa manie d'expoſer le pour & le contre, & de répandre de l'incertitude ſur tous les principes.

L'*Emile* porte l'empreinte de la même tournure de génie; ce ſont les mêmes paradoxes, les mêmes erreurs, les mêmes beautés. Ce Traité d'éducation, le plus chimérique qu'un homme ait pu concevoir, eſt un aſſemblage continuel de ſublime & de ſublimités, de raiſon & d'extravagance, d'eſprit & de puérilité, de Religion & d'impiété, de philanthropie & de cauſticité.

Il décele encore plus que les autres Ouvrages de *J. J. Rouſſeau*, un Auteur doué d'un génie fécond, mais verſatil; d'une imagination brillante, mais exaltée; d'une ame ſenſible, mais trop ſévere; d'un eſprit judicieux, mais bizarre. Les conſeils utiles & les raiſonnemens captieux, les obſervations intéreſſantes & les regles impraticables, le langage de la raiſon & les déclamations d'une Philoſophie abuſée, y marchent d'un pas égal, s'y

jouent tour-à-tour de l'esprit du Lecteur, & le forcent à se demander à lui-même ce que l'Auteur a prétendu établir.

La plume de *Rousseau* n'a pas dédaigné de s'exercer sur de petits sujets. Le *Devin du Village* est le chef-d'œuvre de sa Muse, & la plus simple, comme la plus intéressante Pastorale qui ait paru sur le Théatre de l'Opéra.

Sa *Lettre* contre la Musique Françoise, son *Dictionnaire de Musique*, quoiqu'il doive beaucoup à celui de l'Abbé *Brossard*, ses *Lettres de la Montagne*, celle à l'*Archevêque de Paris*, prouvent qu'il étoit en état de s'exercer supérieurement dans tous les genres, & d'embellir, par son éloquence, les matieres qui en paroissent le moins susceptibles.

Il a écrit encore contre les Spectacles, & ses argumens n'ont point été réfutés par ceux qui ont osé lui répondre. On ne pouvoit mieux faire sentir la surémi-nence de ses talens, qu'en plaçant à côté de sa *Lettre* la Réponse que M. *d'Alembert* y a faite. La nuance est trop sensi-

ble, pour qu'on ne s'en apperçoive pas. C'est transporter subitement le Lecteur d'un brasier ardent au milieu d'une glaciere. Il faut avouer que la Lettre de *Rousseau* est sans ordre, sans liaison, semée de digressions, quelquefois diffuse; mais ce désordre est celui du génie, la lumiere & la chaleur s'annoncent par-tout. Son Adversaire, au contraire, plus méthodique à la vérité, mais froid & sans vigueur, ne lui oppose que de foibles raisonnemens, exprimés plus foiblement encore *.

* Ceux qui désireront de connoître ce qu'on a écrit de plus judicieux & de plus solide contre les Spectacles, doivent se procurer les *Lettres* de M. *Desprez de Boissy* sur cette matiere, où l'on trouve une *Histoire* très-curieuse *des Ouvrages pour & contre les Théatres.* Ces Lettres, qui forment deux volumes *in*-12, & dont on vient de donner la sixieme édition, annoncent un Littérateur d'autant plus estimable, qu'il réunit à la sagesse des principes & à la solidité du raisonnement, le mérite d'une érudition très-étendue, & le talent de la mettre en œuvre sans prétention.

Nous ne parlons pas des Ouvrages polémiques de M. *Rousseau*. Il eſt ſeulement à propos de remarquer que dans ſes débats, ſoit littéraires, ſoit perſonnels, en montrant toujours autant de génie que de ſenſibilité, il ne s'eſt jamais écarté des regles de l'honnêteté & de la décence. Rien de plus injurieux, de plus groſſier, de plus contraire à la dignité des Lettres, que tout ce qu'on a débité contre lui. Au milieu de toutes ces attaques, ſa contenance a toujours été la même. Vraiment Philoſophe à cet égard, il a conſtamment dédaigné d'employer des armes indignes de ſes ſentimens, de ſon mérite, & du Public. Auſſi le Public, toujours équitable, lui a-t-il rendu juſtice. En le plaignant de ſes erreurs, de ſes illuſions, de ſes délires, en riant même de ſa ſingularité, il a reſpecté la trempe de ſon ame & la nobleſſe de ſes procédés. Il ſeroit en effet injuſte de le confondre avec le commun des Eſprits forts, s'il eſt vrai ſur-tout qu'il ait été réellement dupe de ſes idées.

Mais que penser de ces Philosophes qui, aussi peu convaincus que zélés pour convaincre les autres, ne sacrifient qu'à l'orgueil de leurs prétentions & aux intérêts de leur existence, la simplicité de ceux qui les écoutent, la crédulité de ceux qui adoptent leurs principes, & la stupidité de ceux qui les réverent & les protégent ?

Personne n'a mieux démasqué leur charlatanisme, que le Citoyen de Geneve, qui les avoit pratiqués & s'étoit d'abord laissé séduire par leurs artifices. Ils ne lui ont jamais pardonné & ne lui pardonneront jamais d'avoir dit, dans un de ses Ouvrages : » Que font les Philosophes, » si ce n'est de se donner à eux-mêmes » beaucoup de louanges, qui, n'étant ré- » pétées par personne autre, ne prouvent » pas grand'chose, à mon avis « ? Et d'avoir ajouté, avec autant de bon sens que de vérité : » Fuyez ceux qui, sous pré- » texte d'expliquer la Nature, sement » dans le cœur des hommes de déso- » lantes doctrines, & dont le scepti-

» cisme apparent est une fois plus affir-
» matif & plus dogmatique, que le ton
» décidé de leurs Adversaires. Sous le
» hautain prétexte qu'eux seuls sont éclai-
» rés, vrais, de bonne foi, ils nous sou-
» mettent impérieusement à leurs déci-
» sions tranchantes, & prétendent nous
» donner, pour les vrais principes des
» choses, les inintelligibles systêmes qu'ils
» ont bâtis dans leur imagination. Du
» reste, renversant, détruisant, foulant
» aux pieds tout ce que les hommes res-
» pectent, ils ôtent aux affligés la derniere
» consolation de leur misere, aux Puis-
» sans & aux Riches le frein de leurs pas-
» sions ; ils arrachent du fond des cœurs
» le remords du crime, l'espoir de la
» vertu, & se vantent encore d'être les
» bienfaiteurs du genre humain. Jamais,
» disent-ils, la vérité n'est nuisible aux
» hommes ; je le crois comme eux ; &
» c'est, à mon avis, une grande preuve
» que ce qu'ils enseignent n'est pas la vé-
» rité «.

ROUSSIER, [*Pierre-Joseph*] Abbé, Chanoine d'Econis en Normandie, Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Marseile en 17..

Il est Auteur d'un *Mémoire* [de 250 pages *in*-4°.] *sur la Musique des Anciens*, qui, de l'aveu de tous les Connoisseurs, lui donne droit de figurer parmi le petit nombre de Littérateurs connus par une érudition aussi vaste que profonde & lumineuse. M. l'Abbé *Roussier* y expose le principe de divers systêmes de Musique chez les Grecs, les Chinois, les Egyptiens, & y met le systême de ces derniers en parallele avec celui des Modernes. Ce Livre est plein de recherches satisfaisantes, qui supposent un Auteur laborieux, intelligent, bon Logicien, & un Ecrivain qui sait s'exprimer avec autant de méthode que de force & de netteté. Des Littérateurs dont le suffrage est de poids, surtout en matiere d'érudition, tels que M. de *Querlon*, M. *Bailly*, de l'Académie

des Sciences, M. l'Abbé *Arnaud*, M. l'Abbé *Barthelemy*, &c. regardent cette ſavante Production comme la meilleure qu'on ait encore publiée ſur la théorie de la Muſique. Voici ce qu'en a dit le P. *Amyot*, Miſſionnaire à Pekin, dans des *Mémoires* qu'il a envoyés à M. *Bertin* ſur la Muſique des Chinois : » Cet Ouvrage, l'un des » meilleurs & des plus ſolides, à mon » avis, qu'on puiſſe faire en ce genre, » m'a éclairé ſur une foule d'objets, même » Chinois, que je ne faiſois qu'entrevoir » à travers les plus épais nuages. Il me » ſembloit, en le liſant, que j'étois de- » venu l'un des Diſciples exotériques du » fameux Pythagore, ou l'un des initiés » dans le Collége des Prêtres d'Egypte. » Quel dommage, diſois-je en moi-même, » que M. l'Abbé *Rouſſier* n'ait pas pu » fouiller dans les antiquités des Chinois, » comme il l'a fait dans celles des Egyp- » tiens & des Grecs! En remontant juſ- » qu'à la ſource primitive d'un ſyſtême » de muſique connu à la Chine depuis » plus de quatre mille ans; en approfon-

» diſſant les principes ſur leſquels ce ſyſ-
» tême appuie; en développant ſes rap-
» ports avec les autres ſciences; en dé-
» chirant ce voile épais qui nous a caché
» juſqu'ici la majeſtueuſe ſimplicité de ſa
» marche, ce Savant eût pénétré peut-être
» juſque dans le Sanctuaire de la Nature...
» Son Ouvrage nous eût peut-être fait
» connoître à fond le plus ancien ſyſtême
» de muſique qui ait eu cours dans l'U-
» nivers [celui des Chinois]; & en l'ex-
» poſant avec cette clarté, cette préciſion,
» cette méthode qu'on admire dans ſon
» *Mémoire*, il eût ſervi comme de flam-
» beau pour éclairer tout à la fois & les
» Gens de Lettres & les Harmoniſtes:
» les premiers, dans la recherche des
» uſages antiques, & les derniers dans
» celle du ſecret merveilleux de rendre
» à leur Art l'eſpece de toute-puiſſance
» dont il jouiſſoit autrefois, & qu'il a
» malheureuſement perdue depuis «.

ROY, [*Pierre-Charles*] Chevalier de l'Ordre de St. Michel, de l'Académie des

Inſcriptions, né à Paris en 1683, mort en 1763; Poëte de nos jours qui a eu du ſuccès à l'Opéra, ce qui ſuppoſe dans lui un certain degré de talent. On a applaudi, avec juſtice, au Ballet des *Elémens*, & à la Tragédie de *Callirhoé*, dont l'ordonnance & la poéſie ſont également capables de ſatisfaire la délicateſſe & le goût des Amateurs. Tout le monde ſait par cœur le commencement du Prologue du premier de ces deux Poëmes :

Les temps ſont arrivés. Ceſſez, triſte chaos ;
Paroiſſez élémens, &c.

Jamais la Muſique lyrique ne déploya plus de majeſté, plus de richeſſe, plus d'harmonie pittoreſque. A la lecture de ce morceau & de pluſieurs autres de ce Ballet, qui ne ſont pas moins beaux, il paroîtra étrange que M. *Roy* ait été ſi médiocre dans ſes autres Poéſies, où il manque de chaleur, de juſteſſe, de correction; ſa verſification eſt communément froide, proſaïque, dure. Un caractere ſec, bilieux & malin, tel qu'il s'annonce dans ſes Epi-

grammes, devoit le plus ſouvent manquer de douceur, de graces, & d'aménité. En effet, ſes Satires offrent plus d'aigreur que de gaieté, plus d'acharnement que de badinage, & tombent plus ſur les perſonnes que ſur les vices. La Cenſure ne doit être employée que pour corriger les Hommes; l'eſprit n'y doit ſemer de l'agrément que pour la rendre plus ſaillante, & par-là plus utile. La réſerve impoſée à tous les talens quelconques, en proſcrit ce qui peut bleſſer & aigrir, ſans ramener aux mœurs & à la raiſon.

Il étoit naturel, après cela, que M. *Roy* s'attirât beaucoup d'ennemis. Ses Epigrammes furent repouſſées par d'autres Epigrammes, qui ne le ménageoient pas plus qu'il n'avoit ménagé les autres. Ce conflit de malignité, qui dura quelque temps, a été vraiſemblablement l'origine de cette licence qui regne dans les Satires, où l'on n'obſerve aucun égard, & dont l'atrocité tient lieu du ſel & de l'agrément qui devroient aiguiſer ce genre de compoſition.

ROZIER, [*N.*] Abbé, Docteur en Théologie, Chevalier de l'Eglise de Lyon, né dans cette ville en 1734; Auteur de plusieurs Ouvrages de Physique & d'Histoire Naturelle qui le placent parmi les Ecrivains utiles de ce Siecle.

ROZOI, [*N.*] Correspondant de l'Académie des Sciences de Toulouse, né à Paris en 1745; Poëte qui, avec des talens au dessous du médiocre, n'a pas craint de s'attacher à ce qu'il y a de plus difficile. La Morale, la Méthaphysique, l'Histoire, la Tragédie, n'ont point effrayé sa plume, ou, pour mieux dire, il a traité tous ces genres avec les derniers excès du mauvais goût. Son Poëme, intitulé *les Sens*, est un Recueil de bévues, où la Poésie & la Philosophie sont également profanées. Son autre Poëme sur *le Génie*, *le Goût* & *l'Esprit*, fait connoître qu'il ne possede aucune de ces trois qualités qu'il a voulu célébrer.

Ceux qui nous ont reproché de lui avoir redonné l'existence, en le tirant de

l'obſcurité pour laquelle ils le croyoient fait, ne prévoyoient pas ſans doute que ſa Proſe étoit à la veille de recevoir, dans la Capitale d'une de nos Provinces Méridionales, des honneurs à peu près ſemblables à ceux que la Grece rendoit aux grands Ecrivains. Il eſt vrai qu'une Hiſtoire dans le goût des nouvelles *Annales de Toulouſe* n'eût certainement pas obtenu à ſon Auteur, de la part des Archontes, des Lettres de Citoyen, & le titre d'*Homme de génie.* Il eſt vrai que les Journaliſtes d'Athenes n'auroient point applaudi à un pareil triomphe, ni célébré, comme un excellent Ouvrage, une Compilation des plus minces Annaliſtes, bigarrée de différens ſtyles, farcie de réflexions paraſites conſtamment exprimées avec une emphaſe ridicule & une mortelle peſanteur. Il eſt vrai que les Etudians du Lycée n'euſſent pas couronné ſur le Théatre une Tragédie comme celle de *Richard III.* Mais enfin la Cité * Palladienne a cru

* Nous ne prétendons point diminuer, par ces

n'en pouvoir trop faire pour M. *du Rozoi*.

Un tel enthousiasme ne prouve-t-il pas que le mauvais goût & les mauvaises Pieces ont souvent des partisans & des couronnes qui les attendent ; comme les bons Ouvrages & le bon goût ont des Adversaires à craindre & des persécutions à éprouver? Qu'on se plaigne que nous parlions des Auteurs ignorés, & que nous nous élevions contre les usurpations des mauvais, tandis qu'on les voit tous les jours obtenir des succès éclatans! Le moyen, après cela, de ne pas craindre la chute entiere de la Littérature, & le découragement du vrai talent!

Réflexions, l'estime due au grand nombre d'Hommes de Lettres que la ville de Toulouse compte aujourd'hui parmi ses Citoyens. La plupart d'entre eux ont réclamé contre l'excès d'approbation témoigné à M. *du Rozoi*. Il a même paru des Ecrits à ce sujet, qui prouvent qu'ils savent se connoître en bons Ouvrages, & apprécier les mauvais à leur juste valeur.

On ignore néanmoins dans quel pays on eût pu couronner ce morceau, tiré d'une certaine *Dissertation sur Corneille & Racine*, où celui-ci est traité comme le dernier des Auteurs. Elle est attribuée à M. *du Rozoi*. » Quant à cette *Athalie*, dit-il, vantée comme le chef-d'œuvre » du Théatre; quel sujet affreux, épou» vantable, fait pour révolter les hom» mes de tous les Siecles, depuis la houlette » jusqu'au sceptre! Comment, par exemple, » a-t-on choisi une telle Piece pour la repré» senter dans le jour solennel, où le fils » de *Louis le bien aimé* épousa la fille de » cette *Marie-Thérese*, dont les fideles » Hongrois ont dit: *Rex noster?* Quelles » scenes horribles à offrir à des François, » à de jeunes Princes, &c «?

Nous ne ferons point de réflexions sur ce morceau: nous dirons seulement que le reste de la *Dissertation* est aussi sagement pensé & aussi richement écrit.

La derniere des Productions connues de cet Auteur, est une espece de Comédie en trois actes & en prose, avec des

Ariettes, intitulée *Henri IV* ou *la Bataille d'Ivry*, qui, à la faveur du Héros que tout le monde chérit, & de la Musique de M. *Martini* que le Public a trouvée agréable, s'est soutenue assez long-temps sur le Théatre, quoiqu'elle manque par le plan, par l'intrigue, & par les caracteres.

RUFFI, [*Louis-Antoine* DE] né à Marseille en 1657, mort dans la même ville en 1724, n'est guere connu que de ses Compatriotes, & n'est Auteur que de quelques Ouvrages qui peuvent servir de matériaux à une Histoire de Marseille. Il faut convenir, en même temps, que ces matériaux supposent des recherches si laborieuses, qu'on doit lui savoir gré de son travail. Mais ces sortes de Compilateurs sont pour la composition de l'Histoire, ce que sont les Tailleurs de pierre dans la construction des édifices; ils contribuent à l'exécution du plan, & on ne loue jamais que l'Architecte.

1. RYER, [*André* DU] Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, né dans le Mâconnois, mort à Paris vers l'an 1650.

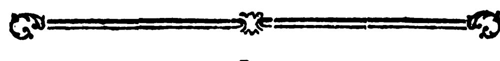
Il possédoit assez bien les Langues Orientales ; mais sa *Traduction de l'Alcoran* est écrite d'un style si diffus, qu'on n'en peut soutenir la lecture. Sa *Grammaire Turque* n'est guere plus estimée. Le seul Ouvrage de cet Auteur, qu'on lise encore aujourd'hui, est sa Version Françoise de *Galistan*, ou de l'*Empire des Roses*, composé par le Poëte *Saay*.

2. RYER [*Pierre* DU] de l'Académie Françoise, né à Paris en 1605, mort en 1658.

Nous ignorons s'il est parent du précédent, ce qui importe fort peu. Ce que nous savons certainement, c'est que, quoiqu'il ait beaucoup écrit en Prose & en Vers, il n'a pas laissé un seul Ouvrage qui vaille aujourd'hui la peine d'être lu. Il a fait dix-neuf Pieces de Théatre, mortes avant lui, & seize

Traductions d'Auteurs Latins, qui ne lui ont pas survécu. *Du Ryer* pouvoit avoir de l'esprit & du talent ; mais, obligé de travailler à la hâte, pour faire subsister sa famille, dont sa plume faisoit tout le revenu, il ne lui étoit pas possible de soigner ses Ouvrages. On rapporte que son Libraire ne lui donnoit qu'un écu par feuille de ses Traductions, ce qui ne fait pas trois sols par page. C'étoit peut-être en récompenser largement le mérite ; mais ce n'étoit pas assez en payer le travail. Ses Vers étoient traités de la même maniere ; on convenoit de tant par cent : les Vers Alexandrins, quatre livres ; les petits Vers la moitié. N'étoit-ce pas insulter aux Muses & au Public ? Et un Auteur de son temps n'a-t-il pas eu raison de dire de ce Poëte : *magis fami quàm famæ inserviebat ?*





S.

1. SABATIER, [*N.*] Professeur d'Eloquence au Collége de Tournon, né à Cavaillon en 1734.

Les Journaux ont parlé très-avantageusement de ses Poésies, dont le Recueil parut il y a quelques années : on a laissé dire les Journalistes, & la très-grande dose d'encens que l'Auteur du Mercure *, entre autres, leur avoit prodiguée, n'a pas aveuglé les Connoisseurs sur la médiocrité de ces Poésies. Dans le fond, rien de plus froid, de plus sec, de plus décharné, de plus amphigourique, que la Muse de M. *Sabatier* de Cavaillon. Ses *Odes* sur-tout, qui forment la principale partie de son Recueil, ne sont, pour la plupart, qu'un amas de grands mots, vides de pensées & de raison. Ce n'est pas ainsi que s'énonce l'enthousiasme ; son désordre est lumineux, ses écarts sont sublimes, sa chaleur pénétrante.

* Voyez le Mercure du mois de Janvier 1767.

trante. Le Poëte dont nous parlons a cependant entrepris de le célébrer. Qu'on lise l'Ode qu'il a composée sur ce sujet, & qui passe pour son chef-dœuvre : on verra que ce n'est qu'une déclamation vague, un tissu de phrases détachées, d'expressions boursoufflées, qui ne disent rien, *fumum ex fulgore, non ex fumo dare lucem, cogitat.*

Les *Epîtres* du Professeur de Tournon sont moins mauvaises, &, par une méprise singuliere, moins vantées que ses Odes. Si la versification n'en est pas continuement agréable, si le style est quelquefois emphatique, les principes en sont du moins conformes à la raison & au bon goût.

Sa Prose est plus intéressante que ses Vers. Il a principalement un *Discours* à la tête de son Recueil, dont les Gens éclairés doivent faire cas. Ce Discours est rempli d'excellentes observations ; il annonce la connoissance, l'amour des regles, & une littérature infiniment plus saine que celle de tant de prétendus Législateurs, qui n'ont pas craint de donner leurs conceptions

chimériques pour des préceptes sûrs & des moyens de ſuccès.

2. SABBATHIER, [*François*] de l'Académie Etruſque de Cortonne, Profeſſeur au Collége de Châlons-ſur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de cette derniere ville, né à Condom en 17..

Erudit & laborieux Ecrivain, qui n'a pas été effrayé de l'idée d'une immenſe Compilation, qu'il continue avec perſévérance. Cet Ouvrage, dont vingt-quatre volumes ont déjà paru, a pour-titre, *Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs claſſiques*, & ne mérite pas, à beaucoup près, les éloges que nous lui avions trop légérement departis dans les précédentes éditions des *Trois Siecles*. Nous n'en connoiſſions alors que quelques articles. Une lecture plus réfléchie nous a mis depuis à portée de juger que l'Auteur n'a preſque jamais puiſé dans les ſources, & qu'il ne les cite que parce qu'elles ſe trouvent citées dans les Ouvrages qu'il copie ſervilement. S'il lui arrive quelquefois d'ajou-

ter quelque chose aux Auteurs qu'il met à contribution, ce sont ordinairement des erreurs ou des absurdités qui décelent à la fois l'ignorance, la platitude, & un défaut de jugement. C'est ce que nous aurons occasion de prouver dans nos *Siecles Païens*, qui paroîtront avant la fin de cette année. En attendant, nous nous faisons un devoir de rectifier ici le jugement que nous avions d'abord porté de cette énorme Compilation, & qui n'est pas encore près de sa fin. Si l'Auteur nous accusoit de contradiction, nous pourrions lui répondre que se corriger n'est pas se contredire, & que dans le temps même que nous ne connoissions qu'imparfaitement son Ouvrage, nous lui avions reproché le défaut de précision, de correction, d'égalité dans le style, de sévérité dans le choix des Auteurs qu'il cite, ainsi que dans celui des morceaux de leurs écrits qu'il copie. Nous lui avions aussi fait observer que sa Compilation étoit trop indigeste & trop volumineuse.

On pourroit lui donner encore un autre

conſeil, auſſi bien qu'à M. *Sabatier* de Cavaillon, celui de ne pas déſavouer des Ouvrages qui ne leur ſont point attribués. C'eſt cependant ce qu'ils ont fait, d'une maniere offenſante pour l'Auteur, à l'égard d'un de nos Ouvrages intitulé *Tableau philoſophique de l'Eſprit de M. de Voltaire*. Il eſt ſans doute dans la regle que la foibleſſe & la timidité ne jouiſſent point, aux yeux du Public, de la gloire d'un Ecrit qui ne peut être que l'effet du zele & du courage; mais cette timidité va juſqu'à la crainte ſervile, quand elle s'empreſſe avec affectation de déſavouer ce que tout honnête Littérateur voudroit avoir fait pour l'honneur des Lettres, les intérêts de la juſtice & de la vérité.

3. SABATIER, [*Antoine*] Abbé, né à Caſtres en 1742.

Ceux qui déſireront des éclairciſſemens ſur le perſonnel de cet Auteur, ſi décrié par les ennemis que les *Trois Siecles* lui ont attirés, pourront conſulter les articles *Condorcet*, *Helvetius*, *Liger*, *Lacombe*, *Pa-*

lissot, *Robé*, &c. ainsi que l'*Avertissement* de la seconde édition de ce Livre, le *Discours préliminaire* de la quatrieme, & les *Lettres* qui terminent celle-ci.

SABLIERE, [*Antoine* RAMBOUILLET DE LA] Sécrétaire du Roi, né à Paris en 1615, mort dans la même ville en 1680.

Ses *Madrigaux* sont si délicats, si naïfs, l'expression en est si aisée, si naturelle, qu'ils ont garanti son nom de l'oubli, & nous l'ont transmis avec éloge : tant il est vrai qu'il vaut beaucoup mieux ne s'attacher qu'à un seul genre, fût-il d'une classe inférieure, & y exceller, que de traiter un objet au dessus de ses forces, ou d'en traiter plusieurs avec des talens & des succès médiocres.

L'immortalité est, pour les Auteurs, une loterie où la valeur des billets est marquée par le prix des Ouvrages : tel, avec un seul billet, parvient à gagner un lot distingué, tandis que tel autre, avec plusieurs, n'en obtient aucun. Mais si *Sapho*, *Anacréon*, *Catulle*, *Chapelle*, *Chaulieu*,

la Sabliere, se sont immortalisés par un petit nombre de Vers heureux, il seroit absurde de confondre leur gloire avec celle qui n'appartient qu'à ces Génies supérieurs qui ont excellé dans des genres plus élevés & plus difficiles.

On doit observer, pour l'intérêt de la vérité, que l'épouse de M. de *la Sabliere* n'a jamais composé aucun des Vers qu'on lui attribue, quoiqu'elle eût beaucoup d'esprit. Ceux qui ont fait imprimer sous son nom les Madrigaux de son mari, se sont mépris grossiérement *. Ces Madrigaux, adressés à des *Cloris*, à des *Iris* ingrates & cruelles, indiquent assez qu'elle n'en est pas l'Auteur. *Lafontaine*, qui lui a prodigué des éloges dans plusieurs de ses Fables, dans le beau Discours, entre au-

* » M. le Comte de *Nocé*, gendre de M. & » de Madame de *la Sabliere*, & M. *de Fontenelle* » qui étoit de leurs amis, m'ont assuré que cette » Dame, qui s'est distinguée par son mérite & » par son savoir, n'a jamais composé de Vers «. M. *Titon du Tillet*, dans son *Parnasse François*, pag. 360.

tres, où il réfute le syſtême de *Deſcartes* ſur l'ame des bêtes, ne l'a jamais louée ſur le talent des Vers; ce qu'il n'eût pas manqué de faire, ſi elle en avoit été douée. On ſait qu'elle retira chez elle ce Pere de la Fable, & qu'elle eut le bonheur de poſſéder vingt ans dans ſa maiſon, celui qu'elle appeloit ſi ingénieuſement ſon *Fablier*.

1. SACY, [*Louis* DE] Avocat au Parlement de Paris, ſa patrie, de l'Académie Françoiſe, mort en 1727, âgé de 73 ans.

M. de *Monteſquieu*, qui le remplaça à l'Académie, eût dû s'étendre ſur ſon mérite littéraire, & ne pas ſe borner à louer les qualités de ſon ame. Il eſt vrai que M. de *Sacy* fut toujours plus jaloux des ſentimens du cœur, que des talens de l'eſprit; mais ſi ſes *Plaidoyers* & ſon *Traité de l'Amitié* n'ont rien qui le diſtingue de la foule des Ecrivains, le *Traité de la Gloire* méritoit certainement des éloges, quoique l'élocution en ſoit fatigante, parce qu'elle eſt trop maniérée, quoiqu'il y regne un choc

presque continuel de contrastes & d'antitheses. Le Récipiendaire devoit se rappeler que ce Discours est au moins très-estimable pour la sagesse de la morale, la solidité des principes, & les grandes connoissances dont il est enrichi.

La Traduction des Lettres de Pline & du Panégyrique de Trajan, avec les mêmes défauts, est plus excusable. Il s'agissoit de faire passer dans notre Langue un Original dont l'esprit brillant & épigrammatique exigeoit un génie semblable au sien. Celui de M. de *Sacy* étoit précisément ce qu'il falloit, & l'on peut dire que sa *Traduction* joint l'élégance à la fidélité. En rendant justice à son talent, nous dirons que *Pline* & son Traducteur ne sont rien moins que des modeles à proposer. Les Ouvrages qui ne se soutiennent que par l'esprit & les ressources de l'art, ne seront jamais lus deux fois avec la même approbation. Ils peuvent se garantir d'un entier naufrage ; mais les débris qu'ils conservent, sont des preuves de leur chute, & non des preuves de leur mérite.

De tels exemples devroient bien corriger ceux de nos Ecrivains qui sont possédés de la manie des phrases brillantes & du faux bel-esprit. A quoi sert de s'exalter péniblement l'imagination, pour produire quelques étincelles qui avortent, ou n'éblouissent qu'un instant ? Quand on n'est pas animé de cette chaleur vive & continue qui est l'ame de la vraie éloquence, il vaut mieux ne pas écrire, que de prétendre y suppléer par des éclairs momentanés, qui ne font que mieux sentir les ténebres & la froideur où nous laisse leur apparition passagere.

2. SACY, [*Claude-Louis-Michel*] des Académies de Caen, d'Arras, & des Arcades de Rome, né en 1746.

Nous devons à celui-ci quelques Pieces de Poésie qui ne sont pas dépourvues de mérite, & un Ouvrage qui n'est qu'une Compilation, mais dont l'objet est utile & intéressant. Il a pour titre : *L'Honneur François, ou Histoire des Vertus & des Exploits de notre Nation, depuis l'établissement*

de la Monarchie jusqu'à nos jours. L'amour patriotique ne s'y fait pas moins sentir que le talent de rendre, avec une sorte d'énergie, les traits les plus frappans de notre Histoire, & qui font le plus d'honneur à la Nation. On a reproché à ce jeune Auteur de n'avoir pas mis assez de simplicité dans son style. Un Journaliste l'a très-bien justifié à cet égard, en observant » que les » figures hardies & les mouvemens impétueux, qui seroient sans doute déplacés dans des Annales ou dans une » Histoire suivie, ne déplaisent point » dans des Mémoires ou dans un Recueil » d'anecdotes, qu'on ne peut lire, ni, à » plus forte raison, écrire, sans éprouver ces transports qui produisent nécessairement le feu de l'expression «. On exhorte cependant M. de *Sacy* à travailler de maniere à n'avoir plus besoin de cette indulgence, & à se persuader qu'on peut s'exprimer vivement, sans donner dans l'enflure & la déclamation.

Il a travaillé depuis au *Supplément* de l'Encyclopédie, & les articles qui sont de sa

façon, ne font pas les moins estimés de cet Ouvrage.

SAGE, [*Alain-René* LE] né à Ruis en Bretagne en 1677, mort à Boulogne-sur-mer en 1747.

N'eût-il fait que *Turcaret* & *Crispin Rival de son Maître*, ces deux Comédies le mettroient au dessus de tous les petits Comiques de notre Siecle, & à côté des meilleurs du Siecle précédent. Ses Pieces de Théatre annoncent l'Observateur, le Critique, le Peintre habile du ridicule; son talent principal est de saisir la Nature, de la développer avec adresse, & de la peindre avec une piquante précision.

Ses Romans, bien différens de cette foule de Productions bizarres, prodiguées avec tant de fécondité, parce qu'il est aisé d'être fécond en ce genre, sont des chef-d'œuvres d'instruction & d'amusement. Sans se tourmenter l'imagination pour inventer des caracteres peu naturels, accumuler des situations forcées, étaler des sentimens gigantesques, multi-

plier des événemens sans vraisemblance; il a réuni dans son *Gilblas de Santillane*, tout ce qui peut piquer la curiosité, flatter le bon goût, & contenter la raison. L'Ecrivain promene sans fatigue son Lecteur, au milieu d'une infinité de tableaux qui peignent d'après nature tout ce que la Scene du monde, depuis la Cour jusqu'aux plus basses conditions, peut offrir d'instructif & de varié. Sa maniere de présenter les choses, rend intéressans jusqu'aux plus petits détails. Par-là ce Roman est lu encore aujourd'hui avec un plaisir égal par les Gens sensés & par les Esprits frivoles.

La nouveauté a donné souvent de la vogue à des Productions de cette espece. Elles sont tombées, parce qu'elles n'avoient pas le même mérite; & il n'y a qu'un mérite réel qui puisse soutenir un Ouvrage dans tous les temps & dans tous les états.

Gusman d'Alfarache, *le Diable Boiteux*, *les nouvelles Aventures de Dom-Quichotte*, *le Bachelier de Salamanque*,

ne valent pas *Gilblas*, pour l'invention & la conduite; mais on y remarque partout le même ton de morale, la même adresse pour l'amener & la faire goûter, la même finesse de critique, le même badinage, la même raison, tout cela revêtu d'un style agréable & correct.

Avec tant de talens, *le Sage* ne fit jamais fortune, parce que son ame, naturellement fiere & élevée, étoit ennemie de la flatterie & de l'intrigue, qu'on sait être les voies qui y conduisent ordinairement. C'est ce qui porta un de ses amis à lui faire cette Epitaphe :

Sous ce tombeau gît *le Sage* abattu
Par le ciseau de la Parque importune :
S'il ne fut pas ami de la Fortune,
Il fut toujours ami de la Vertu.

Le Sage étoit sourd & fort gai, qualité qui accompagne rarement la surdité. Sa gaieté même étoit caustique. Comme il ne pouvoit entendre qu'à la faveur d'un cornet : » *Voilà mon bien- » faiteur*, dit-il un jour à M. l'Abbé de » *Voisenon* en le lui montrant; je vais

» dans une maison, j'y trouve des visages
» nouveaux; persuadé qu'il s'y rencontre
» des gens d'esprit, je fais usage de mon
» cornet; je vois que ce ne sont que des
» sots, aussi-tôt je le resserre en disant, je te
» défie de m'ennuyer «.

SAINT-AMAND, [*Marc-Antoine* DE GERARD, Sieur DE] de l'Académie Françoise, né à Rouen, mort en 1660, âgé de 67 ans.

Plusieurs morceaux de ses Poésies font juger qu'il étoit né Poëte, & qu'il auroit pu laisser d'excellens Ouvrages, si, se livrant moins à sa facilité, il l'eût assujettie aux regles du goût. On goûte encore son Ode sur *la Solitude*, malgré la bizarrerie de quelques Strophes mal-adroites & triviales. Il en est de même de sa *Rome ridicule*, où l'on rencontre des morceaux agréables. On sait qu'il a fait un Poëme de *Moïse sauvé*, divisé en douze Livres ou Chants, que *Boileau* a justement ridiculisé. Ce Satirique n'a pas été aussi équitable, en exagérant la pauvreté de ce Poëte:

Saint-Amand n'eut du Ciel que ſa veine en partage ;
L'habit qu'il eut ſur lui fut ſon ſeul héritage :
Un lit & deux placets compoſoient tout ſon bien;
Ou, pour mieux en parler, *Saint-Amand* n'avoit rien.

Quand même cette pauvreté eût été réelle, elle n'étoit point du reſſort de la Satire. Les travers & les ridicules peuvent fournir matiere à la plaiſanterie, mais l'infortune doit au moins trouver grace devant une ame honnête. D'ailleurs, *Saint-Amand* ne manqua jamais du néceſſaire, quoiqu'il ne fût pas riche, à la vérité. On dit qu'il avoit une maniere de réciter ſes Vers, qui les paroit d'un mérite dont ils étoient bien éloignés, ce qui donna lieu à cette agréable Epigramme de *Gombaud*.

Tes Vers ſont beaux quand tu les dis ;
Mais ce n'eſt rien quand je les lis ;
Tu ne peux pas toujours en dire,
Fais-en donc que je puiſſe lire.

Il n'étoit pas fils d'un Gentilhomme Verrier, comme *Maynard* l'a fait accroire à

plusieurs Biographes, par cette autre Epigramme.

Votre noblesse est mince,
Car ce n'est pas d'un Prince,
Daphnis, que vous sortez.
Gentilhomme de verre,
Si vous tombez à terre,
Adieu vos qualités.

Il étoit fils d'un Chef d'Escadre, ainsi qu'il le dit lui-même dans l'Epître Dédicatoire de la troisieme Partie de ses Œuvres, où il nous apprend que son pere *avoit commandé, pendant vingt-deux ans, une Escadre d'Elisabeth, Reine d'Angleterre, & qu'ayant été pris dans une de ses courses, il resta trois ans prisonnier à Constantinople.*

SAINT-ANGE, [*N.*] né en 174.

S'il falloit s'en rapporter aux éloges que M. *de la Harpe*, son ami, lui a prodigués, on devroit le regarder comme un grand Littérateur & un bon Poëte; mais s'il faut le juger d'après ses propres Ou-

vrages, on peut assurer qu'il n'annonce pas même le germe des qualités que son Panégyriste lui reconnoît. Sa Traduction en Vers des *Métamorphoses d'Ovide*, la moins médiocre de ses Productions, est si infidelle, si dépourvue de talent, si éloignée de la versification douce, élégante & facile de l'Original, qu'elle est une véritable métamorphose des *Métamorphoses*.

SAINT-AULAIRE, [*François-Joseph* DE BEAUPOIL, Marquis DE] de l'Académie Françoise, né dans le Limousin, mort à Paris en 1742, âgé de 98 ans.

Il a laissé peu de Poésies. La raison en est simple, il étoit déjà vieux lorsqu'il commença à donner l'essor à sa Muse. A quatre-vingt-dix ans il est rare qu'on fasse de bons Vers : la verve de nos meilleurs Poëtes étoit éteinte bien avant cet âge-là ; celle de nos Poëtes modernes expire plus jeune encore, & néanmoins les Vers de M. de *Saint-Aulaire* sont remplis de délicatesse, de facilité, & d'agrément. On

peut donc le regarder comme une eſpece de prodige. Nous ne rapporterons pas le joli Im-promptu qu'il fit à Madame la Ducheſſe *du Maine*, qui l'appeloit ſon *Apollon* & lui demandoit un ſecret : *La Divinité qui s'amuſe*, *&c.*

Anacréon, moins vieux, dit M. de *Voltaire*, fit de moins jolies choſes. Il ajoute : » Si les Grecs avoient eu des » Ecrivains tels que nos bons Auteurs, » ils auroient été encore plus vivans «. L'obſervation n'eſt pas juſte ; il falloit dire, que ſi l'on nous eût conſervé toutes les Productions des Grecs célebres, le nombre de leurs Ecrivains ne le céderoit certainement pas au nombre des nôtres. Quel Recueil que celui des Poéſies de *Sapho*, d'*Alcée*, d'*Archiloque*, d'*Epiménide*, de *Mimnerme*, d'*Hipponax*, de *Laſus*, de *Corinne*, de *Théognis*, de *Sophron*, d'*Empedocle*, de *Bacchilidès*, de *Ménandre*, de *Méléagre*, & de mille autres, dont il ne nous reſte que des fragmens ! Que deviendroient, auprès de toutes ces richeſſes, les Productions des *Mar-*

montel, des *Delaharpe*, des *Lemiere*, des *du Rosoi*, & de tous les Illustres, présentés par lambeaux dans l'*Almanach des Muses*!

SAINT-CHAMOND, [*Claire* MAZARELLI, Marquise DE LA VIEUVILLE DE] connue autrefois sous le nom de Mlle. *Mazarelli*, née en 1731.

Son *Eloge du Duc de Sully* est d'une lecture des plus intéressantes. S'il n'a pas eu le prix de l'Académie pour lequel il a concouru, il a obtenu celui de l'estime du Public, qui y a reconnu des talens aussi sages que distingués. Ce Discours est écrit avec une noble simplicité qui n'est rien moins qu'ennemie de l'élégance, & dont M. *Thomas*, son Rival couronné, est très-éloigné.

Le Roman de *Camédris* est une Production ingénieuse, assaisonnée de tout ce que la connoissance du monde & celle du cœur humain peuvent offrir d'instructif & de piquant. La morale en est d'autant

plus facile à saisir, & son effet est d'autant plus assuré, qu'elle s'y trouve mise en action. On sent que l'Auteur sait penser & faire penser, mérite aussi rare qu'utile; qu'il a du goût & de la raison, de l'imagination, & de la sensibilité.

Madame de *Saint-Chamond* a fait aussi un *Eloge de Descartes*, envoyé trop tard à l'Académie Françoise pour être admis au concours. Il l'emporte sur celui de *Sully*. Quiconque saura apprécier un style noble sans emphase, correct sans sécheresse, précis sans obscurité; les richesses du savoir & l'art de les mettre en œuvre sans affectation; le talent de l'analyse & celui du récit; la profondeur & la justesse des idées, réunies à la vivacité de l'expression qui les anime & à la netteté qui les rend sensibles, admettra sans peine Madame de *Saint-Chamond* parmi les *la Fayette*, les *Dacier*, les *Chatelet*, & les autres femmes qui ont honoré leur sexe & notre Littérature par leur imagination ou par leur savoir. Le début de cet Eloge est

ſur-tout remarquable par la ſageſſe avec laquelle l'Auteur préſente le double tableau de la véritable & de la fauſſe Philoſophie. La premiere, ſelon lui, eſt celle qui éleve l'homme au Dieu qui l'a créé, le rend docile à ſa voix, ferme dans le malheur, modeſte dans la proſpérité, ſenſible pour ſes pareils, ſévere à lui-même. La ſeconde n'eſt, à ſes yeux, qu'un eſprit d'incertitude, de vertige, de révolte, qui tremble à l'idée d'un Dieu vengeur, qui voudroit ſe ſouſtraire à ſon exiſtence pour briſer enſuite tous les liens de la Societé, vivre dans l'indépendance de tout devoir, & ne reſpirer que pour ſoi dans l'Univers. Une femme qui commence ainſi l'éloge d'un Philoſophe, n'obtiendra jamais ceux de nos prétendus Sages, mais n'en ſera que plus digne de l'approbation des vrais Philoſophes.

SAINT-DIDIER, [*Ignace-François* LIMOJON DE] né à Avignon en 1668, mort dans la même ville en 1739, cultiva la Poéſie Provençale avec ſuccès, &

auroit pu également réussir dans la Poésie Françoise, s'il eût eu plus de goût & des amis *prompts à le censurer*. Il étoit né avec des talens : trop de facilité en fut l'écueil. Il a eu cela de commun avec bien des Auteurs.

Son début dans la carriere poétique fut marqué par des prix remportés dans différentes Académies ; ce qui prouveroit peu en faveur de sa Muse, sans les autres Ouvrages de Poésie qu'il a composés. Nous ne parlerons pas de celui qui a pour titre, *Voyage du Parnasse*, où l'esprit de satire animant sa fécondité naturelle, l'a entraîné au delà des bornes de la précision & du bon goût ; nous ne nous attacherons qu'à son Poëme de *Clovis*. Quoique nous n'en ayons que les huit premiers Chants, ce Poëme mérite une considération particuliere, par ses rapports avec plusieurs traits de la Henriade, & par les morceaux heureux qu'on y rencontre. Cet Ouvrage, entre les mains de M. de *Voltaire*, est devenu, malgré sa médiocrité, une mine féconde, dont il a

ſu tirer un grand parti. On peut d'abord en juger par l'invocation de la Henriade, dont la tournure eſt la même que celle de *Clovis* :

Muſe, qui ceins ton front d'une immortelle gloire,
Qui, plaçant les grands noms au Temple de Mémoire,
Des outrages du temps affranchis les Guerriers,
Couronne mon Héros de tes plus beaux lauriers.
. . . .
Oſe répandre encor ſur ces vérités ſaintes,
Les voiles enchanteurs de tes images feintes ;
La noble fiction, en flattant les Eſprits,
Charme & conduit au vrai par des chemins fleuris,
Orne la vérité des attraits de la Fable ;
Et l'offre à nos regards plus belle & plus aimable.

Nous ne nous attacherons point à tous les morceaux de reſſemblance : la diſcuſſion en ſeroit trop étendue pour les bornes de cet article. Il ſuffit de faire remarquer que c'eſt dans ce Poëme oublié que M. de *Voltaire* a pris l'idée du Songe d'*Henri IV*, où *S. Louis* fait voir à ce Héros les Princes qui doivent un jour lui ſuccéder.

Le Lecteur va être à portée d'en décider lui-même.

Dans le huitieme Chant de *Clovis*, un vénérable *Druide* conduit ce premier Roi des Francs dans le Temple de la Gloire, & le fait passer, pour y aller, par un antre mystérieux, où,

Sur les pas de *Clovis* s'offrent de toutes parts
Des Monstres dont l'aspect étonne ses regards.
Tous semblent s'opposer à l'ardeur qui le guide:
Il veut armer son bras; mais le sage Druide
Arrête ce transport, & lui parle en ces mots:
Apprends que la Vertu forme seule un Héros.
Tu vois le fol Orgueil, la farouche Licence,
La basse Flatterie & l'aveugle Vengeance;
Ici l'Ambition, mere des attentats,
Semble exciter la guerre à courir sur ses pas;
Plus loin, l'Impiété de la Fraude est suivie;
L'Injustice & la Haine accompagnent l'Envie;
Tous les Monstres enfin, surveillans assidus,
Qui des Palais des Rois écartent les vertus.

Mais quel objet t'arrête! A sa fatale vue,
D'un plaisir séducteur tu sens ton ame émue:
Cet Enfant est pour nous un plus grand ennemi
Que ces Monstres hideux dont ton ame a frémi.

Fuis,

Fuis, ne t'expoſe plus au pouvoir de ſes charmes,
L'amour trempe ſes traits dans le ſang, dans les
larmes.
D'autant plus dangereux, qu'il eſt moins redouté,
Une feinte douceur cache ſa cruauté;
Le perfide amollit les plus fermes courages,
Du Temple de la Gloire aſſiége les paſſages,
Et ſoufflant dans le ſein une coupable ardeur,
Des grandes actions obſcurcit la ſplendeur;
Il dort entre les bras d'une oiſive molleſſe;
Les Remords dévorans, la Douleur vengereſſe,
Implacables Enfans des lâches Voluptés,
Cherchent à s'emparer des cœurs qu'il a domptés.

Souviens-toi que le Ciel cache ſous ces images
Des leçons pour régner auſſi grandes que ſages,
T'apprend que les efforts illuſtrent les Guerriers,
Et que, ſans les travaux, il n'eſt point de lauriers.
Mais ne te flatte point d'un triomphe facile;
Ici le fer te prête un ſecours inutile.
Contre ces ennemis que ſert d'armer ton bras?
C'eſt le cœur qui contre eux doit livrer des combats:
L'homme porte par-tout ces monſtres dans lui-même;
Il faut, pour les dompter, une vertu ſuprême,
C'eſt-là l'unique gloire; un Prince généreux
Doit, par de tels combats, rendre ſon Peuple
heureux.

Soudain d'un nouveau Ciel la lumiere éclatante
Offre aux yeux de *Clovis* une plaine riante....

C'eſt dans cette plaine qu'eſt ſitué le Temple de la Gloire. *Clovis* y eſt introduit par le ſage *Druide*, qui offre à ſes regards, comme *S. Louis à Henri IV*, le tableau de tous les Rois de France qui doivent un jour y occuper une place. On voit par-là que l'Imitateur a eu peu de peine à ſuivre un pareil canevas. Le caractere de chaque Roi & de chaque Guerrier qui devoit s'illuſtrer ſous les regnes ſuivans, eſt aſſez bien ſaiſi. Les Portraits d'*Henri IV*, de *Louis XIII*, de *Richelieu*, de *Louis XIV*, ſont ſur-tout bien deſſinés & frappans. On ne peut s'empêcher d'admirer les quatre Vers qui terminent celui de *Louis XIV* : M. de *Voltaire* n'en a pas de mieux frappés.

Que ſes hautes vertus ſont naître de Grands Hommes !
Les exemples des Rois nous font ce que nous ſommes ;
Tout cherche à s'élever, quand ils ſont généreux ;
Sont-ils foibles ? tout rampe & languit avec eux.

SAINT-EVREMONT, [*Charles* DE SAINT-DENIS, Sieur DE] né près de Coutance, dans la Baſſe-Normandie, en 1613, mort à Londres en 1703; un des plus Beaux-eſprits & des plus polis Ecrivains du Siecle dernier.

Nous ne parlerons pas de ſes Poéſies: on convient généralement qu'elles ſont mauvaiſes, quoiqu'elles fourmillent de penſées ingénieuſes, galantes, philoſophiques; ce qui prouve combien M. *d'Alembert* s'eſt abuſé, en avançant d'un ton dogmatique, que les penſées font le premier mérite des Vers.

Mais la médiocrité de *Saint-Evremont*, en Poéſie, ne doit influer en rien ſur l'eſtime due à ſa Proſe. Ses expreſſions ſont vives, juſtes, pittoreſques, pleines d'imagination, de délicateſſe; ſes penſées, fines, ingénieuſes, profondes; ſes réflexions, lumineuſes, & le plus ſouvent vraies. La plus grande partie de ſes Ouvrages annonce un eſprit cultivé, ſolide, un Ecrivain conſommé dans la connoiſſance du monde & du cœur humain. Sa dic-

tion est toujours convenable aux matières qu'il traite ; elle est ordinairement pure, nette, élégante : les seuls défauts qu'on y trouve se réduisent à une affectation de tours, à un vernis de morgue philosophique, peut-être excusable dans lui, mais poussée depuis jusqu'à l'extravagance par des Auteurs qui ne le valent pas.

Ses Réflexions sur les divers Génies du Peuple Romain, dans les divers temps de la République ; les Considérations sur *Annibal* ; son Traité de l'Amitié & celui de la Conversation ; ses Jugemens sur quelques Auteurs Latins ; ses Remarques sur les Traducteurs, les Historiens, sur l'Art de la guerre ; ses maximes, ses Pensées détachées, sont autant de Productions exquises qui le placent parmi les plus estimables Littérateurs. Après *Corneille*, personne n'a mieux parlé des Romains. On voit qu'il n'a étudié les Anciens, que pour développer sa raison & épurer son goût, non pour étaler un vain appareil d'érudition. Il ne s'est attaché qu'à ce qu'il y a de plus délicat dans

leurs Ouvrages, & il a eu l'art de s'approprier leurs pensées, en leur donnant une tournure qui n'appartient qu'à lui. On diroit qu'il crée ce qu'il ne fait que répéter d'après eux, dans les Morceaux de leurs Ecrits qu'il a essayé de traduire. Soit qu'il peigne les Hommes, soit qu'il parle de Littérature, de Morale ou de Politique, il fait briller par-tout une finesse de raison, qui ne laisse rien à désirer au Lecteur. En un mot, ses différens Mélanges donnent l'idée la plus avantageuse de son discernement, & inspirent l'amour des Lettres. Plus de sobriété à l'égard d'un ton de galanterie qui déplaît par une répétition trop fréquente, plus d'attention à éviter les pointes & les antithèses, moins de hardiesse dans certaines idées, auroient procuré à sa maniere de penser & d'écrire une approbation plus générale.

Personne ne doute, malgré ces défauts, qu'il ne soit infiniment supérieur à quantité de nos célebres Littérateurs actuels. Qui ne le préfere, par exemple, à M. d'*Alembert*, dont la plume, comme la

fienne, ne s'eſt exercée que ſur de petits Ouvrages détachés? Quel Homme de goût ne mettra pas ſes *Réflexions ſur les divers Génies du Peuple Romain*, au deſſus de tout ce que ce Littérateur Géometre a écrit dans les cinq volumes de *Mélanges* qu'il a publiés? Qu'on en cite les morceaux les mieux penſés, le plus exactement écrits, & qu'on les compare avec ceux que nous allons prendre au haſard dans les Œuvres de *Saint-Evremont*: on verra, d'un côté, des penſées communes, énoncées avec une prétention froide & géométrique; de l'autre, des idées fines & profondes, développées avec délicateſſe & vivacité.

Dans le Chapitre de la ſeconde Guerre Punique, après avoir parlé de la défaite des Romains à Cannes par *Annibal*, & des raiſons que ce Capitaine oppoſa à *Maherbal*, pour ne pas pourſuivre ſa conquête, *Saint-Evremont* ajoute cette réflexion, touchant la deſtinée des Empires.

» Il y a un point dans la décadence

» des Etats, où leur ruine seroit inévi-
» table, si on connoissoit la facilité qu'il
» y a de les détruire ; mais pour n'avoir
» pas la vue assez nette, ou le courage
» assez grand, on se contente, du moins
» quand on le peut, tournant en pru-
» dence ou la petitesse de son esprit, où
» le peu de grandeur «.

Quand il parle ensuite de l'envie qu'eut *Annibal* de goûter les délices de Capoue, il dit : » qu'il en fut charmé, d'autant
» plus aisément, qu'elles lui avoient tou-
» jours été inconnues.

» Un homme, continue-t-il, qui sait
» mêler les plaisirs & les affaires, n'en
» est jamais possédé ; il les quitte, il les
» reprend, quand bon lui semble. Il
» n'en est pas ainsi de ces Gens austeres,
» qui, par un changement d'esprit, vien-
» nent goûter les voluptés. La Nature
» en eux, lassée d'incommodités & de
» peines, s'abandonne aux premiers plai-
» sirs qu'elle rencontre ; alors ce qui avoit
» paru vertueux, se présente avec un air
» rude & difficile, & l'ame, qui croit

» s'être détrompée d'une vieille erreur,
» se complaît en elle-même de son nou-
» veau goût pour les choses agréables.
» C'est ce qui arriva à *Annibal*, & à
» son armée qui ne manquoit pas de
» l'imiter dans le relâchement, puisqu'elle
» l'avoit bien fait dans les fatigues.
» Ce ne furent donc plus que bains,
» que festins, qu'inclination & attache-
» ment; il n'y eut plus de discipline, ni
» pas celui qui devoit donner les ordres,
» ni en ceux qui devoient les exécuter.
» Quand il fallut se mettre en campa-
» gne, la gloire & l'intérêt réveillerent
» *Annibal*, qui reprit sa premiere vi-
» gueur & se retrouva lui-même; mais
» il ne retrouva plus la même armée;
» il n'y avoit plus que de la mollesse &
» de la nonchalance, & s'il falloit souf-
» frir la moindre nécessité, on regret-
» toit l'abondance de Capoue «.

Dans le même Chapitre, parlant des bonnes qualités de *Scipion*, qui le rendirent suspect aux Romains, il dit, que dans le temps qu'on l'accusoit, il pou-

voit répondre & se justifier; » mais,
» ajoute-t-il, il y a une innocence hé-
» roïque aussi-bien qu'une valeur, si on
» peut parler de la sorte; la sienne né-
» gligea les formes où sont assujettis les
» innocens ordinaires; & au lieu de ré-
» pondre à ses Accusateurs: *Allons*, dit-
» il, *rendre graces aux Dieux de mes*
» *victoires*: & tout le monde le suivit au
» Capitole «.

Rien de plus ressemblant que le portrait qu'il fait de *Mécène*; on ne peut recueillir plus parfaitement les différentes idées qu'*Horace* nous en donne. » *Mecenas*, dit-il, étoit homme de bien,
» de ces gens de bien néanmoins doux,
» tendres, plus sensibles aux agrémens
» de la vie, que touchés de ces fortes
» vertus qu'on estimoit dans la Républi-
» que. Il étoit spirituel, mais volup-
» tueux, voyant toutes choses avec beau-
» coup de lumiere, & en jugeant saine-
» ment, mais plus capable de les con-
» seiller que de les faire; ainsi, se trou-
» vant foible, paresseux, & purement

» Homme de Cabinet, il eſpéroit de ſa
» délicateſſe, avec un Empereur délicat,
» ce qu'il ne pouvoit attendre du Peu-
» ple Romain, où il eût fallu ſe pouſſer
» par ſes propres moyens, & agir for-
» tement par lui-même «.

Au reſte, il eſt eſſentiel d'avertir que les Philoſophes ſe ſont empreſſés aſſez légérement de réclamer *Saint-Evremont* comme un Membre de leur Secte, & qu'ils ſe ſont ſervis de ſon nom pour publier, ſoixante ans après ſa mort, un Libelle infame contre le Chriſtianiſme, intitulé *Analyſe de la Religion* ; Libelle auſſi atroce, que peu conforme à ſa maniere d'écrire. Quoiqu'ils aient débité, au préjudice de ſa Foi, des Anecdotes démenties par la vérité, il étoit bien éloigné de partager leurs ſentimens. Cet Auteur a pu être imprudent, mondain, voluptueux : il a pu laiſſer tranſpirer de temps en temps des traits d'un eſprit indifférent & médiocrement religieux ; mais il s'eſt bien gardé d'afficher l'incrédulité, de dénaturer la Morale, de juſtifier les

vices, d'insulter à la Société. Ses maximes, à cet égard, sont même la condamnation de la Philosophie. *La seule bienséance & le respect qu'on doit à ses semblables*, disoit-il, *défendent une pareille licence.*

SAINT-FOIX, [*Germain-François* POULLAIN DE] né à Rennes en 1703, mort à Paris en 1776; ingénieux Ecrivain, dont le coloris vif & délicat a su embellir tous les Sujets qu'il a traités. Ses *Lettres Turques* sont piquantes, même après les Lettres Persanes, auxquelles on les a jointes dans plusieurs éditions. Les *Essais historiques sur Paris* offrent un tableau varié des Mœurs Françoises, depuis *Clovis* jusqu'à *Henri IV*. Mille traits singuliers présentés avec adresse, y flattent la curiosité & saisissent l'esprit du Lecteur. Les réflexions en sont naturelles & quelquefois neuves; & si la critique n'en est pas toujours exacte, le style en est continuement agréable.

M. de *Saint-Foix* s'est procuré une

gloire supérieure peut-être, dans un autre genre, par des Pieces de Théatre d'un caractere inconnu jusqu'à lui, & qui n'ont point été imitées. Si les Tragédies répondent à nos Romans héroïques, les Comédies, comme celles du *Tartuffe* & de l'*Avare*, à nos Romans d'intrigue & de caractere; les Pieces de M. de *Saint-Foix* sont propres à nous retracer l'idée de ces jolis Contes de Fées, qui, sous d'agréables images, représentent dans le lointain la peinture de nos mœurs. Sa petite Comédie des *Graces* semble avoir été faite pour elles & par elles, de même que celle de l'Oracle paroît avoir été dictée par celui du bon goût. La Comédie-Ballet qui a pour titre *les Hommes*, est tout à la fois le fruit du courage & de l'adresse. Jamais on n'attaqua plus finement & avec plus de force, des vices consacrés par le pouvoir & la grandeur, & respectés par la flatterie & la fausse Philosophie. *Le Sylphe* est encore une des plus agréables Productions du même Auteur, qui, de vingt Pieces jouées sur

nos Théatres, n'en a pas une qui n'ait été applaudie, & ne mérite de l'être par les Esprits judicieux & délicats.

SAINT-GELAIS, [*Melin* DE] Aumônier & Bibliothécaire de *Henri II*, né à Angoulême, mort à Paris en 1558.

Quoique ses Poésies ne soient pas si originales & aussi naïves que celles de *Marot* son contemporain, elles n'en furent pas moins accueillies de son temps. Ce Poëte s'étoit formé le goût d'après l'étude des Anciens; avec moins de génie que *Marot*, son esprit étoit plus orné. On remarque sur-tout dans ses Epigrammes, un tour naturel qui les rend souvent supérieures à celles de son rival. Dans ses autres Poésies, c'est une douceur de style, une délicatesse de pensées, une facilité dans la versification, qui le firent surnommer l'*Ovide François*. Son nom ne conserve pas aujourd'hui toute l'estime qu'il mérite; telle est l'influence du temps sur les suffrages des hommes: mille petits Auteurs, qu'on compare à *Chapelle* &

à *Chaulieu*, ne feroient pas dignes d'être comparés à *Saint-Gelais.*

Au refte, ce Poëte eft le premier qui ait fait paffer le Madrigal, de la Poéfie Italienne dans la nôtre, & c'eft lui qui en a fixé le véritable caractere. Les Italiens le confondoient, comme les Anciens, avec l'Epigramme; *Saint-Gelais* l'a réduit au fentiment, & à la fineffe de la galanterie, qui paroiffoient beaucoup mieux lui convenir.

SAINT-HYACINTHE, [*Themifeuil* DE] né à Orléans en 1684, mort en 1746.

Si quelque heureux génie eût jeté fur la manie philofophique le même ridicule que cet Auteur répandit fur l'érudition pédantefque, les Philofophes auroient déjà difparu, comme les Commentateurs. Rien de plus ingénieux que fon *Matanafius*, ou le *Chef-d'œuvre d'un Inconnu.* L'ironie y regne d'un bout à l'autre; la plaifanterie y eft maniée avec autant de fel que de jugement, & produit des

effets que l'éloquence directe n'auroit pas été capable de produire. Il est vrai qu'en corrigeant les Lettres d'un abus, cet Ouvrage leur a rendu un très-mauvais service en en bannissant l'érudition. L'ignorance & la présomption, qui vont toujours au delà des bornes, ont cru n'éviter que l'excès en manquant à l'essentiel.

On a encore de *Saint-Hyacinthe* un petit Ouvrage inséré à la suite du Chef-d'œuvre d'un Inconnu. Cet Ouvrage, intitulé *Déification du Docteur Aristarchus Masso*, fit beaucoup de bruit, par la mortification qu'il causa à M. de *Voltaire*. Soit que l'anecdote qu'on y raconte à son sujet, soit vraie ou fausse, il est certain que celui-ci se déchaîna contre l'Auteur en particulier & en public. Sans s'inquiéter des regles de la Logique, il prétendit réfuter la *Déification*, en soutenant que *Saint-Hyacinthe* n'étoit pas l'Auteur du Chef-d'œuvre. Le raisonnement n'étoit pas concluant, comme il est aisé de le voir. *Saint-Hyacinthe*, informé de l'imputation,

y répondit par une Lettre des plus vigoureuses; que nous sommes fâchés de ne pouvoir insérer en entier. Après avoir prouvé, par des raisons convaincantes, que l'Ouvrage étoit de lui, il se récrie avec force contre les qualifications que *Voltaire* a coutume de donner à tous les Ecrits qui ne lui plaisent pas. » Comment osez-vous dire que la *Déification d'Aristarchus Masso* est une infame Brochure? Que signifie *infame*, je vous prie, à l'égard d'une Piece où on ne prêche assurément pas la débauche, & où il ne s'agit de rien qui en approche? La *Déification d'Aristarchus Masso* est un Ouvrage d'imagination; c'est une fiction inventée pour représenter les défauts auxquels des Gens de Lettres se laissent aller. On y voit la présomption & les extravagances, dont l'excès & le ridicule devroient corriger ceux qui prétendent s'élever au dessus des autres par leur savoir, & qui se mettent au dessous par leur déraison. On trouve dans cette Déification un peu

» de mythologie & de critique littéraire ;
» voilà tout. La Piece peut être mal ima-
» ginée, mal exécutée, mal écrite ; mais
» cela ne s'appellera jamais une *infame*
» *Brochure* par quelqu'un qui sait le Fran-
» çois, à moins que quelque passion ne
» lui fasse outrer la signification des ter-
» mes «. &c.

Nous devons remarquer encore que rien n'est plus faux que ce qu'on a débité sur la naissance de cet Ecrivain. Il faut être bien dominé par le penchant à adopter les anecdotes extravagantes, pour avoir osé dire qu'il étoit fils du grand *Bossuet*. Ce trait, qui ne méritoit pas la plus légere créance, est formellement démenti par des preuves incontestables, par l'extrait-baptistere de *Saint-Hyacinthe* lui-même, né à Orléans, Paroisse *Saint-Victor*, le 27 Septembre 1684, d'*Hyacinthe de St. Gelais*, Maître Cordonnier, & d'*Anne Mathé* son épouse.

SAINT-LAMBERT, [*N.* DE] ancien Capitaine au Régiment des Gardes Lor-

raines, de l'Académie Françoiſe, & de celle de Nancy ſa patrie, né en 1717.

M. *Clément* a critiqué trop ſévérement ſon *Poëme des Saiſons.* Un Militaire qui ne cultive vraiſemblablement les Muſes que par délaſſement & ſans prétention, méritoit ſans doute un peu plus d'indulgence. C'étoit bien aſſez que le Public ſe fût apperçu que cet Ouvrage manque ſouvent de chaleur, de force, d'élévation; que l'élégance en eſt communément froide, la verſification foible, les Vers pénibles & ſolitaires, la monotonie fatigante, la philoſophie trop forcée & infiniment paraſite, &c. Pourquoi le dire à l'Auteur lui-même, dans un temps où ſes amis s'empreſſoient avec tant de zele à célébrer ſon triomphe dans leurs bénignes Sociétés? Aujourd'hui même que l'enthouſiaſme eſt refroidi, il ſeroit inutile de le répéter. Auſſi doit-on peu s'étonner que M. de *Saint-Lambert* ait répondu à cette critique en vrai Militaire. Tous les honnêtes gens qui ſe ſont récriés contre l'abus qu'il fait de ſon crédit, en réfutant

si brusquement son Censeur, ne savoient pas assez peut-être qu'un homme dont le sang est plus bouillant que le génie, est sujet à confondre les moyens de défense. Ceux qui auroient désiré encore, pour l'honneur de la Philosophie, que l'Histoire de notre Littérature n'offrît point un trait si propre à la dégrader, ignorent également que la Philosophie est terrible, quand on résiste à son zele pour l'instruction & le bonheur du genre humain: *Discite justitiam moniti, & non temnere Divos.*

Quant à nous, nous aimons mieux croire que l'amour-propre de M. de *Saint-Lambert* est trop robuste pour s'être laissé aller à une pareille foiblesse. Il est assurément trop savant dans l'Histoire, pour n'avoir pas appris que l'envoi de *Philoxene* aux Carrieres ne rendit pas les Vers de *Denis* meilleurs. Sans doute quelque subalterne a cru lui témoigner son zele, en surprenant l'autorité pour faire emprisonner son Critique, ou quelque ennemi a voulu le déshonorer en faisant

retomber ſur lui le blâme d'un procédé auſſi peu philoſophique.

Nous voudrions bien pouvoir croire également qu'il n'eſt pas l'Auteur de ce Vers blaſphématoire en l'honneur de M. de *Voltaire* :

Vainqueur de deux Rivaux qui regnent ſur la Scene.

Mais le moyen d'en douter ? puiſqu'il a encore ajouté en proſe, dans une note, que le même Poëte eſt ſupérieur, dans la Tragédie, à *Corneille* & à *Racine* ; que *Racine* n'a ſu peindre que des Juifs, tandis que *Phédre*, *Monime*, *Néron*, *Burrhus*, *Mithridate*, *Bajazet*, *Acomat*, ſont nés ſi loin de la Judée ! Il ne reſte donc plus d'autre reſſource au déſir que nous aurions de l'excuſer, que de ſolliciter, en faveur de ſa Critique, la même indulgence que nous avons réclamée en faveur de ſa Poéſie.

Nous prendrons cependant la liberté de l'avertir, en obſervant tous les égards qui lui ſont dus, qu'un crime de leze-poéſie, tel que celui qu'il a commis à l'égard des

deux plus grands Poëtes de la Scene, ne peut que faire tort à sa réputation littéraire, & pourroit lui attirer des disgraces plus terribles encore, si le Parnasse avoit ses Inquisiteurs & ses prisons. Il est permis d'avoir des distractions, de se livrer aux caprices d'un faux enthousiasme, au désir séducteur de s'attirer des louanges, en échange de celles qu'on prodigue sans mesure ; mais proférer des blasphêmes contre *Jupiter*, en faveur de *Mercure*, c'est déshonorer la Divinité, l'Autel, & le Sacrificateur.

SAINT-MARS, [*N.* Chevalier DE] né en 17.., Auteur qui a eu le courage de publier un Livre intitulé *Tableau de l'Esprit & du Cœur*, où il proscrit les conversations instructives & les Ouvrages agréables, en disant, avec un grand jugement, *que l'utile est fait pour la plume, l'agréable pour la langue.* L'amitié, selon lui, est un sentiment qui ne peut être durable. *Voulez-vous brouiller deux hommes? faites-les se voir souvent.* A l'en

croire ; un sot est *né pour bâiller*, un homme d'esprit *pour s'ennuyer*. Il assure, avec un grand sang froid, qu'*il n'y a qu'à ne rien désirer ici bas*, & que *tous les désirs seront remplis*; que *l'aigreur de la prononciation annonce un esprit obscur & embarrassé*; que *tous les gens brusques n'ont pas des idées nettes*.

Pour joindre la fine Littérature à la saine Morale, il apprend au Public que *les Auteurs anciens sont obscurs & la nuit même*; qu'*Horace n'est qu'un homme de table & de plaisirs, qui ne cherche qu'à rire & à boire*. Ses *Odes* * *ne sont*, au flambeau de sa critique, que *des propos de Cabaret*; ses *Epîtres*, ses *Satires*, & *son Art poétique*, ne valent pas mieux; *le désordre y regne par-tout; rien n'y est*

* » Comment les Romains pouvoient-ils s'in» téresser à d'aussi mauvaises Odes? Comment » nous-mêmes avons-nous pu les adopter pendant » tant de Siecles « ? *Observations critiques sur la Littérature des Anciens*, Brochure de 60 pages, autre Production de M. de *Saint-Mars*.

bien; tout y est diffus, monstrueux. Après avoir ainsi traité *Horace*, il ne devoit pas ménager *Cicéron :* autres anathêmes. *J'ai quelquefois admiré*, dit-il, *la patience des Romains; il falloit qu'elle fût bien grande, d'être obligés d'écouter un Orateur aussi babillard; leur esprit étoit d'une furieuse trempe, pour résister au torrent d'un babil qui ne veut rien dire.* Ses foudres s'étendent jusque sur nos meilleurs Auteurs; *la réputation de Lafontaine* lui *a toujours paru mal fondée*, &c.

Quand on sait faire ainsi le *Tableau du Cœur & de l'Esprit*, le cœur, ou tout au moins l'esprit de l'Auteur, & l'Auteur lui-même, ne doivent-ils pas se cacher bien loin derriere le *Tableau?*

2. SAINT-MARC, [le Marquis DE] Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, de l'Académie de Bordeaux, né en 17..

Le Recueil de ses Œuvres, publié depuis peu, donne l'idée la plus favorable de son esprit & de ses mœurs. Ce sont

différentes Pieces de Poésie, où l'on trouve cette noble simplicité, ce naturel précieux qui caractérise les Poëtes du Siecle dernier. Elles respirent les sentimens les plus doux; & s'ils ne sont pas toujours exprimés d'une maniere élégante & poétique, on en est dédommagé par la vivacité des tours & la délicatesse des pensées. D'ailleurs, un Militaire qui paroît cultiver la Poésie, moins pour la gloire que pour son amusement, ne doit point être jugé à la rigueur, d'autant plus que celui-ci a eu des succès mérités dans un genre où les chutes sont communes. Sa Tragédie-Opéra d'*Adele de Ponthieu* annonce un vrai talent pour la Poésie dramati-lyrique. La versification en est douce, harmonieuse & facile, le style pur, débarrassé de ces fadeurs amoureuses qu'on prodigue si maladroitement & jusqu'à la satiété sur le Théatre de l'Opéra : la pompe & le merveilleux y sont amenés par le sujet même, & sans le secours de la Mythologie, mérite qui n'a pas été assez senti, mais qui n'en

n'en fait pas moins honneur au talent du Poëte.

SAINT-PAVIN, [*Denis* SANGUIN DE] Abbé de Livri, né à Paris, mort en 1670; un de ces Poëtes légers, ingénieux & faciles, tels que le Siecle de *Louis XIV* en a produit un si grand nombre. Ses Poésies sont en général pleines d'esprit & de délicatesse, & portent l'empreinte de son caractere libre jusqu'à la licence. Sa vie fut à-peu près semblable à celle de l'Abbé *des Iveteaux*; l'un & l'autre sacrifierent tout au plaisir, sans excepter l'honneur. *Saint-Pavin* poussa la liberté d'esprit jusque sur les matieres de Religion; ce qui faisoit regarder à *Boileau* sa conversion comme impossible. L'Abbé de Livri se vengea par des Epigrammes sanglantes, & par ce Sonnet, entre autres, qui mérite d'être cité, moins pour la justesse de la critique, que pour sa tournure ingénieuse & sa précision.

Despréaux, grimpé sur Parnasse
Avant que personne en sût rien,

Trouva *Regnier* avec *Horace*,
Et rechercha leur entretien.

Sans choix & de mauvaise grace
Il pilla presque tout leur bien;
Il s'en servit avec audace,
Et s'en para comme du sien.

Jaloux des plus fameux Poëtes,
Dans ses Satires indiscrettes,
Il choque leur gloire aujourd'hui.

En vérité je lui pardonne;
S'il n'eût mal parlé de personne,
On n'eût jamais parlé de lui.

Saint-Pavin eût beaucoup mieux fait de penser & d'agir plus sagement, que de se défendre par des Satires. Le vice n'a point de droit à la vengeance, sur-tout quand les reproches qu'il s'attire sont si légitimes.

SAINT-PIERRE, [*Charles-Irénée* CASTEL DE] Abbé, né en Normandie en 1658, mort à Paris en 1743.

Le Cardinal *du Bois* appeloit ses projets *les Rêves d'un homme de bien*, ex-

preſſion plaiſante, qui peut être juſte à certains égards; mais ces Rêves ſuppoſent, dans celui qui étoit capable de les avoir, une grande étendue d'idées, l'eſprit de combinaiſon dans les détails, & par-deſſus tout un grand amour du bien public. Les hommes les plus ſages trouveront qu'il eſt très-beau de rêver ainſi.

Si la plupart des ſpéculations de l'Abbé de *Saint-Pierre* ſont impraticables, on doit plutôt s'en prendre à l'état actuel des Sociétés, qu'au défaut de juſteſſe & de ſuite dans ſes obſervations. Les ſyſtêmes reçus ne ſauroient admettre ſes plans, tels qu'il les propoſe. C'eſt pourquoi on peut lui reprocher d'avoir plutôt raiſonné d'après l'ordre à établir, que ſur l'ordre établi. Les Gouvernemens ayant déjà leur marche réglée, il eſt beaucoup plus ſage de chercher à les rectifier par des reſſorts imperceptibles, que de ſonger à les bouleverſer, ſous prétexte de les rendre meilleurs & plus heureux.

Son *Projet de Paix perpétuelle entre les Potentats de l'Europe*, a paru chimérique

il l'est en effet. Ce défaut, essentiel à la vérité, une fois reconnu, il n'en reste pas moins à admirer le Génie qui a enfanté cette concorde idéale, & qui l'a suivie, pour ainsi dire, dans tous les moyens propres, selon les idées de l'Auteur, à la procurer. *Platon* a donné dans le même écueil, & n'a point perdu pour cela sa réputation de grand Philosophe. L'Abbé de *Saint-Pierre* se seroit acquis le même nom, s'il eût travaillé dans les mêmes circonstances & dans le même Siecle.

Le plus connu de ses autres Ouvrages est celui qui a pour titre, *Annales politiques de Louis XIV*, où l'Auteur offre un tableau frappant des progrès de l'esprit chez notre Nation, pendant le regne de ce Monarque, & où M. de *Voltaire* a puisé l'idée si mal remplie de son *Siecle de Louis XIV*, & le plan de son prétendu *Essai sur l'Histoire générale*. Le détail des faits ne se présente chez l'un & l'autre Ecrivain que de profil. Ils ont à peu près la même marche, avec cette différence, que l'Abbé de *Saint-Pierre* ne s'écarte point

de son systême, ne dénature point les événemens, ne donne point dans des bévues, & qu'il développe, d'une maniere plus étendue, l'Histoire de notre Gouvernement, de notre Législation, & de nos Etablissemens. Enfin, les Ecrits de l'Abbé de *Saint-Pierre*, malgré la manie systématique qui y regne, le placeront toujours parmi les Raisonneurs utiles. Ils ont contribué à étendre les lumieres politiques, à éclairer sur les objets qui peuvent augmenter le bien général & diriger la Morale vers la pratique. Ils ont de plus le mérite d'une diction pure, nette & précise, telle qu'elle convient à ces sortes de Productions. Ces qualités le distingueront toujours des Ouvrages prétendus philosophiques, qui fatiguent l'esprit par l'emphase du style, & tendent à dissoudre la Société par le danger des systêmes.

SAINT-RÉAL, [*César-Vichard*, Abbé DE] de l'Académie de Turin, né à Chambery, mort dans la même ville en 1692.

Nous le plaçons parmi les Auteurs François, parce qu'il a passé la plus grande partie de sa vie en France, & que tous ses Ecrits sont dans notre Langue. Il fut l'Eleve de *Varillas*, dont il prit le style, le goût, & sur-tout l'amour du merveilleux. Il faut cependant convenir qu'il a surpassé son Maître, c'est-à-dire, que, né avec plus d'esprit, ayant moins écrit, ses Ouvrages sont plus purs, plus exacts du côté du langage. S'il eût rejeté de fausses Anecdotes, choisi des faits plus avérés, ses morceaux d'Histoire pourroient passer pour des modeles; mais sa *Conjuration de Venise*, celle des *Gracques*, l'Histoire de *Dom Carlos*, sont à présent regardées, avec raison, comme des Romans ingénieux, qui ne renferment de vrai que le nom des Personnages, & quelques faits trop ajustés au tour de sa brillante imagination. Malgré ces défauts, on ne peut refuser à l'Abbé de *Saint-Réal* la gloire d'avoir écrit en Homme d'esprit, d'avoir su répandre dans son style un prestige séducteur, qui fait regretter de ne pouvoir

joindre le suffrage de conviction à l'intérêt qu'il fait naître dans l'ame du Lecteur.

La Conjuration de Venise a fourni à *Otwai* le sujet de sa Tragédie de *Venise sauvée*, représentée à Londres en 1682. M. *de la Place*, qui a composé aussi une Tragédie sur le même sujet, prétend que la Piece d'*Otwai* est antérieure à l'Ouvrage de l'Abbé de *Saint Réal.* Sans rien décider sur ce fait, il est du moins certain que la *Venise sauvée* du Poëte Anglois n'a paru que huit ans après. Le *Manlius Capitolinus* de *Lafosse* vient aussi de la même source, & celui-ci a infiniment mieux rendu les caracteres de l'Original que les deux autres Imitateurs.

Nous ne parlons pas des autres Ouvrages de M. de *Saint-Réal*; en exceptant son *Traité de la valeur*, qui est un chef-d'œuvre de raison & de bon goût, le reste ne vaut pas mieux que son Eloge de Madame de *Mazarin*, composé plutôt pour la gloire de cette Dame, que pour celle de l'Ecrivain.

SAINT-SYMPHORIEN, [*Jean-Louis* DE GALTIER DE] Avocat au Parlement de Paris, né à S. Pons en Languedoc, en 1725.

Il a ſu imprimer aux Productions Romaneſques, auxquelles il s'eſt attaché, un caractere de décence & d'utilité qui rend les ſiennes dignes de tous les genres de Lecteurs. Ses Romans en effet n'ont point pour but d'occuper l'oiſiveté, de repaître l'imagination, encore moins celui d'égarer l'eſprit & de corrompre les mœurs. Ils paroiſſent compoſés dans le deſſein d'inculquer la morale, d'attacher à la vertu. Les agrémens de la fiction n'y ſont employés que pour parvenir à ces deux objets. La Lecture des *Confeſſions de Mademoiſelle de Mainville* en ſera la preuve. L'intérêt des ſituations, la ſolidité des maximes, la vivacité des tableaux, tendent ſans interruption à faire aimer l'innocence & à inſpirer l'horreur du vice. Un peu plus de nobleſſe & moins de prolixité dans le langage, rendroient ce Roman irréprochable aux yeux de la critique, comme

il l'eſt aux yeux des mœurs & de la raiſon. Il avoit été précédé par un autre qui a pour titre, *les Céramiques ou les Aventures de Nicias & d'Antiope*. Ce dernier allie le plus ſouvent les richeſſes de la Poéſie aux agrémens de la Proſe; mais trop de deſcriptions & trop de détails inutiles en rendent la marche traînante & le ſtyle quelquefois peſant. A ces défauts près, ce que l'eſprit a de plus ingénieux, le ſentiment de vif & de touchant, la Morale de ſage & de ſolide, la Langue de pittoreſque & d'harmonieux, ſe trouve raſſemblé dans cet Ouvrage, qui ſuppoſe d'ailleurs la connoiſſance de la Religion, des uſages, des loix & de l'hiſtoire des anciens Grecs. De telles Productions ſeront toujours diſtinguées, avec les éloges qu'elles méritent, de la multitude aſſommante de nos Romans bizarres, frénétiques, & ſans deſſein; parce qu'elles prouvent qu'avec le talent d'écrire, leurs Auteurs ont du ſavoir & des lumieres qu'on ne peut acquérir qu'avec beaucoup d'étude & de réflexion.

SAINTE-ALBINE, [*Pierre* REMOND DE] Censeur Royal, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, né à Paris en 1699.

Ce n'est pas pour avoir travaillé à quelques Journaux, pour avoir publié quelques Ouvrages polémiques, & un Abrégé de l'Histoire de M. *de Thou*, avec des Remarques, qu'il est le plus connu dans la Littérature. Sa Dissertation, intitulée *le Comédien*, quoique sur un sujet peu intéressant pour le commun des Lecteurs, a eu la plus grande vogue, & est encore très-estimée aujourd'hui. Ce petit Ouvrage n'a pu partir que d'un Ecrivain solide & judicieux, d'un esprit observateur & doué de l'art de rendre, d'une maniere intéressante, ses observations. Les Comédiens peuvent y puiser des leçons utiles, capables de perfectionner leurs talens; les Auteurs qui travaillent pour eux ne doivent pas non plus négliger les regles qu'il donne, pour acquérir le naturel, la justesse, le costume, & la vérité, si peu connus de la plupart de nos Poëtes dramatiques.

SAINTE-MARTHE, [*Gautier* SCEVOLE DE] Tréforier de France, né en 1536, mort en 1623.

Il a cultivé la Poéfie Françoife & Latine, & n'a eu de fuccès durables que dans cette derniere Langue. Son meilleur Ouvrage eft le Poëme connu fous le nom de *Pædotrophie*. Ce n'eft point l'éducation des enfans qui en eft l'objet; il fe borne aux précautions que la Mere doit prendre dès le moment de leur formation, & entre dans tous les détails néceffaires pour les nourrir & les foigner. Ce Poëme fingulier eft écrit d'un ftyle affez pur & affez élégant, mais dépourvu de chaleur & d'images.

La famille de cet Auteur a été féconde en Littérateurs. Ses fils & fes petits-fils cultiverent avec fuccès, les uns les Sciences, les autres l'Erudition, plufieurs la belle Littérature & la Poéfie.

SAINTE PALAYE, [*Jean-Baptifte* DE LA CURNE DE] de l'Académie Françoife, de celle des Infcriptions, de Nancy, de

Dijon, &c. né à Auxerre en 1697, mort à Paris en 1781.

Cet Académicien estimable s'est attaché à une partie de notre Littérature, aussi intéressante qu'utile : l'Histoire du bon vieux temps de notre Monarchie, a décidé son goût & fixé ses études. Rien de plus détaillé, de plus instructif & de mieux présenté, que ses *Mémoires sur l'ancienne Chevalerie.* Toute ame Françoise ne peut y voir qu'avec le plus grand intérêt, le touchant tableau des mœurs, des usages, de la bravoure, de la pieuse & noble simplicité de ces anciens Chevaliers, qui furent la gloire de la Nation, par leurs faits d'armes, comme ils en firent long-temps l'amusement & les délices par leurs Tournois.

Cet Ouvrage semble avoir fait naître à M. *d'Arnaud* le louable désir de ressusciter parmi nous les heureuses étincelles de cet enthousiasme d'honneur qui produisit tant de Héros & tant de Sages, dans des Siecles si amérement taxés d'ignorance & de barbarie. Une de ses der-

nieres Nouvelles [*Sargines*] feroit capable de produire cet effet, par l'adreſſe, la ſenſibilité, & le pathétique avec lequel elle eſt écrite. Un tel projet n'eſt-il pas plus digne d'un bon Citoyen, plus utile à la Patrie, plus glorieux aux vrais talens, que celui d'empoiſonner la Nation par des travers philoſophiques qui la dégradent, & de ſubſtituer à l'élévation, à la franchiſe, à la généroſité, à la gaieté, qui firent toujours l'ame du génie François, des vapeurs mélancoliques, la folle manie du raiſonnement, l'eſprit d'indépendance, le perſiflage, & l'inertie?

SALAUN, [*Nicolas*] né à Guingamp en Bretagne, en 1747.

Juſqu'à préſent ſa plume ne s'eſt pas élevée au deſſus des honneurs de la Brochure. Il a penſé ſans doute, comme *Callimaque*, qu'un grand Livre eſt un grand mal; c'eſt pourquoi il n'a pas voulu que la plus longue de ſes Productions excédât cinquante pages. Tout ce qu'il a fait conſiſte en des Epîtres en Vers, des Lettres

en Prose, différentes Critiques imprimées séparément ; Ecrits ingénieux, qui, réunis ensemble, pourroient former un Recueil agréable & piquant. Il ne faudroit pour cela qu'écarter certains traits auxquels la circonstance a pu seule donner du prix. La vivacité, l'esprit, l'imagination, & le goût, qui aiguisent ces petits Pamflets, donnent une idée avantageuse du talent de ce jeune Auteur, & laissent entrevoir qu'avec plus de suite dans le travail, il seroit en état d'entreprendre & de bien traiter des Ouvrages considérables. Ses *Lettres critiques sur Roméo & Juliette* prouvent que les applaudissemens momentanés donnés à cette Tragédie n'en ont pas imposé à son discernement ; & les *Etrennes* à ses *Amis*, qu'il n'est rien moins qu'atteint de la maladie philosophique, & qu'il a le bon esprit de sentir les maux qui en sont le résultat. Les usurpations de la médiocrité, les artifices de la prétention, les travers des Ecrivains en vogue, y sont saisis avec justesse, & finement ridiculisés.

SALLIER, [*Claude*] Abbé, Garde de la Bibliotheque du Roi, de l'Académie Françoise, & de celle des Inscriptions, né à Saulieu dans le Diocese d'Autun en 1686, mort à Paris en 1761.

L'érudition, qui a été presque l'unique objet de ses études, ne l'a pas détourné du soin de cultiver son style & d'écrire avec élégance. Plusieurs de ses *Dissertations*, insérées dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, intéressent par l'utilité & le plaisir qu'on trouve à les lire; il a su y répandre des recherches lumineuses, une critique saine, des réflexions utiles, une méthode & une clarté qui instruisent le Lecteur, sans lui faire acheter l'instruction par l'ennui.

SALLO, [*Denis* DE] Conseiller au Parlement de Paris, sa Patrie, né en 1626, mort en 1669.

L'établissement des Journaux dont il est l'inventeur, est un titre suffisant pour sa gloire. Rien de plus propre que cette invention à contribuer aux progrès des

Sciences & des Lettres; aujourd'hui elle leur eſt devenue inutile, même nuiſible, par la multiplicité de ces ſortes d'Ouvrages, & par l'abus que font les Journaliſtes de leurs éloges & de leurs critiques. A les voir ſans ceſſe en contradiction les uns avec les autres, on diroit que la juſtice & le goût ont des regles arbitraires, ou qu'ils ſont maîtres de diſpenſer les Couronnes, ſelon le talent qu'on a de leur plaire ou d'intéreſſer leur parti. Nous ne prétendons pas les envelopper tous dans ce reproche; il en eſt parmi eux qui conſervent encore l'impartialité: mais l'étude, le travail néceſſaire pour bien analyſer un Ouvrage, pour en donner une juſte idée, ſont-ils des qualités bien répandues parmi nos Journaliſtes?

SANADON, [*Noël-Etienne*] Jéſuite, né à Rouen en 1676, mort à Paris en 1733.

On peut le placer, avec honneur, parmi nos Auteurs qui ont cultivé avec ſuccès la Poéſie Latine. Le Recueil de

ses *Œuvres* est divisé en quatre parties; la premiere consiste dans des Odes, qui sont ce qu'il a fait de mieux; la seconde renferme des Elégies; la troisieme des Epigrammes, & la quatrieme offre un mélange d'Epitaphes, de Fables, de Paraphrases, & d'Imitations diverses. Son style, en général, est pur, correct, élégant & varié, qualités qui ne sont pas capables d'empêcher qu'on ne s'apperçoive qu'il manque d'invention. Outre ses Poésies, nous avons de lui une excellente Traduction d'*Horace*, avec des Remarques. Celle qui a été donnée depuis par M. l'Abbé *Batteux*, n'a servi qu'à en faire mieux sentir tout le mérite.

SANDRAS. [*Gratien*] *Voyez* COURTILS.

SANLECQUE, [*Louis* DE] Chanoine Régulier de Ste Genevieve, Prieur de Garnay près de Dreux, né à Paris en 1652, mort dans son Prieuré en 1714.

Quoique *Boileau* ne l'estimât pas,

comme il le paroît par plusieurs de ses Lettres, il n'en est pas moins vrai que, de tous les Satiriques, il a le plus approché du génie de *Boileau* lui-même. Parmi beaucoup d'idées & d'expressions triviales, on trouve dans les Satires du P. *Sanlecque*, des Vers heureux, de la légéreté, de la finesse, des saillies d'imagination, & des traits de bonne plaisanterie; mais son sel n'est pas toujours attique, il est souvent fade, ce qu'on ne pardonne jamais à quiconque veut s'égayer aux dépens des autres. A juger de son caractere par sa conduite, il devoit être original. Un seul trait fera connoître combien il s'inquiétoit peu des commodités de la vie.

Le toit de sa maison étoit délabré, & toutes les fois qu'il pleuvoit, une partie de sa chambre se trouvoit inondée. Alors sa ressource étoit de changer son lit de place; en moins d'un an il lui fit faire le tour de sa chambre, en cherchant toujours un endroit pour le mettre à l'abri de la pluie. Il composa, dit-on, à ce sujet, une Piece de Vers, intitulée *les Promenades de mon*

lit, qui ne nous est point parvenue. On connoît son joli Placet au Pere de la *Chaize*: *Permettez, mon Révérend Pere; &c.*

SANTEUIL, [*Jean-Baptiste*] Chanoine Régulier de S. Victor, né à Paris en 1630, mort à Dijon en 1697; Poëte Latin qui auroit contribué, par ses talens, à la gloire du Siecle d'*Auguste*, comme il a illustré le Siecle de *Louis XIV*. Un caractere original, une imagination vive & brillante, un esprit vigoureux & sublime, animent jusqu'à ses moindres Productions. Son enthousiasme, dont la vivacité se communiquoit à toute sa personne, annonçoit en lui le vrai génie de la Poésie. *Santeuil* étoit né Poëte, & ce fut sous le célebre Jésuite *Cossart* qu'il acheva de se former le goût. Les premieres inspirations de sa Muse furent consacrées à célébrer les Grands Hommes de son Siecle. Dès qu'il eut fait paroître quelques-unes de ses Pieces, tous les esprits se réunirent pour admirer l'élévation de son style, la délicatesse & la force de ses pensées, l'éner-

gie & la pureté de ses expressions, l'élégance & le naturel de ses Vers. On voit peu de monumens remarquables dans la Capitale, qui ne soient enrichis d'une inscription de sa composition, capable de les immortaliser.

Ce Poëte s'est élevé à lui-même un trophée immortel, par les *Hymnes* composées à l'usage de l'Eglise, adoptées dans le plus grand nombre des Dioceses. C'est là qu'on admire à la fois tout ce que le sentiment a de plus vif, tout ce que la piété a de plus noble & de plus tendre, tout ce que la Langue Latine a de plus énergique & de plus mélodieux, tout ce que la Religion peut ajouter à l'enthousiasme, en lui fournissant des sujets vraiment propres à l'échauffer. *Quelle verve!* s'écrie le célebre *la Bruyere*, dans le portrait qu'il fait de *Santeuil*; *quelle élévation! quelles images! quelle Latinité!....* *Ce Poëte*, ajoute l'Ecrivain, *étoit tout à la fois avide & insatiable de louanges, prêt à se jeter aux yeux de ses Critiques, & dans le fond assez docile pour profiter de leur censure.*

Santeuil convenoit lui-même de la vérité de ce reproche, & se corrigea. On n'a qu'à lire ses Lettres, pour se former l'idée la plus avantageuse de sa Religion & de sa piété. Que je crains bien, écrivoit-il, *à Gourreau*, son Confrere, *que je crains bien d'avoir reçu toute ma récompense, en recherchant trop les applaudissemens des hommes !* Dans une autre Lettre à un Chanoine de Saint-Quentin; *Hélas ! peut-être que les plus grands tourmens que votre saint Martyr aura soufferts, ce seront les Hymnes faites par un Pécheur comme moi, & vous auriez plus réjoui le Martyr, si vous eussiez voulu entreprendre son panégyrique, Les Saints doivent écrire pour les Saints : imitant leurs vertus, on les loue mieux que par des paroles & de belles Hymnes.*

Il eut encore cela de particulier, que, malgré la pétulance de son caractere, ses mœurs furent toujours pures, sa conduite toujours conforme aux devoirs de son état, son ame toujours sensible au sort des malheureux, S'il lui échappa

quelquefois de légeres saillies que la gravité n'approuveroit pas, la candeur de son ame & la naïveté de son esprit lui méritoient quelque indulgence à cet égard. D'ailleurs, on lui en a attribué un grand nombre qui ne sont pas de lui. De pareilles imputations ont soulevé les Religieux de *S. Victor*, ainsi que tous les honnêtes gens, contre l'Auteur anonyme du *Santoliana*, imprimé en Hollande. Ce Compilateur, avec un peu de discernement & d'honnêteté, se seroit gardé de mettre sur le compte de *Santeuil* plusieurs anecdotes scandaleuses ou ridicules, auxquelles il n'eut jamais la moindre part. On est étonné que M. l'Abbé *Dinouart* ait entrepris de donner une nouvelle édition de ce Libelle, contre lequel les Journalistes * s'étoient fortement élevés. On

* Voici, dirent les Auteurs du *Journal des Savans*, en annonçant la premiere édition du *Santoliana*, » voici un de ces Livres où l'on » n'apprend rien, & que l'on n'ouvre guere deux » fois. C'est un Recueil d'impudences dignes de

eſt encore plus étonné qu'il n'ait pas craint d'y mettre ſon nom, & d'aſſurer dans ſa Préface, qu'il a fait des additions à cet Ouvrage, qui lui ont été communiquées, dit-il, par Meſſieurs de *S. Victor.* Nous ſavons très-certainement que M. l'Abbé *Dinouart* ne leur a jamais témoigné qu'il fût dans le deſſein de donner une nouvelle édition du *Santoliana*; que, loin de favoriſer ce projet, ils en auroient arrêté l'exécution. Le ſeul bon ſens ſuffiſoit pour les empêcher de concourir à une compilation indigne d'un véritable Homme de Lettres, & encore plus, d'un véritable Eccléſiaſtique.

SARASIN, [*Jean-François*] Conſeiller du Roi & Secrétaire des Commandemens

---

» *Diogene* le cynique, & de tours dignes de
» *Panurge*. On met tout cela ſur le compte d'un
» Religieux dont les Poéſies ſont conſacrées par
» l'uſage que quelques Egliſes en font dans les
» Prieres publiques, & dont la mémoire ne devoit
» pas être flétrie par un Libelle. «

de M. le Prince de *Conti*, né à Hermanville en 1603, mort à Pezenas en 1654.

Un des meilleurs Ecrivains & des plus agréables Poëtes de son temps. Il étoit si peu jaloux de ses Productions, qu'il ne prit jamais aucun soin de les rendre publiques. C'est à MM. *Ménage* & *Pelisson* que nous sommes redevables du Recueil de ses *Œuvres*, qui, à beaucoup près, ne les renferme pas toutes. Ce Recueil, tel qu'il est, suffit pour prouver que *Sarasin* ne mérite point l'oubli où il paroît tombé aujourd'hui. Comme il s'en faut que cet Auteur jouisse de toute sa célébrité, nous croyons devoir nous arrêter un peu plus sur son article, afin de donner une juste idée de ses talens, qui le mettent bien au dessus de la plupart des prétendus Beaux-Esprits, en vogue de nos jours. Tel est le caractere de notre Nation : quelques Auteurs agréables, en l'amusant par des Contes ou des Opéra comiques, suffisent pour lui faire oublier les Auteurs vraiment estimables. Le mépris devient parmi nous le fruit de l'ignorance

rance ou du mauvais goût. C'est aux vrais Littérateurs à s'élever contre la mode, & à venger le mérite oublié.

Les meilleurs Ouvrages en Prose de *Sarasin*, sont l'*Histoire du Siége de Dunkerque*, & celle de *la Conspiration de Walstein*, toutes deux écrites avec une noblesse & une simplicité qui sont des modeles du genre historique. On reconnoît, dans la premiere, un Ecrivain, qui, comme dit M. *Pelisson*, *n'abandonne pas le jugement pour courir après le Bel-Esprit, & ne cherche point de fleurs quand c'est la saison des fruits.* La seconde est écrite du style qui lui convient. Comme le sujet en est plus intéressant, plus compliqué que celui du Siége de Dunkerque, l'Ecrivain y déploie plus librement les richesses de son esprit. Il peint plutôt qu'il ne raconte. Son imagination, vive & judicieuse tout ensemble, répand la chaleur & la vie sur tous les objets; le style en est clair, simple, méthodique, plein de grace & de dignité. On est fâché que cette Histoire ne soit qu'un Frag-

ment, & que la pareſſe de l'Auteur ne lui ait pas permis de la finir en entier.

Nous ne parlerons pas du *Diſcours ſur la Tragédie*, dont les excellentes obſervations ne ſont pas capables d'excuſer la ſotte apologie qu'il y fait de *L'amour tyrannique de Scudéry*. Auſſi faut-il remarquer qu'il étoit jeune alors, & que ce fut ſon premier Ouvrage.

La *Pompe funebre de Voiture* eſt une Piece originale. La Proſe & les Vers, mêlés enſemble, s'y prêtent un mutuel agrément. On peut la regarder comme un petit chef-d'œuvre d'invention, d'eſprit, de délicateſſe, & de plaiſanterie.

Saraſin eſt encore plus eſtimable dans ſa Poéſie que dans ſa Proſe. La fécondité de ſa verve s'eſt exercée ſur toutes ſortes de ſujets, & dans preſque tous les genres, depuis le Poëme héroïque juſqu'au Madrigal. On ne peut s'empêcher d'admirer ſes Odes ſur la bataille de Dunkerque & ſur celle de Lens. Qui ne ſeroit ſaiſi d'enthouſiaſme à la lecture de cette belle deſcription du Courſier du Prince

de *Condé*, qu'on trouve dans une Strophe de la derniere ?

Il monte un cheval ſuperbe
Qui, furieux aux combats,
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ſes pas.
Son regard ſemble farouche ;
L'écume ſort de ſa bouche ;
Prêt au moindre mouvement,
Il frappe du pied la terre,
Et ſemble appeler la guerre
Par un fier henniſſement.

Dans ſon Eglogue des Amours d'*Orphée*, il a imité, avec autant d'élégance que de ſuccès, l'Epiſode des Géorgiques, ſur le même ſujet. Le Poëme de *Dulot vaincu* ou *la Défaite des Bouts rimés*, eſt un mélange agréable de plaiſanterie, de traits ſublimes, qui pourroient figurer dans le meilleur Poëme épique. Parmi les morceaux que nous pourrions citer, nous nous bornons à quelques comparaiſons. Il eſt bon d'obſerver que, dans le temps où il écrivoit, notre Langue n'avoit pas

encore été fixée par les *Pascal*, les *Racine* & les *Despréaux*.

Comme un roc sourcilleux tombe dans la campagne,
Arraché par les vents du haut d'une montagne,
Ou du long cours des ans incessamment miné,
Et par l'eau de l'orage enfin déraciné,
Son énorme grandeur, par son poids emportée,
Avec un bruit horrible en bas précipitée,
Roule à bonds redoublés en son cours furieux,
Et rompt comme roseaux les chênes les plus vieux;
Tel on vit, &c.

Semblable au Dieu de Thrace, il alloit fiérement;
Ses armes tout autour résonnoient hautement,
Faisant le même bruit qu'excitent dans les nues
Les pins battus des vents sur les Alpes chenues, &c.

Comme on voit quelquefois dans l'Ardenne fameuse,
Et dans les prés herbus où le Rhin joint la Meuse,
Deux furieux taureaux par l'amour courroucés,
Se heurter fiérement de leurs fronts abaissés:
Le troupeau plein d'effroi regarde avec silence;
Le nombre des Pasteurs cede à leur violence;

Les deux vaillans rivaux se pressant rudement
Des cornes l'un sur l'autre appuyés fortement,
Redoublent, sans cesser leurs cruelles atteintes;
De longs ruisseaux de sang leurs épaules sont teintes;
Ils mugissent des coups d'un cri retentissant,
Et toute la forêt répond en mugissant......

Ajoutons encore ce morceau sur la briéveté de la vie, & nous ne serons point étonnés que l'Auteur du *Lutrin* & celui de la *Henriade* n'aient pas dédaigné de s'approprier plusieurs traits de ce Poëte, injustement oublié.

Comme avecque grand bruit le Rhosne plein de rage,
Soulevé par les vents ou grossi par l'orage,
Vient & traîne avec soi mille flots courroucés;
L'onde flotte après l'onde, & de l'onde est suivie:
Ainsi passe la vie,
Ainsi coulent nos jours l'un sur l'autre entassés.

Nous ne parlons point de ses Poësies légeres. Il suffit de dire qu'elles sont plus variées, plus ingénieuses que celles de *Voiture*, son Contemporain. Qu'on se rappelle, après cela, que *Sarasin* étoit

l'homme du monde le plus agréable dans la Société, & on aura une idée complette de son mérite. *Perrault* dit qu'il mourut de chagrin d'avoir déplu au Prince de *Conti*, dont il étoit Secrétaire. L'Abbé d'*Olivet* dit que *Pélisson*, passant par Pezenas, quatre ans après la mort de *Sarasin*, qui avoit été son ami, se transporta sur sa tombe & l'arrosa de ses pleurs. Il lui fit faire un Service, fonda en sa mémoire un Anniversaire, tout Protestant qu'il étoit alors, & lui consacra cette Epitaphe.

Pour écrire en style divers,
Ce rare esprit surpassa tous les autres.
Je n'en dis plus rien, car ses Vers
Lui font plus d'honneur que les nôtres.

SAVERIEN, [*Alexandre*] Ingénieur de la Marine, de l'Académie de Lyon, né à Arles en 1721.

Indépendamment de beaucoup d'Ouvrages utiles sur la Marine, & de plusieurs Dictionnaires, tels que ceux de *Mathématique*, d'*Architecture*, &c. on a

de lui une *Histoire des Philosophes modernes*, qui suppose des recherches, des connoissances, un esprit méthodique, & le talent de l'analyse. En retranchant de cette Histoire quelques digressions inutiles, certains détails trop minutieux; en mettant plus de correction, d'élégance & de précision dans le style, il eût pu la rendre encore plus digne du succès dont elle jouit.

L'*Histoire des Philosophes anciens*, qu'il a donnée depuis peu, est écrite dans le même goût, & participe aux mêmes défauts. Il n'en est pas de même de son *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les Sciences exactes, dans les Sciences naturelles & dans les Arts qui en dépendent.* Ce dernier Ouvrage offre un style plus précis & plus soigné, une érudition mieux digérée, & des recherches plus savantes & mieux présentées.

SAUMAISE, [*Claude* DE] né à Semur, en Auxois, en 1588, mort à Spa en 1653.

Ce nom eſt conſacré depuis long-temps pour donner l'idée d'un inſipide Auteur. Ce n'eſt pas que *Saumaiſe* n'eût des talens, mais il a trop écrit, & par cette raiſon trop mal écrit, pour que les défauts de ſes Ouvrages méritent quelque indulgence, en faveur des bonnes choſes qu'on peut y rencontrer. Cet Auteur, devenu Proteſtant, de Catholique qu'il étoit, ſe laiſſa dominer par un orgueil farouche, toujours prêt à s'aigrir à la moindre contradiction. Dès qu'on n'étoit pas de ſon avis ſur quelque point de Littérature ou de Religion, auſſi-tôt on étoit ſûr d'être traité d'*ignorant*, de *bête*, de *fripon*. C'eſt vraiſemblablement dans cet Ecrivain attrabilaire, que M. de *Voltaire*, entre autres choſes, a puiſé les Epithetes honorables qu'il prodiguoit à tous ceux qui oſoient contredire ſes déciſions. Quoi qu'il en ſoit, *Saumaiſe* rencontra dans le P. *Peteau* un homme qui ſut lui rendre injures pour injures, en les accompagnant toutefois de meilleures raiſons. Cette maniere de diſputer pouvoit être excuſable

dans un temps où l'on n'avoit p
dit : » Il est bien cruel, bien hon
» l'Esprit humain, que la Littér
» infectée de ces haines personn
» ces cabales, de ces intrigues,
» vroient être le partage des es
» la fortune. Que gagnent les A
» se déchirant cruellement ? I
» sent une possession qu'il ne t
» eux de rendre respectable. Fa
» l'art de penser, le plus bea
» des Hommes, devienne une
» ridicule, & que les Gens d'espri
» souvent, par leurs querelles, le
» sots, soient les bouffons du Pub
» ils devroient être les Maîtres «
d'Alzire.

SAURI, [*N.*] Abbé, ancien P
de Philosophie en l'Université de
lier, né à Entraigues, Diocese de
en 1734.

Nous ne parlerons que de s
de Philosophie à l'usage des Gens
car ses Ouvrages de Mathéma
L

ſont pas du reſſort de celui-ci. Rien de plus louable que le but qu'il s'eſt propoſé. Comme il importe à tout le monde de ſavoir raiſonner juſte, de connoître la nature & les facultés de ſon ame, la ſtructure de l'Univers & l'Auteur qui l'a créé & le conſerve, rien n'étoit plus néceſſaire que de donner de juſtes idées ſur tous ces objets, & ce qui n'eſt pas moins néceſſaire, de les mettre à la portée de tous les Lecteurs. M. l'Abbé *Sauri* a formé ce projet, & l'a heureuſement exécuté. En écartant les termes ſcientifiques, le ton pédanteſque; en s'expliquant d'une maniere claire & préciſe, il a rendu ſon *Cours de Philoſophie* propre à être lu avec fruit par les Femmes même. La Religion eſt auſſi entrée pour beaucoup dans ſes vues. Démontrer contre les Matérialiſtes l'immortalité de l'ame, contre les Déiſtes la divinité de la Religion Chrétienne, défendre contre les Incrédules toutes les vérités attaquées par leurs Sophiſmes, offrir en un mot de sûrs préſervatifs contre tous les preſtiges de l'erreur, c'eſt ce qu'il

exécute avec une sûreté de lumieres & une force de raisonnement propre à renverser tous les vains systêmes que la plus pitoyable des crédulités fait adopter sous le nom de Philosophie. L'Auteur demande grace pour les inégalités, les négligences & même la rudesse de son style. Nous avouerons qu'il en a besoin ; mais tout Lecteur sage, judicieux, oubliera volontiers l'expression en faveur des questions neuves qu'il discute dans son Ouvrage, & de la solidité avec laquelle il développe les vrais principes.

1. SAURIN, [*Jacques*] Ministre Protestant, né à Nîmes en 1677, mort en Hollande en 1730.

Ses talens pour la prédication le mettent au dessus de tous les Orateurs de sa Secte. On trouve dans ses Sermons des traits d'éloquence & de force, dont *Bourdaloue* se seroit fait honneur, & des morceaux de pathétique & de sentiment, que *Massillon* n'eût pas désavoués. Le caractere dominant de son style, est la véhé-

mence, sans que la chaleur qui l'anime, nuise à la vérité des mouvemens & aux couleurs touchantes de l'onction & de la sensibilité. Il a encore un mérite qui le distingue bien avantageusement de ses Confreres : plus occupé de la Morale chrétienne, que du Dogme & de la Controverse, il ne s'est jamais permis, contre le Pape & l'Eglise, aucune de ces déclamations puériles & indécentes, dont les Temples Protestans ont si souvent retenti. Ces qualités ont vraisemblablement procuré aux *Sermons* de *Saurin* l'honneur de figurer assez souvent dans les Chaires Catholiques : bien de nos Orateurs ont cru ne pouvoir mieux faire, que d'en débiter des lambeaux & quelquefois des Discours entiers.

2. SAURIN, [*Bernard-Joseph*] Avocat, de l'Académie Françoise, né à Paris en 17..

Le succès de *Béwerley* ne prouve autre chose que la corruption des idées, du goût, & des mœurs du Siecle. Le Poëte

eût beaucoup mieux fait de continuer d'exercer ses talens à composer des Tragédies dans le goût de son *Spartacus*, & des Comédies semblables à ses *Mœurs du temps*, que de faire paroître sur le Théatre des Traductions plus dignes de plaire à des Canibales, qu'à des Peuples policés. La Scene & les Spectateurs raisonnables rejetteront toujours avec horreur ces caracteres outrés & démoniaques, qu'on ne porte à l'excès, que par l'impossibilité de saisir & de peindre les passions dans le juste point de vue où l'on doit les présenter.

Quoique le caractere de *Spartacus* soit susceptible du même reproche, que le développement de la Piece soit brusque, la versification rude & seche; quoique la Comédie des *Mœurs du temps* soit écrite d'un ton plus maniéré que piquant, qu'elle ressemble, pour le fond, l'intrigue & la morale, à l'*Ecole des Bourgeois* de l'Abbé *d'Allainval*; ces deux Pieces sont néanmoins préférables à bien d'autres qui n'ont eu pour elles qu'un moment de

séduction, & n'ont plus reparu dès que les ressorts de la cabale qui les faisoit valoir ont été usés. Le Public revoit au contraire ces deux-ci avec plaisir.

Les Epîtres & les autres petites Poésies de M. *Saurin*, ne sont distinguées de celles qui nous inondent tous les jours, que par quelques traits de chaleur & de facilité, qui ne les exceptent pas de la réprobation commune.

On sait que ce Poëte est fils de *Joseph Saurin*, de l'Académie des Sciences, qui n'a rien de commun avec le précédent, que d'avoir été Ministre comme lui. Ce M. *Saurin* n'est aujourd'hui connu que par l'Histoire des fameux Couplets & par l'Apologie que M. de *Voltaire* a prétendu faire de sa conduite. Il paroîtra singulier que cet Apologiste, après avoir employé tant de raisonnemens pour le justifier, parle ensuite de sa conversion, de maniere à donner une idée peu favorable de sa droiture. Il ne craint pas de dire nettement qu'elle ne fut qu'un trait d'hypocrisie. Selon lui, le Ministre Protestant se joua de l'E-

vêque de Meaux, *qui crut*, dit-il, *avoir converti un Ministre, & qui ne fit que servir à la fortune d'un Philosophe.*

Que pensera-t-on de la Philosophie, si elle inspire de semblables détours ? Un Philosophe est donc, de l'aveu de M. de *Voltaire*, un être versatil, souple, artificieux, toujours prêt à profiter des circonstances, à quitter le masque, à le reprendre, dès que les métamorphoses peuvent *servir à sa fortune ?*

Quand le trait seroit vrai, ce dont on peut douter, M. de *Voltaire*, en qualité d'ami de M. *Saurin*, n'auroit pas dû l'avancer ; & M. *Saurin*, en fils jaloux de l'honneur de son pere, auroit dû réclamer contre une aussi odieuse imputation.

SAUTEL, [*Pierre-Juste*] Jésuite, né à Valence en Dauphiné, en 1613, mort à Tournon en 1662.

De tous les Poëtes Latins modernes, il est celui dont la versification approche le plus de celle d'*Ovide.* Le seul défaut qu'on puisse lui reprocher, est d'être encore plus

diffus que son modele. Son génie heureux & facile, qui savoit se plier à tout, le rendit trop indulgent à lui-même ; il auroit dû se défier de la grande facilité, qui l'entraîne sans lui permettre ni le choix ni la correction ; de l'intempérance d'idées, qui s'appesantit sur un sujet & ne le quitte qu'après l'avoir épuisé. Il est un art de tout dire sans tout exprimer ; cet art est le grand moyen de plaire & d'attacher : le P. *Sautel* ne le connoissoit pas. L'*Année sacrée* n'est qu'un Recueil de pieuses Epigrammes sur toutes les Fêtes de l'année, où le Poëte ennuie le Lecteur par une fécondité à laquelle on préféreroit plus volontiers la sécheresse. Il en est de même de l'étonnant volume de Vers qu'il a eu le courage de composer sur *la Madeleine*.

Il s'en faut bien que son Recueil, connu sous le titre de *Jeux poétiques*, mérite les mêmes reproches ; aussi est-ce son meilleur Ouvrage. L'invention des sujets, les graces de la narration, la douceur du coloris, le choix des termes, l'aisance de la versification, forment de ces petits

Poëmes autant de chef-d'œuvres. Dans le premier, dont le ſujet eſt une Mouche qui ſe noye dans du lait, on eſt étonné de trouver réunis, ſous un argument auſſi mince, la variété des détails à la fraîcheur des peintures & à la délicateſſe de la morale. Celui où il repréſente un eſſaim d'Abeilles diſtillant du miel dans le carquois de l'Amour, offre une des plus jolies allégories qu'on puiſſe oppoſer aux Anciens. On eſt en droit d'en dire autant de preſque toutes les autres Pieces, & de reconnoître dans le Pere *Sautel* toutes les parties du Poëte agréable, ſi on en excepte la préciſion. Les jeunes gens peuvent le lire pour féconder leur imagination. Des idées riantes, des penſées délicates, des expreſſions pleines d'aiſance & de douceur, ſont propres à faire naître dans leur eſprit cette aménité qui fait le charme du ſtyle. Ils doivent chercher ailleurs des modeles de goût & d'une ſage ſobriété.

SAUTREAU DE MARSY, [*Claude-Sixte*] né à Paris en 1740.

Lorſqu'on voulut ſavoir quel étoit le plus ſage des Grecs, on conſulta l'Oracle de Delphes, qui répondit que c'étoit *Socrate.* Si cet Oracle ſubſiſtoit encore, auroit-on beſoin de le conſulter pour ſavoir quel eſt le plus mince de nos Littérateurs? Il ſemble que M. *Sautreau* ait ambitionné cette diſtinction; il a voulu que ſon *Almanach des Muſes* décidât abſolument la queſtion en ſa faveur. Ce petit Recueil de fadeurs, qui paroît réguliérement au premier jour de l'an, avec les nouveaux joujoux, les dragées & les oranges, a été long-temps un dépôt de niaiſeries & de préſomption, ſur-tout dans les Notes qui l'illuminoient. Le cri public a forcé le Rédacteur à ſupprimer ſes Notes, mais n'a pu lui inſpirer le diſcernement néceſſaire pour faire un bon choix.

M. *Sautreau* a compoſé un *Eloge de Charles V*, pluſieurs *Lettres*, & quelques Ouvrages polémiques qui ne l'élevent point au deſſus du peuple de nos Littérateurs, mais où l'on rencontre des réflexions morales & littéraires qui annoncent l'Homme inſtruit & poli.

SAUVIGNY, [*Edme* DE] ancien Lieutenant de Cavalerie, Censeur de la Police, de l'Académie de Rouen, né en Bourgogne en 17..

Si, pour seconder sa verve vraiment tragique, il eût eu soin d'étudier plus à fond les regles de la Tragédie, de s'attacher à la vraisemblance, de ne point forcer les caracteres, il se seroit procuré des succès mieux mérités & plus solides. *Hirza*, ou *les Illinois*, se soutient encore sur le Théatre; mais *Socrate* n'a fait qu'y paroître, parce qu'il manque des qualités essentielles à une Tragédie. On s'abuse que de prétendre racheter par la chaleur de la versification, par quelques traits de profondeur & d'énergie dans les sentimens, le défaut d'intérêt & de combinaison dans la conduite d'une Piece.

La Comédie du *Persifleur* mériteroit aussi des reproches du côté de l'intrigue & de l'action; mais la finesse avec laquelle l'Auteur a saisi ce caractere si délié dans ses nuances, l'agrément des détails, la gaieté & la vérité des tableaux, la pein-

ture des travers de nos mœurs, & surtout l'aisance de la versification, lui obtiendront grace aux yeux des connoisseurs, & justifieront le succès dont cette Piece a joui.

Les petites Poésies de M. de *Sauvigny* n'ont pas les mêmes droits à l'indulgence ; elles manquent de naturel, & sentent trop le travail : à cela près, ses *Lettres philosophiques* & ses *Odes anacréontiques* offrent de l'esprit, de la finesse, & quelquefois de la sensibilité. Ce Poëte a de plus le mérite très-estimable d'avoir dédaigné dans ses Ouvrages le vernis philosophique, & de s'être élevé contre les Philosophes, dont les » Ouvrages, dit-il, ne peuvent » servir que de trophée à l'extravagance » humaine. Il n'est point de systême, » ajoute-t-il, tel absurde & ridicule qu'on » puisse se le figurer, que des Philosophes » anciens n'aient imaginé, & qui n'ait » trouvé des Partisans pour les soutenir. » Notre Siecle, en cela, a la gloire de » le disputer aux Anciens «. Ce zele, qui prouve son bon esprit, autant que

son discernement, l'a privé, selon toute apparence, des éloges qu'on lui eût prodigués, comme à tant d'autres, s'il se fût enrôlé sous les étendards de la Philosophie; mais ces louanges, aussi suspectes qu'éphémeres, sont peu propres à exciter les regrets d'une ame honnête. Il en a mérité d'ailleurs de très-justes & de très-flatteuses par sa petite *Histoire des Amours de Pierre le Long & de Blanche-Bazu.* Ce Roman, écrit dans le style & selon les mœurs des Siecles de franchise & de naïveté, est un chef-d'œuvre dans son genre. Il annonce dans l'Auteur, du sentiment, de la délicatesse, de l'enjouement, & a causé un plaisir universel, en ressuscitant un langage qui aura toujours son prix, aux yeux de ceux qui n'ont pas perdu le caractere François.

SCALIGER, [*Joseph*] né à Agen en 1549, mort à Leyde en 1609; un de ces Erudits, dont tout le mérite consiste à réformer des dates, à commenter des Auteurs, à obscurcir des passages à force de

vouloir les éclaircir, à disserter sur des mots, à savoir médiocrement plusieurs Langues, & sur-tout à dire savamment des injures.

Ses Ouvrages de Littérature ne valent pas, à beaucoup près, ceux de *Jules-César Scaliger*, son pere, dont nous ne parlons pas, parce qu'il appartient plutôt à l'Italie qu'à la France : celui-ci nous a laissé, entre autres, un assez bon Traité sur la Poétique. Son fils composa plus de Libelles que d'Ouvrages purement littéraires ; son style, en général, est de la derniere bassesse. Il n'est point d'infamie qu'il n'impute à ses rivaux & à ses ennemis. Les Epithetes de *sot*, de *fat*, d'*ignare*, de *bête*, de *rûstre*, de *fripon*, de *voleur*, de *scélérat*, ne coutoient rien à sa plume, trempée ou dans le fiel ou dans la boue. Son amere grossiéreté s'étendoit sur les Auteurs morts comme sur les vivans. Il appeloit *Origène* un *rêveur*, *S. Justin* un *imbécille*, *S. Jérôme* un *ignorant*, *S. Chrysostôme* un *orgueilleux*, *S. Basyle* un *superbe*, *S. Thomas d'Aquin*

un *pédant*, les Luthériens des *barbares*, & tous les Jésuites des *ânes*. Avec des expressions si heureuses, pouvoit-il espérer de se faire bien des partisans parmi les personnes dont les suffrages ne s'accordent qu'à la raison & à l'honnêteté? Les Auteurs qui ont imité dans la suite un semblable langage, ne doivent-ils pas craindre le mépris de la Postérité? Car enfin, la grossiéreté du Siecle où *Scaliger* écrivoit, le rend, en quelque sorte, moins odieux, & la politesse du nôtre ne peut servir qu'à rendre ses imitateurs plus condamnables.

SCARRON, [*Paul*] né à Paris en 1610, & non en 1598 ou 1601, comme plusieurs Auteurs l'ont avancé, mort en 1660.

Il a eu beaucoup de succès dans un genre qui n'en méritoit aucun: ce n'est pas la peine d'être supérieur dans des bizarreries que le bon goût proscrit. Malgré cela, son *Virgile travesti* trouve encore des Lecteurs dans ceux qui, pour se

distraire, veulent bien en lire cinquante Vers de suite; car il n'est pas possible d'aller au delà. Une Poésie qui ne vit que de mots bas, d'expressions triviales, de pensées grotesques, de peintures puériles, n'est pas propre à amuser long-temps. Ce Burlesque étoit la manie dominante avant que *Boileau* eût éclairé les Esprits & réformé le Goût. Il n'eut besoin que d'élever la voix & de faire entendre la raison, pour enlever aux *Dulot*, aux d'*Assoucy*, &c. leurs sots Admirateurs; *Scarron* même eût été compris dans la proscription, sans les pensées naïves, les expressions ingénieuses & la gaieté qui échappent par intervalles à sa Muse bouffonne. *Le Roman comique* est le seul de ses Ouvrages qui soit d'une plaisanterie agréable & continue; les caracteres en sont originaux, les détails facétieux, la narration piquante; il est écrit aussi purement que les *Provinciales*, & n'a pas peu contribué, comme elles, à la perfection de notre Langue. Ceux qui se plaindroient qu'on ait prodigué tant d'esprit & d'imagination

sur

ſur un ſujet auſſi mince que la Vie des Comédiens, ne ſavent peut-être pas que l'arme du ridicule étoit déjà néceſſaire du temps de *Scarron*, pour corriger l'extravagance & abattre l'orgueil de ces Meſſieurs.

1. SCUDERY, [*George* DE] Gouverneur de Notre-Dame de la Garde, de l'Académie Françoiſe, né au Havre de Grace en 1603, mort à Paris en 1667, eſt celui à qui *Boileau* adreſſoit autrefois ces Vers:

Bienheureux *Scudery*, dont la fertile plume,
Peut tous les mois, ſans peine, enfanter un volume.
Tes Ecrits, il eſt vrai, ſans art & languiſſans,
Semblent être formés en dépit du bon ſens:
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puiſſe dire,
Un Marchand pour les vendre, & des ſots pour les lire.

Il méritoit ces traits de ſatire par l'abus qu'il fit de ſa facilité pour écrire, ſoit

en Vers, soit en Prose. Quand on a composé seize Pieces de Théatre, un Poëme immense [celui d'*Alaric*], des Discours politiques en grande quantité, des Histoires, des Romans, des Traductions, sans compter une infinité d'autres Ouvrages, il est bien difficile d'être irréprochable du côté du jugement & du style. Nous ne prétendons pas dire que *Scudery* soit un mauvais Ecrivain, comme l'assure un peu trop décidément M. *Palissot*: sa Tragi-Comédie, intitulée *l'Amour tyrannique*, que le Poëte *Sarasin* compare à tout ce qu'il y avoit alors de plus parfait, ne mérite pas le grand succès qu'elle eut dans le temps qu'on la donna, mais elle ne mérite pas non plus le mépris qu'on en fait à présent; ses *Observations sur le Cid* sont au dessus de toutes les Critiques de son Siecle, sans en excepter celle de *Barbier d'Aucourt*. Parce que *Scudery* aura dit dans une Epître Dédicatoire à M. le Duc de *Montmorency*, pour lui marquer qu'il est le premier de sa famille qui se soit fait Auteur: *Je suis sorti*

d'une Maison où l'on n'a jamais eu de plume qu'au chapeau ; parce que son Poëme d'*Alaric* aura commencé par ce Vers :

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.

parce que le premier de nos Satiriques l'aura tourné en ridicule ; parce que *Chapelle* & *Bachaumont* auront plaisanté avec esprit sur son Gouvernement de Notre-Dame de la Garde : il ne s'ensuit pas qu'on doive oublier tout le mérite qu'il avoit, à plusieurs égards. Voici un trait de générosité qui l'emporte même sur la gloire des talens.

Scudery avoit dédié *Alaric* ou *Rome vaincue*, à *Christine*, Reine de Suede, qui comptoit parmi ses Ancêtres le Héros de ce Poëme. Cette Princesse lui destinoit une chaîne d'or de dix mille francs, à condition qu'il retrancheroit de cet Ouvrage les louanges qu'il y donnoit au Comte de *la Gardie*, qu'elle avoit disgracié. *Scudery* osa déclarer que des présens plus riches encore ne le détermineroient jamais à cette lâche complaisance : *Quand*

la chaîne d'or, dit-il, *seroit aussi pesante que celle dont il est fait mention dans l'Histoire des Incas, je ne détruirois jamais l'autel où j'ai sacrifié. Christine* ne lui donna rien, & ce n'est pas le plus beau trait de la vie de cette Princesse.

Virgile n'avoit pas été si généreux que *Scudery*. On sait qu'il retrancha de ses Géorgiques l'éloge de *Gallus*, son ami, qu'*Auguste* avoit disgracié. Tel Poëte qui se croît un *Virgile*, n'en a souvent imité que la foiblesse, parce qu'il est aussi difficile de faire de bons Poëmes que de grands sacrifices.

2. SCUDERY, [*Madelaine* DE] sœur du précédent, de l'Académie des *Ricovrati*, née au Havre de Grace en 1607, morte à Paris en 1701.

Le malheur d'avoir trop écrit, comme son frere, lui attire aujourd'hui un mépris injuste. Il est certain qu'il y a des longueurs assommantes dans ses Romans, qui forment une quarantaine de volumes énormes. Si on considere cependant que

le goût n'étoit pas encore formé lorsqu'elle écrivoit ; que tel de ses Romans annonce lui seul plus d'esprit, d'imagination, & de connoissances, que le très-grand nombre de ceux dont on a inondé le Public depuis quelques années ; qu'on trouve dans *Clelie* & dans *Artamene* des traits d'une délicatesse & d'une supériorité qui feroient honneur à nos plus *sensibles* Ecrivains ; on conviendra que les défauts ne doivent pas rendre aveugle sur les bonnes qualités. Si l'imagination est, après le génie, le premier mérite des Gens de Lettres ; Mlle de *Scudery* a sujet de se plaindre de l'oubli où elle est tombée. Elle a eu non seulement le mérite d'inventer, mais celui d'une érudition qui la place parmi nos Femmes savantes, immédiatement après Madame *Dacier*. Il est aisé de juger, par les dix volumes de ses *Entretiens*, qu'elle avoit, pour le moins, autant de savoir que de fécondité, de métaphysique, de politesse ancienne, & de babil.

SÉDAINE, [*Michel-Jean*] de l'Académie d'Auxerre, né en 17..

Peu d'Auteurs dramatiques ont eu une destinée aussi singuliere. Heureux dans la représentation de ses Pieces, la lecture devient pour elles un poison mortel. La raison de cette différence de fortune sur un même objet, est assez sensible: M. *Sédaine* s'est plus attaché à peindre aux yeux qu'à l'esprit, & il faut convenir qu'il y a parfaitement réussi. Quelques situations, quelques traits de sentiment, une pantomime aussi adroitement ménagée qu'il est possible de le faire, peuvent amuser quelques instans le Spectateur, mais sont entiérement perdus pour le Lecteur, à qui rien ne fait plus illusion.

D'après ce principe, les lauriers de M. *Sédaine* ne dureront que tant qu'on jouera ses Pieces, parmi lesquelles le Public a distingué *Rose & Colas*, *On ne s'avise jamais de tout*, *le Roi & le Fermier*, *le Déserteur*, plus amusantes par quelques Ariettes, heureusement mises en musi-

que, que par le fond de l'intrigue & l'intérêt des caracteres.

Il n'a pas été aussi heureux sur le Théatre de l'Opéra, où sa *Reine de Golconde* a paru très-inférieure à l'*Aline* de M. le Chevalier de *Boufflers*, qui lui en a fourni le sujet.

La Scene Françoise ne lui doit encore que le *Philosophe sans le savoir*, qu'on peut dire être tous les jours applaudi sans savoir pourquoi. En effet, ce Drame ne répond ni à son titre, ni aux regles du Théatre. Il est assez difficile d'en définir les caracteres; celui du Philosophe sur-tout est rempli de bizarreries, d'invraisemblances, & de puérilités. De petits détails, de petits moyens, de petits sentimens, de petites peintures, de petites simagrées, sont les seuls ressorts qui en composent tout le mérite. Malgré cela, le Peuple en est extasié, & se plaît à le voir souvent représenter. On ne doit pas lui envier ce plaisir, en attendant que nous ayons des Auteurs plus capables de l'amuser, sans lui faire illusion.

M. *Sédaine* eſt beaucoup plus agréable dans ſes petites Poéſies. Quoi qu'en diſent les Critiques, l'*Epître à mon Habit*, pluſieurs de ſes autres Epîtres, & quelques-unes de ſes Chanſons, auront toujours de l'agrément, du ſentiment, & de la gaieté.

SEGAUD, [*Guillaume*] Jéſuite, né à Paris en 1674, mort dans la même ville en 1748.

Ses *Sermons*, imprimés pluſieurs fois en ſix volumes *in*-12, ne le placent pas, à la vérité, parmi les Prédicateurs du premier ordre, mais fort au deſſus de tous les Orateurs Chrétiens de nos jours. Leur caractere dominant eſt une onction pénétrante, qui diſpoſe l'ame à profiter de la Morale évangélique : cette onction eſt toujours accompagnée d'élégance & quelquefois de force ; mais une éloquence douce & ſenſible en eſt le principal reſſort. C'eſt dommage que ces Diſcours ne ſoient pas tous égaux ; il y a une ſi grande différence entre eux, qu'on auroit peine à croire qu'ils ſoient de la même main, ſi la tou-

che de l'Auteur ne s'y faiſoit ſentir par intervalles. Les talens du P. *Ségaud* n'étoient pas ſans doute propres à traiter toutes les matieres ; le P. *Berruyer*, ſon Editeur, auroit dû s'en appercevoir, & ne donner au Public que ce qui étoit digne de la réputation de ce Prédicateur, dont la modeſtie & la piété égaloient le mérite.

SÉGRAIS, [*Jean-Renaud*] de l'Académie Françoiſe, mort à Caen, ſa patrie, en 1701, âgé de 76 ans.

Deſpréaux n'a pas cru pouvoir mieux caractériſer ſes talens, que par ce Vers,

Que *Segrais*, dans l'Eglogue, enchante les forêts.

Cet éloge ne paroîtra point exceſſif, ſi on fait attention que *Ségrais*, encore aujourd'hui, eſt preſque le ſeul de nos Poëtes qui ait réuſſi dans le genre paſtoral. Il a traité l'Idylle & l'Eglogue avec cette ſimplicité naturelle, mais noble & décente, qui leur convient. Sa diction eſt pure,

ſa verſification coulante : les figures qu'il emploie ſont analogues aux perſonnages qu'il fait parler. Il a ſu, par-deſſus toutes choſes, peindre ces paſſions tempérées, ces inclinations douces, ces goûts ſenſibles, cette charmante ingénuité, ces petites inquiétudes, qui caractériſent les mœurs des Bergers. Rien n'eſt plus rare que d'aſſortir les penſées & le ſtyle aux ſentimens & au caractere des perſonnages qu'on introduit. La plupart de nos Poëtes bucoliques font parler les Bergeres comme des petites Maîtreſſes qui débitent des ſentences galantes ſous des expreſſions recherchées. Ils ont beau les faire entretenir de moutons, de chiens & de houlettes, le raffinement du reſte de leur diſcours les décele & les trahit. *On voit la tête d'une Coquette ſur les épaules d'une Payſanne*, comme le dit fort bien un Auteur * peu connu. *Ségrais* a évité cet écueil ; les idées, les ſentimens, les expreſſions de ſes Bergers ſont analogues

---

* M. *Foſſé*, Avocat.

à l'ingénuité de leurs mœurs ; ils sont tendres, naïfs, & non Métaphysiciens. C'est sur-tout en cela qu'on peut le regarder comme un des meilleurs modeles de Poésie pastorale, quoique la chaleur du sentiment n'anime pas toujours ses Interlocuteurs.

Sa Traduction en Vers des Géorgiques & de l'Enéide, est très-inférieure à ses Eglogues & à ses Idylles ; aussi n'étoit-ce pas son genre. Il n'est pas donné à tous les Poëtes de dire, avec autant de vérité que *Virgile : Cecini pascua, rura, duces.*

Ségrais écrivoit assez bien en Prose, comme on peut en juger par ses *Nouvelles Françoises*, aussi bien que par *Zaïde & la Princesse de Clèves*, Romans auxquels il a eu plus de part que Madame de *la Fayette.*

SÉGUI, [*Joseph*] Abbé, de l'Académie Françoise, né à Rhodez en 1689, mort en 1761.

On chercheroit en vain, dans ses Panégyriques & ses Oraisons funebres, ces

traits d'une éloquence sublime, si familiers aux Grands Maîtres. En revanche, tous ces Discours sont écrits avec une noblesse & une élégance qui les rendent dignes de tous les sujets qu'il a traités. On convient généralement que son *Panégyrique de Saint-Louis* est un des meilleurs qui aient été prononcés à l'Académie Françoise. Il ne faut que le lire, pour juger que M. l'Abbé *Ségui* auroit pu être un grand Orateur, s'il eût eu autant de chaleur & de sentiment qu'il avoit de correction & de facilité. Nous ne parlons pas de ses Poésies : nous dirons seulement qu'elles n'annoncent aucune prétention, modestie assez rare parmi les Poëtes médiocres.

SELIS, [*N.*] ancien Professeur d'Eloquence, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres d'Amiens, né en 17..

Ses Poésies offrent de l'esprit & de la facilité, & sa Traduction des *Satires de Perse* avec des Remarques, lui donne le droit de figurer parmi les Traducteurs qui ont su réunir le mérite de l'élégance &

celui de la fidélité à rendre le sens de l'original.

SÉNAULT, [*Jean-François*] Général de l'Oratoire, né à Anvers en 1599, mort à Paris en 1671.

» Ce Prédicateur fut, à l'égard du P. » *Bourdaloue*, dit M. de *Voltaire*, ce » que *Rotrou* est pour *Corneille*, son » prédécesseur, & rarement son égal «. Il faut avouer cependant qu'il ne contribua pas peu à purger la Chaire du phébus & du verbiage qui y régnoient de son temps. Outre ses *Sermons*, qu'on ne lit plus, malgré l'utilité qu'on en pourroit retirer, nous avons encore de lui beaucoup d'autres Ouvrages, tels qu'un *Traité de l'usage des passions*, un autre *du Devoir du Souverain*, &c.; Productions également oubliées.

SÉNECÉ ou SÉNEÇAI, [*Antoine* BAUDERON DE] premier Valet de Chambre de la Reine *Marie-Thérese*, femme de *Louis XIV*, né à Mâcon en 1643, mort dans la même ville en 1737.

Le Conte du *Kaimac*, la plus saillante de ses Pieces, est précisément celle qu'on a oubliée dans le Recueil de ses Poésies. Ce Conte, écrit d'un style aussi singulier qu'agréable, est, selon M. de *Voltaire*, un exemple, qui montre qu'on peut très-bien conter d'une autre maniere que *Lafontaine*. Les autres Poésies de M. de *Sénecé*, qui, pour la plupart, consistent dans des Epigrammes, offrent quelquefois des beautés neuves, & un style piquant, fruit agréable du tour original de son imagination qu'il avoit reçu de la Nature. La versification en est cependant beaucoup trop négligée.

Cet Auteur a laissé des *Mémoires* sur la Vie du Cardinal de *Retz*, très-recherchés, malgré l'originalité de ceux que le Cardinal a écrits lui-même.

SÉRAN DE LA TOUR, [*N.*] Abbé, Littérateur beaucoup plus estimable que bien d'autres beaucoup plus connus que lui. Il a eu la modestie de ne pas mettre son nom à ses Ouvrages; raison pour la-

quelle il eſt ſans doute moins renommé que nos Faiſeurs actuels de Contes, d'Hiſtoriettes & de Poétiques. Ses Hiſtoires d'*Epaminondas*, de *Scipion*, de *Philippe*, de *Catilina*, qui forment autant d'Ouvrages ſéparés, ſont écrites avec nobleſſe & avec intérêt. Les *Amuſemens de la Raiſon* ont beaucoup de ſuccès, & ſont ſupérieurs à ſes Hiſtoires. Nous citerons encore ſon *Parallele de la conduite des Carthaginois à l'égard des Romains*. Cet Ouvrage décele un homme qui a ſu bien lire l'Hiſtoire, & démêler le reſſort des paſſions & de la politique. On a auſſi de lui un Livre ſur l'*Art de ſentir & de juger en matiere de Goût*, dont l'objet eſt de faire connoître en quoi conſiſte le Goût qui crée, qui juge, qui admire le vrai & le beau dans les Ouvrages d'eſprit, dans les Sciences, les Arts, & les Productions de la Nature. Quoique cette matiere ait été ſouvent rebattue, l'Auteur y fait ſentir une ſagacité, & y annonce une méthode qui rend ſes obſervations utiles. On y trouve même des rapports qui n'avoient point été ap-

perçus, quelques idées neuves, le tout présenté d'un ſtyle auquel on ne peut reprocher que d'être quelquefois obſcur & traînant; ce qui ſeroit deux défauts conſidérables, s'ils étoient continuels.

SERMENT, [*Louiſe-Anaſtaſie*] née à Grenoble; morte à Paris en 1692.

Elle cultiva les Muſes Latines & Françoiſes avec aſſez de ſuccès, pour mériter d'être citée parmi la foule des Eſprits qui ont honoré le Siecle dernier par leurs talens. Les Auteurs les plus célebres rechercherent ſa ſociété, & célébrerent à l'envi ſon mérite. *Corneille*, *Quinault*, *Pavillon*, la conſultoient ſur leurs Ouvrages; &, s'il faut en croire ce dernier, l'Auteur d'*Armide* éprouva pour elle une tendreſſe qu'elle partagea ſans ſcrupule, quoique *Quinault* fût marié.

Les Ouvrages de cette Demoiſelle conſiſtent dans pluſieurs Pieces de vers & quelques Lettres en proſe, inſérées pour la plupart dans le Recueil des Pieces Académiques, publié par le ſieur *Guyonnet*

de Vertrou. Les vers qu'elle fit peu d'instans avant sa mort, peuvent donner une idée de sa versification & des sentimens de sa philosophie. Il faut remarquer qu'elle étoit tourmentée par un cancer quil ui rendoit la vie insupportable :

Bientôt la lumiere des Cieux
Ne paroîtra plus à mes yeux.
Bientôt quitte envers la Nature,
J'irai dans une nuit obscure
Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil.
Je ne me verrai plus, par un triste réveil,
Exposée à sentir les tourmens de la vie.
Mortels, qui commencez ici-bas votre cours,
Je ne vous porte point d'envie,
Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours.
Viens, favorable Mort, viens briser des liens,
Qui, malgré moi, m'attachent à la vie ;
Frappe, seconde mon envie ;
Ne point souffrir est le plus grand des biens.
Dans ce long avenir, j'entre l'esprit tranquille ;
Pourquoi ce dernier pas est-il tant redouté ?
Du Maître des Humains l'éternelle bonté,
Des malheureux Mortels est le plus sûr asile.

SERRE, [*Jean* PUGET DE LA] né à Toulouse vers l'an 1600, mort en 1666.

Morbleu ! *la Serre* eſt un charmant Auteur !

Boileau auroit pu ſe diſpenſer de s'égayer à ſes dépens ; *la Serre* entendoit la raillerie, & ſavoit ſe rendre juſtice de bonne foi. *Je vous ai bien de l'obligation*, diſoit-il un jour à un plat Ecrivain de ſon temps, *ſans vous je ſerois le dernier des Auteurs*. Une autre fois, ayant aſſiſté aux Conférences que *Richeſource* faiſoit ſur l'Eloquence, après l'avoir entendu, il courut l'embraſſer : *Ah ! Monſieur*, lui dit-il, *depuis vingt ans j'ai bien débité du galimatias ; mais vous venez d'en dire plus en une heure, que je n'en ai écrit en toute ma vie. Je conviens*, diſoit-il encore dans une autre circonſtance, *que mes Ouvrages ſont mauvais, mais du moins ils m'ont enrichi ; avantage inconnu aux autres Auteurs.*

Du temps de *la Serre*, on ne s'étoit pas ſans doute auſſi fort perfectionné qu'aujourd'hui dans les combinaiſons typographiques. La plupart des Auteurs d'à préſent ne ſont plus ſi dupes ; ils ſavent dans la plus grande préciſion ce qu'un volume doit rendre ; cet objet paroît plus les tou-

cher que celui de la gloire. C'est à ce noble zele qu'on doit tant de Dictionnaires, tant d'Abrégés, tant de Compilations informes, qui couvrent le Royaume d'un déluge de papier, & qui finiront par réduire les Sciences & les Arts à des notions imperceptibles, à force de les resserrer dans de petits articles.

La Serre eut du moins le mérite d'être Auteur original, quoiqu'on puisse dire que ce fût dans le genre le plus mince & le plus pitoyable. Son *Secrétaire de la Cour* eut cinquante éditions, & n'en méritoit pas une. On sait que ce Livre est un amas, un magasin de formules de Lettres & de Complimens, sur toutes sortes de sujets, où le Peuple croit encore aujourd'hui trouver un modele du style épistolaire. Un tel exemple est bien propre à démontrer qu'un Auteur ne doit pas toujours citer, pour preuve de la bonté de ses Ouvrages, le nombre des éditions qu'ils ont eu. Le *Dictionnaire de Cuisine* est beaucoup plus répandu que celui de l'Académie.

SERRES ou SERRANUS, [*Jean* DE] Ministre Protestant, né en Languedoc en 1538, mort en 1598, est un de ces Savans en *es* ou en *us*, dont on auroit oublié le nom, comme on a oublié leurs Ouvrages, si quelques charitables Lexicographes n'avoient eu l'indulgence de les placer dans leur Légende. Celui-ci a fait plusieurs Livres de Controverse, de Métaphysique, & d'Histoire, auxquels il survécut, quoiqu'il ne soit pas mort dans un âge avancé. Ces Ouvrages firent du bruit dans leur temps, par la quantité de mensonges, de traits satiriques, & d'erreurs qu'ils renfermoient. Etoit-ce la peine d'écrire?

SERVAN, [*N.*] ancien Avocat Général au Parlement de Grenoble, né en 17..

Son éloquence s'est déployée dans trois ou quatre occasions où elle s'est montré avec éclat. Une sage Philosophie, une Jurisprudence profonde, l'énergie du style, & la vivacité de l'expression, distinguent principalement la plume de ce Magistrat,

capable de traiter avec dignité, intérêt, & nouveauté, les plus importantes matieres. Son *Discours sur les Mœurs* fait augurer avantageusement, & désirer avec avidité l'Ouvrage plus étendu sur le même sujet, dont il n'est que le frontispice. Cet empressement est d'autant mieux fondé, qu'on trouve dans ce Discours des observations judicieuses, des vûes patriotiques, & des tableaux frappans. On est en droit d'espérer que le goût plus exercé de l'Auteur resserrera davantage son élocution quelquefois diffuse, & en écartera certaines métaphores outrées & captieuses, si l'on peut se servir de ce terme, qui, sans rendre la pensée plus vive, n'y jettent qu'un éclat plus éblouissant que lumineux. La raison & la vérité dédaignent toute parure recherchée, & le ton de la vraie Philosophie est ennemi de tout ce qui peut sentir l'emphase & la prétention.

SÉVIGNÉ, [*Marie* DE RABUTIN, Marquise DE] née en 1626, morte en 1696. Elle est dans le genre épistolaire ce que

Lafontaine est dans le sien, négligée & originale. On s'est souvent efforcé d'imiter son style, & elle a encore ceci de commun avec notre Fabuliste, d'être inimitable comme lui. Le mérite de ses *Lettres*, qu'on lit toujours avec un nouveau plaisir, ne consiste pas dans un étalage d'esprit ou dans une emphase de sentiment, comme celui d'une infinité d'Auteurs qui nous ont donné des volumes d'Epîtres, sans approcher en aucune façon du naturel, de l'aisance, de la délicatesse, du sel, & de l'agrément, qui présidoient à tout ce que Madame de *Sévigné* écrivoit. La maniere noble & variée, dont elle exprime sa tendresse pour sa fille, n'empêche pas qu'on ne s'apperçoive de la répétition trop fréquente de ce sentiment; mais elle la fait pardonner, & jamais les redites ne furent plus agréables & plus intéressantes. Si l'expression de la sensibilité inépuisable de son cœur paroît quelquefois emprunter le langage de l'esprit, ce n'est que pour produire de ces traits fins & délicats, fruit d'une imagination tendre

& vive, & rendus dans un ſtyle qui peint & anime tout. Les anecdotes curieuſes, les particularités intéreſſantes, les applications ingénieuſes, prennent, ſous ſa plume, une tournure & des graces qui la rendent le modele & le déſeſpoir de ceux qui voudroient tenter de l'imiter. Elle a l'art de faire partager tous ſes ſentimens à ſon Lecteur; on rit ou l'on s'afflige avec elle, on adopte ſes intérêts, on ſouſcrit à ſes louanges & à ſes cenſures, on applaudit aux jugemens qu'elle porte ſur les plus célebres Auteurs de ſon Siecle; mais on ne croit pas toujours ſes prédictions, ſur-tout quand elle dit de *Racine*, qu'on s'en dégoûtera comme du Café. On ne s'eſt dégoûté ni de l'un ni de l'autre, mais bien des Tragédies de *Pradon*, qu'elle protégeoit; ce qui prouve combien les ſéductions de Société ſont exceſſives, & principalement dans l'eſprit des femmes.

L'originalité & la grace qu'elle a dans ſes Ecrits, elle les avoit dans ſa converſation. Un jour, entendant un *Credo* en

musique, elle s'écria tout haut : *Ah ! que cela est faux !* & ajouta tout de suite: *C'est du chant que je parle.*

SILHOUETTE, [*Etienne* DE] Maître des Requêtes, ancien Contrôleur Général, né à Limoges en 1709, mort en 1767.

Les Places qu'il a remplies semblent avoir trop fait oublier son mérite littéraire. Il est cependant peu de Littérateurs qui ne se tinssent honorés de ce qui est sorti de sa plume. L'*idée générale du Gouvernement Chinois*, les *Réflexions politiques sur les plus grands Princes*, la *Lettre sur les transactions du Regne d'Elisabeth*, & sur-tout ses *Traductions* des Essais de *Pope* sur l'Homme & sur la Critique, ne peuvent être que des Productions d'un esprit pénétrant, étendu, lumineux, & cultivé. Son style est en même temps celui d'un homme qui connoît sa Langue & sait en faire usage, avec autant de noblesse que de simplicité. Son mérite fut encore relevé par une

une piété ſincere, tendre & ſolide fruit du bon uſage de ſes lumieres; elle fit ſa reſſource dans ſa retraite, & donne un nouveau prix à ſes talens.

SIRMOND, [*Jacques*] Jéſuite, Confeſſeur de *Louis XIII*, né à Riom en Auvergne, en 1559, mort à Paris, âgé de 93 ans, eſt peut-être celui de tous ſes Confreres qui a rendu les plus grands ſervices à l'Hiſtoire de l'Egliſe, par les profonds Ouvrages dont il l'a enrichie. Débrouiller la Chronologie, faire revivre pluſieurs Auteurs ignorés, commenter des Ouvrages obſcurs, les rendre intelligibles, faire naître, pour ainſi dire, l'ordre & la lumiere du ſein du chaos; voilà l'idée qu'on doit ſe former des travaux de cet Ecrivain, plein, d'ailleurs, d'exactitude & de pureté dans le ſtyle. L'homme de Lettres ſe fait ſentir dans preſque tous ſes Ouvrages; qualité rare & propre à venger l'Erudition, du décri où l'ont jetée pluſieurs Savans, dont le mérite ne conſiſtoit qu'à ſavoir, & pluſieurs Beaux-Eſprits, dont

le défaut ordinaire eſt de ſavoir trop peu.

Le P. *Sirmond* eut deux neveux, *Antoine Sirmond*, de la même Société, connu par un Ouvrage, intitulé *Défenſe de la Vertu*, dans lequel il oſe avancer, qu'*il ne nous eſt pas tant recommandé d'aimer Dieu, que de ne pas le haïr*, aſſertion révoltante, & condamnée par les Jéſuites même, qui déſavouerent l'Ouvrage & punirent l'Auteur. M. *Nicole* n'a pas laiſſé de leur en faire un crime dans ſes *Wendrock* ſur la dixieme Lettre Provinciale. Une pareille injuſtice ne contribue pas peu à faire connoître les écarts dans leſquels l'eſprit de parti eſt capable de précipiter. Cet exemple n'eſt pas unique dans les querelles théologiques, & encore moins dans celles de nos Philoſophes & de nos Littérateurs.

Son autre neveu, *Jean Sirmond*, frere d'*Antoine*, cultiva les Lettres & la Poéſie, ſans qu'on s'en reſſouvienne aujourd'hui. Ses Ouvrages, très-médiocres en eux-mêmes, croupiſſent dans un oubli total. Il fut de l'Académie Françoiſe, & mourut en 1749.

SIVRY, [*Louis* POINSINET DE] de l'Académie de Nancy, né à Paris en 1735.

Après avoir donné une élégante Traduction en Vers d'*Anacréon* & de quelques autres Poëtes Grecs; après avoir débuté sur la Scene par deux Tragédies, *Ajax* & *Briseïs*, qui n'ont pas eu, à la vérité, beaucoup de succès, mais qui en eussent obtenu davantage, si une Poésie pure, facile, & harmonieuse, pouvoit remplacer le défaut d'intérêt dans l'une, & faire pardonner la trop grande complication d'incidens dans l'autre; il a renoncé à la carriere du Théatre, & semble avoir fait ses derniers adieux à *Melpomene*, dans son *Appel au petit Nombre*, où il prouve à la Multitude qu'elle a tort, avec autant de chaleur & d'énergie, que de littérature & d'érudition.

Depuis ce temps, M. de *Sivry* s'est entiérement appliqué aux Sciences, & la *Traduction de Pline le Naturaliste*, dont il a déjà publié plusieurs volumes, ne l'exposera pas aux mêmes injustices que ses Tragédies. Tout le monde convient

déjà qu'il est impossible de réunir plus de connoissances, de sagacité, d'érudition, plus de force & de clarté dans l'expression, qu'il en a mis dans les Discours & les Notes qui accompagnent cette Traduction. Il seroit à souhaiter, pour compléter le mérite de cet Ouvrage, que la Traduction elle-même fût plus exacte, & aussi soigneusement écrite, que les Remarques & les Pensées du Traducteur.

SOLIGNAC, [*Pierre-Joseph* DE LA PIMPIE, Chevalier DE] Secrétaire perpétuel de l'Académie de Nancy, Correspondant de celle des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, Membre de celles de la Rochelle, de Montpellier, de Rome, de Berlin, de Lyon, &c. né à Montpellier en 1687, mort à Nancy en 1773.

La maniere dont il a composé les *Eloges* de quelques Membres de l'Académie qui l'avoit choisi pour son Secrétaire, & à l'établissement de laquelle il avoit eu beaucoup de part, obtiendra ceux de quiconque les lira comme Philosophe & comme

Littérateur. Ces Discours portent l'empreinte d'un esprit cultivé, d'une ame honnête, uniquement occupée du desir d'honorer les talens, de relever l'éclat des vertus, & de faire sentir la perte des Académiciens dont il rappelle le souvenir. Les *Eloges* de *Fontenelle* & de *Montesquieu* sont des plus instructifs & des mieux écrits: le style en est simple, sans la moindre recherche, & presque toujours animé par le sentiment. Il fait aimer le premier, par l'adresse avec laquelle il présente, d'un côté, la douceur & la politesse ingénieuse de ses mœurs, & de l'autre, les divers agrémens de son style; il fait admirer *Montesquieu*, en le représentant sous les traits précieux qui caractérisent l'Homme bienfaisant, le Moraliste profond, le Philosophe conséquent, & le Législateur des Nations.

Un Panégyriste si estimable, si zélé pour la gloire des Lettres, méritoit lui-même un Panégyrique. M. l'Abbé *Ferlet*, ancien Professeur de Belles-Lettres en l'Université de Lorraine, s'est chargé de ce soin,

& l'on peut dire qu'il s'en est acquitté avec honneur. Pour juger du talent & de la sagesse de ce jeune Littérateur, il suffit de rapporter le commencement de cet *Eloge* historique, un des plus intéressans que nous connoissions. » De tout temps, la » reconnoissance publique accompagnant » le nom des Grands Hommes au delà » du trépas, leur rendit des honneurs » avoués de l'Envie même, soit pour les » dédommager, par une gloire qui leur » survit, des fatigues qu'elle leur avoit » coutées, soit pour encourager les autres » à supporter les mêmes travaux par l'es- » poir des mêmes récompenses. La Grece » leur dressoit des Autels, Rome leur » élevoit des Statues; dans nos Gouver- » nemens modernes, l'Eloquence leur » paye un tribut dont ils ne s'enorgueil- » liroient pas moins, s'il n'étoit réservé » qu'au vrai talent, & si le grand nombre » d'hommes obscurs qui le partagent, ne » l'avoient, pour ainsi dire, avili.

» Dans un Siecle aussi stérile que le » nôtre en hommes supérieurs, on diroit

» que nos villes ne ſont peuplées que » de Héros en tout genre. La mort des » perſonnes les moins connues eſt bientôt » ſuivie d'une eſpece d'apothéoſe, & le » moindre Artiſte, ſur le point de finir une » carriere ignorée, pourroit preſque dire » comme *Veſpaſien : Voici le temps où je* » *vais devenir un Dieu.* Semblable à ces » femmes qui faiſoient profeſſion de pleu- » rer aux funérailles des Anciens, & qui » regrettoient avec de grands cris ceux » même qu'elles n'avoient jamais vus, » l'Eloquence gémit indiſtinctement ſur » toute ſorte de tombeaux, &, confon- » dant le Génie dans la médiocrité, veut » quelquefois conſacrer à celle-ci des mo- » numens dont on a privé juſqu'à ce jour » la cendre des *Corneille* & des *Racine*, » &c. « *

* Outre l'*Eloge de M. le Chevalier de Solignac*, M. l'Abbé *Ferlet* a publié d'autres Diſcours, qui lui donnent le droit de figurer parmi les Littérateurs de nos jours qui ont cultivé l'Eloquence avec une ſorte de diſtinction : tel eſt celui où il

Au reste, l'*Histoire de Pologne* passe pour le meilleur Ouvrage de M. de *So-*

---

examine *le bien & le mal que le commerce des femmes a faits à la Littérature*, & qui a mérité le prix de l'Académie de Nancy; tel est encore son Discours sur l'*abus de la Philosophie par rapport à la Littérature*, Ouvrage dont l'élocution se ressent un peu de la jeunesse de l'Auteur, mais dont les vûes & les principes annoncent un esprit vraiment éclairé & capable d'éclairer les autres. » J'ai vu, dit-il dans l'Exorde, que les Philoso-» phes s'enorgueillissoient sur-tout de la prétendue » supériorité de leurs talens; qu'en accréditant » cette opinion, ils se servoient du moyen le plus » sûr pour grossir leur Secte, & tendoient le » piége le plus dangereux à la crédule ignorance. » De tromper les Peuples sur cet objet, me suis-» je dit à moi-même, c'est enlever à la Philosophie » la base de cette admiration qu'on a pour elle; » c'est montrer qu'elle n'est pas seule, comme » elle le dit, dépositaire de la raison & du Génie; » c'est ouvrir les yeux à une jeunesse inconsidé-» rée, qui, séduite par le ton imposant de ces » Maîtres superbes, croit qu'ils sont aussi infail-» libles en matiere de foi qu'en matiere de goût. » Ainsi, je ferai voir qu'ils ont essentiellement

lignac, & feroit une excellente Hiftoire aux yeux de tout le monde, fi le naturel, la fimplicité & la correction étoient les feules qualités qu'on dût exiger d'un Hiftorien; mais ces qualités, pour être précieufes, ne font pas les feules néceffaires, & malheureufement M. de *Solignac* n'en a pas connu d'autres.

SORBIERE, [*Samuel*] né dans le Diocefe d'Ufez en 1615, mort en 1670.

Un de ces Littérateurs, dont la célébrité a infiniment furpaffé le mérite. Efpece de *Chryfologue*, il raifonnoit fur tout, fans rien approfondir. Il paroît qu'il tra-

---

» nui à la Littérature par l'efprit Philofophique, » par leur mépris pour les Anciens, par les plaies » cruelles qu'ils ont faites à la Poéfie; enfin, par » les haines qu'ils ont fait éclore entre les Sa- » vans. La paffion ne guidera point ma plume; » & en dirigeant mes coups contre une cabale » audacieufe, je refpecterai toujours ces vrais » Philofophes, ces fages Immortels qui hono- » rent l'humanité en l'inftruifant, & pour qui le » nom odieux de Secte feroit une injure «.

vailloit plus pour la fortune que pour la gloire, en quoi il a eu beaucoup d'Imitateurs. Flatteur de tous ceux qui pouvoient lui rendre ſervice, ennemi de tout ce qui s'oppoſoit à ſes projets, ſon humeur, naturellement ſatirique, perce dans ſes Ecrits, ſans annoncer aucun talent pour la bonne plaiſanterie. Quelques-unes de ſes *Lettres* ſont cependant préférables à celles de *Guy-Patin*. Il eſt le même dans la *Relation* de ſes Voyages, où la hardieſſe & la ſatire ſe permettent encore un plus libre eſſor. On trouve dans le *Sorberiana*, Recueil formé de ce qu'il y a de plus paſſable dans ſes Ouvrages, quelques traits inſtructifs & curieux.

SORET, [*Jean*] Avocat au Parlement, de l'Académie de Nancy, né à Paris en 17..

Il a remporté le Prix d'Eloquence dans pluſieurs Académies, & entre autres à l'Académie Françoiſe. Ce ne ſeroit pas un titre pour prétendre à la célébrité, s'il n'eût composé pluſieurs autres Ouvrages

qui font honneur à ſa plume. Il paroît s'être attaché ſur-tout à imiter *la Bruyere*, comme on peut en juger par ſon *Eſſai ſur les Mœurs*, qui, ſans valoir ſon Modele, eſt bien au deſſus de tant de mauvaiſes Copies, faites d'après le même Original. Ses penſées ſont aſſez communément ingénieuſes & fines, ſes tableaux vifs & énergiques, ſa morale ſaine & lumineuſe. Si ſes Maximes ne ſont pas toujours nouvelles, on ne peut leur refuſer le mérite d'être énoncées avec netteté, préciſion, & ſouvent avec élégance. M. *Soret* eſt d'autant plus eſtimable dans cet Ouvrage, qu'il s'eſt attaché plus étroitement au ton qui convenoit à ſon genre, c'eſt-à-dire, qu'il a plus écrit en Moraliſte qu'en Littérateur. Sans ſe répandre ſur tous les objets, comme font ces Ecrivains qui ne ſe propoſent d'autre but que d'écrire, il ne peint jamais que les défauts & les vices dont il déſire de guérir les hommes; ſa maniere de les préſenter eſt très-capable de produire cet effet. Il ne faut pas oublier que ſa Philoſophie eſt tou-

jours d'accord avec la politique & la Religion ; & c'eſt en cela qu'elle mérite mieux le nom de Philoſophie.

SOUBEYRAN DE SCOPON, [*N.*] Avocat au Parlement de Toulouſe, de l'Académie des Jeux Floraux, & de celle des Sciences de la même ville, mort en 1751.

Ses Ouvrages de Morale annoncent un homme qui connoît aſſez le cœur humain, mais dont les idées, en général, ne ſont ni neuves, ni bien exprimées ; ſes Ouvrages de Littérature annoncent un homme d'eſprit, mais qui manque de goût, & ſouvent même de jugement. Ses *Obſervations critiques ſur les Remarques de Grammaire ſur Racine*, par M. l'Abbé d'*Olivet*, ne tendent point à juſtifier ce Poëte contre la ſévérité du Grammairien, ce qui prouve aſſez peu de diſcernement. On ne parle pas de la manie de M. *Soubeyran*, à vouloir prouver que la Proſe eſt préférable à la Poéſie, dans le genre dramatique : on dira ſeulement, que ſon amour

pour la Prose le porta à augmenter les fonds du Prix d'Eloquence de l'Académie de Toulouse.

STAAL, [Madame DE] connue d'abord sous le nom de Mlle de *Launay*, née à Paris, morte en 1750.

Une maniere franche & naturelle de raconter, un style net & souvent élégant, des idées vives, des expressions toujours justes, ont fait la fortune de ses *Mémoires*, dont les événemens intéressent moins, par leur importance, que par le ton piquant avec lequel ils sont racontés.

SUE le jeune, [*Pierre*] ancien Prévôt du Collége de Chirurgie de Paris, ancien Professeur d'Anatomie & de Chirurgie à l'Ecole pratique, des Académies de Montpellier, de Rouen, de Dijon, de Bordeaux, &c. né à Paris en 1739.

Outre beaucoup d'Ouvrages de Chirurgie & de Médecine qui ne sont pas de notre ressort, mais qui sont utiles & recher-

chés, il en a publié plusieurs autres qui lui donnent droit de figurer parmi les Littérateurs laborieux & érudits : tels sont l'*Eloge historique de Louis XV*, celui *de M. Devaux*, Chirurgien de Paris, le *Précis historique sur la Vie & les Ouvrages de M. Passemant*, Ingénieur du Roi, une *Lettre critique sur l'état de la Médecine*, des *Essais historiques, littéraires & critiques sur l'Art des Accouchemens chez les Anciens*, une *Lettre sur les Hôpitaux militaires*, adressée à un Militaire * Littérateur; tel est encore son Ouvrage qui a pour titre, *Singularités historiques, littéraires & critiques en Médecine, Chirurgie & Pharmacie, disposées par ordre alphabétique, avec des Anecdotes sur plu-*

* A M. le Comte de *Barruel*, Capitaine de Dragons au Régiment de Belzunce, connu à la Cour par des Vers de Société, que nos meilleurs Poëtes ne désavoueroient pas ; mais sur-tout estimé & chéri de ceux qui attachent encore plus de prix aux qualités du cœur qu'aux agrémens de l'esprit.

ſieurs Médecins, Chirurgiens & Chimiſtes, tant anciens que modernes. Si le ſtyle de ces différentes Productions n'eſt pas toujours noble & élégant, il a du moins le mérite d'être toujours clair, précis, & correct, qualité qu'on chercheroit vainement dans les Ecrits de pluſieurs Littérateurs de profeſſion, qui ne laiſſent pas de ſe croire d'excellens Ecrivains.

SULLY, [*Maximilien* DE BÉTHUNE, Baron DE ROSNI, Duc DE] premier Miniſtre ſous *Henri IV*, né à Roſni en 1559, mort en 1641.

On chercheroit vainement dans ſes *Mémoires*, tels qu'il les a écrits lui-même [en dépit de ce que M. de *Voltaire* a pu dire pour prouver qu'il n'en étoit pas l'Auteur], de l'ordre, de la ſuite, de la préciſion; mais on y reconnoît un génie ſupérieur, qui, lors même qu'il néglige les devoirs de l'Ecrivain, annonce le Grand Homme. On doit ſe défier cependant d'un eſprit de partialité, que ſon Editeur, M. l'Abbé de l'*Ecluſe*, redreſſe avec ſagacité,

toutes les fois que l'occasion s'en présente; tant il est vrai que les Mémoires particuliers sont sujets à induire en erreur, & que ce n'est que de combinaison des différens récits que peut naître la vérité!

SUZE, [*Henriette* DE COLIGNI, Comtesse DE LA] morte à Paris en 1673.

Sa beauté, son esprit, ses aventures l'ont rendue célebre. Elle cultiva la Poésie, & s'attacha sur-tout à l'Elégie, où elle est regardée comme un modele de délicatesse, de naturel, & de facilité. Il y a néanmoins un choix à faire dans ses Pieces, qui ne sont pas toutes égales. Aujourd'hui ce genre est fort négligé, parce que le sentiment, qui en est l'ame, a beaucoup dégénéré parmi nous. On a voulu substituer aux Elégies une sorte d'Epîtres, connue sous le nom d'*Héroïdes*; mais si on en excepte trois ou quatre, on conviendra que ce n'étoit pas la peine de créer un nouveau genre pour raisonner, métaphysiquer, au lieu de peindre & de sentir.

Le Président de *Fieubet* mit au bas du Portrait de Madame de *la Suze*, ce quatrain digne du Siecle d'*Auguste*. Elle avoit été peinte par le fameux *Largilliere*, assise sur un char roulant sur des nuages.

Quæ Dea sublimi rapitur per inania curru?
An Juno, an Pallas? Num Venus ipsa venit?
Si genus inspicias, Juno; si scripta, Minerva;
Si spectes oculos, Mater Amoris erit.





T.

TACONNET, [*Toussaint-Gaspard*] né à Paris en 1730, mort dans la même ville en 1774; Auteur d'une infinité de Parodies, de Farces, & de Parades, dont la meilleure n'est pas digne d'un Lecteur ou d'un Spectateur sensé. Ce Poëte n'a travaillé que pour les Histrions de la Foire, ce qui l'a fait surnommer le *Voltaire des Boulevards* : aussi est-il, dit-on, fort célebre parmi les Danseurs de corde & tout le petit peuple baladin, qui le regardent comme un Grand Homme, & qui l'ont néanmoins laissé mourir dans un Hôpital.

Cet Auteur, qui passoit la plus grande partie de son temps au cabaret, avoit tant d'aversion pour l'eau, que, pour marquer le peu de cas qu'il faisoit d'un homme dont il avoit à se plaindre, *je te méprise*, lui disoit-il dans sa colere, *comme un verre d'eau.*

TALLEMANT, [*François*] Abbé, de l'Académie Françoise, né à la Rochelle en 1620, mort en 1693; Traducteur de *Plutarque*, très-inférieur à *Amyot*, dont il n'a fait que mieux sentir le mérite par la sécheresse de son style & l'infidélité de sa Traduction. Celle qu'il a composée de l'*Histoire de Venise*, par le Procurateur *Noni*, n'a pas les mêmes défauts, mais elle est entiérement oubliée.

TALON, [*Omer*] Avocat Général au Parlement de Paris, mort en 1652, âgé de 57 ans.

Dans les huit volumes de *Mémoires* qu'il a laissés sur différentes affaires, tout annonce le grand Magistrat, le Jurisconsulte éclairé, le bon Citoyen. Son éloquence est mâle, pleine de chaleur, de sagesse & de dignité. Ses Ecrits offrent fréquemment des traits où le Sénat de Rome eût pu apprendre ses devoirs, & l'Eloquence Romaine trouver des modeles.

Le dernier volume de ces *Mémoires* est

composé en partie des Ecrits de son fils; qui s'y montre digne, par ses talens, d'avoir été le successeur d'un tel pere.

TANEVOT, [*Alexandre*] ancien premier Commis des Finances, Censeur Royal, né à Versailles en 1691, mort à Paris en 1773.

Sa Muse a constamment préféré le naturel & la simplicité aux vains ornemens, dont les Muses de la plupart de nos Poëtes se surchargent si tristement aujourd'hui. Ce ton, ennemi de parure & de prétention, a vraisemblablement contribué au peu de succès de ses Productions, dans un Siecle où l'on ne goûte que les pointes, le persiflage & la fatigante énergie de nos prétendus Penseurs en Vers. Quoique la force & l'élégance ne soient pas son caractere dominant, elle ne manque ni d'esprit, ni d'imagination; elle est d'ailleurs quelquefois gaie, toujours honnête, & ne s'est attachée qu'à des sujets que tout Poëte peut traiter sans honte, & tout Lecteur lire sans remords.

Les Ouvrages de M. *Tanevot* consistent en deux Tragédies non représentées, l'une intitulée *Séthos*, l'autre, *Adam & Eve*; en des Fables, des Contes, des Epîtres, des Chansons, & autres petites Poésies, dont la derniere Edition forme 3 volumes *in*-12. Ses deux Tragédies offrent de beaux morceaux. L'Auteur du Poëme de *la Religion* en cite quelques-uns avec des éloges qu'ils justifient. La plus ingénieuse de ses petites Poésies est une espece de Poëme lyrique, à qui le Poëte a donné le nom de *Philosophisme*. Un esprit aussi sage que celui qu'il montre dans tous ses Ecrits, ne pouvoit qu'être révolté des systêmes de nos Philosophes, qui choquent si directement la Religion, la Morale, & la raison. Dès qu'ils commencerent à paroître, M. *Tanevot*, en bon Citoyen, prévit tout le mal qu'ils alloient faire à la Nation, & fut un des premiers à employer les armes du ridicule, afin d'en arrêter les progrès. On peut dire que l'ironie y est aussi ingénieuse & aussi piquante, que le fond est judicieux & habilement déve-

loppé. A la tête de ce petit Poëme, eſt un Avertiſſement où l'Auteur s'exprime ainſi : » Une fauſſe Philoſophie, née de l'in- » dépendance & de la préſomption, leve » aujourd'hui un front audacieux, s'arme » de mille traits empoiſonnés qu'elle oſe » lancer contre la Religion ; elle la pour- » ſuit avec une fureur qui n'a point » d'exemple. C'eſt tantôt par des attaques » à découvert, tantôt par de ſombres » marches, d'autant plus dangereuſes » qu'elles ſont moins apperçues. On ne » peut ſe diſſimuler les rapides progrès » qu'elle fait journellement. Nous tou- » chons preſque au temps d'une corrup- » tion générale, ſuite funeſte de l'ex- » tinction des vertus & de ces mœurs » ſi pures, dont la Religion eſt une » ſource intariſſable, & qui ont fait » la gloire de nos Ancêtres..... Ce qui » touche juſqu'aux larmes, ce ſont les » périls auxquels notre jeuneſſe eſt ex- » poſée. Que deviendra l'eſpoir de la » Nation, lorſque ſes enfans, livrés de » bonne heure à l'incrédulité & la li-

» cence, abjureront, du moins dans leur
» cœur, la foi & les vertus de leurs peres,
» & qu'ils n'auront déformais, pour la
» fervir, d'autre motif & d'autre aiguillon,
» qu'un intérêt baffement perfonnel, auffi
» éloigné du Citoyen que du Héros,
» &c. « ?

Tous les honnêtes gens applaudirent alors à fon zele & à l'adreffe qui l'avoit fecondé. S'il eut contre lui les clameurs philofophiques, reffource ordinaire d'un Peuple qui ne fait que crier, il obtint le fuffrage de plufieurs de nos célebres Ecrivains. M. *Piron*, entre autres, lui écrivit une Lettre que nous citons avec plaifir. Elle fera juger du refpect de ce Poëte pour la Religion, & de fon mépris pour nos Philofphes.

» Ma chrétienne & fincere Palinodie,
» MONSIEUR, après la fatisfaction de ma
» confcience, ne m'en pouvoit caufer
» une plus fenfible que de m'avoir rap-
» pelé dans votre fouvenir. Nos demi-
» Beaux-Efprits & nos quarts de Philo-
» fophes peuvent me ridiculifer tout à

» leur aise : un suffrage aussi désirable que
» le vôtre, à tous égards, & sur-tout
» pour l'Ouvrage en question, acheve de
» m'en consoler pleinement. Rien n'est
» plus flatteur, dit-on avec raison, que
» les louanges de quelqu'un que nous en
» savons mille fois plus digne & plus
» couvert que nous. Qui ne connoît dès
» long-temps, MONSIEUR, vos vertus &
» vos talens ! Comment donc ne serois-je
» pas touché de votre approbation ? Oh !
» qu'il fait bon avoir affaire aux bonnes
» ames, & quand sur-tout, comme la
» vôtre, elles sont douées des lumieres du
» solide & véritable esprit ! Votre indul-
» gence pour ma foiblesse va jusqu'à lui
» donner une douce épithete : je regarde
» cette charitable absolution comme un
» présage de la rémission d'en-haut ; elle
» m'en donne un avant-goût dont je ne
» puis trop vous remercier. C'est un pre-
» mier fruit que je tire déjà de mon sin-
» cere repentir & de ma confession pu-
» blique ; le second, c'est MONSIEUR,
» la bonne inspiration qu'à ce propos
» vous

» vous avez eu de m'adresser *le Philosophisme*. Je l'ai lu & relu avec un très-grand plaisir.

» L'Avertissement respire la mâle & » sage éloquence des Docteurs de la vérité. Vous gémissez pathétiquement & » pleurez à bon droit sur l'abomination » de la désolation qu'annonce la Philosophie moderne & diabolique, en versant, comme elle fait, le poison de » l'indépendance & de l'irréligion dans » le cœur de nos jeunes gens. Le tour » que vous prenez pour foudroyer ces » petits Capanées est ingénieux, & pour » être enjoué n'en est pas moins assommant. Les Vers, pour être aisés & naturels, n'en sont pas moins heureux, ni » quelquefois moins sublimes; je les relirai plus d'une fois encore. Je vous » rends de très-humbles graces d'un pareil » envoi; & je finis en vous priant d'être » bien persuadé que vous avez en moi un » Serviteur très-respectueux & sincere Admirateur «.

PIRON.

TARGE, [*Jean-Baptiste*] ci-devant Professeur de Mathématique à l'Ecole Royale Militaire, né à Paris en 17..

La Traduction de plusieurs Ouvrages Anglois, tels que l'*Histoire d'Angleterre*, par *Smolett*, celle *de la Guerre de l'Inde*, celle *des Découvertes faites par les Européens*, &c. l'ont fait connoître avantageusement dans la Littérature. Ces différentes Traductions ne sont pas du premier mérite; mais nous en avons beaucoup qui ne les valent pas, & on peut lire celles-ci avec plaisir.

TARTERON, [*Jérôme*] Jésuite, mort à Paris, sa patrie, en 1720, âgé de 75 ans.

Il a traduit *Juvenal*, *Perse* & *Horace*, avec plus d'élégance, que d'exactitude & de précision; malgré cela, la Traduction de ce dernier Poëte est la meilleure que nous ayons jusqu'à présent, après celle de *Sanadon*. Celle de *Juvenal* a été surpassée par M. *Dussaulx*, qui vient d'en donner une qu'il sera difficile de surpasser.

TAVERNIER, [*Jean-Baptiste*] né à Paris en 1606, mort à Moscow en 1686.

Ce Voyageur ne semble avoir couru le monde que pour instruire les Commerçans, & plus particuliérement encore les Joailliers. On trouve, à la vérité, des détails curieux & intéressans dans le récit de ses Voyages; mais il seroit à présent un mauvais guide en matiere de commerce. Tout a changé, depuis lui, à cet égard, dans l'Inde, la partie de l'Asie sur laquelle il s'est le plus étendu. En fait d'Histoire, il s'en faut bien qu'il soit toujours croyable: il a cela de commun avec presque tous les Voyageurs.

TENCIN, [*Claudine-Alexandrine* GUERIN DE] sœur du Cardinal de ce nom, née à Grenoble, morte à Paris en 1749.

De la Vie monastique elle passa dans le monde, à la faveur d'un Bref du Pape, & s'engagea dans la Vie littéraire, pour laquelle elle parut avoir plus de vocation. Sa maison fut constamment le rendez-vous des Gens de Lettres, qui, à ce titre,

étoient assurés d'être bien accueillis. A force de voir des Auteurs, elle voulut le devenir à son tour. Cette émulation a produit le *Siége de Calais*, *le Comte de Comminges*, *& les malheurs de l'Amour*, trois Romans, dont le premier est, sans contredit, celui qu'on lit avec le plus de plaisir. Voici ce qui lui donna envie de le composer.

On avoit beaucoup parlé de Romans dans sa Société. On se plaignoit d'y trouver une marche & un dénouement trop uniforme, des Héros toujours amoureux & toujours sages. [Nos Romans modernes, fruit du libertinage de l'esprit & de la corruption des mœurs, n'avoient pas encore osé paroître.] Madame de *Tencin* prétendit qu'il étoit possible d'en composer un *décent*, en le faisant commencer à peu près où les autres finissent. Cette idée fut combattue, & la Dame promit de la réaliser, ce qu'elle fit dans le *Siége de Calais*. Elle ne tint pas tout à fait sa promesse, au moins quant à la décence; mais on y trouve de l'art, de la délicatesse, le ton

de la bonne Compagnie : agrémens cependant peu capables d'intéresser dans un Roman dont la vertu n'est pas le fondement, surchargé d'ailleurs d'épisodes & d'incidens peu vraisemblables.

Nous ne parlerons pas des anonymes Productions de Madame de *Tencin*.

On se ressouvient encore de l'empire que cette Dame exerçoit sur les Auteurs qu'elle recevoit. Elle les appeloit ses *Bêtes*, & proposa un jour à un Seigneur qui étoit venu la voir, le matin, de dîner avec sa *Ménagerie*. Le goût de ces sortes de Ménageries n'est pas tout à fait passé; les *Bêtes*, qui les composent, sont même plus soumises, plus apprivoisées que celles qui existoient du temps de Madame de *Tencin*; mais, il faut en convenir, les nouvelles Surintendantes ne sont pas, à beaucoup près, ni aussi prévoyantes *, ni aussi agréables.

* Elle avoit l'attention de donner, tous les ans, pour étrennes, aux Auteurs qu'elle recevoit chez elle, deux aunes de velours, pour en faire des culottes.

1. TERRASSON, [*Jean*] de l'Académie Françoise, de celle des Sciences, &c. né à Lyon en 1670, mort à Paris en 1750.

Madame de *Lassey* disoit de lui, *qu'il n'y avoit qu'un homme de beaucoup d'esprit qui pût être d'une pareille imbécillité.* L'Abbé *Terrasson* avoit beaucoup d'esprit, en effet, mais il l'appliqua aussi mal en littérature qu'en finances. Il prit parti dans le Systême de *Law*, qu'il *démontra* inébranlable justement la veille de sa chute; il entra dans la dispute des Anciens & des Modernes, & sa *Dissertation* contre l'*Iliade* d'*Homere*, ne vaut pas mieux que sa Démonstration. Son Roman de *Séthos* a le malheur d'être ennuyeux; mais on y trouve des morceaux dignes de l'Auteur du *Télémaque.* Sa Traduction de l'Histoire universelle de *Diodore de Sicile*, est estimée & mérite de l'être.

La trempe d'ame de l'Abbé *Terrasson* ressembloit à celle de son esprit, c'est-à-dire qu'elle étoit pleine d'élévation & de simplicité. C'étoit une espece de *La-*

fontaine dans le commerce de la vie. On lui demandoit un jour ce qu'il penſoit d'une Harangue qu'il devoit prononcer: *Elle eſt bonne*, dit-il avec plus d'ingénuité que d'orgueil; *je dis très-bonne, tout le monde ne la jugera pas ainſi, mais je m'en inquiete peu.* Combien d'Auteurs en ont dit autant de leurs Ouvrages, ſans être auſſi excuſables que lui? A l'égard de ſon opulence, il diſoit: *Je réponds de moi juſqu'à un million.* Il la vit s'evanouir en un moment avec la même tranquillité qu'il l'avoit acquiſe; & lorſqu'il ſe trouva réduit au ſimple néceſſaire: *Me voilà tiré d'affaire*, dit-il; *je revivrai de peu, cela m'eſt plus commode.*

Le même caractere ſe ſoutint juſqu'au dernier moment de ſa vie. Dans ſes derniers jours, il évaluoit en riant le dépériſſement des facultés de ſon ame. *Je calculois ce matin*, diſoit-il un jour à M. *Falconet*, ſon ami, *que j'ai perdu les quatre cinquiemes de ce que je pouvois avoir de lumieres acquiſes. Si cela continue, il ne me reſtera ſeulement pas la réponſe que*

ſit, au moment de mourir, ce bon M. de Lagny, à notre illuſtre Confrere Maupertuis.

Ce bon M. de Lagny ne s'étoit occupé toute ſa vie que de calcul : étant à l'extrémité, ſa famille qui l'entouroit, n'en put tirer une ſeule parole. M. de *Maupertuis* promit de le faire parler *M. de Lagny*, lui cria-t-il, *le quarré de douze? Cent quarante-quatre*, répondit le mourant. Il expira un inſtant après.

2. TERRASSON, [*Matthieu*] Avocat au Parlement de Paris, de la même famille que le précédent, né à Lyon en 1669, mort à Paris en 1734.

On a de celui-ci un Recueil de *Diſcours*, de *Plaidoyers*, & de *Mémoires*, qu'on ne doit pas confondre avec la foule des Productions du Barreau : ces divers Ouvrages ſont écrits avec nobleſſe & facilité ; mais l'Auteur ſemble y avoir trop prodigué l'eſprit. Son ſtyle eſt plus étudié que naturel, ce qui nuit à ſon éloquence, d'ailleurs très-eſtimable par la ſageſſe des prin-

cipes, la justesse du raisonnement, l'agrément de la diction toujours nette, élégante, & correcte.

Cet Avocat a travaillé pendant cinq ans au Journal des Savans.

THÉOPHILE, [surnommé VIAUT,] né à Clérac, dans l'Agénois, en 1590, mort à Paris en 1626.

De la vivacité dans le génie, de la facilité dans l'expression, de la hardiesse dans les pensées, mais très-souvent un défaut de goût & d'exactitude dans le style; voilà le caractere de ce Poëte, que ses aventures fâcheuses ont rendu aussi célebre que ses Ouvrages. Comme il avoit l'esprit vif, il se laissoit emporter par l'impétuosité de son imagination, qui ne lui donnoit pas le temps de réfléchir sur les Pieces qu'il mettoit au jour. La Religion, sur-tout, n'étoit point respectée dans les saillies qui lui échappoient au milieu des Sociétés; ce qui ne contribua pas peu à le faire rechercher de la jeune Noblesse de son temps, qui prétendoit allier les excès

de la débauche aux agrémens du bel-esprit. Cette liberté de tout penser & de tout dire, attira à *Théophile* un séjour de deux ans à la Conciergerie de Paris. Ce premier genre de punition fut suivi d'un bannissement, justement mérité par des Vers impies & satiriques qu'il répandit dans le Public. Il se réfugia alors dans l'Hôtel de *Montmorency*, où il mourut, repentant de ses fautes, entre les bras de *Mairet*, son ami.

Théophile est Auteur d'une Tragédie, intitulée *Pyrame & Thisbé*, que *Pradon*, intéressé à louer les mauvais Ouvrages, n'a pas craint de louer sans mesure. Cette Piece n'est, dans le fond, qu'un amas de pensées boursoufflées, d'allusions froides & puériles, telles que celle-ci, où, en parlant du poignard de *Pyrame*, il dit :

Le vôlà, ce poignard, qui du sang de son Maître
S'est souillé lâchement ; il en rougit, le traître.

Quand on s'exprime ainsi, est-on propre à faire de bonnes Tragédies? *Théophile* étoit plus heureux en im-promptus.

Il répondit sur le champ à quelqu'un qui lui disoit que tous les Poëtes étoient foux,

Oui, je l'avoue avecque vous,
Que tous les Poëtes sont foux,
Mais sachant bien ce que vous êtes,
Tous les foux ne sont pas Poëtes.

Dans une autre circonstance, une de ces Héroïnes de Société, qui ont toujours des Beaux-Esprits à leurs gages, le pressant de faire une comparaison d'elle avec le Soleil; *Théophile* qui n'étoit pas aussi souple & aussi respectueux que nos Poëtes d'aujourd'hui, fit ce Quatrain :

Que me veut donc cette importune?
Que je la compare au Soleil.
Il est commun, elle est commune,
Voilà ce qu'ils ont de pareil.

La bonhommie de ce temps-là permettoit sans doute de se livrer à de pareilles saillies, qui ne seroient pas goûtées par nos modernes Soleils, qui valent bien ceux du temps de *Théophile*.

THEVENOT, [*Melchiſſedec*.] Garde de la Bibliotheque du Roi, mort à Paris en 1692, âgé de 71 ans.

L'Hiſtoire de ſes *Voyages* eſt peu intéreſſante pour le commun des Lecteurs, parce qu'il parcourut peu de pays, & que la découverte des Livres rares, ſoit imprimés, ſoit manuſcrits, fut ſon principal objet. Les Amateurs de l'érudition, au contraire, lui ſauront toujours gré de nous avoir procuré quantité d'Ouvrages inconnus, 'dont la collection a beaucoup enrichi la Bibliotheque du Roi. On lui doit un Recueil précieux de Livres Chinois, & la premiere Traduction des principaux Ouvrages de *Confucius*, qu'il fit faire ſous ſes yeux, par un homme de cette Nation, qu'il attira à Paris dans cette vûe. C'eſt ſervir eſſentiellement les Lettres, que de contribuer à leur accroiſſement par les bonnes Productions étrangeres; on n'eſt pas toujours auſſi heureux, quand on n'y contribue que de ſon propre fond.

THOMAS, [*Antoine*] de l'Académie Françoise, ci-devant Professeur au Collége de Beauvais, né dans le Diocese de Clermont en 17..

On avoit d'abord beaucoup espéré de ses premiers essais dans la carriere des Lettres. On se flattoit qu'en se formant sur les vrais modeles, son goût acquerroit les qualités nécessaires à un bon Ecrivain; que son imagination renonceroit aux idées gigantesques; qu'il perdroit l'habitude de peser sur les mots; qu'il mettroit plus de liaison dans ses phrases, moins d'appareil dans ses réflexions, plus de nombre, d'aisance & de naturel dans son style; qu'il se déferoit enfin d'un ton de prétention & de pédantisme, qui sentoit trop le *nouveau venu de l'Université* *. L'*Eloge du Chancelier d'Aguesseau* & celui *de Duguay-Trouin* étoient encore bien éloignés de la perfection, mais ils supposoient de l'aptitude à y parvenir, ou du moins à en approcher.

* Expression de *Corneille* dans le *Menteur*.

Pour son malheur, M. *Thomas* s'est laissé éblouir par des applaudissemens suspects & trop précoces. Il s'est cru assuré de sa réputation, & n'a plus voulu suivre d'autre guide que lui-même. A ce premier malheur, il s'en est joint un autre. La manie philosophique est venue renforcer la bonne opinion qu'il avoit de ses talens, & a achevé de répandre sur ses idées & sur ses expressions une morgue empesée & sentencieuse, qui défigure totalement son style.

En Poésie comme en Prose, l'enflure, la froideur, la sécheresse, le ton dogmatique, sont les principaux traits qui lui donnent droit d'être cité, avec distinction, parmi nos *Lycophrons* modernes. De tous les Vers qu'il a donnés au Public [& dont on ne se doute pas que le nombre soit aussi grand], on ne se souvient guere que de son *Ode sur le Temps*, & de son *Epître au Peuple*. Le mérite de la premiere se réduit à deux ou trois Strophes, noyées dans un amas de grands mots vides de sens & de poésie; la seconde

offre, tout au plus, une douzaine de vers assez raisonnables. Le reste n'est qu'un Recueil de sentences rimées, & rendues assez exactement dans le goût des *Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis*, dont *Perse* a si bien fait sentir le ridicule. Si la *Pétréide*, à laquelle M. *Thomas* travaille depuis dix ans, n'est pas d'un autre ton, l'immortel *Chapelain* pourra se vanter d'avoir un égal & même un vainqueur.

Les *Eloges historiques* paroissent plus assortis au génie de M. *Thomas*. On trouve de temps en temps, dans ceux qu'il a publiés, des étincelles de lumiere, des connoissances, quelques images brillantes, des traits fiers & vigoureux, des pensées fortes, exprimées avec une sorte d'énergie. Mais ces morceaux estimables sont absorbés par une monotonie, un appareil emphatique, qui les rendent presque ridicules aux yeux d'un Homme sensé. La plupart de ces Discours sont sans plan, sans ordonnance, sans suite. Ils n'offrent à l'esprit qu'un Recueil de réflexions plei-

nes d'enflure & de phrases si peu liées les unes avec les autres, qu'on pourroit en renverser l'ordre sans déranger l'économie du style. L'Orateur y est toujours entraîné par la chaîne des événemens, soit qu'il manque de force ou d'adresse pour manier son sujet, soit parce qu'il ignore que les Productions oratoires doivent avoir leur machine, comme le Poëme a la sienne. Tout y est jeté au même moule, & empreint des mêmes couleurs. C'est par-tout la même lenteur dans la marche, la même uniformité dans les récits, la même tournure dans les réflexions, la même attitude dans les parallelеs, la même symétrie dans les figures, la même surcharge dans les tableaux. Des exclamations froides & préméditées, des apostrophes parasites, des chutes préparées de longue main, y tiennent lieu de ces grands mouvemens, de ces élans impétueux & inopinés, qui caractérisent la véritable éloquence. Il a cru sans doute que le sublime consistoit dans une expression pompeuse & forcée; l'élévation

des ſentimens dans la recherche des grands mots; la chaleur & l'énergie dans un amas de métaphores outrées; la profondeur des penſées dans un jargon ſcientifique.

Les Lecteurs éclairés ſont bien éloignés de penſer ainſi, & d'être dupes d'un pareil charlataniſme, qui n'en impoſe qu'aux petits Eſprits. Ils ſavent que rien n'eſt beau que le vrai; que chaque choſe doit être revêtue des couleurs qui lui ſont propres; que trop de faſte dans le ſtyle eſt une preuve certaine de la ſtérilité de l'eſprit; que le naturel ſeul a droit de plaire, de ſaiſir, de toucher. Ils ſavent encore que la profuſion des penſees brillantes, l'intempérance des réflexions, le ton dogmatique dans la morale, le cliquetis des antitheſes, l'appareil de l'érudition, ne ſont rien moins que des moyens sûrs de captiver & d'intéreſſer, ſur-tout quand la chaleur & le ſentiment ne les animent point.

Or, M. *Thomas* ne cherche qu'à moraliſer ou à peindre, & ne paroît point ſen-

tir. Tout part de ſa tête; rien n'annonce que ſon ame ſoit émue & pénétrée.

Il ſeroit aiſé de donner une idée de ſon travail, en ſe le repréſentant dans *ſon Cabinet ſolitaire*, occupé à ſe monter méthodiquement l'imagination, à bander avec fatigue les reſſorts de ſon eſprit, à s'eſſoufler juſqu'à perdre haleine pour enfanter, ſelon *Horace*, des *Seſquipedalia verba*, qui ſe perdent en fumée, quoiqu'il ait *la Patrie à ſes côtés, la Juſtice & l'Humanité devant lui*, qu'il ſoit *environné des fantômes des malheureux*, *agité par la pitié*, que *les larmes coulent de ſes yeux*, que *les idées ſe précipitent en foule*, & que *ſon ame ſe répande au dehors* *.

Rien de plus ridicule qu'un Orateur peſamment grave, froidement paſſionné, qui ne s'échauffe & ne s'anime qu'à l'aide des métaphores, des apoſtrophes, des exclamations, dont toutes les reſſources

* C'eſt ainſi que s'exprime M. *Thomas* dans ſon *Diſcours* prononcé à l'Académie Françoiſe, le jour de ſa Réception.

consistent à enfler les moindres conceptions, à donner un air mystérieux aux idées les plus simples, à surcharger de parure les objets les plus minces. On diroit que M. *Thomas* voit tout à travers un microscope. Les armes de la Nature se changent sous sa main en ornemens du Discours. Personne n'ignore qu'il est nécessaire de plaire, afin de persuader; mais cet Ecrivain ne semble vouloir persuader que pour avoir lieu de plaire. Par-là il tombe dans l'écueil que *Quintilien* recommande si fort d'éviter. Selon ce Juge, aussi éclairé que délicat en matiere d'éloquence; les beautés recherchées, la fausse richesse, le brillant passager du style, bien loin de subjuguer l'ame de l'Auditeur ou du Lecteur, l'éblouissent & l'émoussent par un fade plaisir. C'est ce qui fait que ceux qui ont le plus admiré les *Eloges* de M. *Thomas*, seroient bien embarrassés de donner le résultat des impressions qu'ils ont éprouvées en les lisant. L'attention y est continuellement distraite par les accessoires. Les métaphores, les phrases prétendues substantielles, les

réflexions prodiguées y font perdre de vue l'objet principal. Tout se réduit à une admiration froide & momentanée, qui fatigue & fait bientôt naître le dégoût.

Un défaut très-essentiel & très-ordinaire à M. *Thomas*, est de tirer ses métaphores précisément des objets qui auroient besoin eux-mêmes de métaphores pour être entendus. Telles sont celles qu'il emprunte de la Géométrie, de la Métaphysique, &c. Les Anciens, & les bons Ecrivains du Siecle dernier, avoient une toute autre méthode : comme les métaphores & les comparaisons ne sont destinées qu'à élaircir une pensée, qu'à la rendre saisissante & palpable, ils ne présentoient que des images connues & frappantes. Notre Orateur semble, au contraire, prendre plaisir à embrouiller les choses, sous prétexte de les rendre plus claires : d'une obscurité, il jette dans une autre, & personne n'a mieux vérifié le proverbe de l'Ecole, *obscurum per obscurius.*

A cette manie, il en ajoute encore une

autre, celle d'employer les termes des Arts les moins connus du commun des hommes. Le Lecteur est étonné de se trouver sans cesse aux prises avec des expressions scientifiques, toujours déplacées dans des Ouvrages de pure littérature, plus encore dans des Discours. Qu'on parcoure les différens *Eloges* de M. *Thomas*, on y rencontrera à chaque page des *masses*, des *calculs*, des *chocs*, des *résultats*, des *machines*, des *points*, des *centres*, des *réactions*, des *secousses*, des *étendues*, des *limites*, des *plans*, des *ressorts*... On y verra éternellement revenir ces expressions merveilleuses, *forces de l'ame*, *forces du génie*, *forces humaines*, *forces réunies*; *vastes édifices*, *vastes fondemens*, *vastes desseins*, *imagination vaste*, *génie vaste*.... Par-tout ce sont des *Ouvrages immenses*, des *étendues immenses*, des *génies immenses*, des *ames immenses*.... Il n'est pas possible de se retirer de *la chaîne des événemens*, de *la chaîne des devoirs*, de *la chaîne des idées*, de *la chaîne des corps*, de *la chaîne des temps*, de *la chaîne des êtres*. . . . Où

l'Orateur se plaît sur-tout à nous promener, c'est *dans le monde physique*, dans *le monde moral, le monde politique, le monde intellectuel*..... Le plus doux de ses plaisirs est d'*imprimer le respect*, d'*imprimer la crainte*, d'*imprimer à*, d'*imprimer sur*, d'*imprimer au dedans*, d'*imprimer au dehors*......

Si nous le suivons dans des phrases de plus longue haleine, il nous dira d'abord que *les passions, comme un limon grossier, se déposent insensiblement en roulant à travers les Siecles, & la vérité surnage*; que *la Nature varie par des combinaisons infinies les facultés intellectuelles de l'homme, comme les propriétés des êtres physiques* *.

Veut-il tracer les devoirs d'un Ministre, d'un Homme d'Etat? Il vous dira qu'*il doit gouverner comme la Nature, par des principes invariables & simples, bien organiser l'ensemble, pour que les détails roulent d'eux-mêmes*; qu'il doit, *pour bien juger d'un seul ressort, regarder la ma-*

---

* *Eloge de Sully.*

chine entiere, calculer l'influence de toutes les parties les unes sur les autres & de chacune sur le tout, saisir la multitude des rapports entre les intérêts qui paroissent éloignés ; qu'il doit *faire concourir les divisions même à l'harmonie du tout, veiller sans cesse à retrancher la somme des maux qu'entraînent l'embarras de chaque jour, le tourment des affaires, le choc & le contraste éternel de ce qui seroit possible dans la Nature & de ce qui cesse de l'être par les passions**.

Des leçons ainsi énoncées sont-elles propres à former de Grands Hommes, & son Héros eût-il compris quelque chose à ce langage ?

Demandez-lui ce que c'est que la Guerre. Vous apprendrez que *cent mille hommes opposés à cent mille hommes forment des masses redoutables qui s'étudient, s'observent, combinent avec une sage lenteur tous leurs mouvemens, & balancent avec*

---

* *Ibid.*

un art terrible & profond la destinée des Etats *.

Voulez-vous connoître les difficultés que *Descartes* eut à vaincre pour surmonter ses préjugés ? Ecoutez.

Comment y parvenir? Comment anéantir des formes qui ne sont point notre ouvrage & qui sont le résultat nécessaire de mille combinaisons faites sans nous? Il falloit, pour ainsi dire, détruire son ame & la refaire.

Tant de difficultés n'effrayerent point Descartes; *il examine tous les tableaux de son imagination, & les compare avec les objets réels; il descend dans l'intérieur de ses perceptions qu'il analyse..... Son entendement, peuplé auparavant d'opinions & d'idées, devient un désert immense* **.

Entendement peuplé d'opinions, puis devenu un désert immense ! Si vous ne devenez pas Philosophe après cela, sera-ce la faute de l'Orateur ?

---

* *Eloge de Sully.*

** *Eloge de René Descartes.*

Ecoutons

Ecoutons encore : le Maréchal de *Saxe* étudioit *l'art qui enseigne les propriétés du mouvement, qui mesure les temps & les espaces, qui calcule les vîtesses & commande aux élémens dont il s'assujettit les forces, ... l'art de faire mouvoir tous ces vastes corps, d'établir un concert & une harmonie de mouvement entre cent mille bras, de combiner tous les ressorts qui doivent concourir ensemble, de calculer l'activité des forces & le temps de l'exécution* *.

Lisez la Note du Discours, & vous saurez que cela signifie que le Maréchal de *Saxe* apprit les Mathématiques. Revenez ensuite au Texte, & vous apprendrez que *Maurice écartoit les barrieres du préjugé pour reculer les limites de son art*, qu'*après avoir trouvé le bien il cherchoit le mieux*, qu'*il s'élançoit au delà du cercle étroit des événemens, & créoit des combinaisons nouvelles, imaginoit des dangers pour trouver des ressources, étudioit surtout la science de fixer la valeur variable*

* *Eloge de Maurice, Comte de Saxe.*

& incertaine du Soldat, & de lui donner le plus grand degré d'activité possible.

Dans l'Eloge du Chancelier *Daguesseau*, après avoir dit, en parlant des Loix qui furent faites pour le Peuple, lorsque nos Rois l'eurent délivré de la tyrannie des Nobles, que *cette* nouvelle *partie de la législation choquoit les principes ou les abus de la législation féodale, qui, à son tour, réagissoit contre elle, que les nouveaux droits des Peuples se heurtoient contre les droits usurpés par les Nobles*, que les Loix n'offroient qu'*un édifice informe & monstrueux que l'on prendroit pour un amas de ruines entassées au hasard*; il poursuit en ajoutant, que cet immortel Chancelier *crut* qu'*au lieu de renverser tout à coup ce grand corps, il valoit mieux l'ébranler peu à peu ou le réparer insensiblement sur un plan uniforme & combiné dans toutes ses parties.*

Il décompose les ressorts de toutes ces machines immenses, observe celles qui, avec le moins de force, produisent les plus grands mouvemens......

Il franchit les barrieres qui sont entre l'homme & l'infini, &, le compas à la main, mesure les deux extrémités de cette grande chaîne. De ce monde intellectuel, l'histoire le ramene au sein de l'Univers. Tout ce que le torrent des âges a emporté, se reproduit à ses yeux......

Il voit la durée comme un espace immense dont il n'occupe qu'un point, il calcule les jours, les heures, les momens; il ramasse toutes les parties, &c. &c. &c.

Quelle éloquence, grands Dieux! Est-ce ainsi que s'exprimoient les *Démosthène*, les *Cicéron*, les *Bourdaloue*, les *Fénélon*, les *Bossuet*, *Daguesseau* lui-même? Est-ce ainsi qu'écrivent de nos jours, dans des matieres bien plus abstraites, les *Buffon*, & nos autres bons Ecrivains? Cependant on a vu couronner, on a vu applaudir un pareil galimatias; on a vu le Corps Philosophique s'empresser d'en adopter l'Auteur; on a vu les Coryphées qui y président, nous retracer la Scene plaisante où le Médecin de M. *Argan* se tue à encourager son fils *Thomas Dia-*

foirus, qui parloit à peu près de même ; en lui criant avec complaisance, *bon !.... fort bien !.... benè !..... optimè !....* On lui a pardonné de s'être élevé, dans son premier Ecrit *, contre cette *Philosophie orgueilleuse qui voudroit élever la Religion naturelle sur les débris de l'auguste Religion de nos Peres* ; d'avoir dit, en 1756, en parlant de M. de *Voltaire* que *le génie de cet homme célebre est un volcan qui ne jette plus aujourd'hui que de foibles étincelles, obscurcies par beaucoup de cendres qui s'y mêlent* ; que *cet Ecrivain, nourri des maximes Angloises, s'est abandonné à une liberté effrénée de penser & de dire les choses les plus dangereuses*. L'indulgence est devenue pléniere, dès qu'il s'est montré digne d'être admis *in illo docto corpore*, d'en saisir l'esprit & d'en adopter le terrible langage.

Un si grand honneur, il faut en con-

* *Réflexions philosophiques & littéraires sur le Poëme de la Religion naturelle*, vol. *in*-12. de 300 pages.

venir, n'a point été ſtérile pour le génie de M. *Thomas*. Fidele à ſes engagemens, malgré toutes les *réactions*, il s'eſt perſévéramment tenu renfermé dans *les formes intellectuelles* & *les forces combinées* de ſon ſtyle, & s'eſt élevé même au deſſus du *niveau* de ſon *immenſe génie*, dans ſon *Eſſai ſur le caractere, les mœurs, & l'eſprit des Femmes*. C'eſt là que les obſervations fines, les tableaux frappans, les expreſſions ſucculentes, les profondeurs merveilleuſes, ſe diſputent l'avantage de former une *maſſe* complette de fadeurs, d'incohérence, de futilités, d'inepties.

Jamais Ouvrage n'a été plus directement contre ſon objet, s'il eſt vrai qu'il ait été entrepris [comme on le dit] dans la vûe d'attirer le Sexe à la Philoſophie. Cette puiſſance doit ſe ſentir, en effet, aſſez affoiblie, pour ſonger à convoquer l'arriere-ban. Mais les recrues n'ont point été heureuſes. Les Femmes ont compris que le vernis philoſophique étoit celui de tous qui leur convenoit le moins, & le Re-

cruteur philosophe s'est consumé en pure perte.

Depuis la premiere Edition de notre Ouvrage, M. *Thomas* a publié un *Essai sur les Eloges*, qui ajoute deux volumes à ses autres Œuvres. On pourroit dire d'abord que c'est beaucoup pour une espece de Discours préliminaire; mais on fait volontiers grace à cette exubérance de richesses, en faveur des jugemens, des analyses profondes, des justes critiques, des tableaux énergiques, de l'érudition choisie, & sur-tout du style moins maniéré & moins roide, qui regnent dans cette nouvelle Production. Il est vrai qu'on y trouve encore assez hors de propos des *masses*, des *chaînes*, des *résultats*, quelques métaphores outrées, telles que des *cendres qui frissonnent*, &c. &c. mais ce n'est que rarement, & ces expressions ne doivent être regardées que comme un reste d'habitude dont l'Auteur se guérira totalement, en perfectionnant de plus en plus son goût.

Puiſqu'il paroît ſi diſpoſé à profiter des leçons qu'on lui donne, nous l'inviterons à porter les derniers coups au vice radical, qui ſera toujours l'ennemi de ſes talens, c'eſt-à-dire, à ſe défaire de cette morgue philoſophique dont il ne paroît pas encore ſentir aſſez les travers; à ſe perſuader qu'il ne ſaura jamais bien écrire, que quand ſa diction ſera pleinement modeſte & naturelle; que ce n'eſt pas être lumineux, que de s'attacher à des penſées plus compliquées que nettes & animées; que ce n'eſt pas être élégant, que d'employer des tours pénibles & des expreſſions étrangeres aux idées; que c'eſt être bien loin de l'éloquence, que de n'avoir que cette eſpece de ſentiment qui naît de l'imagination, & non celui dont la ſource eſt dans le cœur. A quoi bon ſe tant tourmenter pour ſe donner un air de ſupériorité qui n'en impoſe à perſonne, quand il n'eſt pas le fruit de la vigueur de l'eſprit & de l'élévation de l'ame? Dans ſes *Eſſais*, ſoit impuiſſance, ſoit mépriſe, M. *Thomas* a trop confondu la

fausse dignité avec la véritable. Trop occupé du soin de paroître maîtriser son sujet, il l'oublie & s'en écarte. Au lieu de se borner à ce qui regardoit les Eloges, il ne s'apperçoit pas qu'il ne fait que l'histoire de la louange. Au lieu de s'appliquer à faire connoître les Ecrivains Panégyristes, il ne s'attache le plus souvent qu'à peindre les Héros qu'ils ont célébrés. Au lieu de donner des regles pour le genre d'éloquence qu'il a choisi, il ne songe qu'à déclamer contre ses abus dans tous les temps. Pour vouloir enfin trop régenter son Lecteur, il l'indispose; & pour vouloir se montrer Philosophe, il s'éloigne du ton de cette noble fierté qui domine : il n'a que celui de l'orgueil qui boude.

THOMASSIN, [*Louis*] Oratorien, né à Aix en Provence en 1619, mort en 1695; plus savant Théologien qu'habile Littérateur.

On a de lui une *Méthode d'étudier & d'enseigner chrétiennement les Poëtes*, une

autre pour *étudier & enſeigner la Philoſophie*, une troiſieme pour *étudier & enſeigner la Grammaire*, qui prouvent qu'il auroit beaucoup mieux fait de s'en tenir aux ſeules matieres de Théologie. On rencontre néanmoins dans ſes Méthodes quelques bonnes obſervations; mais il faut les aller chercher dans un amas d'inutilités & d'idées communes, qui laſſeroient l'eſprit le plus patient. Le P. *Thomaſſin étoit*, dit * l'Abbé *Lenglet*, *un homme de paſſage & non de raiſonnemens*, *qui copioit par lui-même & réfléchiſſoit par autrui*, & qui ne ſavoit pas ſa Langue, auroit-il pu ajouter.

THOU, [*Jacques-Auguſte* DE] Préſident au Parlement de Paris, ſa patrie, né en 1553, mort en 1617.

Son *Hiſtoire univerſelle*, qui ne renferme que l'eſpace de ſoixante-deux ans, eſt beaucoup plus eſtimable par le ſtyle que

---

* Dans la Préface de ſa *Méthode pour étudier l'Hiſtoire.*

par l'expreſſion. Nous expliquerons ceci, en diſant qu'elle eſt écrite d'un ton noble & intéreſſant, mais défigurée par une latinité peu sûre, & ſurchargée d'une infinité de noms qu'il a rendus barbares, ſous prétexte de les latiniſer. C'eſt pourquoi il a fallu joindre à cette Hiſtoire une eſpece de Vocabulaire, pour éclaircir l'obſcurité de ces noms, qui euſſent été méconnoiſſables ſans ce ſecours. A cela près, on ne ſauroit trop admirer l'étendue des connoiſſances, des recherches, & la littérature qu'elle offre à l'eſprit du Lecteur, étonné de voir tant d'événemens traités ſans confuſion & avec une rare ſupériorité. Ce n'eſt pas que le génie de M. de *Thou* ne s'abaiſſe quelquefois à certains objets fort accrédités de ſon temps, tels que les prédictions, les préſages, &c. qu'il ne s'engage quelquefois dans des digreſſions un peu longues, & ne s'écarte de ſon ſujet principal; mais il ſait y revenir enſuite, & ſe faire pardonner ſes écarts. La Politique, la Guerre, les Loix, la Littérature, tout prend ſous ſa plume

un caractere de dignité, d'aisance, de profondeur, qui donne la plus haute idée de ses lumieres, soit acquises, soit naturelles.

Un travers qu'il eût dû certainement éviter, est un ton de partialité qui le rend téméraire dans ses conjectures, injuste dans ses jugemens, trop libre dans ses réflexions, trop amer dans ses censures, toutes les fois qu'il s'agit des Papes, du Clergé, & de ceux qui gouvernoient de son temps. Autant il est sévere à cet égard, autant est-il facile à se laisser entraîner au penchant qui le porte à adoucir, à justifier la conduite des Calvinistes, à faire valoir le mérite de leurs Chefs, & à célébrer les talens de ceux qui étoient attachés à leur Secte.

Ces sentimens, trop marqués en différens endroits dans son Histoire, firent naître des doutes sur sa catholicité, & le firent accuser par plusieurs Ecrivains, d'être secrétement du parti pour lequel il montroit tant d'indulgence. Cette accusation a été combattue & réfutée par

ses Contemporains, ainsi que par des Ecrivains qui lui sont postérieurs. D'ailleurs, la maniere dont il est mort, en soumettant tous ses Ecrits au jugement de l'Eglise, est une preuve convaincante de l'orthodoxie de ses sentimens. S'il s'est échappé quelquefois, on doit plutôt attribuer ses écarts à de certaines séductions momentanées, qui agissent plus sur le cœur que sur l'esprit.

Nous ne parlons pas de ses Poésies, qui furent estimées de son temps, & qui sont aujourd'hui peu dignes d'être recherchées.

TILLEMONT, [*Louis-Sébastien* LE NAIN DE] Prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1637, mort en 1698; Eleve de *Nicole*, & plus savant que son Maître, quoique moins célebre.

Il est un des premiers Ecrivains qui aient débrouillé parmi nous l'Histoire des Empereurs; & celle qu'il en a composée, est encore lue avec estime, malgré tous les Ouvrages qu'on a publiés depuis sur

le même ſujet. L'Auteur n'écrit que d'après les Livres originaux, & une ſage critique vient toujours à l'appui de ce qu'il avance. Il a d'ailleurs l'attention de citer à la marge les ſources où il a puiſé, attention indiſpenſable à tout Ecrivain convaincu qu'en fait d'Hiſtoire il vaut mieux ne rien haſarder, que de ſavoir revêtir ſes fauſſes conjectures des agrémens du ſtyle. Celui de M. *le Nain* eſt ſimple, méthodique, & ſans prétention, qualités qui ont dû couter à cet Auteur plus qu'on ne penſe.

Ses *Mémoires* pour ſervir à l'Hiſtoire eccléſiaſtique des ſix premiers Siecles, ſont écrits de la même maniere; c'eſt toujours le même ordre, la même netteté, la même exactitude, la même modeſtie. Cette modeſtie ſe montre ſur-tout bien avantageuſement pour la gloire de l'Auteur dans une *Lettre au P. Lami*, où il réfute le ſentiment de cet Oratorien, qui prétendoit que *Jéſus-Chriſt* n'avoit pas fait la Pâque la veille de ſa mort. On peut propoſer cette Lettre aux Ecri-

vains polémiques comme un modele de raisonnement, d'érudition, & encore plus de cette politesse si rarement observée dans les disputes.

TILLET, [*N.*] Directeur de la Monnoie à Troies, né en 17.., mérite une place parmi les Auteurs véritablement utiles à leur Patrie. Plusieurs Ouvrages sur les Grains, aussi instructifs que bien écrits, assurent ses droits à la reconnoissance de tous ceux qui s'intéressent aux avantages réels de la Société. Les Auteurs de ce mérite sont d'autant plus estimables de s'attacher aux objets essentiels de nos premiers besoins, qu'ils sacrifient à l'utilité publique une célébrité qu'on n'accorde guere, dans ce Siecle frivole, qu'à des Auteurs frivoles. Mais les suffrages du Gouvernement & des Hommes sages, sont bien capables de les dédommager de la petite gloire qu'ils perdent, & qui ne vaut pas la satisfaction légitime que doit éprouver quiconque peut dire, comme M. *Tillet*, *j'ai servi mes Concitoyens.*

TIPHAIGNE DE LA ROCHE, [*N.*] Médecin de la Faculté de Caen, de l'Académie de Rouen, né dans le Diocese de Coutances, mort en 1774, âgé de 45 ans, a fait plusieurs Ouvrages qui sont écrits d'un style élégant & facile, mais dans lesquels on voudroit plus de justesse dans les idées, & moins d'un certain enthousiasme, qui est plutôt l'effet de la singularité, que le fruit du génie. *Amilec* ou *la Graine des Hommes*, renferme une critique très-ingénieuse des ridicules des Artistes, des Savans, principalement des Physiciens, des Naturalistes, & de tous les faiseurs de systêmes. Les plaisanteries de l'Auteur sur les divers états de la vie, sont, à la vérité, aussi anciennes que ces états mêmes, mais elles sont renouvelées d'une maniere très-piquante & très-philosophique. Son Essai sur l'Histoire économique des mers occidentales de France, peut être mis au nombre des Ouvrages les plus utiles qui aient paru de nos jours. On y voit par-tout le bon Citoyen & le Physicien éclairé. En lisant

le premier chapitre, qui sert d'introduction, on croit entendre *Pline* l'ancien.

Nous ne parlons pas de ses autres Ouvrages. Ils annoncent également l'Ecrivain ingénieux, utile, mais systématique.

TITON DU TILLET, [*Evrard*] Commissaire Provincial des Guerres, de plusieurs Académies de Province & des Pays étrangers, né à Paris en 1677, mort dans la même ville en 1762.

Peu d'Hommes ont eu un goût plus vif pour les Lettres & les Arts, & ont été aussi jaloux de la gloire de ceux qui les ont cultivés. Notre Nation sur-tout excitoit, à cet égard, l'enthousiasme de M. *Titon*. L'ardeur de ce zele lui inspira la noble idée d'élever un Parnasse en bronze, destiné à immortaliser les plus illustres de nos Poëtes & de nos Musiciens. Il y consacra ses soins & des dépenses considérables. Si sa fortune lui eût permis de remplir son projet en grand, il l'auroit fait exécuter dans une Place publique sur le modele placé aujourd'hui dans la Bibliotheque du Roi.

Il ne s'eſt pas contenté d'accorder aux uns des Statues, aux autres des Médaillons, dans la Deſcription qu'il a donnée, en un volume *in-folio*, de ce Monument patriotique, il a inſéré un extrait de la vie, & donné le Catalogue des Poéſies de ceux qu'il a jugés dignes d'y avoir place. Cet Ouvrage eſt, ſans contredit, ce que nous avons de plus complet pour l'Hiſtoire de nos Poëtes. Il faut avouer cependant que M. *Titon* auroit dû mettre plus de diſcernement dans le choix de ceux qu'il a gratifiés de l'apothéoſe; *Abeille*, *Baïf*, *Colletet*, *Dalibrai*, *l'Etoile*, &c. ne devoient jamais s'attendre à figurer parmi ſes Héros; & la diſtinction ceſſe d'être flatteuſe, quand elle eſt trop prodiguée.

Après tout, ſi cette indulgence peut paroître exceſſive aux yeux des Gens de goût, l'ouvrage n'en fait pas moins d'honneur aux ſentimens de M. *du Tillet*, également eſtimable par ſes vertus ſociales, par l'aménité de ſes mœurs, la franchiſe de ſes procédés, & par les ſervices mul-

tipliés qu'il a rendus aux Gens de Lettres.

Tant de titres étoient plus que suffisans pour le mettre à l'abri des insultes de M. *de Voltaire*, qui devoit, en son particulier, lui savoir gré de l'avoir si bien partagé dans les honneurs qu'il a accordés à nos grands Poëtes; mais la gloire ne le touche qu'autant qu'elle est exclusive, & M. *Titon* avoit assez de lumieres, de justice & de goût, pour lui préférer le grand *Rousseau.*

Les autres Gens de Lettres ont été plus reconnoissans. On feroit un gros volume, si l'on vouloit recueillir tous les Vers qui ont été composés à la louange de l'Auteur du Parnasse François. Il suffit de rapporter un Distique Latin & un Quatrain, destinés à être mis au bas de son portrait. C'est ce qu'on a fait de plus court & de meilleur.

Vivere dent aliis Vates, tu Vatibus ipsis
Vivere das; Pindo vivis & ipse tuo.

*

* *

Du Titon de l'antiquité,
A celui de nos jours, voici la différence ;
L'un reçut & perdit son immortalité,
L'autre en jouit & la dispense.

TORNÉ, [*Pierre-Anasthase*] Abbé, de l'Académie de Nancy, né dans le Diocese de Tarbes en 17..

On dit que ses *Sermons* ont eu du succès dans le débit ; en ce cas, il est fâcheux pour leur Auteur qu'on les ait imprimés. Ecrits d'un style, tantôt maniéré, tantôt lâche, & toujours froid, l'Orateur y semble méconnoître le ton convenable aux différens sujets qu'il traite. L'Ecriture sainte & les Peres s'y trouvent perpétuellement fondus sans aucune citation, de maniere qu'il faut être très-versé dans la lecture des Livres saints & des Ouvrages des Peres, pour distinguer ce qui appartient à M. l'Abbé *Torné*. Il a beau, dans sa Préface, prévenir le Lecteur sur cette singularité, son aveu ne le met point à l'abri de l'accusation de *Plagiat*, parce qu'il prend un soin marqué de cacher jusqu'à

quel point il l'a poussé. D'ailleurs les morceaux qu'il a empruntés des sources, ne sont pas assez bien adaptés à son style, pour qu'on ne s'apperçoive pas d'une bigarrure qui déplaît à tout Lecteur délicat.

TOUCHE, [*Claude* GUYMOND DE LA] né en 1726, mort à Paris en 1760.

Une *Epître à l'Amitié* & quelques autres morceaux composent ses Poésies fugitives, qui plaisent à l'imagination, quoiqu'elles ne soient pas exemptes de défauts. Sa plus grande réputation vient de sa Tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, Piece qui eut un grand succès, & restée au Théatre, malgré ses endroits foibles & même vicieux. L'amour en est exclu; ce qui seroit une preuve du génie de l'Auteur pour le genre tragique, si les situations, qui sont quelquefois touchantes, étoient plus naturelles, plus vraisemblables, & la versification moins dure & moins hérissée. Il est difficile qu'une Tragédie soit bonne, avec des imperfections aussi marquées. Cependant le Public revoit avec plaisir

celle-ci, parce que le ſujet en eſt beau; parce ce qu'il y a de l'action, une conduite aſſez réguliere; parce que les ſentimens en ſont bien approfondis, & qu'il y regne en général un ton d'intérêt & de chaleur qui annonce de vrais talens La Scene d'*Oreſte* & de *Pylade* eſt de la plus grande nobleſſe & du pathétique le plus attendriſſant.

Ce jeune Poëte travailloit à une ſeconde Tragédie, lorſqu'une mort imprévue l'enleva au Théatre, où ſa carriere auroit pu devenir plus glorieuſe que celle de ſes rivaux, pour peu qu'il eût eu le temps de perfectionner ſon génie.

Il ne faut pas le confondre avec un Auteur du même nom, à qui nous devons une excellente Grammaire, intitulée, *l'Art de bien parler François*. Ce M. de *la Touche*, qui vivoit encore au commencement de ce Siecle, n'a pas été aſſez heureux pour trouver place chez aucun de nos Lexicographes. Cet oubli vient ſans doute de ce qu'il paſſa ſa vie en Hollande, où il s'étoit réfugié après la révocation de l'Edit

de Nantes. Son Livre n'a pas laiſſé d'avoir beaucoup d'Editions. Il eſt le meilleur qu'on puiſſe mettre entre les mains des Etrangers qui voudront ſe perfectionner dans notre Langue, à cauſe de l'attention qu'il a de relever les fautes particulieres à chaque Nation pour la maniere de la prononcer.

TOUR, [*Bertrand* DE LA] Docteur de Sorbonne, de l'Académie de Montauban, né à Toulouſe en 17..

Il y a beaucoup de morceaux foibles & négligés dans les quinze volumes de Sermons, de Panégyriques, & de Diſcours Moraux, qu'il a donnés au Public. Son éloquence, pour être trop féconde, tombe quelquefois dans le puéril & dans le froid. On peut dire cependant que ſi cet Orateur eût donné plus de temps à ſes Productions, il eût tiré un parti plus avantageux de ſes lumieres & de ſes talens, ſoit pour l'édification du Public, ſoit pour ſa propre gloire.

Ses *Diſſertations* ſur des matieres de

Littérature, offrent une infinité de remarques utiles & de choses très-bien vues, qui feroient plus d'effet, si le style en étoit moins incorrect & sur-tout moins diffus.

TOUR-DU-PIN, [*Jacques-François-René* DE LA] Prédicateur ordinaire du Roi, de l'Académie Royale de Nancy, mort en 1765, âgé de 44 ans.

L'impression, écueil ordinaire des Orateurs, n'a point nui à la réputation de ses Discours, que sa maniere de les débiter gâtoit un peu. Nous avons de lui quatre volumes de *Sermons*, & deux volumes de *Panégyriques*, qu'on ne proposera pas comme des modeles, mais qui peuvent lui donner un rang distingué parmi le petit nombre de véritables Orateurs qu'a produits notre Siecle. » Plans simples, & » presque toujours pris dans le cœur du » sujet; style facile, uni, coulant, assez » concis, mais sans sécheresse, plus dé- » licat que recherché, ne s'élevant qu'a- » vec les choses qu'il traite, en n'emprun-

» tant jamais sa force que de l'énergie même
» des objets ; & coloris, en général,
» aussi doux qu'égal : voilà, dit M. de
» *Querlon*, l'idée que nous donnerions
» de son genre ". Nous adoptons cette idée avec d'autant plus de confiance, qu'elle est conforme à la vérité, & que le Journaliste a prononcé ce jugement après la mort de l'Auteur.

TOURNEMINE, [*René-Joseph* DE] Jésuite, né à Rennes, mort à Paris en 1739, âgé de 78 ans.

Son érudition étoit aussi étendue que variée. Il a fourni une quantité prodigieuse de *Dissertations* au *Journal de Trévoux*, dont les unes ont pour objet la Théologie, les autres la Morale, quelques-unes la Physique, & le plus grand nombre, différentes matieres de Littérature. Ces Dissertations ont enrichi long-temps ce Journal, qui n'a pas toujours eu des Coopérateurs du même mérite.

Le P. *Tournemine* eut de grands démêlés avec le P. *Hardouin*, son Confrere, qui lui répondoit,

répondoit, *qu'il ne se levoit pas tous les jours à trois heures du matin pour dire ce que les autres ont dit.*

TOURNEUR, [*Pierre* LE] Censeur Royal, & ancien Secrétaire général de la Librairie, né à Valognes en 17..

Il a eu un mérite bien rare parmi les Traducteurs, celui de surpasser son original. *Les Nuits* d'*Young*, telles qu'il les a données dans notre Langue, sont préférées à l'Ouvrage Anglois. Peu de Livres ont eu autant de succès que celui-ci, & peu en ont été plus dignes. M. *le Tourneur* a eu le talent d'embellir, par une touche aussi vigoureuse que sublime, les moindres pensées du Poëte lugubre & énergique qu'il a traduit, mérite qui ne doit pas paroître médiocre aux yeux de ceux qui savent que la Langue Angloise est supérieure à la nôtre, pour rendre les idées sombres, fortes & pittoresques.

Cet Auteur travaille présentement, en Société avec M. le Comte de *Catuélan* & M. *Fontaine Malherbe*, à la Traduction

du Théatre de *Sakespeare*, dont on a déjà publié trois volumes. Cette Traduction, à laquelle il a, dit-on, la principale part, lui a attiré les anathêmes du Patriarche que les Lettres & la Philosophie viennent de perdre : M. de *Voltaire*, offensé de ce qu'on n'a pas parlé de ses Tragédies dans le Discours qui précede celles du Poëte Anglois, ne put retenir son ressentiment, comme il est aisé d'en juger par plusieurs de ses Lettres, & entre autres, par celle qui est imprimée dans la seconde édition du *Bureau d'Esprit*, où il traite M. *le Tourneur* de *faquin*, de *maraud*, d'*impudent imbécille*, de *monstre*, &c. *Tachez*, dit-il ensuite à la personne à qui cette honorable Lettre est adressée, *tâchez, je vous prie, d'être aussi en colere que moi, sans quoi je me sens capable de faire un mauvais coup.*

Les réflexions se présentent ici en foule à notre esprit ; nous nous contenterons de remarquer qu'il n'y a peut-être pas d'homme de Lettres plus honnête, ni qui ait des mœurs plus douces, que celui que

M. de *Voltaire* traitoit, peu de jours avant sa mort, de *maraud* & de *monstre*.

Au reste, M. *le Tourneur* a été couronné dans plusieurs Académies; mais, nous le répéterons toujours, & nous sommes aujourd'hui plus en droit que jamais de le répéter, ces Couronnes ne sont que la moindre partie de la gloire de tout homme de mérite.

TOURNEUX, [*Nicolas* LE] Chanoine de la Sainte-Chapelle, né à Rouen en 1640, mort à Paris en 1689.

En 1675, il remporta le prix de l'Eloquence à l'Académie Françoise, par un Discours qu'il composa, dit-on, la veille du jour où l'on devoit examiner les Ouvrages présentés au concours. Cette Anecdote, quand elle ne seroit pas exacte, prouve au moins la grande idée que ceux qui le connoissoient, avoient de sa facilité. Ce talent d'écrire avec promptitude s'est annoncé dans plusieurs Ouvrages de Théologie & de Morale, dont quelques-uns ont été mis à l'*Index*. Son *Année chrétienne* a subi ce sort, parce qu'elle laisse

tranſpirer des opinions que l'Auteur avoit puiſées dans un commerce intime avec MM. de *Port-Royal.* Malgré cela, bien des Femmes d'une certaine dévotion y ſont encore attachées, par la raiſon qu'elles peuvent dire, avec encore plus de vérité que les Hommes,

Nitimur in vetitum, cupimuſque negata.

Pour qu'on ne nous accuſe point d'injuſtice à l'égard de cet Ouvrage, nous conviendrons qu'il eſt écrit d'un ſtyle pur, noble, élégant, & propre à inſpirer la piété, à l'eſprit de ſimplicité près, qui doit cependant en être le premier caractere. Les *Regles de la vie chrétienne*, du même Auteur, ſont également remplies de maximes ſolides, de ſages principes. Il s'y montre par-tout nourri de la lecture des Livres ſaints, & les explique à ſa maniere avec autant d'élégance que d'onction.

TOURON, [*Antoine*] Dominicain, né à Graulhet, Dioceſe de Caſtres, en 1686, mort à Paris en 1775.

Ceux qui préferent l'agrément à l'utilité, le chercheroient en vain dans ses Ouvrages; mais ceux qui savent estimer les fruits d'un travail épineux, l'érudition bien digérée, présentée avec méthode & clarté, la trouveront dans son *Amérique chrétienne*, & dans son *Histoire des Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique.*

TOURREIL, [*Jacques* DE] de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Toulouse en 1656, mort en 1714.

Sa facilité pour écrire étoit étonnante, ce qui ne veut pas dire qu'il ait toujours bien écrit. Lorsque l'Académie présenta à *Louis XIV* son Dictionnaire, *Tourreil*, qui pour lors étoit à la tête de ses Confreres, composa dans cette occasion vingt-huit complimens différens, tous avec un ton & des tournures particulieres. Cet art de complimenter de tant de façons différentes, devoit lui donner

une grande considération dans un Corps complimenteur comme celui dont il étoit membre ; mais cette distinction est une pauvre gloire pour quiconque prétendroit s'y borner. *Tourreil* voulut étendre la sienne au delà du cercle académique, & entreprit dans ce dessein la Traduction des Harangues de *Démosthène*. En cela, il s'est trompé ; car pour vouloir embellir son Original par les ornemens de l'Art, il l'a absolument défiguré. L'Orateur Grec y conserve à peine quelques traits de cette éloquence mâle, rapide & pressante qui lui étoit si familiere. Son génie est énervé sous la plume Académicienne, qui ne montre que de l'esprit où il faudroit de la vigueur, du naturel, de la simplicité, de l'élévation. Aussi *Boileau* appeloit-il cette version *un monstre*.

Il est étonnant que de plus de deux mille Traductions d'Auteurs Grecs & Latins, qui ont été faites en notre Langue, on en trouve à peine dix qu'on puisse regarder comme bonnes. L'Abbé d'*Olivet* en

apporte une raiſon qui paroît aſſez juſte. » Un habile Traducteur, dit-il *, doit » être un *Protée* qui n'ait point de forme » immuable, & qui ſache prendre toutes » les diverſes formes des Originaux. Mais » pour cela, outre la ſoupleſſe du génie, » il faut de la patience : vertu qui manque » plus que le génie aux François, & qui » manque ſur-tout aux Traducteurs ; car » tout Ecrivain ne fait effort qu'à pro» portion de la gloire qu'il ſe promet de » ſon Ouvrage ; & comme les Traduc» teurs ſavent que le préjugé du Public » n'attache qu'une gloire médiocre à leur » travail, auſſi ſont-ils ſujets à ne faire » que des efforts médiocres pour y réuſ» ſir «.

Après avoir condamné la maniere de traduire de *Tourreil*, on doit rendre juſtice aux deux Préfaces excellentes qu'il a miſes à la tête de ſa Traduction. L'état de la Grece, du temps de *Démoſthène*, y

* Dans ſa continuation de l'*Hiſtoire de l'Académie Françoiſe.*

eſt préſenté avec autant d'érudition que d'habileté. Les réflexions y ſont lumineuſes & fortement exprimées ; ce qui prouve que, pour écrire au moins paſſablement, il faut ſuivre ſon propre caractere, quand on n'a pas aſſez de nerf & de ſoupleſſe pour ſe plier à celui des grands Modeles.

TOUSSAINT, [*François-Vincent*] Avocat, de l'Académie de Berlin, né à Paris en 1715, mort à Berlin en 1772, où il étoit Profeſſeur de Belles-Lettres Françoiſes.

De tout ce qu'il a écrit [& le nombre de ſes Productions eſt aſſez conſidérable], le ſeul Ouvrage qui lui ait donné de la célébrité, eſt ſon Livre des *Mœurs* ; nouvelle preuve que la plupart des Eſprits de ce Siecle n'ont cru pouvoir ſe faire un nom qu'en s'écartant des routes ordinaires, & en débitant des ſyſtêmes oppoſés à toutes les idées reçues. Ce Livre fut accueilli par les Philoſophes, & condamné par le Parlement de Paris auſſi-tôt qu'il

parut. Sous prétexte de donner des leçons de Morale, l'Auteur y débite des maximes absurdes, & renverse le plus souvent les notions des vertus, les plus invariables dans leurs principes. Il est vrai que la Philosophie de l'Ecrivain des *Mœurs* a su du moins respecter quelque chose. Elle n'a point attaqué, comme on l'a fait depuis, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la nécessité d'un Culte; elle ne s'est point élevée contre certains préceptes de la Morale chrétienne, tels que le pardon des offenses, &c.; elle ne s'est point consumée en raisonnemens en faveur du suicide, de l'adulterre, de la vengeance; au contraire, elle ne s'est jamais écartée d'un caractere de modération, de respect, à l'égard du plus grand nombre des vertus religieuses & sociales. Elle a même cela de particulier, qu'elle s'exprime avec une douceur & une onction rares dans tout ce qui appartient à la Philosophie. Ce ton a sans doute déplu aux autres Philosophes, & les Beaux-Esprits de ce Corps se sont égayés en donnant

à M. *Toussaint* le nom de *Capucin de la Secte.* L'expression est heureuse; mais ces Messieurs devroient savoir que, si cet Auteur, réprouvé parce qu'il est décent, honnête, raisonnable dans la plupart de ses sentimens, n'a pas mérité d'être célébré par eux, comme tant d'autres, il n'en a pas moins le mérite d'écrire d'une maniere bien supérieure aux Auteurs de *la Philosophie du bon sens*, du *Code de la Nature*, du *Christianisme dévoilé*, & de tant d'autres rapsodies aussi insupportables par l'extravagance des idées, que par la bizarre contexture du style.

A propos du Livre de M. *Toussaint*, il n'est pas inutile d'observer qu'il a paru, il y a quelques années, un *Essai sur les mœurs du temps*, par M. *Reboul*, qu'on peut lire avec fruit & sans crainte d'y rencontrer rien de contraire aux principes de la Morale ni de la Religion. L'Auteur ne se borne pas à faire la satire des ridicules & des vices du Siecle, il présente aussi les moyens de les corriger; & si ses observations ne sont pas toujours élégantes &

vivement exprimées, elles ont du moins le mérite de la justesse, & annoncent un Esprit aussi éclairé, que jaloux du bonheur de ses Concitoyens.

TRESSAN, [*Louis-Elisabeth* DE LA-VERGNE Comte DE] Lieutenant-Général des Armées du Roi, de l'Académie Françoise, de celles des Sciences de Paris, de Londres, de Berlin, d'Edimbourg, & des Sociétés Royales & Littéraires de Montpellier, de Nancy, de Caen & de Rouen; né dans le Diocese de Montpellier en 1706.

Ses *Œuvres diverses*, recueillies en un vol. *in*-8°. de plus de quatre cents pages, offrent différentes Pieces de Prose & de Vers, qui lui donnent le droit de figurer avantageusement parmi les personnes qu'une naissance illustre n'a point empêchées de cultiver les Lettres & de grossir le nombre des Auteurs. La plupart des Grands, sans en excepter les Princes, semblables à ces arbres nés dans le silence, & accrus à l'ombre des forêts, vivent &

meurent ſans que leur exiſtence & leur chute faſſent une ſenſation & un vide dans le monde : il n'en eſt pas de même de l'homme qui a ſu ſe rendre utile par ſes lumieres ou ſes talens ; il eſt connu par-tout où ſes Ouvrages pénetrent ; & plus ou moins honoré de ſes Contemporains, ſelon qu'il s'eſt montré plus ou moins ſupérieur dans le genre qu'il a embraſſé, il peut ſe flatter d'exiſter encore avec honneur dans la mémoire des générations futures.

Jaloux d'ajouter ce genre de gloire à celle que ſes aïeux & lui-même ſe ſont acquiſe dans les armes, M. le Comte de *Treſſan* a conſacré à l'étude des Sciences & à la culture des Beaux-Arts, les momens de loiſir que lui ont laiſſés les fonctions de ſon état. Hiſtoire, Morale, Métaphyſique, Eloquence, Poéſie, Mathématiques, Hiſtoire Naturelle, tout a été du reſſort de ſon eſprit pénétrant & actif, & dans les différentes matieres qu'il a traitées il ne s'eſt jamais montré au deſſous de ſon ſujet. Ses Epîtres, ſes Chan-

ſons, ſes Madrigaux, & ſes Diſcours prononcés aux Séances publiques de la Société Royale de Nancy, ſur-tout celui du 8 Mai 1752, prouvent qu'il réunit aux graces touchantes des *Chaulieu*, l'éloquence inſtructive des *Fontenelle*.

Il eſt remarquable que, malgré ſes liaiſons avec feu M. de *Voltaire* & d'autres Ecrivains licencieux, M. le Comte de *Treſſan* ſoit non ſeulement toujours reſté fidele aux vrais principes, mais qu'il les ait défendus contre les attaques de ces mêmes Ecrivains. On peut juger de ſon zele à cet égard, par ſa Réponſe à un de ſes parens qui lui avoit écrit une Lettre en Vers, dans laquelle il faiſoit l'apologie de l'*Homme machine* de la *Métrie*. » J'y profeſſe, dit cet eſtimable Littérateur, des principes dont je ne me ſuis jamais écarté, & auxquels la vraie Philoſophie ramenera toujours «.

. . . .

Mais, cher *Damon*, loin de vous écouter,
Quand follement vous cherchez à détruire

Des nœuds sacrés ; quand je vous vois lutter
Contre le jour qui peut seul vous conduire,
Les plus beaux Vers ne peuvent me séduire,
Et dans les miens je dois les réfuter.

Un vil Mortel, un nouvel *Erostrate*,
Ose abuser du grand art d'*Hippocrate* ;
Par le scalpel il découvre à nos yeux
De nos ressorts les accords merveilleux :
Il voit leur force, il prévoit leur ruine.
Il en conclut : » L'homme est une machine
» Que le concours des atomes forma,
» Et que l'éther plus rapide anima «.

Ah ! cher *Damon*, se peut-il que votre ame,
Méconnoissant cette céleste flamme
Qu'en votre sein versa le Créateur,
Puisse écouter la voix d'un imposteur ?
Quoi ! notre esprit, cette vive lumiere,
Quoi ! ces ressorts l'un à l'autre liés,
Pour nos besoins, féconds & variés,
Assujettis aux loix de la matiere,
Par le hasard seroient modifiés !
Le croirez-vous ? Quoi ! notre intelligence,
Notre pensée est un corps circonscrit
Qu'un agent meut par sa vive effluence,
Qui suit, sans choix, les lignes qu'il décrit ?
A ces traits-là reconnoît-on l'esprit ?

Reconnoît-on la ſublime ſubſtance
Qui ſe ſouvient, compare, aime, choiſit ?
Le haſard n'eſt qu'un être fantaſtique,
Qu'un mot qui ſert l'ignorance publique ;
Jamais ce mot, qui d'elle eſt émané,
N'offre à l'eſprit un ſens déterminé.
Tout mouvement, un Dieu moteur l'imprime,
Tout obéit à ſa direction.
De ſes Décrets, la chaîne, quoiqu'intime,
Reſte cachée à la perception.
Depuis les temps de l'enfance du monde,
Même parmi les êtres végétans,
Obſerve-t-on ſur la terre, ſous l'onde,
Ou dans les airs, de nouveaux habitans
Nés du concours des atomes flottans ?
Non, cher *Damon* ; une force ſeconde
Entretient tout, ſans que rien ſe confonde :
De ſon pouvoir la ſource eſt dans les Cieux.
Que vers le Tage un taureau furieux,
Qui, de l'Auſter ſent la brûlante haleine,
A la jument, qu'il pourſuit dans la plaine,
S'uniſſe ! .... Alors, nos regards curieux
En verront naître une eſpece imparfaite,
Qui du cheval n'aura point la beauté,
Ni du taureau la force & la fierté ;
De tous les deux ſa nature eſt extraite,
Mais impuiſſante à ſe régénérer.
D'un ſein fécond, ſans jamais s'altérer,

Chaque saison, la Nature abondante
Répand les dons qu'une main bienfaisante,
Dans leur principe, a pour nous préparé.
Mais produit-elle une nouvelle plante ?
D'astres nouveaux le Ciel est-il paré ?

. . . .

Si notre esprit dépendoit de nos sens,
Plus ses ressorts seroient fermes, puissans,
Plus cet esprit atteindroit au sublime !
Ont-ils rendu *Milon* digne d'estime ?
Et dans *Paschal* ils étoient languissans.

. . . .

. . Je déteste un traité dogmatique
Qui m'avilit, qui m'ôte tout espoir,
Et qui sur-tout veut me faire entrevoir
Que la vertu, l'honneur sont des chimeres,
Fantômes vains, foiblesses de nos peres,
Liens adroits, dont la Société
A par degrés connu l'utilité.

C'est sur-tout dans ses *Réflexions sommaires sur l'Esprit*, que M. le Comte de *Tressan* manifeste des sentimens qui lui assurent des droits à l'estime publique. Nous connoissons peu d'Ouvrages aussi solidement pensés, aussi sagement écrits, & plus capables de former l'esprit & le cœur

des jeunes gens. Jamais on n'a renfermé en un moindre volume plus de connoiſſances, plus de lumieres, plus de raiſon & de goût. L'Auteur y enſeigne ce qui peut rendre l'eſprit actif, juſte, & véritablement éclairé ; il y fait connoître les écueils qui peuvent le détruire, y expoſe les fauſſes notions capables de l'égarer ; & y indique les moyens de ſe garantir des torts qui l'aviliſſent ou le rendent coupable. Ces *Réflexions*, compoſées pour l'inſtruction de ſes enfans, donnent une idée avantageuſe de ſon ame, qui s'y montre ſenſible, élevée, pleine d'indulgence & de philanthropie. Le *Réſumé* par lequel il les termine, renferme des conſeils trop ſages & trop utiles à la Jeuneſſe, pour qu'on puiſſe nous ſavoir mauvais gré d'en préſenter ici un court extrait.

» Telles que ſoient ces Réflexions ſom-
» maires, mes chers enfans, je les crois
» ſuffiſantes pour vous donner une no-
» tion claire des objets que j'ai fait paſſer
» tour-à-tour ſous vos yeux ; c'eſt à vous
» à vous approprier ces idées, à les éten-

» dre, & à suppléer de vous-mêmes les
» détails que j'ai passés sous silence. Si
» la voix d'un pere vous touche, si la
» route que je viens de vous tracer com-
» mence à vous plaire, vous saurez la
» parcourir & franchir les obstacles qui
» retardent plus ou moins l'esprit dans
» l'acquisition des connoissances & dans
» la recherche de la vérité.

» La vérité !... ô mes enfans ! quel
» grand sens ! qu'elle inmensité ! quelle
» lumiere universelle n'entraîne-t-il pas
» avec lui, ce mot auguste & sublime !...
» La vérité !.. Songez qu'elle est le flam-
» beau de toutes les Sciences, l'ame de
» toutes les vertus, l'existence réelle des
» êtres, & que sans elle tout n'est qu'il-
» lusion...

» Je ne me suis attaché, dans ces Ré-
» flexions, qu'aux vérités relatives à la mar-
» che éclairée de l'esprit humain. C'est à la
» Religion, c'est à votre propre cœur à vous
» instruire sur tout ce qui tient aux vérités
» morales.

» La justesse & la lumiere de l'esprit

» influent nécessairement sur les mœurs, » puisque c'est de ces deux perfections que » naissent l'ordre & l'appréciation des idées. » Lorsqu'on essaiera de se former l'idée » la plus complette de ce qu'on nomme » *l'Esprit*, cette idée rassemblera nécessai- » rement la lumiere qui éclaire, la justesse » qui dirige, & la raison qui compare, juge » & choisit...

» Je ne peux ni ne dois vous cacher, » que les mœurs de nos jours ont assez » dégénéré de l'ancienne candeur de cette » Chevalerie, pour que la fausseté, la per- » fidie même, déguisées sous le nom de » finesse, ne soient presque plus régardées » que comme l'art de se conduire. Ah » Dieu ! se peut-il que l'homme civilisé » se méprise assez lui-même & méprise » assez son semblable, pour se forger un » art de tromper !... Songez que vous êtes » nés pour conserver une intégrité d'ame » qui s'avilit bientôt, dès qu'elle se par- » donne la plus légere fausseté.

» La Philosophie, mes chers enfans, » cet amour pur de la sagesse, est insé-

» parable de celui de la vérité. En vous
» parlant, dans un chapitre précédent,
» des moyens de former votre entende-
» ment, je vous ai indiqué néceſſaire-
» ment ceux de former votre cœur. Le
» vrai Philoſophe, éclairé par les vérités
» qu'il connoît, eſt ſans ceſſe enflammé
» par le déſir d'en connoître de nou-
» velles; s'il réfléchit ſur ce qu'il fait,
» s'il obſerve bien, s'il apprécie ce qui
» l'entoure, c'eſt depuis la combinaiſon
» de ce qu'il ſait & de ce qu'il voit, qu'il
» s'éleve à de nouvelles déconvertes, ou
» dans les profondeurs de la Nature,
» ou dans les replis du cœur humain.

» Voilà, mes enfans, quel eſt le flam-
» beau qui doit vous conduire. Portez-
» le ſur tout ce qui vous affecte. Si vous
» trouvez les hommes corrompus, injuſ-
» tes, ignorans, ne les bleſſez point; mais
» fuyez-les, rompez avec eux. Si vous
» les trouvez frivoles, médiſans, & ri-
» dicules, ſupportez-les, mais ſans vous
» y attacher; & ne vous attirez pas leur
» haine en les humiliant, en leur faiſant

» ſentir trop de ſupériorité. Trop de faci-
» lité dans les mœurs que vous porteriez
» dans la Société, finiroit peut-être par
» les corrompre : trop de miſanthropie
» finiroit ſûrement par vous nuire. Etre
» frivole, trop complaiſant, & flatteur;
» être dur, cynique, & tout fronder :
» ce ſont les deux extrêmes que l'homme
» ſage doit également éviter.

» Vous êtes appelés à des places que
» j'eſpère que vous mériterez, & qui pour-
» ront vous donner quelque autorité ſur
» d'autres hommes : ſouvenez-vous plus
» que jamais alors, que vous avez obéi;
» ſouvenez-vous de ce grand précepte
» émané de la Divinité même : *Fais à*
» *autrui ce que tu voudrois qu'il te fût*
» *fait*. Ne faites point haïr en vous &
» votre rang & votre pouvoir. Plus il
» vous ſera facile de punir celui qui oſe-
» roit vous manquer, moins vous devez
» uſer de cette facilité. Eclairez, rame-
» nez par la raiſon, les eſprits obſcurs
» ou violens; ramenez-les doucement à
» leurs devoirs, & ne les pouſſez jamais

» à bout. Un des caracteres distinctifs de » la beauté & de la bonté de l'ame d'un » homme revêtu d'une autorité [qui ne » peut être qu'une subdivision d'une au- » torité supérieure], c'est d'exercer cette » autorité sans dureté, sans orgueil, & » sur-tout sans personnalité. Ne montrez » jamais l'hòmme absolu qui commande; » ne montrez jamais que la loi qui vous » commande à vous-mêmes.

» Ce n'étoit point *Catinat*, ce n'étoit » point *Fénélon* * qui punissoient le Mili- » taire ou l'Ecclésiastique qui avoient » manqué, c'étoient les Loix écrites; & » *Catinat* & *Fénélon* n'aggraverent jamais » la peine que ces Loix pouvoient im- » poser, par des propos durs qui révol- » tent & qui sont une punition inutile, » & souvent plus cruelle encore que celles » que la Loi fait subir.

» Je finis, mes chers enfans; &, prêt » à descendre au tombeau de mes peres,

---

* M. le Comte de *Tressan* a un fils Militaire & un autre dans l'Ordre Ecclésiastique.

» mon expérience, ma tendresse, & mon
» inquiétude prévoyante, m'ont dicté pour
» vous des préceptes que souvent je n'ai
» pas assez suivis; mais j'en ai toujours
» conservé la vérité, mais je les ai tou-
» jours respectés..... Puissent-ils vous
» frapper assez, pour vous éclairer dans
» quelque moment dangereux ! Puis-
» sent-ils alors, & lorsque vous triom-
» pherez de vous-mêmes, vous rappeler
» le pere le plus tendre ! Et vers la fin
» de votre carriere, puissent-ils vous
» avoir paru assez utiles, pour que vous
» les transmettiez à vos enfans « !

TRESSEOL, [*Pierre-Ignace* DE] ci-devant Professeur d'Histoire à l'Ecole Militaire, né à Avignon en 1742.

Après avoir débuté dans la carriere des Lettres par quelques petites Pieces de Poésie qui supposent de la sensibilité & un certain talent pour la versification, il a publié un volume de *Discours* où l'on trouve de l'élévation dans les idées, de la noblesse dans les sentimens, de la chaleur

dans le ſtyle, que l'Auteur pourra perfectionner en mettant plus d'harmonie & plus de liaiſon dans ſes périodes, trop ſouvent incohérentes & bruſques. Ce défaut, aſſez ordinaire aux jeunes Littérateurs, prend ſa ſource dans une imagination trop vive; car dans quelques eſprits, il faut que l'imagination décroiſſe, pour que le goût ſe fortifie; comme il faut, à l'égard de certains tempéramens, que le corps ſe dégraiſſe, pour devenir robuſte.

C'eſt au travail de M. de *Treſſeol* que le Public eſt redevable de l'édition complette des *Œuvres* de M. *Deſmahis.* Ce Poëte agreable, qui fit de la Poéſie ſon amuſement plutôt que ſon occupation, attachoit ſi peu de prix à ſes Ouvrages, qu'il dédaigna de les mettre en ordre : on les eût même brûlés, ſi l'on eût exécuté ſes dernieres intentions. Nous ſavons que ſes Manuſcrits n'offroient preſque qu'un amas de feuilles volantes, de Pieces informes, de traits jetés au haſard ſur le papier, & qui ſouvent n'indiquoient ni

voie

voie ni but. Cette édition demandoit donc un homme de Lettres laborieux, intelligent, Poëte lui-même, en état de remplir les lacunes, de lier les morceaux séparés, de deviner l'Auteur, de disposer de son bien comme du sien propre, de faire en un mot avec lui société d'esprit & de talens, en lui cédant tout l'honneur du succès; M. de *Tresseol* qui a réuni toutes ces qualités, mérite de partager la gloire de M. *Desmahis*, à laquelle il nous paroît avoir encore ajouté, par l'*Eloge historique* qu'il a mis à la tête de la Collection des *Œuvres* de ce Poëte, trop tôt enlevé aux Gens de goût & de bonne Compagnie. *Voyez l'article* DESMAHIS.

TRISTAN L'HERMITE, [*François*] de l'Académie Françoise, né à Soliers, dans la Marche, en 1601, mort à Paris en 1655.

La Tragédie de *Mariamne* est la seule qui ait survécu à toutes ses Pieces dramatiques. Cette Piece est restée au Théatre,

quoiqu'on s'empresse aussi peu de la représenter, que la *Mariamne* de M. de *Voltaire*, appelée par l'Abbé de *Pons*, *un cadavre couvert de perles.*

Les petites Pieces de Poésie de *Tristan* ont été conservées dans quelques Recueils, & plusieurs méritent de l'être. On peut juger de sa maniere par ce Madrigal ;

Soupir, subtil esprit de flamme,
Qui sors du beau sein de Madame,
Que fait son cœur ? Apprends-le-moi ;
Me conserve-t-il bien sa foi ?
Ne serois-tu point l'interprete
D'une autre passion secrete ?
O Dieux, qui d'un si rare effort,
Mîtes tant de vertus en elle,
Détournez un si mauvais sort ;
Qu'elle ne soit point infidelle :
Et faites plutôt que la Belle
Vienne à soupirer de ma mort,
Que non pas d'une amour nouvelle !

TRUBLET, [*Nicolas-Charles-Joseph*] de l'Académie Françoise & de celle de Berlin, Archidiacre & Chanoine de Saint-

Malo, où il est né en 1697, & mort en 1770.

Il seroit injuste de le juger d'après les plaisanteries de M. de *Voltaire*, & la répétition qu'en a faite M. *Palissot* dans ses Mémoires littéraires. L'Abbé *Trublet* n'est point un de ces Littérateurs médiocres que la Satire soit en droit de décréditer. Pour connoître toute l'injustice de l'Auteur du *pauvre Diable* & de celui * de la *Dun-*

* M. *Palissot* a réparé depuis cette injustice, en convenant, dans la derniere édition de ses *Œuvres*, que M. l'Abbé *Trublet* ne manquoit ni d'esprit ni même d'une certaine finesse; & que, si au lieu de marquer du respect pour la Religion & les mœurs, il se fût jeté dans le parti de la nouvelle Philosophie, il eût eu son Brevet de célébrité comme tant d'autres; peut-être même, ajoute-t-il, en eût-on fait un homme de génie.

Nous n'exhorterons pas cet Auteur à réparer également toutes ses autres injustices : il seroit obligé de réformer ses jugemens sur presque tous les Gens de Lettres de nos jours qui ont eu des succès dans quelque genre; mais nous

ciade, il ne faut que lire ses Ouvrages. Les *Essais de Morale & de Littérature* de

---

l'inviterons à supprimer, pour son honneur, de la Collection de ses *Œuvres* [s'il en publie jamais une nouvelle édition], les Avis au Lecteur, les Préfaces, les Avertissemens, les Observations préliminaires, les Lettres apologétiques, & généralement toutes les Pieces qui n'ont d'autre but que de louer ses Productions & d'exalter ses talens, qu'on pourroit soupçonner de foiblesse & de médiocrité, par le soin même qu'il prend d'en relever le mérite. Nous l'inviterons encore à supprimer les personnalités odieuses, les fausses imputations, les basses injures qu'il s'est permises contre MM. *Diderot*, *Marmontel*, *d'Arnaud*, *Fréron*, *Lemiere*, *Robé*. Il dit, entre autres choses, de ce dernier : » La confusion » & le repentir l'ont jeté dans le parti des Con» vulsionnaires & achevé d'aliéner sa raison. Il » vient de composer, dit-on, un Poëme sur les » peines de l'Enfer, dont il a tâché de faire le » tableau le plus effrayant : il aura rempli son » objet, s'il se fait peindre à la tête du Poëme, » tome IV, pag. 308 «. Nous l'inviterons enfin à purger son style d'une infinité d'expressions grossieres, dures, virulentes, qui révoltent les esprits les moins délicats, telles que celles-ci

cet Auteur ſont remplis de réflexions vraies, ſolides, inſtructives, profondes, & tou-

---

priſes dans le tome VI & dernier de la Collection de ſes *Œuvres.* » O Philoſophes! les Pédans du ſeizieme Siecle valoient mieux que » vous.... Prendre un ton emphatique pour parler de la vertu, mais ne la mettre que dans » vos diſcours & jamais dans vos actions.... » voilà le grand myſtere de votre Philoſophie. » pag. 443. Etes-vous un des Laquais de M. » *Bouret?* pag. 426. Ame de fiel & de fange! » votre ſcélérateſſe.....'. pag. 427. Les petits » Ouvrages & les grandes friponneries ſont préciſément la définition de vos Brochures, pag. » 429. Il y a apparence que l'Auteur de ces abominables bêtiſes ſe propoſe de devenir un jour » l'Hiſtoriographe de Bicêtre, du moins quand » il y ſera renfermé; il eſt certain qu'il a fait » ſes preuves & qu'il eſt très-digne de cet honorable emploi, pag. 430. Il ne doit pas entendre parler de corde de ſang froid, pag. 427. » Miſérable que vous êtes!... n'avez-vous pas » épuiſé toutes les injures de la langue? Ah! » ſans doute, il en eſt une plus atroce que » toutes celles que vous avez prodiguées, & » c'eſt votre propre nom, p. 428 «.

jours bien exprimées ; il en eſt un très-grand nombre de fines & de délicates qui annoncent un bon Littérateur, un Critique habile, & un ingénieux Interprete du cœur humain. Son ſtyle eſt correct, pur, attachant, quoiqu'il ſoit parfois monotone & trop maniéré. Le plus grand défaut qu'on puiſſe reprocher à l'Abbé *Trublet*, c'eſt d'appuyer trop long-temps ſur une même penſée, de la retourner en trop de façons différentes ; défaut qui prouve au moins l'injuſtice des traits lancés contre ſa ſtérilité & ſon peu d'imagination.

Comment un Ecrivain peut-il être aſſez peu jaloux de ſon honneur, pour ſe permettre de pareilles atrocités ? Comment n'a-t-il pas craint que ſes Lecteurs, le jugeant d'après le mot de *Seneque*, *Qualis vir, talis oratio*, ne lui appliquaſſent à lui-même ſa derniere phraſe, *Miſérable que vous êtes ! n'avez-vous pas épuiſé, &c ?* Comment oſer paroître dans le monde poli, quand on s'eſt permis un pareil langage dans la ſolitude du cabinet ? A quoi ſert donc d'avoir cultivé ſon eſprit & ſa raiſon, quand on tombe dans un pareil aviliſſement ?

Si la réputation des Littérateurs estimables dépendoit du caprice & du ressentiment d'un esprit satirique, aucun mérite ne seroit à l'épreuve d'une Epigramme ingénieusement tournée, & les Railleurs deviendroient eux-mêmes la victime des armes qu'ils auroient aiguisées contre leurs ennemis; mais le vrai talent triomphe toujours de ces injustes attaques.

On a reproché à l'Abbé *Trublet* d'avoir parlé trop souvent de *Fontenelle*, & d'avoir poussé l'enthousiasme trop loin à l'égard de ses Ouvrages. Il est vrai qu'il eût dû être plus modéré; mais il faut distinguer les égaremens du goût, de ceux des sentimens : M. de *Fontenelle* fut toujours son ami, après avoir été son maître. Si un excès peut être pardonnable & même glorieux, c'est celui de la reconnoissance.

1. TURPIN, [*F. H.*] ancien Professeur de l'Université de Caen, né en 17..

Aucun de nos Biographes n'a porté plus loin le talent de traiter ce genre d'Histoire & de répandre de l'intérêt sur les plus petits

détails. La *vie du grand Condé*, & celle *du Maréchal de Choiseul*, publiées pour faire suite aux *Vies des Hommes illustres de France*, sont écrites de maniere à faire regretter qu'il n'ait pas continué de suivre cette carriere, dans laquelle il est véritablement supérieur. Nous connoissons peu d'Ecrivains parmi nous, plus en état de manier un sujet historique, sur-tout pour la partie Biographique. Les deux Ouvrages dont nous venons de parler, ont une marche libre, noble, qui prouve que l'Auteur a su se rendre maître des événemens, & les disposer de la façon la plus propre à faire effet. Tout y est écrit d'un ton qui répond à la noblesse de l'ordonnance; le style en est grave, vigoureux, plein de chaleur, de correction & de clarté. Les réflexions n'y sont point parasites; elles naissent du sujet, & n'occupent le Lecteur qu'autant qu'il faut pour l'éclairer & répandre de la variété dans la narration. En un mot, les actions des plus Grands Hommes acquierent, sous sa plume, un nouveau degré d'intérêt & d'admiration.

L'*Histoire du Gouvernement des anciennes Républiques*, & la *Vie de Mahomet*, annoncent les mêmes talens; mais il s'en faut bien que ces Ouvrages soient comparables aux deux précédens. Ils paroissent avoir été écrits trop à la hâte; les faits n'y sont pas assez bien présentés, les observations y sont confuses & mal digérées. On y remarque cependant, en plusieurs endroits, la touche du Peintre du *grand Condé*.

Le défaut de M. *Turpin* est de soigner trop peu ses Ecrits. On diroit qu'il travaille moins pour la gloire, que pour satisfaire l'avidité des Libraires, ou de ceux qui ont recours à sa plume. Il en convient lui-même dans une de ses Préfaces, où il s'exprime ainsi. » Forcé par la for» tune à être avare de mon temps, je
» suis souvent réduit à le consacrer à ces
» hommes qui, nés avec plus de fortune
» que de talent, aspirent à la gloire lit» téraire, quoique la Nature leur ait
» refusé les moyens d'en acquérir. Le
» soin d'établir leur réputation m'a mis

» dans l'iimpuiſſance d'étendre la mienne ;
» & quand j'ai voulu jouir de mon propre
» fonds, je me ſuis apperçu que mes
» profuſions m'avoient réduit à l'indi-
» gence. Alors, honteux de ma nudité,
» je me ſuis condamné moi-même à l'obſ-
» curité, & je trouve ma conſolation dans
» ce vers de *Philoctete*.

J'ai fait des Souverains & n'ai pas daigné l'être.

Quand on a d'auſſi grands talens que cet Ecrivain, il eſt permis & même néceſſaire d'ambitionner des ſuccès durables. Le moyen d'y parvenir, eſt de tendre à la perfection, de ne s'attacher qu'au genre pour lequel on a des diſpoſitions plus marquées ; & nous ne craignons pas d'aſſurer, que M. *Turpin* eſt d'autant plus coupable envers les Lettres, qu'il eſt plus en état de leur faire honneur par les reſſources qu'annonce ſon eſprit.

2. TURPIN DE CRISSÉ, [*N.* LANCELOT, Comte DE] Maréchal de Camp, Inſpecteur général de Cavalerie & de

Dragons, des Académies de Berlin & de Nanci, né à Héronville dans la Beauce, en 17..

Le goût des Lettres a fait d'abord ses délassemens, & il l'a dirigé ensuite vers l'Art militaire, auquel il s'est particuliérement attaché. Après avoir donné au Public, en société avec M. *Castilhon*, les *Amusemens philosophiques & littéraires de deux Amis*, où la Poésie & la Prose sont judicieusement & agréablement entremêlées, il a composé un *Essai sur l'Art de la Guerre*, auquel on ne peut reprocher que la modestie du titre. Autant qu'il nous est permis d'en juger, ceux de sa profession y reconnoîtront un Militaire versé dans les opérations de la Guerre, & tout le monde un Citoyen plein de respect pour la Religion, d'amour pour son Prince, & de zele pour l'humanité. Ses *Commentaires sur Montecuculli* sont de nouvelles preuves de ses lumieres, & ont été accueillis avec distinction par plusieurs Puissances de l'Europe.

V.

VADÉ, [*Jean-Joseph*] né à Ham en Picardie, en 1720, mort à Paris en 1757.

Il eſt inventeur du genre poiſſard, dans lequel il eſt à ſouhaiter qu'il n'ait pas beaucoup d'imitateurs. Cette tournure d'eſprit peut avoir ſon agrément, mais le goût en paſſe vîte, & il n'eſt pas à propos que la Nation préfere ces Productions légeres à des Ecrits plus utiles & plus conformes à ſon génie. On doit cependant rendre juſtice à *Vadé;* quelques-uns de ſes Opéra bouffons, un grand nombre de ſes Chanſons, ſur-tout ſes Vaudevilles, fourmillent de traits de naïveté, de fineſſe, de gaieté, & ont par-deſſus tout une tournure qui peut plaire à l'eſprit, dans des momens de délaſſement. Au moins eſt-il eſtimable en ce qu'il a apprécié ſon talent ce qu'il valoit. Il regardoit ſes Ouvrages avec tant d'indifférence, qu'il ne prit jamais aucun ſoin de les recueillir; ils n'ont paru

qu'après sa mort, réunis en quatre volumes, avec un Avertissement très-mal écrit, & qui ne ressemble en rien au génie de l'Auteur.

Il est inutile d'avertir qu'il ne faut point attribuer à *Vadé* les Contes que M. de *Voltaire* a publiés sous son nom. Ils pourroient faire honneur à son esprit, mais ils n'en feroient point à ses mœurs.

VAILLANT, [*Jean* FOY] de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Beauvais en 1632, mort en 1706; Zélateur intrépide pour la découverte des Monumens de l'antiquité. Il entreprit plusieurs courses, s'exposa à beaucoup de dangers, souffrit bien des fatigues, afin d'augmenter ses connoissances. Les Ouvrages qu'il a laissés sur les Médailles, tous écrits en Latin, ont servi & peuvent servir encore à éclaircir plusieurs points d'Histoire.

N'oublions pas une Anecdote à son sujet, qui fera connoître jusqu'où peut aller la manie d'un Antiquaire. Revenant

d'Alger en France, & se voyant sur le point d'être dépouillé par des Corsaires, il avala quinze Médailles d'or, pour les soustraire à l'avidité de l'ennemi. On sent bien à quoi l'exposoit cette passion *numismatique*; mais elle n'eut pas tout le mauvais succès qu'elle pouvoit avoir dans cette occasion. Les Médailles reparurent, & M. *Vaillant* fut dans la suite très-sensible à la gloire qu'il s'attira par ce bizarre trait de courage.

VAISSETTE, [*Dom-Joseph*] Bénédictin, né à Gaillac en Agénois en 1685, mort à Paris en 1736.

Il a publié une *Histoire de Languedoc*, en cinq volumes *in-folio*, Ouvrage qui suppose non seulement les recherches les plus profondes & les plus multipliées, mais encore de l'habileté dans la maniere de les digérer & de les présenter. Quoique son style ne soit ni noble ni élégant, il ne laisse pas d'être supérieur à celui de la plupart des Histoires publiées par ses Confreres; car il est net, coulant,

précis, & toujours égal. Les Notes placées par l'Auteur à la fin du dernier volume, sont autant de Dissertations courtes & lumineuses, propres à rendre un grand jour sur plusieurs parties de l'Histoire de France.

Les autres Ouvrages de *Dom Vaissette* sont une *Géographie universelle*, peu recherchée, & un *Abrégé de l'Histoire de Languedoc*, en six vol. *in*-12. Puisqu'il s'étoit proposé de donner, dans cet *Abrégé*, la substance de sa grande Histoire, il auroit dû avoir plus d'attention à n'y faire entrer que les événemens principaux, en les réduisant à une juste étendue; au lieu que, s'étant laissé aller à l'envie de ne rien omettre, les faits y sont accumulés, & ne forment qu'une énumération qui rend cet Abrégé assez semblable à une Table des Matieres.

VALINCOUR, [*Jean-Baptiste-Henri* DE TROUSSET DE] Secrétaire général de la Marine, de l'Académie Françoise & de celle des Sciences, né en 1653, mort à Paris en 1730.

La Satire que *Boileau* lui a adreſſée, a plus contribué à ſauver ſon nom de l'oubli, que ſes propres Ouvrages. Il a cependant fait d'excellentes *Obſervations ſur l'Œdipe de Sophocle*, & une *Critique* très-eſtimable *de la Princeſſe de Cleves*. Outre cela, il fut décoré du titre d'Hiſtoriographe de France par *Louis XIV*, qui le chargea lui-même de continuer ſon Hiſtoire, commencée par *Racine* & *Boileau*. Cet Ouvrage n'a point paru. Il fut, dit-on, dévoré par les flammes, dans un incendie, qui conſuma la maiſon de l'Auteur, à S. Cloud. On ne ſait ſi l'on doit s'affliger de cette perte; car, par une bizarrerie aſſez marquée, les meilleures Hiſtoires de notre Nation ont toujours été compoſées par ceux qui n'en étoient pas expreſſément chargés. Quoi qu'il en ſoit, M. de *Valincour* vit ſes travaux & ſa Bibliotheque périr avec une fermeté digne des anciens Philoſophes. *Je n'aurois guere profité de mes Livres*, dit-il alors, *ſi je n'avois appris à m'en détacher*.

VALLEMONT, [*Pierre* LE LORRAIN, plus connu ſous le nom DE] Abbé, né en 1649, mort en 1721.

Un pitoyable Ouvrage ſur la plus chimérique matiere, *la Philoſophie occulte*, ou *Traité de la Baguette divinatoire*, lui fit une grande réputation dans ſon temps. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt de voir qu'aujourd'hui où la Phyſique eſt élairée par tant de bons Ouvrages, on ſoit encore attaché à ces idées merveilleuſes que les expériences ont cent fois démenties. On ne ceſſe de faire de nouvelles Editions de l'Ouvrage de l'Abbé de *Vallemont*, ce qui prouve que les rêveries les plus abſurdes ſont toujours aſſurées de trouver des Partiſans.

Le P. le *Brun*, Oratorien, a réfuté cet Ouvrage.

VALLIER, [*François-Charles*] Comte du *Sauſſay*, ancien Colonel d'Infanterie, des Académies d'Amiens & de Nanci, né à Paris, mort en 1778.

Il a cultivé la Poéſie avec aſſez de ſuc-

cès, pour mériter le suffrage de ceux qui estiment plus le fond des choses, que la maniere de les exprimer. Quoiqu'il y ait beaucoup de négligences dans ses petits Poëmes & dans ses Epîtres, le talent y jette de temps en temps des étincelles qui prouvent qu'avec une meilleure culture, sa Muse pourroit acquérir un style plus continuement poétique & plus élégant. On peut en juger par le début de son *Epître aux Grands*.

Grands du Siecles, écoutez; fiers de vos avantages,
Prétendez-vous par eux asservir nos hommages?
Pour vivre indépendans croyez-vous être nés?
La naissance a des droits, mais ces droits sont bornés.
Que l'équité les regle, on s'empresse à s'y rendre;
On se plaît à vous voir, on aime à vous entendre,
On applaudit aux traits qui vous font respecter;
Mais notre hommage est libre, il faut le mériter.
Nous avons tous le droit d'éclairer vos foiblesses:
Vos vices sont nos maux, vos vertus nos richesses;
Vous en devez un compte à la Patrie, au Roi,
Au moindre Citoyen qui le demande, à moi, &c.

Le reste de cette Epître est plein de mo-

rale. L'Auteur ſemble s'être plus attaché au ſentiment, à la raiſon, à la ſaine Philoſophie, qu'aux ornemens & à une élégance recherchée.

VALMONT DE BOMARE, [*N.*] des Académies de Clermont, de Caen & de Rouen, &c. né en 17..

Le ſuccès prodigieux & toujours ſoutenu de ſon *Dictionnaire raiſonné d'Hiſtoire Naturelle*, a l'avantage d'être appuyé ſur l'utilité. C'eſt rendre de vrais ſervices aux hommes, que de les inſtruire également, & ſur ce qui leur eſt néceſſaire, & ſur ce qui eſt capable de les intéreſſer & de les amuſer. L'Ouvrage de M. de *Valmont* a ce double mérite, & juſtifie par-là le grand nombre d'éditions qui en ont été faites.

1. VALOIS, [*Marguerite* DE] Reine de Navarre, fille de *Charles d'Orléans*, Duc d'Angoulême, ſœur de *François I*, née à Angoulême en 1492, morte dans le Bigorre en 1549.

On lui donna pendant sa vie le surnom de dixieme Muse, à cause de son esprit, & de quatrieme Grace, à cause de sa beauté. C'est ainsi qu'on prodiguoit la louange dans un temps où l'on ne savoit louer que par allusion ou par comparaison. Nos Complimenteurs modernes sont souvent dans le même usage, & ce qui a été dit dans le quinzieme Siecle, se répete encore au dix-huitieme, peut-être avec plus de fadeur.

Marguerite de Valois étoit cependant en droit de prétendre aux éloges de ses Contemporains. Ses Ouvrages annoncent de l'esprit & des talens, qui devoient plaire dans les premiers jours de notre Littérature. D'ailleurs, elle protégea les Lettres, & on ne peut la blâmer que de n'avoir pas toujours fait un bon choix dans les Auteurs qu'elle appuyoit par ses bienfaits & par son crédit. Son *Heptameron* est le seul de ses Ouvrages qui se soit soutenu jusqu'à nous. On dit qu'il ne faut pas lui imputer ceux de ses Contes, qui sont trop libres. Nous adoptons volontiers ce

ſentiment. Il ne ſeroit pas glorieux, pour les mœurs de cette Princeſſe, d'avoir fourni à *Lafontaine* le ſujet du Conte de la *Servante juſtifiée.*

2. VALOIS, [*Henri* DE] Hiſtoriographe de France, né à Paris en 1603, mort dans la même ville en 1676; Savant habile, & un des meilleurs Critiques du Siecle dernier.

Il a traduit, du Grec en Latin, l'*Hiſtoire eccléſiaſtique d'Euſebe*, & a joint d'excellentes Remarques à cette Traduction. On a de lui une édition d'*Ammien Marcellin*, dont le texte avoit été défiguré & corrompu, qu'il a rétabli dans ſon entier, & enrichi de Notes pleines d'érudition, de diſcernement & de goût. Cet Ouvrage fut d'autant plus accueilli du Public, que les antiquités, les loix, les uſages & les mœurs privées des Romains, n'avoient encore été expliqués que d'une maniere confuſe & peu inſtructive. M. de *Valois* répandit un jour lumineux ſur tous ces objets, en quoi il s'eſt rendu

plus utile qu'une foule d'autres Compilateurs qui ont augmenté le nombre des Livres, sans augmenter celui des connoissances.

Ce qui pourroit diminuer le mérite de cet Auteur, c'est qu'il l'apprécioit trop lui-même. La science, l'érudition, & l'amour du travail, sont des titres à l'estime publique; mais ces qualités ne sont pas capables de justifier l'orgueil qui le dominoit & qui transpire souvent dans ses Ouvrages. Son frere même ne pouvoit lui pardonner ce travers, comme on peut en juger par ce qu'il dit de lui dans l'Histoire de sa vie.

» Quand il avoit communiqué à quel-
» qu'un la moindre chose concernant les
» Belles-Lettres ou quelque autre Science,
» il vouloit non seulement qu'on lui en sût
» gré, mais même qu'on lui en témoignât
» une reconnoissance publique dans les
» Livres qu'on publioit, & qu'on le fit
» toujours avec de grands éloges.... Quand
» il voyoit dans les Ecrits des autres quel-
» ques-unes de ses pensées qu'il s'imaginoit

» ſottement venir de lui, il ſe mettoit
» en colere de ce qu'on ne lui en ren-
» doit point l'hommage, ou de ce qu'on
» ne chantoit point ſes louanges comme
» il le demandoit..... Il étoit d'ailleurs
» fort avare d'éloges. Il louoit peu &
» blâmoit beaucoup; il aimoit fort à cen-
» ſurer les Ecrits d'autrui, & ne pouvoit
» ſouffrir qu'on trouvât la moindre choſe
» à redire aux ſiens «.

Le portrait eſt naïf, & ne doit pas paroître ſuſpect, après un témoignage auſſi recevable. Il faut donc conclure que la vaine gloire, écueil ordinaire des talens, n'a jamais produit que l'odieux ou le ridicule, & qu'il ſeroit à ſouhaiter que les exemples n'en fuſſent pas trop multipliés, pour l'honneur des Lettres & le véritable intérêt des Auteurs.

3. VALOIS, [*Adrien* DE] frere puîné du précédent, Hiſtoriographe de France, & ſavant Critique, comme lui, mais plus modeſte. Notre Hiſtoire lui a de grandes obligations, non pour l'avoir écrite en

Latin, mais pour avoir ſu bien débrouiller le chaos de la Chronologie, & ſur-tout pour avoir publié une excellente *Notice des Gaules*, dont les Hiſtoriens, qui l'ont ſuivi, ont tiré de grandes lumieres.

VANIERE, [*Jacques*] Jéſuite, né dans le Diocеſe de Beziers, en 1664, mort à Toulouſe en 1739; eſt un des Poëtes Latins qui a le mieux ſaiſi la maniere & le ton de *Virgile*, dans le genre paſtoral. Son premier Ouvrage fut un Poëme, intitulé *Stagna*. Celui qui a pour titre *Columba*, parut un an après, & fit dire au célebre *Santeuil*, *que ce nouveau venu les avoit tous dérangés ſur le Parnaſſe*. Mais le chef-d'œuvre de ſon génie vraiment ſingulier pour la Poéſie Latine, eſt le *Prædium ruſticum*, traduit dans toutes les Langues, & qui fait ſur-tout les délices des Allemands & des Anglois. Les Savans de ces deux Nations ne craignent pas de le comparer aux Géorgiques de *Virgile*.

Non ſeulement le P. *Vaniere* nous a laiſſé

laissé des modeles, mais il a encore contribué à faciliter aux jeunes gens le goût de la bonne Latinité, par un *Dictionnaire poétique*, aussi généralement estimé que généralement utile. M. de *Voltaire* & M. d'*Alembert* qui pensent trop souvent d'après ce Poëte, ont beau dire qu'on doit s'attacher à sa Langue, & renoncer aux Langues mortes, dans lesquelles, selon eux, il est impossible de bien écrire; ils ont oublié, sans doute, que c'est en étudiant la Langue de *Virgile*, d'*Horace*, de *Cicéron* & de *Tacite*, celle d'*Homere*, de *Sophocle*, de *Démosthenes* & de *Thucydide*, qu'on peut se former le goût pour bien écrire dans la sienne. Le même Siecle qui a vu naître *Corneille*, *Racine*, *Moliere*, *Despréaux*, *Lafontaine*, a produit aussi *Cossart*, *Rapin*, *Commire*, *Santeuil*, *Huet*; & ces Auteurs ne sont pas, nous osons le dire, ceux dont la réputation est la moins étendue & sera la moins durable. *Rapin*, *Huet*, *Santeüil*, ont même aussi bien écrit en François qu'en Latin; preuve que l'étude d'une Langue ne nuit

point à la perfection de l'autre. Faudra-t-il donc que les jeunes Littérateurs s'en tiennent à la lecture des Auteurs nationaux? Sera-ce en se nourrissant du style ampoulé de la Philosophie, ou de la frivole légéreté de quelques-uns de nos Ecrivains, qu'ils apprendront à devenir véritablement éloquens? Sera-ce dans la plupart de nos Tragédies modernes qu'ils puiseront cette force tragique, cette élévation, ce naturel, cette belle simplicité, qui sont les parties essentielles de l'Art? Sera-ce enfin dans ce Siecle qu'ils trouveront des modeles? & les dégoûter de l'étude des Anciens, n'est-ce pas vouloir anéantir la saine & belle Littérature? A la bonne heure, qu'on n'écrive point en latin, quand on ne pourra tout au plus atteindre qu'au style des Philosophes, qui, dans les trois âges de la Littérature, a été la premiere époque de la dépravation des Lettres, ainsi qu'il commence à l'être dans celle-ci; mais quand on pourra approcher des Auteurs faits pour être les modeles de tous les temps, ce sera un

nouveau genre de gloire qu'on répandra ſur ſa Patrie.

VARILLAS, [*Antoine*] né à Gueret dans la Haute-Marche, en 1624, mort en 1696.

La fureur de ſacrifier l'eſſentiel à l'acceſſoire, le déſir de bien dire, plutôt que celui de dire vrai, lui ont obtenu le premier rang parmi les Hiſtoriens infideles. Il convenoit lui-même que de dix traits inſérés dans ſes Ouvrages, il en avoit appris neuf dans la converſation, vrai moyen de haſarder bien des choſes, & de rencontrer rarement la vérité. Son *Hiſtoire de France* commence à *Louis XI*, & finit à *Henri III.* S'il eût été auſſi véridique qu'il eſt élégant, cet Ouvrage ſeroit un de nos meilleurs morceaux hiſtoriques. Le diſcrédit de *Varillas* n'a pas été capable de rendre quelques-uns de nos Hiſtoriens plus réſervés ſur les Anecdotes & la Tradition. M. de *Voltaire*, entre autres, ſemble l'avoir choiſi pour modele, dans ſon *Siecle de Louis XIV* ſur-

tout, où il cherche plutôt à amuser qu'à instruire.

Varillas a fait encore quelques autres Ouvrages, dont le plus connu est l'*Histoire des Héréfies*, très-peu exacte, & que *Ménage* appeloit avec raison, *une Histoire pleine d'Héréfies*.

VASSOR, [*Michel* LE] d'abord Oratorien, puis Protestant, mort en 1718, âgé de 70 ans.

Après avoir composé un excellent *Traité* en faveur de la Religion Catholique, il apostasia, & se retira à Londres, où il publia une *Histoire de Louis XIII*, en vingt volumes. Cette Histoire fut d'abord recherchée à cause des satires, des traits singuliers, des anecdotes scandaleuses, & des hardiesses en tout genre, qu'elle contient. Aujourd'hui personne ne daigne la lire, parce que le défaut de véracité y est encore surpassé par celui d'un style diffus, inexact, & plein d'inutilités.

VAVASSEUR, [*François*] Jésuite, né

dans le Diocese d'Autun, en 1605, mort à Paris en 1681.

L'élégance & la noblesse de l'expression n'ont pu sauver de l'oubli ses Poésies Latines, qui manquent d'imagination & de verve, qualités absolument nécessaires à un Poëte pour vivre dans la posterité. Ses Ouvrages en Prose, aussi en Latin, sont plus estimés, & ses deux Traités, l'un de l'*Epigramme*, l'autre *de ludricâ dictione*, c'est-à-dire, du style burlesque, ont mérité le suffrage des Gens de goût. Le Dissertateur y paroît plein de sagacité, & habile Critique. Dans le dernier sur-tout, il s'éleve, avec raison, contre cette manie de basse plaisanterie, qui ne sauroit être qu'un triste reste de la barbarie où nous avons vécu si long-temps. Les Anciens ont toujours dédaigné ce genre, parce qu'ils ne s'attachoient qu'au vrai, au naturel, & au bon. Le P. *Vavasseur* a été le premier qui ait eu le bon esprit de sentir les travers du burlesque, & le courage de l'attaquer, dans le temps où il étoit le plus en vogue.

VAUGELAS, [*Claude* FAVRE, Seigneur DE] de l'Académie Françoise, né à Bourg-en-Bresse, en 1545, mort en 1650.

Son nom est consacré parmi les Grammairiens; il a été, & est encore aujourd'hui, par un reste de vénération, un oracle décisif en matiere de langage. Quoique la plupart de ses *Remarques* soient devenües inutiles, par les progrès de la Langue, dont la perfection a été fixée dans les bons Ouvrages du Siecle de *Louis XIV*, elles peuvent encore être très-instructives, & ceux qui ont voulu écrire sur la Grammaire, l'ont regardé comme un Auteur fondamental.

On dit qu'il consacra trente ans à sa *Traduction de Quinte-Curce*; c'est beaucoup dire: cette Traduction, ainsi que la maniere dont elle est traitée [quoiqu'estimable], ne sembloit pas exiger un travail aussi long. Il en est peut-être des scrupuleux, en matiere de langage, comme de ceux qui le sont en toute autre chose: ils doutent long-temps, ils hésitent sans cesse, & ne se décident que par nécessité. On

ne peut, malgré cela, refuser à *Vaugelas* la gloire d'avoir été un des premiers qui aient donné, dans notre Langue, un Ouvrage écrit avec correction & pureté.

Quelques Critiques se sont plaint de ne pas trouver, dans son style, cette politesse & ces graces, but actuel des efforts de tous nos Ecrivains; mais quand il ne seroit pas injuste de lui reprocher d'avoir manqué de ces qualités, qui n'etoient encore qu'en germe, nous doutons qu'elles soient préférables à cette noblesse simple & naturelle, à cette aisance moëlleuse & toujours soutenue, qui regnent dans sa Traduction & dans tous les Ecrits qui ont paru quelque temps après lui. A force de vouloir polir notre Langue, il est aisé de s'appercevoir qu'on l'a appauvrie & énervée. Nous avons perdu une infinité de tours & d'expressions, qui n'ont pas été remplacés. Le seul moyen de la fixer, & par-là d'en arrêter la décadence, seroit d'en revenir aux bons Auteurs du Siecle de *Louis XIV*; mais nos Ecrivains, au lieu de les prendre pour

modeles, ne cherchent qu'à les dégrader avec un honteux acharnement.

VAUVENARGUES, [*N.* Marquis DE] Capitaine au Régiment du Roi, mort à Paris en 1747, agé de 28 ans.

Son *Introduction à la connoissance de l'Esprit humain* est bien éloignée d'annoncer, comme l'a dit M. de *Voltaire*, dans l'Eloge funebre des Officiers morts dans la guerre de 1741, *un prodige de vraie philosophie & de vraie éloquence, la profondeur & la force du génie*, &c. On peut y reconnoître tout au plus un esprit disposé à la réflexion, capable de se former par l'étude, mais qui avoit besoin de plus de maturité pour rectifier ses idées & fortifier son style. En effet, il faudroit être bien aveugle, pour ne pas s'appercevoir que la répétition des jugemens portés cent fois sur nos plus grands Poëtes, les critiques minutieuses qu'il se permet sur les Ouvrages de *Corneille* & de *Rousseau*, l'appareil qu'il s'efforce de donner à des vérités connues de tout le monde, l'air d'importance qu'il

attache aux plus petits objets, les détails mesquins auxquels il s'abandonne dans sa Préface, sont des preuves très-certaines que son mérite n'étoit rien moins que formé & supérieur, & que son Panégyriste [comme nous l'avons remarqué ailleurs * à ce même sujet] est aussi partial & aussi peu modéré dans ses éloges, qu'il est injuste & outré dans ses critiques.

Pourquoi M. de *Vauvenargues* a-t-il retranché dans la seconde édition de son Livre, cette pensée qui est une des meilleures & des plus vraies de son Recueil ?

» *Newton*, *Pascal*, *Bossuet*, *Racine*,
» *Fénélon*, c'est-à-dire les hommes de la
» terre les plus éclairés, dans le plus phi-
» losophe de tous les Siecles, & dans la
» force de leur âge, ont cru *Jésus-Christ*.
» Et le grand *Condé*, en mourant, répé-

* Dans le *Tableau philosophique de l'esprit de M. de Voltaire, pour servir de suite à ses Ouvrages, & de Mémoire à l'Histoire de sa Vie.*

» toit ces nobles paroles : *Oui, nous ver-*
» *rons Dieu comme il est. Sicuti est, facie*
» *ad faciem* «.

Si elles eussent été toutes de cette espece, on se fût bien gardé de dire que cet Auteur étoit *un prodige de vraie philosophie & de vraie éloquence*.

VÉLY, [*Paul-François*] Abbé, né à Crugni, en Champagne, en 1709, mort en 1759.

Avant lui, presque toutes les Histoires de France étoient moins l'Histoire de la Nation, que le recueil des fastes particuliers de nos Rois. Toute l'attention des Historiens s'étoit fixée vers le Trône, les Camps, ou le Cabinet, & leur plume ne s'exerçoit avec complaisance, que lorsqu'il s'agissoit de décrire des siéges, des batailles, des négociations, des traités. Une chaîne continuelle de généalogies, de noms de Princes, destinés, par leur peu de mérite, à ne servir qu'à établir les dates de la Chronologie, des portraits de Généraux, de Ministres, tracés d'imagination,

ſans aucune vraiſemblance, l'Eſprit de Parti toujours prompt à répandre la louange & le blâme, ſans aucun diſcernement, formoient le tiſſu principal de leur narration. La mémoire ſeule pouvoit s'enrichir par les faits; l'eſprit y acquéroit peu de lumieres; les mœurs y gagnoient encore moins.

Dans ces tableaux ſecs & arides qu'on nous préſentoit, l'Abbé *Vély* a ſenti, plus que tout autre, que l'Hiſtoire doit être un cours d'inſtruction, où les plus petits détails ne ſont point déplacés, quand ils peuvent contribuer à intéreſſer le cœur & à augmenter les connoiſſances. C'eſt pourquoi, ſans négliger les événemens principaux, il s'eſt attaché, dans ſon *Hiſtoire de France*, à ſuivre l'Eſprit humain dans ſa marche, à développer les progrès ſucceſſifs des vices & des vertus, les changemens opérés dans le caractere & les uſages de la Nation, les principes de nos libertés, les ſources de la Juriſprudence, l'origine des grandes dignités, l'inſtitution des divers Tribunaux, l'éta-

bliſſement des Ordres Religieux & Militaires, l'invention des Arts, & tout ce qui peut avoir rapport à ceux qui les ont cultivés & perfectionnés.

On ſait qu'il n'a laiſſé que huit volumes, & que ſon travail ne s'étend guere au delà des deux premieres Races de nos Rois. Cette partie de notre Hiſtoire étoit, ſans contredit, la plus ſeche & la plus rebutante, ſoit par la confuſion & l'obſcurité des matériaux, ſoit par l'ingratitude des matieres. Il a ſu, malgré ces obſtacles, la traiter de la maniere la plus intéreſſante, en la rapprochant, en quelque ſorte, de nous; en y développant les révolutions de nos mœurs; en oppoſant, avec autant de juſteſſe que de préciſion, les uſages actuels à ceux de l'ancien temps; en donnant aux matieres qu'il préſente, une netteté, un ordre, un ſouffle de chaleur & de vie qui ſubjuguent l'attention & gravent profondément les objets dans la mémoire.

Peut-être a-t-on eu raiſon de lui reprocher trop de penchant à la critique,

trop d'affectation à combattre certaines traditions accréditées par la multitude & le poids des témoignages, trop de facilité à tourner les textes à l'appui de ses idées, trop de complaisance dans les tableaux qu'il trace des abus qui lui déplaisent, trop d'amertume dans les censures ; mais en convenant de quelques-uns de ces défauts, il n'en est pas moins vrai, que si une plus longue carriere lui eût permis d'exécuter l'Ouvrage en entier, il auroit eu la gloire de nous avoir laissé une Histoire aussi estimable par la recherche des faits, leur ordonnance & leur variété, que par le mérite du style, qui est simple, aisé, naturel, & piquant, sans jamais s'éloigner de l'élégance & de la pureté, qui sont le partage d'un excellent Ecrivain.

VERDIER, [*Antoine* DU] Seigneur de Vauprivat, né à Montbrison en 1544, mort en 1600 ; laborieux Compilateur sans jugement & sans méthode, qui n'a pas laissé de se rendre utile, en son temps,

par sa *Bibliotheque des Auteurs François*, qui n'est aujourd'hui d'aucune utilité; mais que les *Remarques* de M. *Rigoley de Juvigny*, qui vient d'en donner une nouvelle édition, rendent du moins intéressante pour les curieux.

VERGIER, [*Jacques*] Commissaire de la Marine, né à Lyon en 1657, mort assassiné, à Paris en 1720.

Il est celui de tous les Imitateurs de *Lafontaine*, qui a le plus approché de son modele, dans le genre des Contes. Il s'en faut cependant de beaucoup qu'on puisse le comparer à ce Conteur inimitable. Son style est simple, naïf, souvent élégant, mais plus souvent foible & prosaïque. On peut lui pardonner ses négligences dans une sorte d'ouvrages où il est dangereux de plaire. *Vergier*, en écrivant sur des sujets semblables à ceux de *Lafontaine*, a conservé beaucoup moins de réserve & de décence; ce qui doit suffire pour engager les jeunes gens à éviter une lecture où leur esprit gagneroit peu, & où leur cœur perdroit beaucoup.

VERNES, [*Jacob*] Pasteur d'une Eglise de Geneve, né en Languedoc en 17..

J. J. Rousseau & nos autres Philosophes n'ont point eu jusqu'ici d'adversaire plus vigoureux & plus adroit. Ses *Lettres sur le christianisme* de l'Auteur d'*Emile*, & son dernier Ouvrage, intitulé *Confidence philosophique*, sont les fruits d'une raison lumineuse & du vrai talent, si nécessaire lorsqu'il s'agit de faire triompher la vérité & de confondre l'erreur. Il seroit difficile de présenter sous un jour plus frappant les dangers des maximes de nos *Celses* modernes, la folie de leurs systêmes, & les contradictions perpétuelles de leurs demi-idées, qu'on l'a fait dans ce dernier Livre, dont l'Auteur vient de publier une nouvelle édition augmentée de plusieurs traits capables de lui donner un nouveau prix. La Philosophie du Siecle y est mise en action & ridiculisée par une apologie ironique de ses principes les plus dangereux, fidélement puisés dans les écrits de ses Apôtres. » Si le style » d'un Etranger pouvoit être celui de

» *Pascal*, dit un ami de l'Auteur, ce
» Livre, mieux fondé en preuves que les
» Lettres Provinciales, n'eût pas été moins
» redoutable aux Philosophes du jour,
» que celles-ci ne le furent aux Jésuites «.
Depuis *Pascal*, en effet, on n'a rien écrit de plus piquant dans ce genre, que ces douze Lettres. Il faut sur-tout renvoyer nos ingénieux Mécréans à celle d'un prétendu Militaire à un jeune Impie, placée à la fin de l'Ouvrage, pour les mettre à portée de juger sainement du cas qu'on doit faire de la déplorable gloire attachée à la Philosophie. C'est dommage que ce Livre, dont l'idée est si heureuse & qui renferme tant d'excellentes choses, puisse devenir dangereux à quelques égards, faute d'être assez décidé dans le ton qu'on a choisi pour le rendre intéressant. L'Auteur, en employant l'ironie, ne la marque point assez, & ne s'est pas assez attaché à la faire sentir. Il est arrivé de là, que de petits Esprits, qui se mêlent cependant de décider, ont pris pour des éloges ce qui n'étoit dans le but de l'E-

crivain qu'une ſatire des ridicules ſyſtêmes qu'ils avoient follement adoptés.

Ce défaut moins ſenſible dans la ſeconde édition, eſt vraiſemblablement ce qui a empêché le Gouvernement de permettre le débit de ce Livre, & l'a privé de la plénitude du ſuffrage des honnêtes gens. Après tout, ce défaut eſt facile à corriger, & nous exhortons M. *Vernet* à le faire diſparoître entiérement, & pour le ſuccès de ſes bonnes intentions, & pour l'intérêt de ſa gloire.

VERNET, [*Jacob*] Miniſtre & Profeſſeur en Théologie, à Geneve, ſa patrie, né en 1698; Auteur d'un *Traité de la vérité de la Religion*, d'un *Abrégé d'Hiſtoire univerſelle*, des *Lettres critiques d'un Voyageur Anglois*, & de quelques autres Ouvrages peu connus, peu eſtimés, & qui méritent peu de l'être. Ils ſont écrits d'ailleurs d'un ſtyle lourd, inexact, plein d'incohérences, & n'ont d'autre mérite que celui de l'érudition. Si M. *Vernet* eſt Auteur, comme on l'aſſure, de l'E-

pitaphe, en ſtyle lapidaire, du P. *Hardouin*, on peut dire que c'eſt-là ſon meilleur Ouvrage. Ses démêlés avec M. de *Voltaire* lui ont donné une eſpece de célébrité dans les Lettres, qu'il n'eût jamais acquiſe par ſes Ecrits. M. *Paliſſot* n'a pas laiſſé de leur donner ſix pages de louanges dans ſes *Mémoires Littéraires*; mais tout le monde ſait que M. *Paliſſot* n'eſt pas plus équitable dans ſes Eloges que dans ſes Cenſures; & c'eſt ſur-tout à ce défaut de juſtice ou de diſcernement qu'il doit attribuer le peu de cas que l'on fait de ſes Productions. Il a beau les faire imprimer ſur du papier ſuperbe, les enrichir de gravures magnifiques, les louer infatigablement dans les Avis & Préfaces, les étayer de notes & d'obſervations; le Public ingrat en méconnoît le prix, & dit, en voyant tant de luxe inutilement prodigué,

J'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, image, caractere,
Hormis les vers, &c.

VERTOT-D'AUBŒUF, [*René-Aubert* DE] Abbé, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né en Normandie en 1655, mort à Paris en 1735.

Peu d'Hiſtoriens, dans toutes les Langues, ont poſſédé plus éminemment l'art d'attacher le Lecteur, de captiver ſon eſprit, & de l'intéreſſer à ſon ſujet. L'*Hiſtoire des Révolutions de Portugal* a une marche preſque épique, & ſeroit un vrai chef-d'œuvre, ſi l'Auteur eût été plus difficile dans le choix des Mémoires ſur leſquels il a travaillé. Celle *des Révolutions de Suede* * n'eſt pas à l'abri du même re-

* » Ce Livre fut ſi eſtimé des Suédois, dit » M. l'Abbé de *Voiſenon*, que leur Envoyé, » qui étoit ſur le point de venir en France, fut » chargé, par ſes inſtructions, de faire connoiſ- » ſance avec l'Auteur, & de l'engager à écrire » l'Hiſtoire générale de Suede. Ce Miniſtre, qui » croyoit trouver l'Abbé de *Vertot* à Paris ré- » pandu dans le plus grand monde, ſurpris de » ne le voir nulle part, s'informa où il étoit. On » lui dit que ce n'étoit qu'un Curé de village.

proche. Le meilleur Ouvrage de l'Abbé de *Vertot* eſt, ſans contredit, l'*Hiſtoire des Révolutions Romaines*; le ſtyle en eſt noble, élégant; la narration rapide, & pleine de chaleur; les portraits en ſont intéreſſans, quoique tracés, la plupart, d'imagination; les réflexions, naturelles, mais peu profondes.

Il paroît que le génie de cet Ecrivain avoit beſoin d'être ému par des événemens extraordinaires; c'eſt pourquoi il n'eſt vraiment ſupérieur, que lorſqu'il traite les changemens ſubits arrivés dans les Gouvernemens. Son *Hiſtoire de Malthe*, quoiqu'abondante en rapports avec ſes objets favoris, n'a plus la même vigueur ni le même intérêt, dès qu'il eſt queſtion d'entrer dans les détails ordinaires. La négligence du ſtyle, en pluſieurs endroits, fait aſſez ſentir que ſon Auteur n'étoit pas fait pour les Ouvrages de longue haleine.

» Cela le déprima aux yeux de l'Envoyé, qui ap-
» paremment n'étoit qu'un ſot «.

On ſe ſouvient de cette anecdote, qui prouve ſi fort combien l'Abbé de *Vertot* étoit peu ſcrupuleux ſur la vérité des circonſtances, quand la fiction pouvoit contribuer à l'agrément de ſon ſtyle. On lui avoit promis des Mémoires ſur un Siége qu'il avoit à décrire; on tarda à les lui envoyer : *Je n'en ai plus beſoin*, dit-il quand on les lui apporta, *mon Siége eſt fait.*

VICQ D'AZIR, [*Félix* DE] Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Profeſſeur de Phyſiologie, de l'Académie des Sciences, Secrétaire perpétuel de la Société Royale de Médecine, Correſpondant des Académies de Metz, de Dijon, de Madrid, &c. né à Valogne en 1748.

Peu d'hommes ont débuté avec plus d'éclat dans la carriere des Sciences, & y ont acquis, plus jeunes, des titres à la reconnoiſſance publique. Quand ſes *Eloges hiſtoriques* de M. *Bouillet*, de M. de *Haller*, &c. ne lui donneroient pas le droit de figurer parmi les Littérateurs qui écrivent

avec le plus de sagesse & de naturel, nous nous serions fait un devoir de le placer dans notre Ouvrage, en faveur des vûes patriotiques qui ont animé ses travaux. Ses différens Mémoires sur les objets les plus intéressans de l'Anatomie, de la Physiologie, de la Thérapeutique; sur l'établissement de la Société Royale de Médecine que le Roi vient de former; sur les maladies pestilentielles des bestiaux; sur les inconvéniens des cimetieres dans les Villes, &c. n'offriront sans doute rien de piquant à la curiosité des Esprits légers & frivoles; mais la reconnoissance éclairée du vrai Citoyen, dédommagera M. de *Vicq* de la privation de ces sortes de suffrages que le Savant ûtile doit compter pour rien. Il est facile de juger par-là maniere dont il a écrit sur les matieres scientifiques, qu'il eût pu se faire, s'il l'eût voulu, un nom distingué dans les Belles-Lettres; mais cet Auteur n'en est que plus louable d'avoir préféré l'utilité générale à de vains agrémens qui sont souvent pour le Public un sujet de raillerie ou de mépris.

Il n'eſt peut-être pas inutile de remarquer que les ſuccès rapides de ce ſavant Médecin, dont la jeuneſſe en promet de plus grands, lui ont attiré des ennemis d'autant plus aigris qu'ils courent la même carriere, & que leur haine n'a pris ſa ſource que dans le ſentiment de la ſupériorité de ſes talens, employés par le Gouvernement. Il n'eſt point de baſſeſſes qu'ils n'aient miſes en œuvre contre lui : intrigues, imputations calomnieuſes, lettres anonymes, libelles de toute eſpece, tout a été mis en uſage pour lui nuire & le décrier. Si M. de *Vicq* avoit la foibleſſe de s'affliger de ces perſécutions odieuſes, qui ne ſont propres qu'à déshonorer ceux qui ſe les permettent, nous prendrions la liberté de lui faire obſerver que le ſuffrage du Gouvernement & l'eſtime des Citoyens honnêtes & éclairés dont il jouit, ſont plus que ſuffiſans pour le dédommager des clameurs de ſes ennemis. Ce qui eſt très-capable de le conſoler encore de leurs injures calomnieuſes, c'eſt la certitude qu'elles ne ſont que le fruit de l'envie.

& l'envie ne s'acharne que contre les hommes célebres; ce qui nous rappelle ces vers où *Virgile* peint *Drancès* tourmenté de la gloire que *Turnus* s'étoit faite par ses exploits.

Tum Drances idem infensus, quem gloria Turni
Obliquâ invidiâ, stimulisque agitabat amaris.

VIGENERE, [*Blaise* DE] Secrétaire de *Henri III*, né dans le Bourbonnois en 1522, mort à Paris en 1596, Traducteur médiocre, mais littéral, des *Commentaires de César*, de l'*Histoire de Tite-Live*, & de quelques autres Auteurs Latins. Les Traductions postérieures ont fait oublier les siennes; & ses Notes, instructives & curieuses, ont enrichi les autres Traducteurs, qui se sont bien gardés de faire connoître l'obligation qu'ils lui avoient.

VIGNE, [*Anne* DE LA] de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, née à Vernon, en Normandie, morte en 1684.

Ses

Ses talens ſinguliers pour la Poéſie auroient pu être perfectionnés par le temps, ſi la mort ne l'eût enlevée aux Muſes à la fleur de ſon âge. Ce qui nous reſte de ſes Ouvrages, eſt très-propre à faire regretter ceux qu'elle auroit pu compoſer. La vivacité de ſon eſprit & la force de ſon imagination rendoient ſon ſtyle pittoreſque. Un ſeul trait lui ſuffiſoit pour peindre une action; cette belle Strophe, ſur le paſſage du Rhin, en eſt la preuve.

Mais à ſa valeur extrême
Le Rhin ſemble s'oppoſer,
Le Rhin, où *Céſar* lui-même
N'oſa jamais s'expoſer.
Le Roi parle : à ſa parole,
Plus vîte qu'un trait ne vole,
On voit nager nos Guerriers,
Et leur ardeur eſt ſi vive,
Que déjà ſur l'autre rive
Ils ont cueilli les lauriers.

Nous ne pouvons nous refuſer au plaiſir de citer les Vers qu'elle fit pour répondre aux ſollicitations d'un homme aimable & plein

d'esprit, qui l'aimoit, & qui la pressoit de le payer d'un tendre retour.

Vaine beauté que voulez-vous de moi?
Quels sont vos droits, *Tircis*, pour engager ma foi?
Ah! sur mon cœur cessez de rien prétendre;
Cessez de le faire souffrir:
Le Ciel ne l'a pas fait si sensible & si tendre
Pour aimer ce qui doit périr.

VIGNOLES, [*Alphonse* DES] de l'Académie Royale des Sciences de Berlin, né au Château d'Aubaïs en Languedoc, en 1649, mort à Berlin en 1744; aussi savant que laborieux Ecrivain.

Les *Mémoires* de l'Académie de Berlin, où il fut admis lors de son établissement, la *Bibliotheque Germanique*, l'*Histoire critique de la République des Lettres*, offrent un grand nombre de *Dissertations* & d'autres Ecrits de sa façon, qui ne sont pas les moins intéressans de ces Recueils, soit par les sujets, soit par la maniere dont ils sont traités. Le plus connu de ses Ouvrages & celui qui suppose le plus de recherches,

d'application & de discernemens, est la *Chronologie de l'Histoire sainte & des Histoires étrangeres qui la concernent, depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la captivité de Babylone*, en deux volumes *in*-4°. La nouvelle édition des Tablettes historiques de l'Abbé *Lenglet Dufresnoi*, en contient un grand nombre d'extraits. Mais ceux qui voudront se former une juste idée de cet excellent Ouvrage, doivent le lire en original. Tout y est discuté avec précision & netteté, tout y est appuyé sur de bonnes autorités & sur des conjectures sagement combinées.

Vignoles fut l'ami de *Leibnitz*, étoit Philosophe comme lui, & respecta également la Religion. Il avoit consacré plus de quatre-vingts ans à l'étude, & il avouoit avec franchise qu'il savoit très-peu. Quel exemple de modestie à proposer à nos fantômes de Savans, qui ignorent tant de choses, se donnent si peu la peine d'apprendre & si fort le droit de décider de tout!

VILLARET, [*Claude*] d'abord Comé-

dien, puis Secrétaire de la Pairie, né à Paris en 1715, mort en 1766; Continuateur de l'Histoire de France, commencée par l'Abbé *Vély*, & qui est à son Prédécesseur ce que *Sénèque* est à *Cicéron.* Il a pourtant suivi, de son mieux, le plan qui lui étoit tracé, mais il n'a pas eu, comme son Modele, l'art de fondre avec adresse ses recherches dans la narration. Sa maniere de narrer est trop oratoire, ou, pour mieux dire, trop poétique, & souvent diffuse. Son principal mérite est celui de l'impartialité. On voit qu'en exposant les fautes des Princes, les abus de la Religion, les torts de la Nation, il n'épouse aucun parti, en sorte que l'on a de la peine à deviner quel est son sentiment, tant il est éloigné de laisser transpirer le moindre mouvement d'opposition ou d'intérêt. L'Abbé *Vély* avoit laissé cette Histoire au neuvieme volume. M. *Villaret* l'a poussée jusqu'au dix-septieme, & à mesure que les faits s'approchent de plus près de nos jours, ils sont mieux écrits & plus intéressans.

M. l'Abbé *Garnier* s'eſt chargé de la continuation de cét Ouvrage, & l'on doit lui ſavoir gré de ſes efforts pour conſoler le Public de la perte de ſon Prédéceſſeur.

VILLARS, [N. DE MONTFAUÇON DE] Abbé, né en Languedoc, mort en 1673, âgé de 35 ans.

L'imagination & la gaieté naturelle de ſon eſprit ſe ſont donné une libre carriere dans l'Ouvrage connu ſous le nom de *Comte de Gabalis*. Cet Ouvrage, ſpécialement compoſé pour tourner en ridicule les Zélateurs du grand Œuvre & les Freres de la Roſe-croix, excede les bornes de la plaiſanterie, & contient des alluſions perſonnelles qui le firent ſupprimer par ordre du Gouvernement. On prétend que les cinq Entretiens qui compoſent ce Livre original, ſont le réſultat des converſations de l'Auteur avec quelques autres Beaux-Eſprits qui s'aſſembloient ſouvent pour s'égayer enſemble. Quoi qu'il en ſoit, il ne plut pas à tout le monde, & fit in-

terdire la Chaire à l'Abbé de *Villars*, qui pour lors avoit dans la prédication une espece de célébrité dont il ne reste à présent aucune trace. Il se préparoit cependant à donner une suite à son *Comte de Gabalis*, lorsqu'il fut assassiné sur la route de Lyon. » Les Rieurs dans une affaire » si triste «, raconte l'Auteur des *Mélanges*, connu sous le nom de *Vigneuil-Marville*, » disoient que c'étoient des Gno- » mes & des Sylphes déguisés qui avoient » fait le coup, pour le punir d'avoir révélé » les secrets de la Cabale «.

On se souvient qu'il eut des démêlés avec *Barbier d'Aucourt*, au sujet des *sentimens de Cléante sur les entretiens d'Ariste & d'Eugene*, & qu'il publia contre lui un Ouvrage intitulé *de la Délicatesse*, où il le traite d'une maniere très-opposée à ce titre. A l'en croire, le Critique des *Entretiens d'Ariste & d'Eugene* est *un malhonnête homme, qui dit cent fausses pointes & cent insolences, un faiseur de libelles diffamatoires qu'il ne faut pas chercher parmi les honnêtes gens, qui ne fréquente que les plus sots de la lie du peuple*.

Il dit contre lui mille autres injures de cette espece, si fidélement copiées sur les pupitres de Ferney. Quand on n'a que de pareilles raisons à apporter, ne vaut-il pas mieux se rendre justice & se taire, que d'ajouter au tort d'avoir mal pensé, le tort de se défendre plus mal encore? *Barbier d'Aucourt* ne répondit qu'en plaisantant à cette indécente Diatribe, & le fit, dans la seconde partie des *Sentimens de Cléante*, avec cette supériorité qui ne s'avilit jamais, & avec une ironie plus piquante que les injures, sur-tout quand la raison lui prête son appui.

VILLEDIEU. [*Marie-Catherine* DES JARDINS, femme en premieres noces de M. DE] *Voyez* JARDINS.

VILLENEUVE, [*Gabrielle-Susanne* BARBOT DE] morte à Paris en 1755, est connue dans la République des Lettres par plusieurs Romans, qui, en général, offrent des situations pathétiques, des sentimens vifs & généreux, des réflexions

morales, nobles & sensées; mais les plans n'ont rien de neuf; les événemens n'y sont pas toujours d'accord avec la vraisemblance, les situations sont souvent forcées; le style d'ailleurs est inégal, diffus, incorrect, & chargé de détails minutieux. Telle est l'idée qu'on se forme du talent de cette Dame, après la lecture des *Belles solitaires* & de la *Jardiniere de Vincennes*.

VILLETTE, [*Charles* Marquis, DE] Maréchal général des Logis de la Cavalerie, né à Paris en 1736.

* Les relations qu'il a eues avec feu M. de *Voltaire*, lui ont donné une espece de célébrité dans la République des Lettres, qu'il n'a point acquise par ses Ecrits. Son *Eloge historique de Charles V*, & celui de *Henri IV*, ne l'élevent point en effet au dessus des Ecrivains médiocres, & ses *Vers* ne le distinguent en rien de la foule de nos Versificateurs. Mais s'il est peu connu par ses Ouvrages, il l'est beaucoup par ses actions. Tout le monde

fait qu'après avoir épousé une protégée de M. de *Voltaire*, il a eu l'honneur de loger chez lui ce Patriarche des Beaux-Esprits, de le soigner dans sa derniere maladie, & de recueillir ses derniers soupirs; ce qui a donné lieu au distique suivant :

Admirez d'*Aroüet* la bizarre planete :
Il naquit chez *Ninon*, & mourut chez *Villette*.

VILLIERS, [*Pierre* DE] Prieur de St. Taurin, né à Cognac, dans l'Angoumois sur la Charente, en 1649, mort à Paris en 1728.

Il a eu le sort de la plupart des Auteurs médiocres, c'est-à-dire quelques succès pendant sa vie, & le plus profond oubli après sa mort. Ce qui fait honneur au jugement de l'Abbé de *Villiers*, c'est qu'il s'étoit attendu à cette éclipse ; jamais personne n'attacha moins de mérite à ses Productions. Son indifférence, à cet égard, alloit si loin, que le savant Abbé *Fraguier*, son Censeur, lui fit des reproches dans l'Approbation qu'il donna au

Recueil de ses Poésies. L'Abbé de *Villiers* étoit bien différent, en cela, de nos Auteurs modernes, qui esperent toujours effacer ceux qui les ont précédés, & croient écrire pour la postérité, sans s'appercevoir que leur Siecle commence déjà à rougir des suffrages qu'une premiere surprise lui avoit arrachés. Telle est l'illusion de la vanité littéraire : on oublie que le génie seul peut conduire à l'immortalité, & l'on se flatte que quelques légeres étincelles d'esprit pourront résister au souffle du temps, qui ne respecte que les vraies lumieres.

La plus connue de toutes les Pieces du Recueil de l'Abbé de *Villiers*, est un Poëme sur l'*Art de prêcher*. Ce Poëme renferme les principales regles de l'éloquence de la Chaire. Les préceptes n'en sont ni fins ni nouveaux ; tout ce qu'on peut dire, c'est que la versification en est facile & correcte, sans que ces deux qualités puissent faire oublier qu'elle manque de noblesse & d'élégance. En général, ce Poëte est diffus, languissant, prosaï-

que ; principe assez naturel d'une chute inévitable.

Sa Prose est assez communément dans le même goût ; mais si elle n'a pas le mérite des tours & de l'expression, elle a quelquefois celui des pensées. On trouve en effet d'excellentes vûes dans ses *Entretiens sur les Tragédies*, & des idées très-justes dans ses *Réflexions sur les défauts d'autrui*, témoin celle-ci, plus vraie qu'élégamment exprimée : *le signe de la médiocrité, dans les Auteurs, est la révolte contre la critique*. Il eût pu y joindre cette autre-ci, pour lui servir de suite : & la maniere dont un mauvais Auteur se défend contre la critique, ajoute souvent à la preuve de la médiocrité de son esprit, celle de la petitesse & de la perversité de son ame.

VILLON, [*François* CORBEUIL, surnommé,] né à Paris en 1431.

Héros de la Poésie Françoise de son temps, il a les plus singulieres conformités avec le Héros de notre Poésie actuelle.

Même nom de baptême, nom également substitué à son vrai nom de famille; il a fait, comme lui, époque * dans notre Littérature; l'un & l'autre sont nés avec beaucoup d'esprit & de talent; l'un & l'autre ont ambitionné la Monarchie Littéraire, & la manie de dominer leur a également suscité une foule d'ennemis; tous deux ont habité successivement l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne & la Suisse; tous deux ont été fêtés à la Cour des Rois, & tous deux, par la suite des événemens, ont été forcés de vivre loin de leur patrie. Nous ne suivrons pas davantage ce parallele. Venons à ce que M. l'Abbé *Goujet* dit de *Villon* dans sa Bibliotheque Françoise. » En plusieurs endroits de ses Ouvra- » ges, il est moins agréable que bouffon. » Ses plaisanteries & sa gaieté sont plus

---

* *Villon* fut le premier, en ces siecles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux Romanciers.
Art Poét.

» libres que la sagesse & l'honnêteté ne
» le comportent, & souvent ses Vers
» décelent la bassesse de ses inclina-
» tions, aussi bien que le déréglement
» de ses mœurs «. Ne peut-on pas, d'après les autres détails de sa vie, ajouter encore pour l'instruction des jeunes Poëtes, & les prémunir contre les écarts de leur imagination, que *Villon* ne respecta dans ses Ecrits ni la Religion, ni le Gouvernement, ni les personnes; qu'il se permit sans honte les injures les plus grossieres & les libelles les plus dangereux; qu'il avilit ses heureuses dispositions, & particuliérement le talent de la plaisanterie, en se jouant de tout dans ses Vers, & même de son honneur; qu'enfin ces excès, après lui avoir ravi le repos pendant sa vie, ont entiérement éclipsé sa gloire dans la postérité?

Nous ne parlerons pas des autres vices qui ont déshonoré sa conduite. On sait qu'après avoir épuisé l'indulgence de *Louis XI*, perdu les bonnes graces d'*Edouard V*, Roi d'Angleterre, il mourut en pays

étranger, accablé de chagrins, déchiré de remords, & détesté de tous les honnêtes gens.

Nous lui donnons place dans cet Ouvrage, non parce qu'on nous a reproché de l'avoir omis [reproche très-mal fondé, puisqu'il est antérieur à *François I.*], mais parce qu'un caractere aussi étrange nous a paru propre à faire naître des réflexions, à effrayer par l'exemple, & à détacher de toute célébrité qui ne seroit pas fondée sur la raison, l'honnêteté & la vertu.

VISCLEDE, [*Antoine-Louis* CHALAMOND DE LA] Secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille, né à Tarascon en 1692, mort à Marseille en 1760; Bel-Esprit de Province, dont le nom, quoiqu'inscrit sur le Registre triomphal de presque toutes les Académies littéraires de France, n'a pu l'être au Temple de Mémoire. On a recueilli toutes ses Pieces couronnées, sous le titre d'*Œuvres diverses de M. de la Visclede*; mais la lecture de ce Recueil n'est propre qu'à faire voir com-

bien il faut peu de talent pour obtenir le suffrage des Académies.

VISÉ, [*Jean* DONNEAU, sieur de] né à Paris en 1640, mort dans la même ville en 1710; pauvre Ecrivain dont le nom n'est connu à présent que parce qu'il a long-temps travaillé au Recueil intitulé d'abord *Mercure galant*, & aujourd'hui *Mercure de France*. *La Bruyere*, en parlant de ce Journal, tel qu'il étoit alors, le met *au dessous du rien*. Si *la Bruyere* vivoit encore, en voyant notre *Mercure* actuel renchérir en niaiseries sur celui de *Visé*, ne seroit-il pas bien désolé de ne pouvoir en dire davantage?

VOISENON, [*Claude-Henri* DE FUSÉE DE] Doyen du Chapitre de Boulogne-sur-Mer, Ministre du Prince Evêque de Spire à la Cour de France, de l'Académie Françoise, mort en 1775.

Ceux qui aiment l'esprit, les graces la finesse & la gaieté, trouveront ces heureuses qualités éminemment reconnues

dans presque toutes les Productions de cet Académicien. La connoissance du monde, la facilité à en saisir les ridicules, l'art plus piquant encore de les peindre agréablement, donnent à ses Romans un caractere qui les distingue de ces Productions frivoles, chargées d'aventures & de sentimens parasites, rebattues cent fois, & toujours exprimées d'une maniere insipide ou bizarre. Au moins apprend-on quelque chose dans ceux de M. l'Abbé de *Voisenon*. L'*Histoire de la Félicité*, entre autres, est un Ouvrage où l'imagination, les traits ingénieux, les portraits originaux, les pensées saillantes, fourmillent, & amusent le Lecteur en l'intéressant. On y voit un tableau de la Société, aussi vif que juste, finement dessiné, & capable de guérir les ridicules, si les ridicules n'étoient encore plus difficiles à vaincre que les vices.

Dans ses Pieces de Théatre, il est le même. *Les Mariages assortis*, *la Coquette fixée*, *le Retour de l'Ombre de Moliere*, sont d'une touche vraiment comique; &

avec une intrigue mieux combinée, mieux ſuivie, un dénouement mieux préparé, on pourroit le comparer à ce que nous avons eu de meilleur depuis *Moliere* & *Regnard*.

Les petites Poéſies, du même Auteur, ont la même trempe d'eſprit & le même ton de vivacité.

M. de *Voltaire* appelle l'Abbé de *Voiſenon un des Conſervateurs de la gaieté Françoiſe*; il auroit pu ajouter qu'il eſt également *Conſervateur* du goût. En effet, en ſacrifiant à l'eſprit, il n'a jamais méconnu les regles; il leur a même rendu hommage dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, où il reproche au Siecle avec autant d'agrément que de vérité, les caprices qui le dégoûtent des bonnes choſes, pour le faire courir après les Productions médiocres & puériles. Il a encore la gloire d'avoir été le *Conſervateur* de ſes penſées & de ſes ſentimens, en réſiſtant à la contagion de la maladie philoſophique. Il ne s'eſt jamais permis le moindre trait contre la Religion; mais ce qui honore bien

davantage la mémoire de ce véritable Bel-Esprit, comme l'a fort bien remarqué M. l'Evêque de Senlis *, » c'est que pouvant monter facilement aux premieres » dignités de l'Eglise qui vinrent le chercher de bonne heure, il résista par » probité aux offres les plus flatteuses. » Un ambitieux les eût saisies comme un » don imprévu de la fortune; l'homme » foible & facile à se laisser éblouir, se » seroit trompé lui-même : l'homme de » société, mais de bonne foi, ne vit dans » ces honneurs, que la gravité d'un ministere capable d'alarmer par l'étendue » des devoirs qu'il impose; & ce qui » pouvoit peut-être l'en rapprocher, c'est » qu'il fut très-éloigné de s'en trouver » digne. On sent très-bien quelle est la » fin qu'un tel refus donnoit lieu d'espérer. Celle de M. l'Abbé de *Voisenon* » fut ce qu'elle devoit être, chrétienne » & consolante «.

* Dans la Réponse au *Discours de Réception*, *prononcée à l'Académie Françoise*, par M. de *Boisgelin*, Archevêque d'Aix.

Cet Auteur a conſervé ſa gaieté juſqu'au dernier moment de ſa vie. Il avoit fait faire d'avance un cercueil de plomb; il ſe le fit apporter quelques jours avant ſa mort: *Voilà donc ma derniere redingote*, dit-il; & ſe tournant vers un de ſes laquais, dont il avoit eu quelquefois à ſe plaindre: *J'eſpere*, ajouta-t-il, *qu'il ne te prendra pas envie de me voler celle-là.*

Au reſte, on a attribué à M. l'Abbé de *Voiſenon* différens Ouvrages qui n'étoient pas de lui. Telle eſt, entre autres, une Traduction du Poëme Italien de l'Abbé *Parini*, intitulée *les Quatre parties du jour à la Ville.* Nous ſavons de certitude que c'eſt à la plume de M. l'Abbé *Deſprades*, Inſtituteur des enfans de Monſeigneur le Comte d'Artois, qu'on doit cette élégante Traduction. Cet Auteur eſtimé, chéri, & recherché de tous ceux qui le connoiſſent, eſt peu connu dans les Lettres, parce qu'il ne les cultivent que pour ſon amuſement, & qu'il dédaigne l'éclat. Nous connoiſſons de lui pluſieurs Ouvrages de Poéſie, que nos meilleurs Poëtes n'auroient

pas désavoués; une Ode, entre autres, dont nous avons retenu la Strophe que voici. Il s'agit dans celle qui précede, d'un grand Roi qui avoit cédé à un de ses Ministres une partie de son pouvoir.

Tel *Jupiter*, du haut de la voûte azurée,
Fait part de sa puissance aux Dieux de l'Empirée:
Pouvant d'un seul regard éclairer l'Univers,
Il cede à d'autres mains le Char de la lumiere,
Qui doit, dans sa carriere,
Féconder de ses feux & la terre & les mers.

VOITURE, [*Vincent*] de l'Académie Françoise, né à Amiens en 1598, mort à Paris en 1648.

Boileau en faisoit trop de cas. Il est pourtant vrai qu'il a été le premier, parmi nous, ce qu'on appelle un Auteur Bel-Esprit. L'accueil qu'il recevoit dans les meilleures Sociétés de son temps, l'enhardit sans doute à répandre dans ses Ouvrages le même caractere d'agrément & de liberté qui le faisoit rechercher à la Cour & à la Ville. Il écrivoit facilement en Latin, en Italien, & en Espa-

gnol; on ne connoît plus aujourd'hui que ce qu'il a écrit en François. On lit encore avec plaisir quelques-unes de ses *Lettres*, sans cependant pouvoir les lire de suite. L'esprit, quand il cherche à se montrer, devient un supplice pour un homme sensé; & les pensées brillantes éblouissent & fatiguent plus qu'elles ne plaisent, quand elles sont indiscrétement prodiguées, & encore plus quand elles paroissent jetées toutes dans le même moule. Cette affectation ôte au Lecteur le seul plaisir qui puisse le captiver, celui du naturel & de la variété.

Voiture dut ce travers à un penchant trop marqué pour les Poëtes Italiens: le *Marini*, qu'il cite presque toujours avec admiration, lui gâta le goût. Il en sera toujours de même des Auteurs qui se passionnent trop pour les modeles, choisis plus par attrait que par jugement.

Malgré cela, *Voiture* ne mérite pas tout le mépris qu'on paroit en faire aujourd'hui. Peu d'Ecrivains fournissent plus d'exemples de pensées fines & délicates.

Le P. *Bouhours* ne se lasse point d'en citer dans son Recueil, connu sous le titre de *Pensées ingénieuses.* Nos Poëtes actuels, les plus agréables, ne désavoueroient pas ces Vers, tirés d'une de ses Epîtres au grand *Condé.*

Nous autres faiseurs de Chansons,
De *Phébus* sacrés Nourrissons,
Peu prisés au Siecle où nous sommes,
Saurions bien mieux vendre nos sons,
S'ils faisoient revivre les Hommes
Comme ils font revivre les noms. . . . ,

Commencez, Seigneur, à songer
Qu'il importe d'être & de vivre;
Pensez à vous mieux ménager.
Quel charme a pour vous le danger,
Que vous aimiez tant à le suivre?
Si vous aviez dans les combats
D'*Amadis* l'armure enchantée,
Comme vous en avez le bras
Et la vaillance tant vantée,
Seigneur, je ne me plaindrois pas.
Mais en nos Siecles où les charmes
Ne font pas de pareilles armes;
Qu'on voit que le plus noble sang,
Fût-il d'*Hector* ou d'*Alexandre*,

Eſt auſſi facile à répandre
Que l'eſt celui du plus bas rang ;
Que, d'une force ſans ſeconde,
La Mort fait ſes traits élancer,
Et qu'un peu de plomb peut caſſer
La plus belle tête du monde ;
Qui l'a bonne y doit regarder.
Mais une telle que la vôtre,
Ne ſe doit jamais haſarder ;
Pour votre bien, & pour le nôtre,
Seigneur, il vous la faut garder.

C'eſt injuſtement que la vie
Fait le plus petit de vos ſoins ;
Dès qu'elle vous ſera ravie,
Vous en vaudrez de moitié moins.
Ce reſpect, cette déférence,
Cette foule qui ſuit vos pas,
Toute cette vaine apparence,
Au tombeau ne vous ſuivront pas.
Quoi que votre eſprit ſe propoſe,
Quand votre courſe ſera cloſe,
On vous abandonnera fort,
Et, Seigneur, c'eſt fort peu de choſe
Qu'un demi-Dieu, quand il eſt mort.

Du moment que la fiere Parque
Nous a fait entrer dans la barque

Où l'on ne reçoit point les corps,
Et la Gloire & la Renommée
Ne sont que songe & que fumée,
Et ne vont point jusques aux Morts;
Au delà des bords du Cocyte,
Il n'est plus parlé de mérite,
Ni de vaillance, ni de sang;
L'ombre d'*Achille* ou de *Thersite*,
La plus grande & la plus petite
Vont toutes en un même rang.

VOLTAIRE, [*Marie-François* AROUET DE] de l'Académie Françoise, & de presque toutes les Sociétés Littéraires de l'Europe, né à Paris en 1694, mort dans la même Ville en 1778.

De grands talens, & l'abus de ces talens porté aux derniers exès : des traits dignes d'admiration, une licence monstrueuse : des lumieres capables d'honorer son Siecle, des travers qui en sont la honte : des sentimens qui ennoblissent l'humanité, des foiblesses qui la dégradent : tous les charmes de l'esprit, & toutes les petitesses des passions : l'imagination la plus brillante, le langage le plus cynique & le

le plus révoltant : de la philoſophie, & de l'abſurdité : la variété de l'érudition, & les bévues de l'ignorance : une poéſie riche, & des plagiats manifeſtes : de beaux Ouvrages, & des Productions odieuſes : de la hardieſſe, & une baſſe adulation : des leçons de vertu, & l'apologie du vice : des anathêmes contre l'envie, & l'envie avec tous ſes accès : des proteſtations de zele pour la vérité, & tous les artifices de la mauvaiſe foi : l'enthouſiaſme de la tolérance, & les emportemens de la perſécution : des hommages à la Religion, & des blaſphêmes : des marques publiques de repentir, & une mort ſcandaleuſe ; telles ſont les étonnantes contrariétés, qui, dans un Siecle moins conſéquent que le nôtre, décideront du rang que cet Homme unique doit occuper dans l'ordre des talens & dans celui de la Société.

Une admiration outrée lui a prodigué autant de louanges, que le zele & la bonne critique ont enfanté de cenſures contre lui. Ses ſuccès dans quelques genres, lui ont procuré des ſuffrages qu'il ne méri-

toit pas dans d'autres. Les lumieres du discernement ont été éclipsées par les transports de l'enthousiasme, & on aura peine à croire jusqu'à quel point cette espece de fanatisme a poussé son aveuglement. En un mot, malgré tant de disparates capables de faire ouvrir les yeux, tout ce que cet Ecrivain a produit, a été accueilli, cru, préconisé; il est devenu l'idole de son Siecle, & son empire sur les Esprits foibles ne sauroit être mieux comparé qu'à celui du grand *Lama*, dont on révere, comme chacun sait, jusqu'aux plus vils excrémens.

La Postérité est également à l'abri de la séduction & de la partialité; elle fait apprécier les beautés, démêler les défauts, modérer les louanges, fixer les degrés de gloire & de blâme. Le vrai moyen de juger M. de *Voltaire* est donc de se transporter dans l'avenir; de se mettre à la place de nos Descendans; de leur supposer des lumieres, du goût, de l'honnêteté; & de prononcer ensuite, en tâchant d'être leur organe.

Nous ne nous proposons pas d'analyſer les différens travaux de cette eſpece d'*Hercule* littéraire. L'Epopée, la Tragédie, la Comédie, l'Opéra, l'Ode, la Poéſie légere, tous les genres de Poéſie ont été de ſon reſſort. Dans la Proſe: Hiſtorien, Philoſophe, Diſſertateur, Politique, Moraliſte, Commentateur, Critique, Romancier, ſa plume s'eſt exercée ſur tout. Examinons avec quels ſuccès, en défiant quiconque d'oſer nous taxer avec fondement de méconnoître ce qu'il y a de bon dans cet Ecrivain, ou d'outrer la cenſure contre ce qu'il y a de mauvais.

La Henriade peut, ſans contredit, être regardé ecomme un chef-d'œuvre de Poéſie, pourvu qu'on n'exige, dans un Poëme, que la richeſſe du coloris, l'harmonie de la verſification, la nobleſſe des penſées, la vivacité des images, la rapidité du ſtyle. A cet égard, cet Ouvrage l'emporte ſur tout ce que les Muſes Françoiſes ont pu produire juſqu'à ce jour de plus brillant. Mais ces qualités, quelque éminentes

qu'elles soient, suffisent-elles pour l'élever à la hauteur du Poëme épique? Cet intérêt, fruit de l'art & du génie; cet heureux tissu de fictions; ces combinaisons d'incidens qui saisissent & captivent l'ame du Lecteur, la tiennent dans un enchantement continuel, & la conduisent au dénouement, à travers une inépuisable variété de sensations; où les trouve-t-on dans M. de *Voltaire*? La magie des Grands Maîtres a toujours consisté dans ces puissans ressorts; c'est en les maniant avec habileté, qu'ils se sont élevés au dessus de la sphere des Esprits ordinaires, & ont donné à leurs Ouvrages ce germe d'immortalité qui les rend précieux à tous les Peuples & à tous les Siecles.

S'il est vrai, comme l'a dit un grand Poëte*, que le plus ou le moins d'invention & d'intérêt soit ce qui distingue & subordonne entre eux les Hommes célebres; on sera forcé de convenir, qu'à ce titre M. de *Voltaire* ne pourra soutenir de compar

* *Pope*, dans sa Préface sur *Homere*.

raiſon avec les Poëtes qui l'ont précédé. Seroit-ce en effet un paradoxe d'avancer que ſon Héros n'intéreſſe que parce qu'il eſt *Henri IV*, c'eſt-à-dire, un Roi dont le nom, chéri de toutes les Nations, adoré dans la ſienne, parle à tout le monde en ſa faveur ? Pour peu qu'on y faſſe réflexion, on trouvera que c'eſt peut-être à cet avantage que la Henriade a dû ſon ſuccès ; avantage que n'ont pas eu les autres Poëtes, qui ont été obliges de créer leur Perſonnage principal, & tous les événemens de leur Poëme. De quelles reſſources d'imagination n'ont-ils pas eu beſoin pour intéreſſer au ſort de leur Héros, pour lui-concilier ſucceſſivement l'admiration, l'amour, tous les ſentimens dont une ame ſenſible eſt capable ! Dans la Henriade, le Monarque François eſt toujours heureux ou au moment de l'être ; auſſi eſt-on rarement dans le cas d'éprouver pour lui ces alternatives de crainte & d'eſpérance, ces intéreſſantes perplexités, qui font tour-à-tour partager les diſgraces & goûter les triomphes. Par-là,

malgré les graces de son élocution, le Poëte tombe dans une monotonie insipide, & cette monotonie produit un ennui invincible, comme on l'a déjà * remarqué.

Tout, au contraire, est varié dans l'Iliade, tout y respire, tout y est en action. S'agit-il d'un Conseil, d'une Bataille ou de quelque autre événement? ce n'est pas le Poëte qui raconte : il rapproche les objets, il les rend présens, le Lecteur devient un témoin qui voit & écoute; l'imagination d'*Homere* entraîne la sienne, toutes les fois qu'il lui présente de nouveaux tableaux, & ces tableaux varient à l'infini.

Le ton de la Henriade est sans doute noble, animé, toujours élégant, mais trop narratif. Point de ces douces illusions qui vous mettent à la place du Per-

---

* *Tout le monde trouve que la Henriade est un beau Poëme*, disoit M. l'Abbé *Trublet; je veux croire que c'en est un : mais d'où vient que personne n'en peut lire plus d'un Chant de suite?*

ſonnage qui parle ou qui agit; aucuns transſports de cet enthouſiaſme, de cette ardente vigueur d'une ame enflammée qui maîtriſe les autres ames; aucune éruption imprévue de ce beau feu qui fait taire la critique, lors même qu'elle trouve à condamner dans ces écarts. *Virgile* étoit moins animé de ce beau feu, qu'*Homere*: il y ſupplée par l'éclat, la conſtance & l'égalité. *Stace* & *Lucain* n'en ont produit que des étincelles, mais ces étincelles donnent au moins par intervalles de la chaleur & de la clarté. Chez *Milton*, c'eſt un volcan qui embraſe & conſume tout. *Le Taſſe* a ſu mieux modérer ſon eſſor, ſans lui rien faire perdre ſous le joug de l'Art qui le conduit. Le feu du Chantre d'*Henri IV* n'a d'autre effet que celui d'éblouir; il pétille, il éclate; jamais il n'échauffe & ne tranſporte.

Seroit-ce encore un excès de ſévérité, que de reprocher à M. de *Voltaire* de s'être trop délecté à prodiguer les Portraits; de n'avoir pas répandu dans ces Portraits aſſez de variété; de les deſſiner

tous de la même maniere; de les peindre des mêmes couleurs; de n'y avoir ménagé d'autre contraste que celui des antitheses; de les terminer constamment par des pointes ou des sentences; d'oublier ensuite, dans le cours de l'action, l'idée qu'il a donnée de ses Personnages, pour les laisser agir au hasard, sans aucune conformité avec le caractere sous lequel il les a annoncés?

Les grands Poëtes sont bien éloignés de ce défaut. Au lieu de s'amuser à faire le portrait de leurs Héros, ils se sont contentés de les peindre par leurs actions, de leur donner des caracteres puisés dans la Nature, d'en distinguer les nuances avec autant d'énergie que de vérité, de régler constamment leurs mouvemens & leurs discours, selon les passions & les intérêts qu'ils ont cru devoir leur attribuer pour le ressort & le développement du Poëme.

Ce qui diminue encore le mérite de la Henriade, comparée aux autres Poëmes, c'est le défaut de merveilleux. On a pré-

tendu excuser M. de *Voltaire*, en s'efforçant de prouver qu'elle ne comportoit pas ce genre d'ornement. Quand les raisons qu'on apporte, seroient aussi convaincantes qu'elles sont foibles, que s'ensuivroit-il, si ce n'est qu'il auroit eu tort d'entreprendre un Poëme, dont le sujet n'étoit pas susceptible de toutes les parties de l'Epopée? Mais a-t-on fait attention que sa stérilité est la vraie cause de cette disette? N'est-il pas aisé de s'appercevoir qu'il a employé le merveilleux partout où il a pu, qu'il l'a même outré d'une maniere ridicule? Les Personnages de la Discorde, du Fanatisme, & de la Politique, sont sans doute puisés dans le systême du merveilleux; mais on sent au premier coup d'œil, qu'ils ont une maniere d'exister & d'agir, dans son Poëme, absolument contraire à toute vraisemblance. Quoique les Divinités du Paganisme eussent une existence réelle dans l'opinion des Grecs & des Latins, *Homere* & *Virgile* les représentent sous des images visibles & connues, toutes les fois qu'ils les intro-

duiſent ſur la Scene pour leur faire jouer un rôle. Dans la Henriade, au contraire, la Diſcorde & le Fanatiſme ſont des êtres bizarres, fantaſtiques; on ne les voit point, quoique l'Auteur les faſſe agir & diſcourir avec ſes autres Perſonnages *.

M. de *Voltaire* avoit donc raiſon d'être indécis ſur le nom qu'on pouvoit donner à la Henriade. Il s'exprime ainſi lui-même » à ce ſujet. » Nous n'avions point de Poë-» me épique en France, & je ne ſais » même ſi nous en avons aujourd'hui.

* Il eſt ſans doute permis aux Poëtes de perſonnifier les Paſſions & même les Êtres abſtraits; mais pour conſerver la vraiſemblance & l'illuſion, ils doivent leur donner un corps viſible & naturel, dès qu'ils s'en ſervent comme d'agens deſtinés à influer eſſentiellement ſur l'action. Quoi de plus abſurde que de voir, dans la Henriade, la Politique & la Diſcorde ? s'entretenir enſemble, comme des Sylphes ? le Fanatiſme haranguer, ſans bouche & ſans voix, *Jacques Clément* ? lui perſuader d'aſſaſſiner *Henri III*, & lui remettre un poignard, ſans faire voir la main qui le lui préſente, &c. ?

» La Henriade, à la vérité, a été impri-
» mée souvent, mais il y auroit trop de
» présomption à regarder ce Poëme comme
» un Ouvrage qui doit effacer la honte
» qu'on a reprochée si long-temps à la
» France, de n'avoir pu produire de Poëme
» épique «.

Quel que soit le nom qui lui convienne, le *Lutrin* lui est, sans contredit, très-supérieur, du côté de l'invention, & l'emporteroit à tous égards, si les Personnages qui y figurent étoient plus nobles, & l'action plus importante. Malgré la stérilité du sujet, avec quelle adresse & quelle fécondité *Boileau* n'a-t-il pas su répandre dans ce Poëme, les richesses de la fiction, les ressources de l'imagination, la diversité des caracteres, la variété des tableaux, le jeu d'une versification toujours soutenue !

Que dirons-nous du *Télémaque*, qui est & sera toujours un vrai Poëme aux yeux des Connoisseurs, comme nous l'avons *

* Voyez l'Article FÉNÉLON.

prouvé ? Quiconque saura apprécier les traits de l'Art & du Génie, sera forcé de convenir, qu'un seul des Episodes de cet Ouvrage immortel, renferme plus d'invention, de conduite, d'intérêt, de mouvemens & de vraie Poésie, que la Henriade entiere, moins approchante de l'Epopée, que du genre historique.

Pourquoi les admirateurs du Chantre d'*Henri IV* se sont-ils tant pressés de lui attribuer l'honneur exclusif d'avoir donné le seul Poëme épique dont notre Nation puisse se glorifier ? N'eût-ce pas été assez pour sa gloire, & pour celle de leur jugement, de se contenter de dire, qu'il a donné le premier Poëme héroïque, en vers, qui ait réussi dans notre Langue ?

D'autres Littérateurs, aussi inconsidérés, n'ont pas craint d'élever la Muse tragique de M. de *Voltaire* au dessus de celle de *Corneille* & de *Racine*. N'est-ce pas insulter à la crédulité publique, & ont-ils pu espérer qu'on les en croiroit sur leur parole ? On convient sans doute que l'Au-

teur de *Mérope*, d'*Alzire*, de *Mahomet*, est digne du premier rang, après ces deux Peres de la Tragédie; on sait qu'il s'est fait un genre qui paroît lui être propre: mais les Esprits judicieux & éclairés savent en même temps qu'il ne doit ce genre qu'aux Tragiques qui l'avoient précédé, sans en excepter l'Auteur d'*Atrée* & de *Rhadamiste*, qu'on peut lui opposer comme un Rival redoutable. *Corneille* éleve l'ame, *Racine* l'attendrit, *Crébillon* l'effraie. M. de *Voltaire* a tâché de fondre dans sa maniere le caractere dominant de ces trois Poëtes? ce qui a fait croire, avec assez de raison, à plusieurs Critiques, qu'il n'est alternativement que leur Copiste, sans avoir de genre qui lui soit véritablement particulier. Quoi qu'il en soit, si cette facilité à s'approprier si habilement les qualités de ses Modeles, ne suppose pas le véritable génie, elle annonce du moins un talent assez distingué pour justifier en partie les éloges de ses admirateurs. Nous croyons devoir même ajouter, que du côté de la morale & d'un certain ton d'huma-

nité qui reſpire dans toutes ſes Tragédies, l'Auteur de *Zaïre* l'emporte ſur les autres Poëtes tragiques ; mais il falloit, pour conſerver cet avantage, qu'il reſpectât les vrais principes, & ſe défiât de la manie de débiter à tout propos & hors de propos, des ſentences & des maximes. Qui ne s'apperçoit en effet que ſes Perſonnages montrent trop de penchant à diſcourir ; qu'ils raiſonnent le plus ſouvent, lorſqu'ils devroient agir ; que le Poëte ſe met indiſcrétement à leur place, mal-adreſſe qui nuit toujours à l'illuſion & affoiblit l'intérêt ? La Paſſion ne fut jamais ſententieuſe ; la Nature ſait s'expliquer ſans emphaſe & ſans détour. Comment, après cela, la Raiſon & le Goût pourroient-ils avouer les acclamations prodiguées à ces tirades philoſophiques, applaudies d'abord par la ſurpriſe de la nouveauté, aujourd'hui par habitude, & encore ſont-elles abandonnées au peuple des Spectateurs ?

Si M. de *Voltaire* eſt plus moraliſte que nos autres Poëtes tragiques, combien lui ſont-ils ſupérieurs pour l'invention des

ſujets, la contexture des plans, la conduite de l'intrigue, l'art de deſſiner les caracteres, de les ſoutenir, de les varier, fruit précieux du vrai talent, & la marque la plus sûre du génie? Pourquoi faut-il, au contraire, que, par une fatalité qui n'établit pas ſon mérite dans les Eſprits clairvoyans, il ne ſe ſoit preſque jamais attaché qu'à des ſujets* traités avant lui? D'un autre côté, où trouvera-t-on,

---

* Dans ſon *Œdipe*, *Sophocle* & *Corneille* avoient été ſes guides. *Zaïre* eſt tiré en parti de l'*Othello* de *Shakeſpear*. *Triſtan* a fourni le ſujet de *Mariamne*. *Mérope* eſt une imitation de l'*Amaſis* de *la Grange*, & de la *Mérope* du Marquis de *Maffeï*. *Brutus* a été deſſiné ſur le *Brutus* de Mlle *Bernard*, qui lui eſt reſté ſupérieur. *Oreſte*, *Rome ſauvée*, *les Pélopides*, avoient été produits ſur la Scene par *Crébillon*, dans *Electre*, *Catilina*, & *Atrée*. Le ſujet de *Tancrede* eſt tiré d'un Roman, intitulé *la Comteſſe de Savoie*. Les *Scythes* ſont évidemment les enfans des *Chéruſques*, Tragédie connue auparavant ſous le titre d'*Arminius*, dont l'Auteur n'auroit peut-être pas obtenu la repréſentation [quoique reçue depuis

dans les plans qui lui appartiennent, la hardiesse, la régularité, la souplesse, la dextérité, qui caractérisent ceux de *Corneille*, de *Racine* & de *Crébillon*? Les ressorts de ses Pieces sont communément foibles, mesquins, & peu dignes de *Melpomene*; des Lettres sans adresse, des Quiproquo, des Enfans inconnus, des Reconnoissances, des Oracles, des Prodiges; tels sont les agens perpétuels de sa Muse, toujours timide, embrouillée, chancelante, pour peu qu'elle soit abandonnée à elle-même.

Sur quelles raisons ses admirateurs s'appuient-ils pour établir sa supériorité? Ils disent que ses Tragédies sont plus souvent représentées, que celles de ses prédécesseurs. Qui ne sentira que ce raisonnement est à peu près de la même force que celui de *Scudéry*, qui prétendoit également prouver la supériorité de sa Tra-

---

quatre ans, si la Piece de M. de *Voltaire* eût réussi. *Dom Pedre* avoit été traité par M. *du Belloy*, sous le nom de *Pierre le Cruel*; &c. &c.

gédie de *l'Amour tyrannique*, ſur celle du *Cid*, parce qu'il y avoit plus de Suiſſes tués, à ſa Piece, qu'à celle de *Corneille?* Quand on ignoreroit que le choix des repréſentetions dépend des Comédiens, & non du Public, on ſeroit encore en droit de leur répondre, que les Pieces de *Corneille* & de *Racine* ne paroiſſent ſi rarement, que parce qu'elles ont occupé la Scene pendant près d'un Siecle, qu'il eſt peu de perſonnes qui ne les ſache par cœur; & que l'amour de la nouveauté fait ſouvent courir après des beautés frivoles, ſans affoiblir le tribut d'admiration qu'on doit aux beautés ſolides. On pourroit leur répondre encore, que M. de *Voltaire* étant devenu le Poëte à la mode, le goût du Siecle, corrompu par ce Poëte lui-même, ne doit pas ſervir de regle, quand il s'attache uniquement à lui; qu'il paroît aſſez que ce goût ne s'occupe que de ce qui peut l'amuſer; qu'il s'inquiete peu s'il eſt d'accord avec les vrais principes; & qu'enfin, indépendamment des diſpoſitions de la multitude pour ſon

Poëte favori, les resſorts de la Cabale qui le préconiſe, contribuent, plus que tout le reſte, à le rendre Poſſeſſeur excluſif du Théatre.

S'ils ajoutent que *Corneille* n'a que neuf ou dix Pieces reſtées au Théatre, nous répliquerons que celles de ce Poëte qui ont été rejetées, ſont bien ſupérieures aux Tragédies de M. de *Voltaire*, qui ont eu le même ſort, malgré le charme du ſtyle. Il n'en a pas lui-même dix qui ſe ſoient ſoutenues ; & pour *Alzire*, *Mérope*, *Zaïre* & *Mahomet* [qui ne ſeront jamais comparables à *Cinna*, aux *Horaces*, à *Polyeucte* & à *Rodogune*], peut-on oublier qu'il eſt l'Auteur de *Zulime*, de *Mariamne*, d'*Artémire*, d'*Eriphile*, du *Duc de Foix*, de *Rome ſauvée*, du *Triumvirat*, d'*Adélaïde*, des *Scythes*, des *Guèbres*, des *Pélopides*, *&c.* qui ſont bien loin d'offrir des plans & des ſcènes de génie, comme *Othon*, *Surena*, *Sertorius*, *Attila*, *&c.* ?

Qu'on en revienne donc à ſon pinceau ſéducteur, qui peut être regardé, entre

ſes mains, comme une baguette magique; & qu'à ce titre on lui donne le premier rang parmi les Poëtes tragiques de ce Siecle, en réſervant toutefois à *Crébillon* le droit de réclamer contre cette déciſion, parce qu'il a fait *Electre*, *Atrée* & *Rhadamiſte*, qui annoncent le vrai génie de la Tragédie.

Les éloges prodigués à ſa Muſe comique, ont été plus modérés. Et véritablement il faudroit plus que de la confiance pour oſer célébrer M. de *Voltaire* parmi les vrais enfans de *Thalie*. La meilleure de ſes Comédies auroit peine à figurer dans la claſſe de celles qu'on regarde comme médiocres. Il faut qu'il ſoit bien foible à cet égard, puiſque, malgré le talent qu'il a de peindre, & d'embellir juſqu'à ſes défauts, il n'a pu ſe concilier les ſuffrages du Public. On convient que l'eſprit du genre comique lui eſt totalement inconnu; qu'il n'a préſenté ſur la Scene qu'un monſtre bizarre, mélangé de ris & de pleurs, pétri d'aigreur & de ſentiment, de fiel & de

gaieté. Il a cependant chaussé le Brodequin presque autant de fois que le Cothurne. *L'Indiscret, la Femme qui a raison, la Prude, le Droit du Seigneur, l'Écueil du Sage, la Comtesse de Givry, le Dépositaire*, &c. sont autant de fruits malheureux de l'ambition qu'il a toujours eue de se distinguer dans toutes les parties de la Poésie. *L'Enfant prodigue, Nanine & l'Ecossaise*, ont été applaudis, & le sont encore; mais qui ignore que ces applaudissemens ne sauroient être attribués qu'à l'indulgence du Siecle, à sa bizarrerie, ou à sa malignité?

Il seroit humiliant pour sa mémoire, de rappeler qu'il s'est exercé à des Opéra, & dans la Carriere des *Malherbe* & des *Rousseau*, avec aussi peu de succès dans l'un que dans l'autre genre. Ses Drames lyriques sont de la plus pauvre invention, & d'un style entiérement opposé à celui qui convient à ces sortes de Pieces: *Samsom, Pandore, le Temple de la Gloire*, n'ont servi qu'à le mettre un peu au dessus de l'Abbé *Pellegrin*, quand il ne s'agira

pas de *Jephté*. Aussi a-t-il eu la droiture de se rendre justice, en écrivant à M. *Berger* : » J'ai fait une grande sottise de com-
» poser un Opéra ; mais l'envie de tra-
» vailler pour un homme comme M. *Ra-*
» *meau*, m'avoit emporté. Je ne songeois
» qu'à son génie, & je ne m'appercevois pas
» que le mien n'est point fait du tout pour
» le genre lyrique «.

Quant à ses Odes, il suffit de les lire, & l'on n'aura pas de peine à deviner la cause de son acharnement contre le grand *Rousseau* & M. *le Franc*, qu'il s'est efforcé de rabaisser, après avoir fait de vains efforts pour les suivre.

Le seul genre où il est véritablement incomparable, est celui qu'on appelle *Poésies légeres*, ou *Pieces fugitives*. Tous les Poëtes qui l'ont précédé, lui sont inférieurs, & l'on pourroit prédire que ceux qui le suivront, auront de la peine à l'égaler. Jamais personne n'a su mieux donner une tournure ingénieuse aux plus minces bagatelles ; prodiguer, avec autant

de grace que de facilité, la finesse des pensées, l'agrément des figures, la délicatesse des tours, l'élégance, & la légéreté. Toujours fin, naturel & brillant, quelquefois Philosophe éclairé, une plaisanterie ingénieuse, des saillies piquantes, des traits de lumiere, un coloris riant & suave, donnent à toutes ses Productions un caractere qui n'appartient qu'à lui.

Pourquoi cette Muse, si ingénieuse, si légere, a-t-elle été si souvent hardie, téméraire, & licencieuse? Pourquoi a-t-elle immolé avec si peu d'égards, la vérité, la décence, à l'essor de son imagination déréglée, & au désir de plaire à quelque prix que ce fût? *La Pucelle, la Guerre de Geneve*, quelques-uns de ses *Contes*, & tant d'autres fruits de l'audace & de la malignité, ne sauroient être loués, malgré la beauté des détails, par le libertinage lui-même, puisque cette même Muse qui les a produits les a désavoués, dans le temps qu'elle conservoit encore quelques restes de pudeur.

Du Monde poétique, ſuivons M. de *Voltaire* dans la vaſte carriere de la Proſe. Il en a parcouru toutes les parties, & par-tout il a laiſſé l'empreinte de ſes ravages. Qu'on ne s'imagine pas que nous voulions faire entendre par-là, que ſa Proſe ſoit mauvaiſe ou inférieure à ſa Poéſie : ce ſeroit être abſurde, que de méconnoître dans le Proſateur les mêmes qualités qui brillent dans le Poëte. Soit qu'il écrive en vers ou dans le ſtyle ordinaire, il a preſque toujours la même vivacité, le même eſprit, les mêmes graces, la même harmonie. Nous avouerons encore, que, ſi on excepte *Racine*, *Deſpréaux*, & M. *le Franc*, aucun de nos bons Poëtes n'a eu, comme lui, le talent d'écrire, dans les deux Langues, avec une égale ſupériorité. Mais peut-on ſe diſſimuler qu'en ſéparant le coloris, du fond des tableaux, on ne diſtingue, à travers les preſtiges du pinceau qui les enlumine, tous les genres altérés ; l'illuſion, ſubſtituée à la vérité ; les idées reçues, ſacrifiées à l'envie de plaire ; & le ton qui

convient aux matieres qu'il traite, défiguré par sa maniere, indépendante de toutes les regles ? Dans l'Histoire, que s'est-il proposé ? que d'amuser son Lecteur, au lieu de l'instruire ; que de prêter au mensonge des amorces pour la foible crédulité ; que de faire triompher la fiction à l'aide d'une tournure insidieuse ou du sel de l'épigramme ?

L'*Essai sur l'Histoire générale* annonce sans doute un talent supérieur ; mais il ne sera jamais regardé par des Esprits sages & instruits, que comme un tableau infidele, où, sous prétexte de peindre les progrès de l'esprit des Nations, l'Auteur s'efforce de ramener tous les événemens à l'objet qu'il s'étoit proposé, celui d'établir le fatalisme, systême qui est le comble de l'absurdité. Tous les caracteres, toutes les actions, toutes les conjectures, toutes les réflexions, ne tendent qu'à favoriser ce principe. L'Historien renverse, sans pudeur, tous les monumens de l'Histoire, s'attache aux Traditions les plus suspectes, s'appuie sur les Auteurs les plus décriés,

décriés, & ne redoute pas le mépris dû à une crédulité puérile ou à une mauvaiſe foi odieuſe, pourvu qu'il abuſe la multitude, qu'il veut abſolument ſubjuguer & égarer. De là, cette affectation de préſenter la vertu malheureuſe, & le vice toujours triomphant. S'il parle d'une bataille, c'eſt pour faire remarquer que les Combattans qui avoient pour eux la juſtice, ont eu les revers en partage. Ses réflexions ſur les différens Princes ne tendent qu'à prouver que les plus méchans ont vécu dans la proſpérité, & les plus vertueux dans l'infortune. Dès qu'il trouve la moindre trace de ſuperſtition, il étale un air de triomphe; il proſcrit les abus avec un ton de confiance propre à perſuader qu'il eſt le premier à les combattre, tandis qu'il eſt le ſeul à ignorer, ou à feindre d'ignorer qu'on les a condamnés avant lui. Il fait plus : quand les faits ne prêtent pas aſſez à la cenſure, ou ne rentrent pas dans ſon plan, il les transforme, les envenime, les violente, pour les aſſujettir à ſon but, & croit être Philoſophe, toutes les fois

qu'il n'eſt qu'impoſteur ou méchant. Que penſer, en effet, de tant d'anecdotes haſardées, de tant de critiques puériles, de ce vain appareil de ſagacité qui ne ſe plaît à fouiller que dans les cloaques, & en fait exhaler ſans ceſſe des vapeurs & des nuages qui corrompent ou interceptent les vérités les plus connues ?

Cet *Eſſai ſur l'Hiſtoire générale* a été foudroyé par des critiques, qui n'ont été réfutées que par des injures. On y a démontré des milliers d'erreurs, qui n'ont été défendues que par d'autres erreurs, plus abſurdes & plus multipliées ; d'où il eſt aiſé de conclure, qu'en voulant peindre l'eſprit des Peuples, il n'a peint véritablement que ſon propre eſprit, c'eſt-à-dire, un eſprit aſſervi à toutes les bizarreries d'une imagination déréglée, aveuglé par les travers d'une raiſon inconſéquente & ſans ſuite, emporté par les inquiétudes d'un caractere audacieux & ſans frein.

Le *Siecle de Louis XIV* eſt écrit dans

le même goût, & avec la même infidélité. Il ne s'agit pas d'examiner s'il contient quelques chapitres bien écrits. Ce mérite eſt le moindre de tous ceux qu'exige l'Hiſtoire. La juſteſſe & la vérité en ſont l'ame. La maniere de raconter, quoique piquante, ne ſauroit ſuppléer au fond des choſes, ou juſtifier la malignité des réflexions. D'ailleurs, eſt-ce d'un ton d'aiſance qui annonce plus l'oubli des égards que la ſupériorité du génie, eſt-ce par chapitres, que les grands Hiſtoriens nous ont tranſmis les Annales des Nations ou les actions des Princes? Trouve-t-on dans cet Ouvrage, & dans tous les autres du même Auteur, ce nerf hiſtorique, cette combinaiſon des matieres, cet eſprit de liaiſon & de ſuite, cet enſemble qui nourrit & ſoutient l'eſprit du Lecteur, & forme une chaîne non interrompue de tableaux qui le fixent & l'intéreſſent juſqu'à la fin? Au lieu de cela, l'Hiſtorien de *Louis XIV* ne préſente que des miniatures détachées, des croquis informes, des diſſertations épigrammatiques.

Il a eu sans doute ses raisons pour traiter ainsi l'Histoire, Incapable de soutenir une narration continue, moins pour faciliter l'attention, que pour ménager des repos à sa plume, trop pétillante pour avoir une force toujours égale, il circonscrit les objets, les divise, les isole avec une incohérence qui laisse la liberté d'extraire & de transporter les chapitres, sans nuire à l'ordonnance de l'Ouvrage, ce qui prouve qu'il n'y en a aucune.

On peut en dire autant du *Siecle de Louis XV*, moins bien écrit & plus infidele encore. Ajoutons seulement, qu'on aura peine à croire, en le lisant, qu'un Auteur ait pu débiter tant de faussetés manifestes, travestir tant d'événemens, les présenter d'un profil si contraire à la bienséance & à la vérité, sous les yeux d'une infinité de gens, témoins oculaires des faits qu'il y dénature.

L'*Histoire de Charles XII* & celle du *Czar Pierre* ne seront jamais des Histoires, que pour les Esprits légers, qui préferent l'agrément de la narration & les

étincelles du ſtyle, au récit noble & grave qui doit caractériſer le véritable Hiſtorien. La premiere a mérité à ſon Auteur le titre de *Quinte-Curce François*, ſans doute parce que l'Hiſtorien d'*Alexandre* n'a pas été plus ſcrupuleux que celui du Roi de Suede. La ſeconde n'eſt pas digne du même honneur; avec un génie auſſi romaneſque, elle eſt très-éloignée d'avoir autant de graces. La plume de l'Ecrivain n'y paroît qu'uſée, foible, intariſſable en répétitions. L'attention de répéter ſans ceſſe que le *Czar* eſt un grand Homme, annonce tout au plus un Ouvrage de commande, & ne perſuaderoit pas la ſupériorité du Héros, s'il n'avoit pas lui-même d'autres titres pour la faire ſentir.

Nous ne parlerons pas du *Tableau du Genre humain*, de l'*Hiſtoire du Parlement*, de *la Philoſophie de l'Hiſtoire*, ni de tant d'autres Ouvrages, prétendus hiſtoriques, qui ne ſont capables de piquer la curioſité que par la hardieſſe & la licence, qui y attaquent les objets les plus reſpectables. Il ſuffit de dire que les fautes,

les erreurs, les bévues, s'y entrechoquent à chaque page, & que l'Ecrivain y répete, répete, répete sans cesse les mensonges qu'il avoit déjà répétés en mille endroits.

Et cependant il a grand soin d'assurer, dans toutes ses Préfaces, que la vérité est son objet principal. Et cependant toutes les fois qu'il abuse de la crédulité publique, il ne manque jamais de lancer de terribles anathêmes contre les imposteurs. A-t-il prétendu en imposer par cette ruse? Telle a pu être son intention; mais on l'a surpris si souvent en contradiction avec cette intrépide vérité, qui, selon lui, le passionnoit; il a si mal soutenu tant de combats contre des Critiques plus véridiques & mieux instruits, que ses assurances & ses protestations sont un signal de défiance, & ses réponses aux censures, de nouveaux motifs d'incrédulité.

Après avoir été Historien Romancier, M. de *Voltaire* a voulu être Romancier Philosophe. Pour s'épargner la peine d'i-

maginer, il a puiſé chez les Etrangers des ſujets & des plans, qu'il a habillés enſuite à ſa mode; *Zadig, Memnon, le Monde comme il va*, ſont preſque entiérement tirés de l'Anglois : mais, il faut l'avouer, la maniere dont il s'eſt approprié ces ſujets, dont il les a enluminés; mais les réflexions ingénieuſes & pleines de ſens dont il les a enrichis; mais les traits fins & agréables dont il les a aſſaiſonnés, l'en rendent comme le Créateur.

Nous conviendrons que *Candide* & le *Huron* ſont de ſon invention, & que l'invention, du premier ſur-tout, eſt originale; mais nous ſommes obligés d'ajouter que ces deux Romans, dépourvus de machines & de nœuds, n'offrent qu'une ſuite d'événemens découſus & le plus ſouvent invraiſemblables; que la hardieſſe & l'obſcénité en forment l'intérêt principal; & que ces défauts ne ſauroient être rachetés par l'agrément des détails & les graces du ſtyle. Nous ne parlerons pas de *la Princeſſe de Babylone*, Roman plus ſatirique que moral, plus ordurier qu'ingénieux :

le désœuvrement & le libertinage peuvent seuls procurer des Lecteurs à cette Production indécente & médiocre.

En qualité d'Ecrivain Moraliste & de Philosophe, il eût pu acquérir des droits sur la reconnoissance des hommes, si les vérités utiles qui percent de temps en temps dans ses Ouvrages, n'étoient éclipsées par les erreurs nuisibles qui y sont répandues. Pour quelques traits de lumiere, quelques vûes bienfaisantes, des réflexions saines, des transports d'humanité, qui décelent plutôt une compassion orgueilleuse qu'une véritable sensibilité; combien de contradictions, d'inconséquences, d'emportemens, d'absurdités, & de délires! Presque toujours, sous prétexte de combattre les abus, il se précipite dans les excès de l'indépendance. S'il se déchaîne contre le Fanatisme religieux, c'est en montrant, & pour faire naître un fanatisme plus dangereux encore, celui de l'irréligion. S'il attaque certains préjugés, assez indifférens aux yeux de la saine Phi-

losophie, c'est pour y substituer tout le travers des opinions arbitraires. Quel Philosophe, que celui qui préconise tantôt la Religion, & tantôt l'Incrédulité; qui tantôt donne des regles de morale, & tantôt est l'écho du libertinage; qui tantôt nie l'immortalité de l'ame, tantôt admet un Dieu Rémunérateur! Quel Philosophe, qu'un Raisonneur toujours en opposition avec ses principes, toujours ennemi de ses propres systêmes, toujours versatil & sans aucune forme déterminée! Il recommande la tolérance, & se peint comme le plus intolérant des Hommes; il vante le pardon des offenses, & s'est livré à tous ses ressentimens; il réclame en faveur de l'honnêteté, de la décence, & il a oublié jusqu'aux moindres égards. Quel Philosophe, qu'un Auteur qu'on ne peut ni définir ni suivre, qui laisse ses Lecteurs dans un doute perpétuel sur ses vrais sentimens! Quel Homme, que celui dont les circonstances ont dirigé toutes les affections; qui croit ou rejette, qui loue, blâme, flatte ou déchire, selon les impressions qu'il

éprouve, & dont les impreſſions ſont toujours le produit des plus petits reſſorts!

Dans la Littérature, il a porté le même eſprit & les mêmes variations. Après avoir donné de bons préceptes, & plus ſouvent encore de bons exemples, l'amour du Pour & du Contre, une inquiétude continuelle, des idées paſſageres, aſſujetties aux diſpoſitions du tempérament, de l'humeur, de la vanité, égarent, embrouillent ſes opinions; lui font oublier qu'il décrédite ſes jugemens par les contrariétés les plus palpables, qu'il condamne ce qu'il avoit preſcrit, & qu'il rejette les principes qu'il avoit ſuivis: ſemblable à ces Tyrans qui renverſent les Loix au gré de leurs caprices, & en établiſſent ſans ceſſe de nouvelles, pour appuyer leur domination.

Il n'a rien de véritablement décidé que l'ambitieuſe manie d'avoir voulu paſſer pour le dépoſitaire du Génie de tous les Arts, pour un Littérateur univerſel, pour un Homme unique. La plupart de ſes Diſſertations littéraires ſont un tribut d'hom-

mages qu'il se paye à lui-même, ou des arrêts prononcés contre ses Rivaux; ses observations sur la Tragédie, une justification de ses Pieces, & la satire adroite de celle des autres; son *Essai sur la Poésie épique*, une Apologie de la Henriade, & une censure injuste des autres Poëmes; *la connoissance des beautés & des défauts de la Poésie & de l'Eloquence, dans la Langue Françoise*, donnée sous un nom emprunté, l'apothéose de ses Productions; mille autres Ouvrages de sa façon, sont autant de trompettes sonores qu'il consigne à la Renommée, pour préconiser son mérite en tout genre.

S'il s'est prodigué les éloges, il n'a pas négligé les moyens de s'en procurer de la part des autres. Quantité d'Auteurs médiocres ont été honorés de ses suffrages, & transformés, par cette adresse, en autant d'adorateurs. Mais pour avoir déprisé les Hommes de tous les Siecles, en faveur de ceux du Siecle nouveau; pour avoir voulu, comme un autre *Encelade*, chasser les Dieux de l'Olympe, afin d'y régner seul

avec de petites Divinités de sa création; enfin, pour avoir loué sans mesure les d'*Alembert*, les *Marmontel*, les *Thomas*, les *St. Lambert*, les *Delaharpe*, les *Condorcet*, &c. il a décrié également ses éloges & ses critiques. Etre assez mal-adroit pour réduire le mérite de *Voiture* à quatre pages, celui de *Lafontaine* à trente Fables; n'accorder à *Rousseau* que trois ou quatre Odes & quelques Epigrammes; reprocher à *Corneille* les défauts de son Siecle, & lui donner le nom de *Déclamateur;* qualifier les Tragédies de *Racine*, d'*Idylles en Dialogues bien écrits & bien rimés;* traiter celles de *Crébillon*, de *Rêves d'Energumene & de lieux communs ampoulés;* accuser *Boileau* de n'avoir jamais su parler au cœur ni à l'imagination; *Fénélon*, d'avoir écrit d'une maniere foible; *Bossuet*, d'avoir fait des *Déclamations capables d'amuser des enfans; Montesquieu*, de n'avoir su qu'aiguiser des Epigrammes & accumuler de fausses citations; s'efforcer enfin de dépouiller tous nos Grands Hommes de la gloire qui leur appartient,

pour en revêtir des Pygmées que cette gloire écrase : n'est-ce pas, d'un côté, ressembler à cet Empereur, qui, pour avilir le Sénat, fit partager à son cheval les honneurs consulaires ? N'est-ce pas, de l'autre, se jouer des instrumens de sa propre vanité ? Car, après tout, ces Pygmées n'en paroissent que plus Pygmées sur le haut piédestal où il les a élevés.

Quant aux autres Ecrivains qui ont eu le malheur de lui déplaire ou de le contredire, il a eu la bonté de se mettre au dessous d'eux, par la maniere dont il les a traités. Aussi amateur de la dispute, que les *Scaliger*, les *Garasse*, les *Saumaise*, il les a laissés bien loin derriere lui, toutes les fois qu'il a fait couler de sa plume des torrens d'injures, de sarcasmes & de grossiéretés. Quel spectacle ! que celui du plus grand Bel-Esprit qui ait paru parmi nous, se roulant, sans égard pour lui-même, dans un cercle perpétuel d'expressions les plus basses & les plus odieuses, & ne répondant à ses adversaires qu'à l'aide des épithetes les plus atroces, telles

que celles d'*Energumene*, de *Radoteur*, de *Cuistre*, de *Polisson*, de *Gredin*, d'*Escroc*, de *Voleur*, de *Pédéraste*, & de tant d'autres, que nous rougirions de répéter! Quel objet de comparaison ! entre les sentences, les maximes, les tours fins & délicats, les expressions ingénieuses, les beaux sentimens qu'il exprime si énergiquement dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, & ce débordement de fiel & de malignité, ce tissu d'indécences, de mensonges, de calomnies, répandues sur tant d'Ecrivains de mérite, Etrangers, Nationaux, Prélats, Militaires, de tous les Ordres & de tous les Etats, qui n'ont eu d'autre tort, à son égard, que de n'avoir pas pensé comme lui, & d'avoir osé l'écrire! Quels seront les sentimens de la Postérité, quand, après avoir admiré *la Henriade*, *Mérope*, *Alzire*, &c. elle verra paroître, à leur suite, *la Guerre de Geneve*, *la Défense de mon Oncle*, *les Honnêtetés Littéraires*, & une infinité d'autres Libelles, qui supposeroient dans elle le plus grand degré de perversité, si elle ne les rejetoit avec horreur!

Nous n'insisterons pas davantage sur ce tableau si humiliant pour la Littérature, pour la Philosophie, & pour l'Esprit humain en général : nous l'avons mis dans le plus grand jour dans le *Tableau philosophique de l'Esprit de cet Ecrivain*, & nous nous faisons un devoir de ne pas nous recopier.

C'est ici le lieu d'examiner comment, avec des travers, des foiblesses, des défauts, des excès si révoltans, cet Auteur a pu se procurer un si grand nombre de Partisans.

Ses Admirateurs ne peuvent se dissimuler que quantité de ses Pieces de Théatre n'aient éprouvé des chutes humiliantes; ses Histoires fourmillent d'erreurs, de bévues, & de faussetés ; ses Mélanges littéraires offrent une infinité de faux principes, de faux jugemens, de critiques injustes ; ses Productions polémiques sont odieuses, comme nous l'avons indiqué, par de fausses imputations, des mensonges, des calomnies. Et cependant on le lit, il amuse; on seroit même tenté de le

croire, si on pouvoit se refuser à l'évidence & à l'équité, qui le combattent.

Ce problême n'est pas difficile à résoudre. Qu'on retranche certains de ses Ouvrages, qui sont d'un style de la derniere classe; toutes les fois qu'il ne s'oublie pas, il sait éblouir le Lecteur & le disposer, par les charmes d'une diction toujours simple & brillante, à adopter ses idées, à approuver ce qu'il approuve, à condamner ce qu'il condamne. Comme les choses ne saisissent les Hommes que selon la proportion qu'elles ont avec leur intelligence, & que les lumieres de la multitude ne sont ni justes ni profondes; comme la maniere d'exprimer une pensée décide de tout chez la plupart des Lecteurs: il n'est pas étonnant que par l'art de se mettre à la portée du commun des esprits, de rendre ses idées avec agrément, il ne se fasse goûter, & n'enleve des suffrages.

Au talent de séduire par une superficie agréable, il joint une attention plus essentielle encore, celle de mettre les pas-

ſions dans ſes intérêts. L'amour de l'indépendance qu'il prêche dans ſes Ecrits, amour qui flatte naturellement tous les Hommes; l'apologie qu'il fait ſouvent des foibleſſes humaines; la tolérance & l'humanité, qu'il ne ceſſe de recommander, & dont tout le monde a beſoin, n'ont pas peu contribué à décider en ſa faveur les Hommes de tous les états, de tous les âges, aſſez foibles pour croire ſur parole, & trop peu réfléchis pour rien approfondir. Les Jeunes-gens ſur-tout, que le moindre joug importune; les Eſprits légers, à qui la nouveauté eſt toujours aſſurée de plaire, que les plus minces ſaillies perſuadent dès qu'elles les amuſent, n'ont pas eu de peine à paſſer du goût à l'enthouſiaſme, & de l'enthouſiaſme à une eſpece de fataniſme.

Ajoutons à toutes ces raiſons, qu'il n'eſt aucun Auteur plus agréable, plus varié, plus commode. On le lit ſans ſe fatiguer; il ne préſente que la fleur des ſujets; il réveille par des antitheſes; il voltige d'objet en objet; il a l'art de ſaiſir les

contrastes; de se jouer avec la saillie, de remplacer le raisonnement par l'épigramme; enfin, il aime mieux mentir & déchirer, que d'être froid ou ennuyeux. Faut-il s'étonner, après cela, qu'il ait trouvé le secret d'en imposer à tant de Gens, de leur faire adopter ses idées, à peu près comme le subtil Charlatan qui amuse, fait acheter sa drogue à ceux même qui n'y ont pas de foi?

Qu'opposent à tous ces tours d'adresse, à ce torrent d'approbation, les Gens de goût & les Hommes sages? Ils sont témoins de la séduction, ils en calculent la durée, ils en prédisent le terme. Ils savent, d'après des principes invariables, fortifiés par une expérience constante, que le beau seul & l'honnête peuvent soutenir les épreuves du temps. Ils conviennent que parmi les Ouvrages de M. de *Voltaire*, il y en a quelques-uns d'excellens; mais ils soutiennent [on commence à les croire, & on les croira de plus en plus] qu'il y en a beaucoup de médiocres

& un grand nombre de mauvais : que le talent de saisir les rapports éloignés des idées, de les faire contraster, semble lui être particulier ; mais qu'il y met trop d'affectation, & que les productions de l'art sont sujettes à périr : qu'il n'a que l'éloquence qui consiste dans l'arrangement des mots, dans leur propriété, & non celle qui tire sa force des pensées & des sentimens, qui est la véritable : qu'il n'a aucun systême suivi, & n'a écrit que selon les circonstances, & presque jamais d'après lui-même : que le plus grand nombre de ses Ouvrages ne sont faits que pour son Siecle, & que par conséquent la Postérité n'en admettra que très-peu : que si la gloire du génie n'appartient qu'à ceux qui ont porté un genre à sa perfection, il est déjà décidé qu'il ne l'obtiendra jamais, parce qu'il ressemble à ce fameux Athlete, dont parle *Xénophon*, habile dans tous les exercices, & inférieur à chacun de ceux qui n'excelloient que dans un seul : que son esprit est étendu, mais peu solide ; sa lecture très-variée, mais

peu réfléchie; son imagination brillante, mais plus propre à peindre qu'à créer : qu'il a trop souvent traité sur le même ton le Sacré & le Profane, la Fable & l'Histoire, le Sérieux & le Burlesque, le Morale & le Polémique; ce qui prouve la stérilité de sa maniere, & plus encore le défaut de ce jugement qui fait proportionner les couleurs au sujet : qu'il néglige trop dans ses Vers, ainsi que dans sa Prose, l'analogie des idées & le fil imperceptible qui doit les unir : que ses grands Vers tombent un à un, ou deux à deux, & qu'il n'est pas difficile d'en composer de brillans & de sonores, quand on les fait isolés : enfin, que la révolution qu'il a tentée d'opérer dans les Lettres, dans les idées & dans les mœurs, n'aura jamais son entier accomplissement, parce que les Littérateurs qu'il égare, & les Disciples qu'il abuse, en les amusant, peuvent bien ressembler à *Charles VII*, à qui *Lahire* disoit, *On ne peut perdre plus gaiement un Royaume*; mais qu'il s'en trouvera parmi eux, qui, comme ce

Prince, ouvriront les yeux, chasseront l'Usurpateur, & rétabliront l'ordre.

Nous venons d'examiner l'Ecrivain, il ne s'agit plus que d'analyser l'Homme. Nous ne renouvellerons pas ici les reproches qu'on lui a faits tant de fois, reproches dont la discussion seroit si capable d'ensevelir la gloire des talens, sous l'opprobre des travers de l'esprit & du cœur : ce détail n'est pas de notre ressort. Notre intention est de le représenter tel qu'il s'est montré dans ses propres Ouvrages ; & quel vaste champ n'y offre-t-il pas aux réflexions du vrai Philosophe ! Jamais Homme fut-il plus le jouet de son amour-propre, de son esprit, de son imagination, de son cœur, & de sa fausse raison !

Entraîné par l'amour de la gloire à tous les genres, &, par une vive sensibilité, à toutes les passions, ces deux mobiles sont devenus le ressort principal de ses talens, & la regle du différent usage qu'il en a fait. Modeste, s'il eût été

universellement encensé; doux, s'il n'eût point été contredit; religieux, & zélateur du Culte dans lequel il est né, pour peu que ce chemin eût pu le conduire à la fortune ou à la célébrite: on l'eût vu le modele & le défenseur des vrais principes, en tout genre, si l'intérêt de sa vanité eût pu s'accorder avec aucune espece de dépendance. Mais l'ardeur excessive & l'impétueuse délicatesse de son amour-propre, ont été la cause de ses variations, de ses égaremens, de l'altération de ses idées, de ses goûts, & de ses sentimens. De là, ces transports d'estime & ces haines implacables contre tant d'Hommes de Lettres, qui, tour à tour, ont été comblés de ses éloges ou accablés de ses sarcasmes, selon le cas qu'ils ont paru faire de son mérite, ou selon l'opinion du Public sur le leur. De là, d'abord ami & flatteur du grand *Rousseau*, il est devenu son ennemi le plus acharné, & n'a cessé de le poursuivre sous la cendre qui couvre son tombeau. De là, ami & flatteur de *Maupertuis*, la pré-

férence éclairée d'un grand Roi le soulève contre ce Philosophe, & l'engage dans des démêlés, qui lui ont été si honteux & si funestes. De là, ami & admirateur de *Crébillon*, il a publié, du vivant de ce Poëte, des Critiques anonymes contre lui, parce qu'il étoit jaloux de sa gloire; & des Libelles, après sa mort, parce que le Monarque lui élevoit un monument. De là, ami & protecteur soi-disant de *Desfontaines*, il a tâché de le couvrir d'opprobre, pour n'en avoir pas été toujours loué, & pour en avoir éprouvé de justes censures. De là, ami & admirateur de *J. J. Rousseau*, il a insulté plus encore à ses disgraces qu'à ses erreurs, à cause de la supériorité de son éloquence, & du peu de cas qu'il a paru faire de la Philosophie & de ses Disciples. De là, ami & défenseur de *Montesquieu*, il s'est permis les Critiques les plus minutieuses & les plus injustes contre ses Ouvrages, afin de s'élever au dessus de lui. De là, ami & défenseur de M. *Helvétius*, il a attendu le moment de

ſa mort, pour le mépriſer & le rendre ridicule. De là enfin, le Recueil de ſes Ouvrages offre un choc perpétuel de louanges, de blâmes, d'applaudiſſemens, de ſarcaſmes, de flatterie, & d'emportemens.

Il a traité le Public de la même maniere. Après avoir d'abord gardé quelques meſures, il a méconnu toutes les bienſéances, & a inſulté ſa Nation, ou plutôt toutes les Nations, dès qu'il en a été mécontent : on peut en juger par ſon *Diſcours aux Welches*, ſes Stances ſur les Italiens, ſes Satires contre les Allemands, ſes Plaiſanteries ſur les Eſpagnols & les Portugais. Les Anglois mêmes, ſi ſouvent loués dans ſes écrits, ſont devenus, comme les autres Peuples, le jouet de ſes plaiſanteries.

L'humeur, dont il n'a jamais ſu ſe rendre maître, a auſſi beaucoup influé ſur ſes éternelles variations. Son imagination en a ſuivi tous les mouvemens, & porté toutes les empreintes. Tantôt ſenſible,

tantôt

tantôt délicat, tantôt caustique, selon les différentes dispositions de son ame; tantôt sincere & tantôt artificieux; tantôt amateur du vrai, & tantôt opposé à la vérité; tantôt modéré & tantôt excessif, il a toujours été, comme nous l'avons déjà remarqué, l'Homme du temps, de la circonstance, du moment. Ses pensées, ses expressions, ses jugemens, si on les compare les uns les autres à mesure qu'ils se présentent, sont moins de lui, que du Génie qui l'inspiroit alors: peu d'Auteurs, au style près, paroissent moins appartenir en propre à eux-mêmes: à force d'avoir tous les caracteres, il n'en a aucun.

Qu'a produit, dans sa raison, cette inquiétude turbulente? Des lumieres, des vérités courageuses, des contradictions, des inconséquences, des absurdités. Cette raison n'a jamais vu les objets que comme elle pouvoit les voir, c'est-à-dire avec l'œil du préjugé, variant sans cesse selon l'impulsion momentanée. Dans les Lettres,

dans la Philoſophie, dans l'Hiſtoire, lorſqu'il eſt déſintéreſſé, le vrai échappe rarement à ſa vue; mais le plus petit intérêt l'obſcurcit, l'altere, le dénature, dans ſon eſprit.

Cette morale bienfaiſante qu'il a publiée avec un zele ſi apparent, étoit-elle dans ſon cœur? N'a-t-elle point été un ſyſtême? Qu'on rapproche ce qu'il dit dans de certaines occaſions, de ce qu'il débite dans d'autres; qu'on rapproche ſes ſentimens d'humanité, du mépris qu'il témoigne pour l'humanité en général; ſes déclamations contre les vices, des peintures ſéduiſantes qu'il en fait; ſon enthouſiaſme pour les vertus, du ridicule qu'il leur donne; ſes élans affectueux pour la tolérance, de ſes rigueurs impitoyables contre les abus: & on ſera à portée de juger, que s'il a été quelquefois réellement pénétré des belles maximes qu'il énonce, il ne l'a pas moins été des maximes qui leur ſont contraires, puiſque celles-ci paroiſſent auſſi ſenties, auſſi vives, & qu'elles ſont auſſi fortement

énoncées & plus ſouvent répétées que les autres.

Qu'on accorde, s'il ſe peut, tant de diſparates avec l'idée de la Philoſophie. La véritable doit également agir ſur l'eſprit & ſur le cœur: ſur l'eſprit, par des principes éclairés, ſolides, & invariables; ſur le cœur, par des ſentimens honnêtes, ſupérieurs, & à l'épreuve de tout: c'eſt par ce rapport des penſées & des ſentimens qu'elle éleve l'Homme au deſſus de la claſſe ordinaire.

La marche du Philoſophe, quand il eſt ce qu'il doit être, eſt toujours lumineuſe, conſéquente, égale, pleine de franchiſe & de dignité. Pourquoi donc ces incertitudes, ces erreurs, ces contradictions? Pourquoi ce mélange d'élévation & de petits moyens, de hardieſſe & de petites ruſes, de dédains & de petites prétentions? Pourquoi ſyſtématiſer ſans principes, moraliſer ſans mœurs, dogmatiſer ſans miſſion, rétracter dans un temps ce qu'on a avancé dans un autre, y revenir

enſuite après les déſaveux les plus formels ?

Le caractere du Philoſophe eſt ſupérieur à toutes les foibleſſes. Pourquoi courir ſans ceſſe après la louange, & ſe déconcerter au moindre trait de contradiction ? Pourquoi encenſer la grandeur, outrager la médiocrité ou les cendres des Morts ? Pourquoi employer tant de manéges, prendre ſi ſouvent le maſque, ſe traveſtir en mille manieres, emprunter tant de faux noms ? Pourquoi le Profeſſeur en vérités, par excellence, n'a-t-il oſé paroître que ſous la ſauvegarde des *Vadé*, des *Carré*, des *Akakia*, des *Zapata*, des *Bazin*, des *Eſcarbotier*, des *Ruſtan*, des *Ramponneau*, & d'une infinité d'autres noms, dont le burleſque annonce plutôt l'Hiſtrion, que le Diſſertateur éclairé ?

Le but du Philoſophe eſt de découvrir & de faire connoître la vérité. Eſt-ce à travers des ſaillies, des épigrammes, des jeux de mots, des plaiſanteries indécentes, qu'elle ſe plaît à lancer ſes rayons

& à faire entendre son langage? Est-ce en attaquant la Religion par des sarcasmes, en la défigurant par de fausses imputations, en la noircissant par des calomnies, qu'on peut espérer d'en renverser les fondemens? N'est-ce pas au contraire lui rendre hommage par l'excès de sa déraison & de sa mauvaise foi?

Le fruit des travaux du Philosophe est l'instruction & le bonheur des Hommes. Que pouvoient produire ceux d'un Ecrivain, qui, d'un côté, tantôt philantrope, tantôt ennemi du Genre-humain, toujours occupé de ses intérêts, ne s'est guere attaché qu'à entretenir le Public de lui-même, à le faire confident de ses actions, de ses services, de ses libéralités, de ses aumônes; qui, de l'autre, s'est fait un jeu d'attaquer les principes, de corrompre les sources, de franchir les bornes, de renverser les Loix, d'aveugler les Esprits. Qu'ont-ils produit en effet? Ce que la saine Philosophie ne sauroit avouer pour son ouvrage, l'indépendance, le désordre, la corruption, le bouleverse-

ment de toutes les idées. Qu'on l'écoute & qu'on le suive; qu'en résultera-t-il? Les Jeunes gens apprendront à son école à secouer le joug du devoir, à répéter des blasphêmes, à triompher de leurs déréglemens : les Gens de Lettres, à peu respecter les modeles, à déguiser leurs larcins, à violer les regles, à oublier les bienséances, à se déchirer sans égard: les Nations à abandonner leurs principes, leurs loix, leur caractere, pour se repaître d'idées frivoles, de vûes chimériques, de goûts fantasques & passagers; à préférer à leur intérêt, à leur gloire, à leur repos, l'attrait du plaisir, les honneurs du persiflage, & les charmes de la constance.

Tel est cependant l'Homme, dont la plus grande partie de la Nation a fait son Idole, & qu'on a encensé, sur ses derniers jours, au point de ne pas craindre de le rendre ridicule, en le couronnant & lui décernant sur un Théatre public, les honneurs de l'Apothéose; tel est cependant l'Homme qu'on a préconisé, cé-

lébré, honoré avec enthouſiaſme, & à qui on s'eſt propoſé très-ſérieuſement d'élever des ſtatues, ſans ſonger que dans l'Antiquité, & chez tous les Peuples ſages, cet honneur n'a jamais été que le prix des vertus héroïques, ou des ſervices rendus à la Patrie. Seroit-ce donc à ce titre que M. de *Voltaire* jouiroit d'un privilége que les *Turenne*, les *Luxembourg*, les *Catinat*, les *l'Hôpital*, les *Dagueſſeau*, ont ſi bien mérité & n'ont point obtenu? Si les *Boſſuet*, les *Fénélon*, les *Corneille*, les *Racine*, les *Deſpréaux*, n'ont eu juſqu'ici d'autres monumens élevés à leur gloire, que les fruits de leur génie, plus durables que le marbre & l'airain: il faut qu'on ſe défie bien du génie de M. de *Voltaire*, puiſqu'on a cherché à ſubjuguer la Poſtérité par les hommages du Siecle préſent. Mais la Poſtérité juge les Auteurs & les Siecles: elle réduira, d'un côté, l'Ecrivain à ſa juſte valeur: de l'autre, elle ſaura que ſon Apothéoſe n'a pas été l'ouvrage de la Nation, mais l'effet des intrigues de quel-

ques Gens de Lettres, qui, pour lors, feront vraisemblablement inconnus.

VOUGLANS, [*Pierre-François* MUYART DE] Conseiller au Grand Conseil, né à Morance, en Franche-Comté, en 1713.

Nous ne parlerons point de ses Ouvrages de Jurisprudence, souvent cités dans les matieres criminelles, & qui font même autorité auprès des Tribunaux, honneur dont peu d'Auteurs ont joui de leur vivant: ces Ouvrages ne sont pas du ressort du nôtre; mais sa *Réfutation* des principes hasardés dans le *Traité*, d'ailleurs estimable, *des Délits & des Peines*, traduit de l'Italien, lui donne autant de droit de figurer parmi les Littérateurs, que parmi les Jurisconsultes. Un style simple, mais énergique & correct, une érudition adroitement ménagée, de l'exactitude dans les citations, de l'honnêteté dans les critiques, de la sagacité dans les discussions, de la solidité dans les principes, de la précision & de la justesse dans les raisonnemens; voilà ce qui caractérise cette Production, qui

mérite d'être placée à la suite du *Traité*, pour servir de correctif à ce qu'il offre de défectueux.

On doit encore à cet Auteur un petit Ouvrage en faveur de la Religion, qui se fait lire avec intérêt : il a pour titre, *Motifs de ma Foi*. Les Italiens & les Allemands l'ont fait passer dans notre Langue, & il a été accueilli en France, des Esprits qui tiennent à la Religion & aux mœurs. Nous ne connoissons pas d'Ecrit moderne plus capable que celui-ci d'affermir dans leur foi les ames chancelantes, & de ramener au Christianisme celles qui en ont secoué le joug. C'est dommage que M. de *Vouglans* n'ait pas donné plus d'étendue à ses idées. Quand on défend une mauvaise cause, on gagne sans doute à être succinct ; mais la vérité, plus elle est développée & approfondie, plus elle plaît & intéresse. Il auroit dû faire sentir davantage le ridicule & l'impuissance des efforts des *Celses* & des *Porphyres* de nos jours, contre une Religion qui se soutient depuis plus de dix-sept siecles ; une Re-

ligion, le plus ferme appui des Trônes, la ſauve-garde des propriétés, la conſolation des malheureux, le ſeul frein des méchans adroits ou puiſſans. Il auroit dû ſur-tout mettre plus en évidence l'ineptie des raiſonnemens de nos Philoſophes matérialiſtes, de ces eſprits auſſi vains qu'inconſéquens, qui oſent ſe dire les bienfaiteurs du genre humain, lorſqu'ils s'efforcent de le dégrader, en cherchant à le dépouiller de la plus précieuſe de ſes prérogatives. Oter à l'homme ſon immortalité, c'eſt non ſeulement l'inſulter, l'avilir, c'eſt encore l'outrager dans cette raiſon même, dont la Philoſophie moderne prétend ſe ſervir pour l'éclairer.

USSIEUX, [*Louis* D'] de l'Académie des Belles-Lettres de Montauban, né à Angoulême en 1747.

Avec les talens qu'il paroît avoir, il eût pu choiſir un autre genre que celui auquel il s'eſt attaché; mais enfin ſes petits Romans, connus ſous le nom de *Nouvelles*, ont un but honnête; la mo-

ale y est mise en action avec intelli-
ence, avec sensibilité, & c'en est assez
our le justifier d'y avoir consacré son
:mps. La maniere de ce Romancier mo-
listе n'est pas de la premiere élégance,
i d'une énergie bien frappante; mais
le est simple, naturelle; elle va droit
: cœur, & y laisse de douces impres-
ons. S'il veut s'appliquer dans la suite
mettre plus de précision dans son style,
dégager les événemens de certains dé-
ls superflus qui refroidissent la narra-
n & affoiblissent l'intérêt principal, nous
promettons du succès, même pour
Ouvrages d'un genre supérieur. Ses
nieres Nouvelles prouvent que les dé-
ts dont nous venons de parler, ne sont
nt incurables, & peuvent être regar-
; comme le fruit d'une plume qui sait
ner par le sentiment les richesses de
agination.

ULSON, [*Marc* DE LA COLOMBIERE]
Grenoble, mort dans un âge avancé,
658; Auteur inconnu à presque tous

nos Lexicographes, & qui ne méritoit nullement cet oubli pour les ſervices qu'il a rendus à notre Hiſtoire. Nous n'avons rien de plus détaillé, ni de plus inſtructif ſur ce qui concerne la Chevalerie, que les recherches qui compoſent ſon *Théatre d'honneur*, en deux volumes *in-folio*. L'Auteur y expoſe tout ce qui a rapport aux anciens exercices ſi chers autrefois à la Nation, comme les joûtes, les combats, les triomphes, les tournois, les carrouſels, les courſes de bague; il y parle auſſi des cartels, des duels, des dégradations des nobleſſe, de chevalerie, & de mille autres autres objets auſſi curieux qu'intéreſſans. Cet Ouvrage eſt d'ailleurs écrit avec méthode, nobleſſe, ſimplicité, autant qu'on pouvoit le faire dans ſon temps. Ceux qui voudroient n'en prendre qu'une légere idée, peuvent conſulter *le Conſervateur*, où l'on en a inſéré quelques chapitres qui ne ſont pas ce qu'il y a de moins précieux dans cette Collection.

Nous connoiſſons encore de *Vulſon* un autre Ouvrage à peu près dans le même

genre, intitulé, *de l'Office des Rois d'Armes, des Hérauts & des Poursuivans, de leurs antiquités & priviléges, des cérémonies où ils sont employés par les Princes, &c.* 1 vol. *in-folio.* Aujourd'hui toutes ces matieres ont été présentées d'une maniere plus précise & plus agréable; mais on ne doit pas être ingrat pour cela à l'égard des Ecrivains laborieux & attentifs, qui nous ont conservé les traces de ces connoissances dont nous serions privés sans eux.

Le même Auteur avoit commencé une *Géographie Histori-Politique de l'Allemagne*, dont il parle dans son livre *de l'Office des Rois d'Armes*; & l'on doit peu regretter qu'il ne l'ait point achevée, depuis que M. l'Abbé *Courtalon*, Précepteur des Pages de MADAME, a publié un *Atlas élémentaire* de cet Empire, où l'on voit sur des Cartes & des Tableaux sa description géographique, & l'état actuel de sa constitution politique. Comme cet Ouvrage, qui suppose autant de connoissances que d'application, peut être infini-

ment utile à la jeune Noblesse & à tous les Militaires curieux d'avoir une juste idée du Corps Germanique, nous saisissons cette occasion de le faire connoître; & nous ne pouvons mieux y réussir, qu'en rapportant la Lettre d'un Ambassadeur de l'Empire d'Allemagne, adressée à l'Auteur même qui lui en avoit envoyé un exemplaire. » Je suis très-sensible, Monsieur, » à l'attention obligeante que vous avez » bien voulu me marquer en m'envoyant » votre Ouvrage. Je ne dois pas vous » laisser ignorer la satisfaction qu'il m'a » donnée. Le plan en est neuf, & l'exé- » cution y répond parfaitement. Vous ren- » dez par cet *Atlas* un service essentiel » à tous ceux qui désireront avoir une » idée juste de la constitution de l'Alle- » magne, & les notions élémentaires que » vous en donnez faciliteront les moyens » d'en faire une étude suivie, en remon- » tant aux sources où vous avez puisé. » Les difficultés sans nombre que vous » devez avoir rencontrées dans votre mar- » che, & que vous avez heureusement

ontées, ajoutent un nouveau de-
ı mérite d'avoir rassemblé, presque
un seul point de vue, tout ce que
oire, la Politique & la Géogra-
présentoient d'intéressant & d'es-
el à la connoissance exacte de ce
Corps. Je ne doute pas, Mon-
, que cet Ouvrage n'obtienne l'ap-
ation de tous les Connoisseurs : il
rà de guide, dans un labyrinthe
l'ici impénétrable aux Etrangers. La
iplicité des Loix, leurs Commen-
rs, souvent divisés d'opinions &
érêts, des prétentions opposées,
iplient à l'infini les difficultés dans
de du Droit public & de la conf-
ion de cette partie de l'Europe : dans
e Ouvrage, tout rentre à sa place;
lre qui en facilite les recherches,
age la mémoire en fixant des épo-
;, & prévient le dégoût presque in-
rable de ces sortes d'études. La réu-
ı de tous ces avantages doit rendre
e travail précieux à tous les Ama-
s, & particuliérement aux Institu-

» teurs de la Noblesse, destinée aux emplois
» politiques & militaires.
» C'est avec un vrai plaisir, Monsieur,
» que je donne ce témoignage de votre
» Ouvrage, très-flatté d'avoir cette occa-
» sion de rendre justice à vos talens, &
» de vous marquer le parfait & sincere
» dévouement avec lequel j'ai l'honneur
» d'être, &c. «

Outre ce suffrage si flatteur de la part d'un homme en place, & sur-tout d'un Etranger qui s'exprime si bien dans notre Langue, M. l'Abbé *Courtalon* a réuni les éloges des plus célebres Géographes Allemands, de M. *Büsching*, entre autres, qui a consigné dans ses Ecrits Polémiques, publiés à Berlin, l'estime particuliere qu'il fait de son *Atlas* : il le regarde comme le meilleur Ouvrage de Géographie & d'Histoire Politique qui ait paru en France sur l'Allemagne. Ces suffrages sont d'autant plus glorieux pour M. l'Abbé *Courtalon*, qu'il ne les a point sollicités. Nous pouvons assurer, d'après la connoissance que nous avons de son caractere, que

ſon travail n'a eu d'autre but que l'utilité publique. Un Auteur qui ne cherche que le bien, quand il croit l'avoir trouvé, s'inquiete peu de la gloire; ce qui ne diſpenſe aucun de ſes Lecteurs de lui rendre la juſtice qu'il mérite.



W.

WAILLI, [*Noël-François* DE] né à Amiens en 17..; connu par une *Grammaire Françoise*, où, parmi quelques observations assez justes, & des regles assez bien développées, on trouve des choses minces, des définitions obscures, des principes mal conçus, & quelquefois ce qu'on appelle du galimatias. Le peu de bon qu'on y rencontre, est tiré des *Principes de la Langue Françoise* de M. l'Abbé *Girard*, des *Agrémens du Langage* de M. *Gamache*, de la Grammaire du P. *Buffier*, de celle de M. *Restaut.* Le nouveau Grammairien auroit dû au moins répandre quelque jour sur les connoissances que nous devons aux Auteurs qu'il a mis à contribution; mais il s'en faut bien qu'il se soit donné cette peine, si indispensable quand on travaille pour les Jeunes gens. La méthode, la clarté, la précision, sont absolument nécessaires dans

les Ouvrages d'instruction. L'Auteur de la *Grammaire Françoise* n'eût pas dû l'oublier. Peut-être s'en ressouviendra-t-il dans une nouvelle édition, qu'il paroît être en état de rendre supérieure aux précédentes, s'il veut y donner ses soins.

WATELET, [*Claude-Henri*] Receveur-Général des Finances, de l'Académie Françoise, de celle de Berlin, &c. né en 17..

Un goût décidé pour les Beaux-Arts, a fixé ses délassemens sur la Poésie & la Littérature. Il sera toujours honorable pour les Lettres, que des hommes, occupés par état à des Emplois qui exigent une attention sérieuse, trouvent encore le moyen de consacrer aux Muses la plus grande partie du temps dont ils peuvent disposer.

L'Art de peindre, est un Ouvrage qui assure à son Auteur une place parmi les Poëtes utiles. Ceux dont le goût est un peu sévere, n'y trouvent pas, à la vérité, une

versification assez châtiée. Quand bien même on conviendroit avec eux que cette versification n'est pas tout-à-fait aussi gracieuse, aussi exacte, aussi noble qu'elle pourroit être, il faudroit toujours rendre justice à l'enchaînement ingénieux qui lie toutes les parties du Poëme. M. *Watelet* est, tout à la fois, Peintre & Poëte; ses préceptes sont aussi solides, que ses descriptions sont justes & naturelles. Si l'on fait attention aux difficultés du sujet qu'il a entrepris de traiter dans une Langue telle que la nôtre, & combien la Poésie Françoise se prête peu aux expressions techniques d'un Art dont la plupart des regles sont fondées sur l'Optique & l'Anatomie, on lui saura gré d'avoir surmonté de tels obstacles, & on passera sans peine sur le défaut d'intérêt & d'élégance, qu'on lui reproche, en lui tenant compte des vraies beautés qu'il a le plus souvent répandues sur une matiere ingrate par elle-même.

M. *Watelet* s'occupe actuellement d'une Traduction en Vers de la Jérusalem déli-

Taſſe. Ce Poëme lui fournira, ute, un champ bien plus avanta- : bien plus vaſte, pour déployer ieſſes de ſon imagination & la vi- le ſes talens. On peut ſe le pro- , d'après quelques Chants de cette ction, lus avec beaucoup d'applau- ens, dans différentes Séances de l'A- ie.

peut dire encore, à la gloire de ſon k de ſes connoiſſances, que le Pu- ſſeroit de ſe plaindre des négligences bévues tant reprochées aux Editeurs k Coopérateurs du Dictionnaire En- pédique, ſi tous les Articles y euſſent aités, chacun dans leur eſpece, par crivains auſſi inſtruits, auſſi métho- s, auſſi précis, que lui. Les Articles ont pour objet la Peinture, le Deſ- z la Gravure, ſont de M. *Watelet*, en font que mieux ſentir les défauts utres Auteurs qui ont concouru à cet rage, ſans avoir le talent, ou ſans oit ſe donner la peine d'y fournir une

tâche digne de l'enthousiasme avec lequel on l'avoit annoncé.

WILLEMAIN D'ABANCOURT. *Voyez* ABANCOURT.



Y.

[N.] Avoçat au Parlement de
patrie, né en 17..
ıltivé les Lettres, de maniere à
que les succès n'accompagnent
urs le mérite. Ses Comédies ren-
d'excellentes choses, ainsi que
:s autres Productions, qui n'en
été plus accueillies pour cela. M.
: en Prose avec facilité, avec no-
& quelquefois avec chaleur. Il est
que ses Ouvrages ne soient pas
ındus. La raison de cette indiffé-
ut être attribuée au goût domi-
Siecle. On chercheroit en vain
ce ton prétendu philosophique,
t que hardi. On y trouve, en
:, beaucoup de courage & de
à s'élever contre la Philosophie,
:s fois que l'occasion s'en présente.
losophes & les Incrédules sont,
ıi, » une Secte que l'ignorance

» admire, que le libertinage protége, que
» l'ambition de l'esprit-fort prône, avec
» laquelle il faut tâcher de n'avoir rien
» à démêler, parce que c'est une Secte,
» & qu'elle en a l'emportement & l'esprit
» de vengeance ". S'exprimer ainsi, n'est-ce pas faire expirer les suffrages dans tous les Bureaux d'esprit où les Chefs du Philosophisme dominent? Ou plutôt, n'est-ce pas ouvrir cent bouches au persiflage ou à la calomnie?

YVON, [*N.*] Abbé, Historiographe de Monseigneur le Comte d'Artois, né en 17..

Les Articles *Dieu*, *Ame*, *Athée*, insérés par lui dans les premiers volumes du *Dictionnaire Encyclopédique*, auxquels il a coopéré, exciterent, avec raison, les murmures des Théologiens & de tous les Hommes sensés. Pour peu qu'on lise ces Articles avec réflexion, il est évident qu'ils tendent à favoriser le matérialisme, & qu'ils combattent l'existence de Dieu. L'Auteur, par une ruse assez commune aux Philosophes,

s, s'est plu à rassembler les objec-
s plus fortes, & à accumuler une
de sophismes contre l'immortalité
e & en faveur de l'athéisme. Il les
avec une complaisance marquée;
; les avoir présentés dans un jour
ux que séduisant, il se contente
ondamner froidement & en très-
mots. Cette maniere de procéder
:u conforme à la droiture & à la
, que les Esprits les plus bornés
iêlé sans peine l'intention coupable
teur. Vainement M. d'*Alembert* a-
ılu profiter de cette inculpation,
stifier la Compilation Encyclopédi-
: prouver la mauvaise foi de ceux
ont reproché, si justement, tant
s, tant d'erreurs, & tant d'impiétés;
ons de ce Géometre sont aussi mal-
nent employées, que peu confor-
la bonne logique. » On prétend,
*, que les Articles *Ame* & *Dieu*
des Traités de Matérialisme & d'A-

:face des *Mélanges de Littér. d'Hist. &c.*
me IV.

» théïſme, quoique ces Articles ſoient
» tirés en entier des Ouvrages de MM.
» *Clarke* & *Jacquelot*, les meilleurs que
» nous ayons contre les Matérialiſtes & les
» Athées «.

Que prouve cette façon de raiſonner, abſolument dépourvue de juſteſſe & de vérité? Quand il ſeroit vrai que les Articles qu'il défend auroient été tirés en entier de *Clarke* & *Jacquelot*, s'enſuivroit-il qu'ils ne favoriſent pas le Matérialiſme, qui y eſt ſi poſitivement énoncé? N'eſt-il pas poſſible d'extraire les objections combattues par ces Auteurs, & de laiſſer à l'écart les argumens qu'ils y ont oppoſés? Or, c'eſt préciſément ce qu'a fait en partie M. l'Abbé *Yvon*.

Il eſt faux, en ſecond lieu, que ces Articles ſoient extraits en entier des Ouvrages du Docteur Anglois & du Miniſtre Proteſtant. On a pu y fondre quelques-unes de leurs idées, mais le tout ne leur appartient pas. L'expoſition du ſyſtême de *Spinoſa*, par exemple, ne ſe trouve point dans leurs Ecrits. C'eſt une addition de

ır des Articles, copiée presque mot
d'un petit Recueil de Pieces prétén-
hilosophiques, où l'on attaque avec
ɔn & sans pudeur, les vérités les plus
; & les plus respectables.
ıisiémement, il est absurde de donner
férence sur tous les Ouvrages Théo-
ıes & Métaphysiques à ceux de *Clarke*
Jacquelot. M. de *Fénélon* est infini-
supérieur au Ministre Protestant, dans
raité sur l'existence de Dieu, sans par-
plusieurs autres Ecrivains qui lui sont
rables & préférés.
l'Abbé *Yvon*, de meilleure foi que
Apologiste, en cessant d'être Philoso-
a senti la foiblesse de ce raisonne-
:. Il a pris le sage parti de rétracter
rreurs, & d'employer sa plume à la
ɪse de la Religion, qu'il avoit paru
battre pendant qu'il étoit Encyclopé-

faut néanmoins convenir, par esprit
ıpartialité, qu'il n'a pas été plus heu-
: dans la défense que dans l'attaque.
Lettres contre *J. J. Rousseau* sont si

foibles, qu'elles n'ont pas trouvé de Lecteurs; & ce qui a déjà paru de son Ouvrage, intitulé *l'Accord de la Philosophie avec la Religion*, nous semble plus propre à augmenter qu'à diminuer le nombre des Incrédules. L'Auteur, qui s'y propose de combattre cette classe d'Ecrivains, qui, ayant secoué le joug de la Religion, se croient Philosophes pour avoir déclamé contre elle, y fait continuellement l'éloge de ces mêmes Philosophes; il y vante leurs lumieres, leurs connoissances physiques & morales, leurs talens & leurs découvertes: il y expose avec prolixité, leurs principes, leurs dogmes, leurs systêmes les plus dangereux, & ne les réfute jamais d'une maniere satisfaisante; c'est toujours avec une timidité, avec une nonchalance qui dépite & indigne les Lecteurs les moins zélés pour la cause dont il a entrepris la défense. On diroit que c'est un Ouvrage de commande, & que, forcé d'écrire contre les Apôtres de l'Incrédulité, l'Auteur s'est fait un systême de les ménager, de les caresser même en les combattant.

Nous sommes très-éloignés de vouloir lui supposer de pareilles vûës; mais nous ne pouvons dissimuler que ce n'est pas en cherchant à prouver l'accord de la Philosophie avec la Religion, par soixante & treize *Discours historiques & critiques*, sur la Révélation, le Polytéisme, la Loi Mosaïque, les divers systêmes des anciens Philosophes, & sur d'autres sujets semblables, traités avant lui, que M. l'Abbé *Yvon* pourra se flatter d'arrêter les progrès de la Philosophie moderne, & de ramener aux principes religieux les esprits qui s'en sont écartés. A un mal aussi contagieux & aussi funeste, il faut des remedes plus directs & plus efficaces. Les Ecrits philosophiques se sont si fort multipliés de nos jours, la Philosophie ou l'Incrédulité est tellement devenue à la mode parmi nous, que la seule maniere aujourd'hui d'écrire avec fruit pour la Religion, est de chercher à diminuer, à détruire, s'il est possible, l'autorité que les prétendus Philosophes ont acquise sur l'opinion publique. Le plus sûr moyen d'y

parvenir, est de dévoiler leur charlatanisme, & les ressorts qu'ils ont mis en œuvre, pour séduire les esprits; de faire connoître leurs usurpations, leurs injustices, leur mauvaise foi, l'absurdité de leurs principes, les dangers de leur doctrine, & la fausseté de leurs raisonnemens; de prouver, en un mot, à la multitude qui les admire, qu'ils ont corrompu le goût, perverti les genres, dénaturé les sentimens, dégradé les ames, & rendu les hommes plus malheureux.

C'est de quoi nous nous occupons nous-mêmes, dans un Ouvrage qui seroit déjà fait, si notre fortune nous eût permis de suivre les mouvemens du zele qui nous anime. En attendant que nous nous procurions les secours qui nous manquent pour l'achever, nous croyons ne pouvoir mieux terminer celui-ci, que par quelques réflexions contre les Détracteurs de la Religion, qui osent lui attribuer la plus grande partie des maux qui affligent le genre humain. Ces Réflexions ne sauroient être déplacées dans un Ouvrage;

nt le but principal de l'Auteur, en le
bliant, a été de ramener aux vrais prin-
pes de la Morale & du Goût, les es-
its que les déclamations de la Philoso-
ie ont égarés. D'ailleurs, M. l'Abbé
on & les autres Apologistes de la Re-
ion, ne l'ont vengée de ces imputa-
ns, que d'une maniere foible & suc-
cte. Ils ne pouvoient cependant igno-
que c'est-là le plus grand sujet de
mphe pour les Philosophes, le fonde-
nt sur lequel ils appuient leurs décla-
tions contre le Christianisme, le pré-
te dont ils se servent pour décrier ses
mes & condamner sa morale. C'étoit
ic sur ce point qu'ils auroient dû sur-tout
ster. Il leur eût été facile de prouver
dans tous les Siecles & chez tous les
ples, la Religion a été le premier lien
la société, qu'elle a présidé à la for-
ion de tous les Etats, qu'elle seule
t les soutenir, que tous les Législa-
s l'ont employée comme un supplé-
it à l'imperfection des Loix civiles,
ne peuvent arrêter ni punir les crimes

ſecrets. Sans parler de l'Egypte, qui donna ſes Dieux, avec les Arts, aux autres Nations, on ſait que les Grecs & les Romains avoient, dans le temps même qu'ils furent le plus tolérans, un Magiſtrat pour veiller à la conſervation de la Religion. Ces Peuples ſentoient donc la néceſſité d'un culte! Comment peut-on, après cela, méconnoître les avantages de la Religion Chrétienne, dont perſonne ne conteſte la ſupériorité ſur le Paganiſme? Il ſuffit de la conſidérer en elle-même, abſtraction faite de ſa vérité, pour demeurer convaincu, que, loin d'être la ſource des maux qu'on lui impute, elle en eſt le remede, & le plus sûr préſervatif; c'eſt ce qu'il eſt facile de démontrer.

Quel eſt en effet le but de cette Religion? D'éclairer l'homme ſur ſa dignité; de lui faire aimer ſes devoirs les plus pénibles; de réprimer les égaremens d'une raiſon indocile; d'enchaîner les mouvemens des cœurs corrompus ou près de ſe corrompre; de faire, en un mot, de tous les hommes une ſociété d'amis ou de freres, une ſeule & même famille.

Quels ſont ſes moyens ? La douceur, perſuaſion, les bons exemples, le panérique & l'apothéoſe de ceux qui ſe ſont gnalés par la pratique de ſes préceptes.

Quel eſt ſon terme ? Le repos, & la tisfaction de l'honnête homme dans vie préſente, ſa gloire & ſa béatitude ns l'éternité.

Or, la Philoſophie, nous ne parlons s de celle d'aujourd'hui, nous diſons la iiloſophie la plus pure, a-t-elle jamais :vé ſes vûes, dirigé ſes dogmes, exercé ; lumieres ſur des objets auſſi ſublimes ? s a-t-elle même jamais connus ni ſoupnnés ? Qu'on ſe rappelle quelles étoient vertus Païennes ; qu'on peſe celles des ıs grands Philoſophes, & l'on convienı que, malgré la continuelle applican de quelques-uns à connoître le bien à le pratiquer, ces vertus n'étoient que ; vices déguiſés, ou, tout au plus, des ſſions modifiées par un intérêt perſonnel ıjetti à la décence, ou ennoblies par mour de la gloire & de la célébrité.

Combien le Chriſtianiſme n'éleve-t-il

pas l'Homme au dessus de ces vertus calculées, & à quel degré de grandeur & de perfection son ame ne se porte-t-elle pas, lorsqu'elle se pénetre de son esprit, & qu'elle le suit ! L'intérêt particulier, quel qu'il soit, est proscrit par sa morale, &, avec lui, non seulement les actions qui ont quelque vice pour principe, mais toutes celles qui n'ont pas la vertu pour objet. Or, l'Homme étant ainsi enlevé à lui-même, quel mal a-t-il pu jamais résulter de sa croyance à la Religion & de sa soumission à son autorité ? Car les travers de la superstition & du fanatisme ne doivent pas être imputés à la Religion, puisqu'ils ne sont que l'ignorance ou l'abus de ses préceptes.

Pour justifier leurs déclamations anti-Chrétiennes, l'Auteur du *Systême de la Nature*, & celui du livre *de l'Homme & de ses Facultés*, prétendent, d'un côté, que le joug de la foi contredit & humilie la raison, &, de l'autre, que sa morale flétrit & endurcit le cœur : ils rejettent la Doctrine comme incroyable, & les préceptes comme impossibles.

D'abord, en quoi font-ils consister cette raison, qu'ils regardent comme avilie par la soumission de ses lumieres? Qu'est-ce que cette raison, dont ils se montrent si jaloux? Seroit-ce cette inquiétude de pensées, qui marche au hasard, ne respecte aucun frein, voltige sur tous les objets, s'épuise en questions, en conjectures, en raisonnemens sur tout ce qui s'offre à sa curiosité? Seroit-ce cette indocilité d'esprit, qui n'admet que ses propres conceptions, abonde dans son propre sens, & rejette tout ce qui s'oppose à sa turbulente sagacité? Seroit-ce enfin cette supériorité d'intelligence, qui ne veut rien voir au dessus d'elle, qui soumet tout à ses recherches, qui dégrade ce qu'elle ne peut concevoir, & qui finit par ne rien admettre, parce que tout devient problématique à son tribunal? C'est bien là la raison dont se piquent nos Philosophes; mais ce n'est certainement pas, & ce ne fut jamais, la véritable raison. Ces indécisions, ces inquiétudes, ces caprices, cet orgueil, étoient en effet le

partage de la raiſon humaine, avant que le flambeau de la Foi vînt diriger ſes lumieres, lui montrer les bornes qu'elle devoit reſpecter, & lui circonſcrire l'eſpace abandonné à ſon empire. Telle étoit la raiſon des anciens Philoſophes, de ces Sages qui ont dominé quelque temps les eſprits: & que nous a-t-elle appris? Que leur avoit-elle appris à eux-mêmes? Ils ſe ſont épuiſés en recherches, en méditations, & l'aveu de leur ignorance a été le réſultat des travaux des plus habiles d'entre eux. Des découvertes étrangeres au bonheur de l'Homme; des ſyſtêmes oppoſés les uns aux autres, dont aucun n'explique l'origine des choſes; une morale incertaine & d'oſtentation, des ſentimens vagues, des notions ſtériles, des mépriſes, des erreurs; voilà à quoi ſe réduit leur Philoſophie ſagement analyſée. Ce qu'on trouve de mieux dans leurs Ouvrages, n'eſt qu'une eſquiſſe groſſiere, que le crépuſcule du jour vivifiant, que la Religion Chrétienne devoit répandre ſur l'eſprit humain. *Platon*, le *divin*

Platon, n'a été distingué par ce surnom des autres Philosophes, que parce qu'il avoit vu de loin, comme à travers un nuage, quelques-unes de ces vérités, que l'Evangile devoit nous développer d'une façon si lumineuse. *Socrate* n'a été regardé comme le plus sage des Hommes, que parce qu'il avoit su se dégager des erreurs Philosophiques & populaires de son temps, pour s'élever à la connoissance de l'Etre suprême.

Nous ne craignons pas de le dire, nous le disons sans craindre d'être démentis par cette raison qui entend ses véritables intérêts, le joug de la Foi étoit nécessaire à la raison humaine. Que peut-elle, quand elle est abandonnée à elle-même ? Toujours active, toujours changeante, toujours prête à s'élancer au delà de sa sphere, d'ailleurs soumise aux inégalités de la Nature, aux illusions des passions, s'épuisant & se détruisant pour ainsi dire elle-même par le desir de connoître & d'approfondir, il falloit opposer à ses agitations, à ses inquiétudes, à ses méprises, une

digue qui la réprimât & la contînt dans une assiette qui prevînt ses écarts. La Religion a su poser sagement ses limites. En l'assujettissant, elle l'éleve; en la contenant, elle la fortifie; en la guidant, elle l'éclaire. La raison Philosophique a beau murmurer & se plaindre, la raison Religieuse rend hommage à cette sage contrainte; elle avoue qu'il n'y avoit qu'un Etre suprême qui pût connoître & le terme où son aveuglement commence, & le but qui doit diriger & affermir ses opérations; elle le remercie des grandes vérités qu'il lui a apprises, comme s'il eût voulu la dédommager du joug qu'il lui a imposé.

Seroit-ce donc dans le pouvoir de tout penser, de tout contredire, de tout rejetter, que consisteroit l'usage & la gloire de la raison? Est-ce dans le pouvoir de se nuire à soi-même & de se donner la mort, qu'on doit placer la liberté de l'Homme? L'insensé, que des liens salutaires retiennent, est-il en droit de se plaindre de ne pouvoir donner un libre essor à sa folie? La raison de l'homme le plus sage, n'est-

elle pas continuellement exposée à s'égarer ? Il ne faut qu'une passion, qu'une coupe de vin pour l'intercepter; *la vue d'un chat, d'un rat, l'écrasement d'un charbon suffit pour l'emporter hors des gonds*, comme l'a dit *Pascal*.

La sagesse consiste dans un juste équilibre. Cet équilibre est le soutien de l'ordre, dans le moral, comme dans le physique: or, la Religion l'établit ce juste équilibre, & la raison qui le méconnoît & voudroit le rompre, n'est plus une raison, c'est une phrénésie.

Bayle, que nos Philosophes regardent comme *l'honneur de la raison humaine*; *Bayle*, dont les Ouvrages ont alimenté les froids raisonnemens de nos Discoureurs irréligieux; *Bayle*, cet exemple si frappant de l'inconséquence humaine, par les contradictions où il se précipite sans cesse: comment appeloit-il cette raison qu'on croit humiliée par sa soumission à la Foi religieuse ? Il l'appeloit *un principe de destruction & non d'édification qui ne sert qu'à douter*. Est-ce donc pour douter, que

l'Homme a reçu des lumieres? Tel eſt cependant le terme où vont aboutir toutes les méditations philoſophiques. Raiſonner beaucoup, chercher éternellement la vérité, & terminer ſes recherches par avouer qu'elle eſt cachée au fond d'un puits; voilà ce qui réſulte de cette prétendue ſupériorité de raiſon, qui ne veut s'en rapporter en toutes choſes qu'à elle ſeule.

N'eſt-il pas plus ſage, plus digne de ſa deſtination, d'apprendre de la Divinité même ce qu'elle doit croire, ce qu'elle doit reſpecter, que de ſe repaître de chimeres, & de voguer dans le doute? Et peut-on appeler un frein aviliſſant, ce qui devient le préſervatif de ſes chutes & le principe de ſa ſolide élévation?

Il n'y a rien de ſi conforme à la raiſon, que l'aveu de ſon impuiſſance dans les choſes qui la ſurpaſſent; ſon impuiſſance entraîne la néceſſité de ſa ſoumiſſion; s'il faut qu'elle ſe ſoumette & s'humilie, n'eſt-il pas plus glorieux pour elle de plier & de ſe taire ſous l'autorité d'un Dieu, que ſous celle des Hommes?

Dans l'ordre de la Nature, les connoiſſances ſont imparfaites, les vérités incertaines, les erreurs fréquentes, les expériences trompeuſes, les raiſonnemens abuſifs; tout eſt équivoque, rien n'eſt aſſuré: cependant les ſyſtêmes de *Talès*, de *Pythagore*, d'*Epicure*, de *Ptolomée*, de *Deſcartes*, ont eu leurs partiſans; & ceux de *Copernic*, de *Newton*, de *Leibnitz*, de *Néedhan*, de *Buffon*, ont aujourd'hui les leurs. C'eſt ſur la foi de ceux qu'on ſuppoſe plus inſtruits, plus éclairés, qu'on ſe forme les différentes idées des choſes; celui qui croit ſavoir moins qu'un autre, quelque pénétrant qu'il ſoit d'ailleurs, s'en rapporte volontiers à des lumieres qu'il juge ſupérieures; & c'eſt ſur cette adhéſion aux idées d'autrui, que ſe ſont établies les différentes perſuaſions qui ont donné cours à tous les ſyſtêmes adoptés depuis le commencement du monde.

La raiſon commune s'eſt donc ſoumiſe dans tous les temps à une raiſon qu'elle reconnoiſſoit ſupérieure & préférable à elle-même; &, en matiere de Re-

ligion, l'Homme, si souvent trompé par ses semblables, balotté depuis si long-temps par tant de systêmes plus absurdes les uns que les autres, refuseroit de s'attacher à une regle invariable, de s'en rapporter à son Dieu ! Le plus raisonnable des hommes peut-il se croire plus humilié de plier sous l'autorité divine, que de ramper sous les idées de ses pareils, souvent prévenus, mais toujours foibles & faillibles? Puisque les Philosophes les plus habiles sont convenus de l'imperfection de notre raison, ne vaut-il pas mieux en faire l'aveu aux pieds du Sanctuaire de la lumiere éternelle, que de goûter une liberté coupable en s'égarant avec les esprits vains & orgueilleux, qui n'enseignent que des erreurs?

Rien n'est donc si faussement supposé, que cette humiliation prétendue de la raison devant les Oracles de la Foi. Ce qui prouve combien cette Foi est nécessaire, c'est le besoin que nous avons d'être fixés; car notre esprit n'est pas destiné à se nourrir de doutes & d'incertitude; c'est le

befoin d'une Morale fixe & invariable, d'une Morale qui agiffe fur l'efprit & fur le cœur. Ce qui prouve combien cette Foi eft fupérieure aux idées de l'Homme, c'eft le défintéreffement qu'elle exige de lui dans toutes fes actions, & la fublimité du but qu'elle lui propofe. Si cette Foi étoit de l'invention de l'Homme, l'Homme n'auroit-il pas gardé pour lui-même un hommage qu'il eft obligé de faire remonter jufqu'au Dieu dont il eft la créature? Ne fe feroit-il pas au moins réfervé le mérite de fes travaux & celui de fes vertus? Les premiers Apôtres de cette Foi fi naturelle, n'exigeoient pas la croyance des peuples pour leurs propres difcours : la Doctrine qu'ils prêchoient n'étoit pas d'eux; ils le déclaroient avec candeur; ils reconnoiffoient hautement qu'ils n'étoient que les organes de l'Efprit divin qui les animoit. Quels Philofophes n'auroient pas tiré vanité des grandes vérités qu'ils enfeignoient? D'après leurs prédications, l'Univers reconnoît un feul Maître : le monde n'eft plus qu'une figure qui paffe,

ses biens qu'une vapeur qui se dissipe; la vie qu'un passage à un autre plus durable, & dont l'usage de la premiere fixera le sort: l'Homme, cet être auparavant si foible, triomphe de ce que le monde a de plus flatteur & de plus redoutable: les combats qu'il est contraint de livrer à ses passions, sont la source de son repos & de celui de ses semblables; le mariage est rappelé à son institution primitive: les Loix qui n'arrêtoient que la main, agissent sur le cœur: la bienséance devient un devoir général, même à l'égard des ennemis: le disciple d'*Epicure* embrasse cette morale mortifiante & austere: on ne reconnoît plus l'Homme dans l'Homme, comme l'a dit *Bossuet*; mais dans cette étonnante révolution, on reconnoît le doigt de Dieu.

En matiere de Religion & de Culte, la Divinité seule peut apprendre aux Hommes ce qu'elle en exige & ce qui leur convient. Si, dans le physique, on ne peut assigner de point fixe & absolu pour bien voir les objets; comment les Philosophes

pourroient-ils en assigner un pour les objets qui sont du ressort de la Morale? Qui ignore que les yeux de l'esprit sont encore plus variables & plus variés que ceux du corps? Qui nous assurera qu'ils ont saisi la vérité, dans une matiere si importante, lorsque la vérité leur échappe dans mille rencontres plus à leur portée? Il y a donc plus de bassesse & d'humiliation à se soumettre aux idées altieres & désordonnées de ces Maîtres fastueux, de ces tyranniques Dominateurs des esprits, qu'à écouter les leçons d'une sagesse supérieure qui fait taire l'Homme devant l'Homme? Ce n'est qu'à l'école d'un Dieu qu'un Homme sage peut apprendre l'usage de sa raison; c'est de Dieu seul qu'il peut recevoir le frein qui doit régler ses pensées & ses actions.

Est-il plus vrai que la Morale du Christianisme flétrisse & endurcisse le cœur? Que ses préceptes soient incompatibles avec les devoirs de Citoyen? Un Sauvage, qui n'auroit lu que les Ouvrages de nos Philosophes, qui apprendroit par eux la

licence qu'ils permettent, les vices qu'ils préconisent, les devoirs qu'ils proscrivent, les sentimens qu'ils dégradent, l'indépendance qu'ils affichent, & qui prendroit ces Ouvrages pour nos Livres religieux, pourroit avec raison avoir une fort mauvaise idée de la Morale Chrétienne. Mais qu'un esprit impartial & non prévenu parcoure tous les préceptes de notre Religion, il n'y trouvera au contraire que ce qui peut adoucir l'ame, la fortifier contre les miseres, l'ennoblir & la diriger vers le bien. Tels sont les effets que la Loi Chrétienne a produits chez les Peuples les plus barbares, lorsqu'on leur a annoncé les regles de perfection qu'elle enseigne. L'onction de son langage a d'abord commencé par amollir les cœurs féroces, & ces êtres auparavant dépourvus d'humanité, ont d'abord commencé par devenir Hommes avant d'être Chrétiens. Qu'on lise les relations de tous nos Voyageurs : on apprendra par elles, que tous les Peuples policés, ceux où la Religion Chrétienne a pénétré, sont les plus hu-

mains & les plus sûrs dans le commerce de la Société. Sans parler de la barbarie où étoit plongée toute l'Europe avant qu'elle eût abjuré les faux Dieux & la superstition, il suffit de fixer ses regards sur le tableau actuel de la Société, pour sentir les avantages que la Religion lui procure.

Où regnent le plus l'honnêteté, la douceur, la condescendance, la générosité, le désintéressement? Est-ce parmi ces Hommes licencieux, qui n'écoutent que leurs goûts, leurs caprices, leurs passions, leurs penchans, & qui taxent d'imbécillité les Hommes qui leur sacrifient les leurs? Est-ce parmi ces caracteres philosophiques, parmi ces ames enivrées d'elles-mêmes, concentrées dans leurs propres intérêts, & prêtes à tout sacrifier aux mouvemens impérieux qui les dominent? Non: les ames religieuses sont seules capables d'offrir le tableau de ces vertus réunies. L'expérience journaliere prouve cette vérité. L'Homme, abandonné à la Nature, à la Philosophie, à lui-même, est nécessairement égoïste,

endurci, & devient bientôt inutile & même à charge à la société, par l'abus qu'il fait de ses facultés : l'Homme religieux au contraire s'occupe de tous les besoins de ses semblables, & multiplie ses sacrifices & ses privations, pour les soulager. L'Homme Philosophe, s'il est conséquent, se fait le centre de tout, ne s'occupe des autres que par rapport à lui ; dans ce qu'il bâtit, au physique comme au moral, sa propre commodité est le premier & souvent même l'unique objet de ses soins : l'Homme religieux étend les siens sur tous les membres de la Société ; son zele se porte jusque sur les générations suivantes : de là ces Monumens de charité qui pourvoient à toutes les especes de miseres humaines. Ce n'est pas un sentiment passager qui produit la bienfaisance du Chrétien, ce n'est pas la vue seule de l'objet qui excite sa compassion ; c'est la prévoyance, c'est le désir du bonheur général, c'est un amour profond de l'Humanité entiere.

On ne fera point ici l'énumération de tous les bienfaits que la sensibilité religieuse

gieuse a répandus dans la Société : on se bornera à défier les Zélateurs de la Nature de montrer un seul genre de misere auquel la Religion n'ait pas tâché de remédier. Nous ne prétendons pas dire qu'elle soulage tous les maux : le tableau de la vie ne nous en présente que trop qui ne sont pas soulagés ; mais nous soutenons que l'esprit de la Religion les adoucit, & que si cet esprit étoit suivi, ils disparoîtroient tous de la surface de la terre. C'est ce qui a fait dire à *Montesquieu*, que *la Religion Chrétienne force les hommes à être heureux, même dès cette vie.*

Oser avancer que sa Morale flétrit & endurcit le cœur, n'est-ce pas le comble de l'effronterie & de la contradiction ? Où a-t-on donc puisé l'idée des vertus, la regle des sentimens, le principe des devoirs, le noble & utile usage de toutes nos facultés ? Où les Calomniateurs de la Religion ont-ils puisé eux-mêmes les maximes & les sages leçons qu'ils ont quelquefois semées dans leurs Ouvrages, comme pour servir de passe-port à leurs impiétés ?

N'eſt-ce pas à la Morale chrétienne qu'ils en ſont redevables ? Elevés dans le ſein de la Religion, il ne leur a pas été difficile de s'en approprier les préceptes. Ce qu'ils enſeignent d'utile, la Religion nous l'avoit appris avant eux; & d'une maniere plus modeſte & plus ſimple.

Qu'on ſuppoſe une Société vraiment religieuſe : quel genre de vices pourroient ſubſiſter dans ſon ſein ? Quelles obligations n'y ſeroient pas remplies ? Quel principe de diſcorde ou de diviſion pourroit en troubler la paix ? Vainement la politique s'efforceroit-elle de ſuppléer à ſes maximes & à l'aſcendant de ſes inſpirations : la politique humaine eſt chancelante & ſujette à l'erreur; il lui faut un ſoutien pour la diriger conſtamment vers la juſtice & la vertu; & la Religion ſeule peut le lui fournir. Il eſt aiſé de tromper l'autorité & la force, parce qu'elles ſont ſans pouvoir ſur l'eſprit & ſur le cœur : il faut un reſſort qui agiſſe ſur l'ame; car c'eſt dans l'ame où réſide le principe de tous les déſordres extérieurs; or la Reli-

gion seule peut procurer ce ressort & son efficacité. Son principal objet est d'apprendre aux Hommes de tout rang & de tout âge, que le bonheur ne sauroit consister que dans la pratique de leurs devoirs. Un Gouvernement éclairé aura bien le même but; mais il ne maintiendra l'ordre & la subordination de chaque individu, qu'autant que la Religion lui prêtera son secours; car il faut nécessairement l'action d'une Puissance qui influe sur les cœurs, qui les adoucisse, les réprime, les compose & en écarte les passions tumultueuses, dont l'impétuosité bouleverse les plus solides établissemens. Rois, jaloux de la durée de votre Empire & du bonheur de vos sujets, n'oubliez jamais que les dogmes du seul *Epicure*, après avoir corrompu & renversé tous les Etats de la Grece, causerent la ruine de la République Romaine, qui avoit résisté aux armes victorieuses des Gaulois; n'oubliez jamais que les Gouvernemens les plus sages ont toujours protégé & défendu la Religion, & que de toutes les Religions, la Chrétienne est celle

dont les principes & la morale sont les plus propres à soutenir, entre vous & vos peuples, cet amour réciproque qui fait le bonheur de tous. » Nous sommes de » tous vos Sujets, disoit à l'Empereur *Antonin* un Apologiste du Christianisme, » ceux qui vous aidons le plus à maintenir la tranquillité publique, en enseignant aux Hommes que nul d'entre eux, » soit méchant, soit vertueux, ne peut » se dérober aux regards de Dieu, & que » tous iront recevoir, après leur mort, » la récompense ou la punition de leurs » œuvres les plus secretes. Si cette vérité » étoit profondément gravée dans l'esprit » de tous les Hommes, aucun ne préféreroit le vice à la vertu, durant cette » courte vie, dans la crainte d'être éternellement puni dans l'autre; mais le » désir de se procurer les biens que Dieu » promet, & d'éviter les châtimens dont » il menace, les porteroit tous à réprimer » leurs passions déréglées, & à enrichir » leur ame de toutes les vertus. Vos loix » & les peines attachées à leur transgres-

sion, sont de foibles digues pour arrêter les méchans; l'espoir de soustraire
» leurs crimes à la connoissance des Ma-
» gistrats, les enhardit à les commettre.
» Mais s'ils avoient appris, & s'ils étoient
» fermement persuadés qu'ils ont le sou-
» verain Juge pour témoin de leurs actions
» & de leurs pensées les plus secretes,
» ne doutez pas que la plupart ne fussent
» retenus, par la crainte des supplices des-
» tinés à la méchanceté « *.

Quels fruits d'utilité la Religion ne produit-elle pas en effet? Par elle les Souverains sont assurés de la soumission sincere de leurs Sujets, & les Sujets, de la justice & de l'amour de leurs Souverains. Par elle seule, le Maître peut s'assurer de la fidélité de ses Serviteurs; le mari, de celle de sa femme; le pere, du respect de ses enfans; le Commerçant, de la probité de ses Commis; le Client, de l'intégrité de son Juge; & tous les subordonnés, de la justice de leurs supérieurs.

* *S. Justin. Apolog.* 1. *ad Anton. Pium. n.* 12.

Par elle, les désirs coupables sont étouffés, & les sentimens sont réglés sur l'utilité publique & particuliere. Elle est le plus efficace contrepoids de l'amour-propre, de cet amour de nous-mêmes, si avide, si altier, si exigeant, si inhumain, & quelquefois si rampant, si aveugle & si abject. Elle seule peut porter l'Homme à détacher de lui-même ce qu'il juge nécessaire * à son semblable, à lui restituer le bien ou l'honneur qu'il lui a ravi. Que de familles injustement flétries par l'ignorance ou la scélératesse, doivent leur réhabilitation au repentir que la Religion a fait naître dans l'ame des vrais Coupa-

* Les Philosophes, pour prouver que la Religion Chrétienne fait le malheur de l'Homme, alleguent les sacrifices continuels qu'elle exige de nous. Mais ces sacrifices ne portent-ils pas avec eux leur dédommagement & leur récompense ? On sacrifie un bien présent, il est vrai; mais c'est par l'espoir d'un meilleur, & cet espoir est un bien réel, même lorsque l'objet en est imaginaire. De plus, compte-t-on pour rien la satisfaction que donne la vertu à ceux qui ont eu le courage de la pratiquer ?

bles ! Les Loix civiles ont le pouvoir d'arrêter les injustices, ou du moins de remédier à celles qui sont sensibles & connues : la Religion fait non seulement des Hommes justes, elle veut encore que la justice, la modération, la bienfaisance, soient aussi réelles qu'apparentes ; elle exige que les vertus ne se bornent pas à paroître, mais qu'elles aient leur racine dans le cœur, qu'elles existent dans toute leur perfection. Dans ce dessein, elle n'approuve, elle ne loue, elle ne récompense que ce qui est aussi pur dans sa source, que dans ses effets. En un mot, elle oblige l'Homme à se regarder comme ennemi de lui-même, au moment qu'il se montre le plus l'ami des autres Hommes, si ses motifs ne sont pas aussi nobles que ses actions.

Et l'on ose dire que cette Religion renferme une Morale nuisible & incompatible avec les devoirs de Citoyen ! Il faut bien compter sur l'indulgence ou la crédulité publique, pour hasarder de pareilles imputations.

Si l'on veut se convaincre davantage de l'audace ou de la stupidité des Détracteurs de la Religion, qu'on compare les mœurs & les temps. Les Philosophes ont eu grand soin de relever avec éclat quelques traits de superstition, de condamner avec amertume certains excès de zele que la Religion condamnoit elle-même, de peser avec complaisance sur plusieurs crimes commis en son nom, quoique proscrits & anathématisés par sa morale. Ils ont osé même lui imputer avec assurance des désordres dont elle n'a été que le prétexte, & ont poussé la mauvaise foi jusqu'à mettre sur son compte toutes les horreurs commises par le Fanatisme. Malgré cela, comparons les Siecles religieux avec les Siecles philosophiques; ou plutôt, sans remonter ici jusqu'aux principes de la décadence de tous les Empires connus, qui n'ont en effet commencé à déchoir de leur grandeur, que lorsque la Philosophie a commencé à égarer les esprits, à énerver les ames, à substituer l'égoïsme à l'esprit patriotique, à rompre enfin les liens les

plus ſolides de la Société, jetons un coup d'œil rapide ſur les funeſtes effets qu'elle a produits de nos jours.

Nous ſommes bien éloignés de vouloir avilir nos Contemporains : mais quelle comparaiſon entre ces temps de grandeur & d'élévation, de franchiſe & de bonne foi, où la ſoumiſſion religieuſe contenoit les eſprits, fixoit les ſentimens, régloit les mœurs, & ce temps de vertige où tout paroît permis, où l'on n'eſt retenu par aucun frein, où l'on craint plus de manquer aux bienſéances qu'à la vertu, où les rangs décident la Juſtice, où l'intérêt public eſt continuellement ſacrifié à l'intérêt particulier ? Nous ſommes plus éclairés, dit-on, depuis qu'on a tout ſoumis au creuſet de la Philoſophie ; mais ces prétendues lumieres dont on ſe glorifie, ne ſont-elles pas comparables aux flammes d'un incendie, qui ne frappent la vue que pour mieux découvrir leurs ravages ? En détruiſant de légeres erreurs, les Philoſophes ont détruit les principes les plus utiles ; en prétendant délivrer l'eſprit de ſes préjugés,

ils ont dépouillé l'ame de ses sentimens les plus énergiques; en cherchant à consoler l'Homme de ses miseres, ils l'ont avili, dégradé, & n'ont consolé que les cœurs pervers. Il y a toujours eu des vices & des crimes, mais jamais ils n'ont été si multipliés que de nos jours, & dans aucun temps ils n'eurent un caractere plus odieux. Autrefois l'ignorance & la barbarie en étoient les sources ordinaires; mais alors, comme nous l'avons remarqué ailleurs, se montrant plus à découvert, ils étoient moins dangereux. Aujourd'hui, plus combinés, plus réfléchis, couverts du masque de la décence, ils sont devenus très-communs, & l'on n'en blâme & punit que la forme; aujourd'hui les méchans ont acquis l'art funeste de donner un libre essor à leur perversité; l'art de la rendre plus active, d'en faire mouvoir plus sûrement les ressorts, & le talent plus funeste encore de se dérober au glaive vengeur des Loix. De là, point de confiance dans les sentimens, plus de sûreté dans le commerce, plus de liens dans les familles, plus d'a-

mour pour la Patrie, plus d'équité, plus d'honneur.

De ces désordres, dont les archives de nos Tribunaux * prouveroient l'existence,

---

* Il suffit de citer l'Arrêt du Conseil d'Etat du 10 Janvier, de cette année 1779, concernant les Enfans-Trouvés. Suivant cet Arrêt, *il vient tous les ans à la Maison des Enfans-Trouvés de Paris plus de deux mille Enfans nés dans les Provinces très-éloignées de la Capitale. Ces Enfans, que les soins paternels pourroient à peine défendre contre les dangers d'un âge si tendre, sont remis sans précautions, & dans toutes les saisons, à des Voituriers publics, distraits par d'autres intérêts ; de maniere que ces malheureuses victimes de* L'INSENSIBILITÉ DE LEURS PARENS, *souffrent tellement d'un pareil transport, que près de neuf dixiemes périssent avant l'âge de trois mois.* Il est dit dans le même Arrêt, si flétrissant pour les mœurs actuelles, *que le nombre des enfans exposés* AUGMENTOIT TOUS LES JOURS, *& que la plupart provenoient aujourd'hui de* NŒUDS LÉGITIMES, *de maniere que les asiles institués dans l'origine, pour prévenir les crimes auxquels la crainte de la honte pouvoit induire une mere égarée,* DEVENOIENT PAR

si l'on pouvoit s'aveugler sur les autres preuves de ces déréglemens qui augmentent chaque jour, que d'argumens victorieux résultent en faveur de la Religion! Fût-elle plus austere que nos Philosophes le prétendent, son joug n'est-il pas infiniment avantageux, puisqu'elle ne tend qu'à diminuer le nombre des vices, qu'à multiplier les vertus, qu'à établir le bonheur général, en mortifiant les intérêts particuliers? » Soutenir que la Religion n'est pas un » motif réprimant, parce qu'elle ne réprime » me pas toujours, c'est soutenir, dit l'Au» teur de *l'Esprit des Loix*, que les Loix ci» viles ne sont pas un motif réprimant non » plus «. Nous savons qu'on rencontre parmi les vicieux & les criminels, des hommes persuadés de la vérité de la Religion : mais quelle différence entre

---

DEGRÉS *des dépôts favorables à* L'INDIFFÉRENCE *criminelle* DES PARENS. Philosophes, osez vanter encore les lumieres que vous avez répandues! Elles n'ont produit que l'égoïsme, & l'égoïsme est le poison des vertus sociales; il étouffe même les sentimens paternels.

l'homme qui manque aux devoirs de ſa Religion, en conſervant dans ſon cœur le reſpect pour cette Religion même, & l'homme effréné, qui ſe livre par principe à ſes paſſions, à ſa perverſité naturelle ou acquiſe, parce qu'il a déjà abjuré au dedans de lui-même la Religion qui combat ſes mauvais penchans ! Il y a toujours de la reſſource pour ramener au bien celui qui s'en eſt écarté, tant que la voix de ſes devoirs peut ſe faire entendre à ſon cœur, au lieu que le méchant irréligieux eſt inacceſſible au cri de la Juſtice, comme à celui du remords. N'a-t-on pas vu, dans mille circonſtances, des maux occaſionnés par la corruption des penchans déſavoués enſuite par le regret, & réparés par un ſincere retour vers le bien, auſſi-tôt que la Religion a repris ſon empire dans le cœur du Coupable ? Lors même que l'aveu du crime ſera ſtérile, n'eſt-il pas toujours un hommage à la Religion, & en humiliant le Criminel, cet aveu n'eſt-il pas propre à retenir par

l'exemple ceux qui ſeroient tentés d'imiter ſes forfaits ?

Dans l'ordre philoſophique, tout eſt permis, rien ne réclame, point de motif qui ramene au devoir ; les injuſtices, les crimes, les atrocités ſe conſomment & ſubſiſtent ſans aucune rétractation : l'endurciſſement le plus abſolu contre toute eſpece de conſidération, n'eſt-il pas en effet une ſuite néceſſaire de l'incrédulité ? Un homme qui ne tient par aucun rapport à ſes ſemblables, ni par aucun ſujet de crainte ou d'eſpérance à l'Auteur de tous les êtres, ne perſiſte-t-il pas opiniâtrément dans la férocité, ſource de ſes attentats ? Auſſi n'eſt-ce que dans ce Siecle qu'on a vu des Criminels braver juſque ſur la roue les menaces ſalutaires de la Religion, & expirer ſans avoir déclaré les complices de leurs forfaits.

La Religion eſt auſtere & gênante ; c'eſt avouer qu'on eſt incapable de porter le joug des vertus qu'elle commande : elle eſt nuiſible ; c'eſt fermer les yeux aux

avantages les plus ſenſibles, les plus indiſpenſables qu'elle procure à la ſociété : ſes devoirs excluent ceux du Citoyen ; c'eſt la calomnier manifeſtement, puiſque le premier de ſes préceptes eſt de remplir les obligations de ſon état : elle favoriſe le deſpotiſme & l'autorité arbitraire des Princes ; c'eſt méconnoître ſon eſprit, puiſqu'elle déclare, dans les termes les plus énergiques, que les Souverains ſeront jugés, au Tribunal de Dieu, plus ſévérement que les autres Hommes, & qu'ils paieront avec uſure l'impunité dont ils ont joui ſur la terre : la foi qu'elle exige contredit & humilie la raiſon ; c'eſt inſulter à l'expérience & à la raiſon même, que de regarder comme humiliant un joug qui ſoutient cette raiſon toujours vacillante, toujours inquiete quand elle eſt abandonnée à elle ſeule, ainſi que les ennemis de la Foi en ſont eux-mêmes convenus *.

* J'ai conſulté les Philoſophes, dit *J. J. Rouſ-*

Que deviendroit donc le monde? Que deviendroient ceux qui l'habitent, si, par la douceur de ses consolations, par l'attrait de ses espérances, par les compensations inestimables qu'elle offre aux malheureux, la

---

seau, dont le jugement sur les Philosophes est d'un si grand poids, puisqu'il a été long-temps leur partisan & leur confrere. » J'ai consulté les » Philosophes, j'ai feuilleté leurs livres, j'ai examiné leurs diverses opinions : je les trouve tous » fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans » leur septicisme prétendu, n'ignorant rien, ne » pouvant rien, se moquant les uns des autres; » & ce point commun m'a paru le seul sur lequel » ils ont tous raison : triomphans quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. » Si vous pesez leurs raisons, ils n'en ont que » pour détruire : si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne; ils ne s'accordent » que pour disputer. Les écouter n'étoit pas le » moyen de sortir de mon incertitude. J'ai conçu » que l'insuffisance de l'esprit humain est la premiere cause de cette prodigieuse diversité de » sentimens, & que l'orgueil est la seconde «. *Emil. Tome III.*

Religion n'adouciſſoit dans cette vie les maux inévitables à chaque individu, & plus encore aux gens de bien? C'eſt ſurtout dans l'inégalité des conditions, dans la diſproportion des fortunes, dans l'inexacte diſtribution des honneurs & des récompenſes, que cette Religion fait connoître la douceur de ſon empire & la ſageſſe de ſes loix, qui temperent & réparent, autant qu'il eſt poſſible, les adverſités humaines. Comme l'ordre de la Société exige pour ſon propre ſoutien de la ſubordination, de la dépendance, de la fatigue; comme la corruption de l'humanité répand ſur le général & ſur les particuliers, des afflictions, des peines, des travaux, des oppreſſions, des injuſtices : quel homme pourroit ſe ſoumettre aux rigueurs d'un partage ſi cruel à la Nature, ſans une lumiere qui lui apprît à ſupporter les amertumes de ſon ſort; ſans un contrepoids qui réprimât les ſoulévemens d'une ſenſibilité trop ſouvent juſte; ſans une loi de ſoumiſſion qui lui fît accepter, par des vûes ſur-humaines,

tout ce qui peut blesser son esprit & révolter son cœur? Le mal du Chrétien n'est, aux yeux de sa foi, qu'un mal passager, & toujours propre à lui mériter des récompenses éternelles. Le mal du Philosophe est un aiguillon pour sa malice, un sujet pour ses révoltes, un ferment pour son humeur, un motif d'injustice & d'iniquité. L'Homme religieux adore tout, &, malgré ses répugnances, se soumet à tout; dans l'adversité ou dans la maladie, il dit à Dieu ce que lui disoit *Pascal*: » Vous m'aviez donné la santé pour vous » servir, & j'en ai fait un usage tout pro- » fane : vous m'envoyez maintenant la » maladie pour me corriger, ne permettez » pas que j'en use pour vous irriter par mon » impatience. J'ai mal usé de ma santé, » & vous m'en avez justement puni; ne » souffrez pas que j'use mal de votre pu- » nition «. L'Homme sans Religion ne cherche qu'à repousser ce qui le blesse; il s'impatiente, il murmure, il s'irrite, il aggrave les coups qu'il éprouve; rien ne peut adoucir son mal, & il est tou-

jours prêt à immoler tout ce qui l'environne au désir de s'en délivrer. Oui, c'est principalement dans l'adversité que la Religion manifeste tout à la fois, & la supériorité de ses vûes, & les ressources de ses consolations; par elle seule, les maux cessent d'être ce qu'ils sont; par elle seule, souffrir est un moindre mal, que de goûter les douceurs de la vie au préjudice de sa conscience & de ses devoirs; par elle seule, l'Homme, élevé au dessus de lui-même, se dérobe en quelque sorte aux mauvais traitemens, à la persécution, à l'iniquité, pour se reposer, sous ses auspices, dans un centre de bonheur & de paix, au dessus de tous les revers.

Nous n'ignorons pas que les Philosophes incrédules traitent cette force, cette magnanimité, d'illusion & de fanatisme; & c'est en quoi ils prouvent, de la maniere la plus évidente, la perversité de leurs sentimens. Si, par fortune, ce prodige de grandeur qui subjugue les adversités, n'étoit qu'une méprise & qu'une erreur, quelle erreur, nous ne craignons pas de le dire,

plus digne de notre admiration & de nos hommages? Quel fanatisme plus utile, que celui qui maintiendroit l'ordre, au milieu du désordre apparent, qui charmeroit les douleurs & les maux les plus pénibles à supporter? Où la nature humaine auroit-elle été puiser des erreurs si sublimes & si magiques? Mais, où les Philosophes ont-ils été puiser eux-mêmes ces sentimens qui les soulevent contre des vertus auxquelles ils doivent peut-être leur existence & leur repos?

Il n'est pas difficile d'en deviner la source: esclaves de leurs passions, enorgueillis de leurs prétendues lumieres, dominés par leur humeur altiere & chagrine, ils s'élevent contre tout ce qui les gêne; & incapables d'atteindre à la sublimité des vertus chrétiennes, ils les déprisent & rugissent contre l'autorité qui leur en a fait un devoir. Les hommes, dont la conduite & la conscience seront irréprochables, n'ayant aucun intérêt de douter de la Religion, étant au contraire intéressés qu'elle soit vraie, ne déclameront jamais

contre ſes dogmes & ſa morale. Cette réflexion eſt plus que ſuffiſante pour dévoiler les motifs du déchaînement des Philoſophes contre elle, & mettre dans le plus grand jour tout le prix des richeſſes & des douceurs qu'elle procure à la Société. Il ne faut que ſuivre l'erreur dans ſa marche, dans ſes détours, dans ſes frénéſies, & l'œil le moins perçant apprend bientôt à la connoître & à la déteſter. En ſuppoſant que l'Homme ſoit réduit par ſa nature à la triſte deſtinée de choiſir entre les erreurs; pourquoi ces prétendus Apôtres de l'humanité, qui n'en ſont que les ennemis, s'obſtinent-ils à ſe décider pour la plus odieuſe & la plus funeſte ? Pourquoi tous les ſentimens qu'ils annoncent participent-ils des derniers degrés de la corruption humaine ? Pourquoi veulent-ils que les méchans le ſoient ſans aucun préſervatif & ſans aucun frein ?

Pour peu qu'il reſte encore de lumieres aux eſprits mêmes qu'ils ont ſubjugués, par leurs inſidieuſes déclamations, il leur ſera facile de ſentir que les blaſphêmes,

la mauvaiſe foi, l'audace & la conduite des Philoſophes ſont autant d'aveux indirects en faveur des dogmes & de la morale de la Religion, qu'ils pourſuivent avec tant d'acharnement. Qu'ils ſe taiſent donc, ces Hommes deſtructeurs de tout principe & de tout frein; qu'ils écoutent; qu'ils ſe ſoumettent à la voix de la droiture & de la vraie humanité qui les condamne. Qu'ils ſe taiſent, pour l'honneur de la raiſon humaine, outragée par le délire de leurs raiſonnemens, & par les dangers qui réſultent de leurs conſéquences; qu'ils écoutent, afin de s'inſtruire, de ſe connoître, & d'abjurer leurs erreurs & leurs motifs; qu'ils ſe ſoumettent, &, bien loin de trouver dans la Religion un joug auſtere & nuiſible, ils y trouveront, au contraire, la gêne des paſſions, remplacée par le regne de la vertu; les ſacrifices de l'amour-propre, payés par les douceurs de la modération; l'aſſujettiſſement des goûts & des caprices, accompagné de la paix de l'ame; les combats de la ſenſibilité, couronnés par le

calme; les agitations de la révolte, dissipées par la supériorité des sentimens; les transports de l'animosité, désavoués par la sagesse, & étouffés par la soumission. Qu'ils cessent enfin d'être ce qu'ils sont, & la Religion qu'ils déchirent, deviendra le préservatif de leurs doutes, le spécifique de leurs erreurs, le frein de leurs passions, la matiere de leur culte, l'objet de leur amour, & la source de leur bonheur.

Fin des Trois Siecles.

LETTRES

DE M. L'ABBÉ

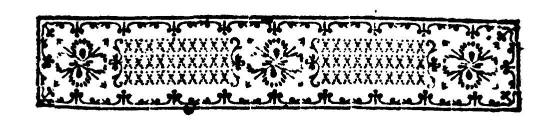
SABATIER DE CASTRES;

RELATIVES

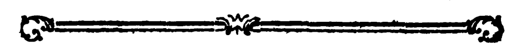
AUX TROIS SIECLES

DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.

Tome IV.



LETTRES
DE M. L'ABBÉ
SABATIER DE CASTRES;
RELATIVES
AUX TROIS SIECLES
DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.



LETTRE*
A M. L'ABBÉ AUBERT.

Paris, Février 1773.

EN attendant, Monsieur, que je confonde des impostures, & que je réponde à des gentillesses, je crois devoir désabuser le Public sur un bruit

* Cette Lettre a été publiée la même année 1773, dans le *Journal des Beaux Arts*, dans le *Mercure de France*, & dans plusieurs autres Feuilles périodiques.

qu'on a fait courir au sujet des *Trois Siecles* de notre Littérature. On a répandu que MM. *Fréron*, *Palissot*, *la Beaumelle*, *Clément*, *Rigoley de Juvigny*, &c. avoient fourni plusieurs articles à cet Ouvrage. On l'a même insinué dans un Journal * où les absurdités devroient être sans conséquence. J'ai cru d'abord qu'un peu de réflexion suffiroit pour détruire une idée aussi folle, démentie par l'uniformité de style, par celle des principes & par mille autres raisons; mais rien n'est plus ordinaire, dans un certain monde, que de tout avancer & de tout faire croire, au mépris de l'évidence; & c'est ce monde qu'on nous assure bonnement être le seul en état de penser & de raisonner. A présent qu'il ne m'est plus permis de douter que ce bruit ne soit une ruse philosophique, imaginée pour décréditer des censures & des jugemens avoués par la plus saine partie de la Nation, en les attribuant à des motifs étrangers, je déclare qu'aucun des Ecrivains, que je viens de nommer, n'a eu part à mon travail. Je défie de plus tout Littérateur, d'oser avancer qu'il m'ait fourni, par écrit, je ne dis pas des observations, mais même une idée dont j'aye fait usage.

Que ces Auteurs, dont j'estime les talens,

* Le Mercure de France.

aient attaqué les Philoſophes, ils ont fait connoître qu'ils étoient capables de les combattre avec ſuccès. Pour moi, je n'ai eu beſoin, ni d'être décidé par leurs ſuggeſtions, ni aidé de leurs ſecours, pour m'élever contre une morgue révoltante, contre des ſyſtêmes abſurdes & des manéges odieux. J'ai vu, j'ai lu, j'ai écouté, j'ai réfléchi : c'eſt plus qu'il n'en faut pour exciter & ſeconder le zele que tout Homme doit à la Religion, à la raiſon, à la Littérature, & à l'équité. Qu'on attaque mes jugemens par des critiques honnêtes, je tâcherai d'y répondre; mais employer de petits détours pour affoiblir le bon effet d'un Ouvrage, dont les demi-Philoſophes ont été forcés de reconnoître la droiture & l'utilité, c'eſt, en ſe décriant ſoi-même, l'accréditer davantage, & confirmer, s'il en étoit beſoin, ce que j'ai avancé contre la Philoſophie moderne.

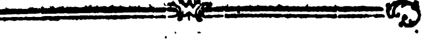
Je n'ai écrit, ni pour les furieux, ni pour les ſots, ni pour les gens de mauvaiſe foi; je n'ai ambitionné que le ſuffrage des Ames honnêtes, & j'ai eu le bonheur de l'obtenir. Content de leur approbation, j'aurois mépriſé encore quelque temps ces pitoyables reſſources d'un amour-propre déconcerté, ſi des Amis, auſſi reſpectables par leur mérite que par leur rang, ne m'euſſent fait ſentir la néceſſité de détromper

le Public qu'on abuſe depuis ſi long-temps & de tant de manieres.

Il faut eſpérer, Monſieur, que ce Public ouvrira enfin les yeux ſur ſes prétendus Maîtres, & que des lumieres plus ſaines le forceront de reconnoître cette vérité, que jamais notre Siecle n'a eu plus beſoin d'être éclairé, que depuis que les Philoſophes nous éclairent.

J'ai l'honneur d'être, &c.





LETTRE *

A M. FRÉRON.

Paris, 22 Mai 1773.

JE viens de voir, Monsieur, un *Prospectus* distribué à Lyon, qui annonce une nouvelle Edition des *Trois Siecles*, revue, corrigée & augmentée. On paroît insinuer dans ce *Prospectus*, que cette Edition se fait de l'aveu & par les soins de l'Auteur, tandis qu'il n'y a pas la moindre part. Je vous prie, Monsieur, d'insérer dans vos Feuilles ma protestation contre cette entreprise inouie. On a déjà pris des mesures pour arrêter un brigandage ** si criant; mais, comme le Public pourroit être induit en erreur par quelques exemplaires distribués furtivement, je crois devoir l'avertir qu'il y a actuellement sous presse deux Editions de mon Ouvrage, les seules que

---

* Cette Lettre & celle qui suit ont été publiées dans l'Année Littéraire.

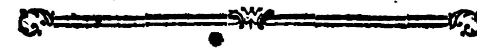
** Cette nouvelle Edition, prétendue de ma façon, n'a pas laissé de paroître en trois petits volumes *in*-12. Les Additions que l'Editeur y a faites sous mon nom, sont marquées d'un pied de mouche.

j'avoue : l'une est en trois volumes *in*-8°. l'autre en quatre volumes *in*-12.

C'est bien assez d'avoir eu à supporter des Contrefactions multipliées & fautives, de mauvaises Critiques, des Libelles calomnieux, des clameurs, sans qu'on vienne, contre tout droit & toute décence, usurper mon travail, & me mettre dans le cas qu'on n'avance peut-être, sous mon nom, des choses que je n'aurois voulu ni penser, ni écrire.

J'ai l'honneur d'être, &c.





LETTRE

Au même.

S. Cloud, 20 *Avril* 1774.

JE n'ai jamais été touché, Monsieur, des éloges donnés aux *Trois Siecles*, qu'autant que j'ai pu y reconnoître les applaudissemens de l'honnêteté, de la raison, ou l'expression du zele pour les vrais principes.

Par une suite de cette disposition, je serai toujours sensible aux plus légeres critiques, dès qu'elles pourront jeter le moindre soupçon sur la droiture de mes intentions & sur l'équité que je me suis prescrite. Un Auteur que l'amour du bien public a dévoué, comme moi, à toute l'amertume ainsi qu'à tous les traits de l'animosité philosophique & littéraire, peut & doit même mépriser les déclamations atroces. La haine qui les enfante, l'indécence qui les avilit, les décréditent assez par elles-mêmes, & en sont la meilleure réfutation. Pourquoi s'abaisseroit-il jusqu'aux Ames dépravées qui les accueillent ? On tenteroit vainement de les éclairer. La seule maniere d'y répondre, sans descendre au niveau de ses adversaires, c'est lorsque l'Ecrivain attaqué,

s'occupant moins de sa propre cause que de l'intérêt des vérités qu'il défend, cite au tribunal de la raison & de la décence les passions qui le combattent, les suit dans leurs détours, met en évidence leurs bassesses, leur perversité, tire de leurs travers & de leurs excès, de nouvelles lumieres, de nouvelles preuves, &, par un nouveau genre de sacrifice, immole à l'instruction publique les dégoûts de sa propre justification.

Il n'en est pas de même, Monsieur, des réclamations qui portent avec elles une apparence de justice, & sont accompagnées des égards, indispensables dans toutes les occasions, & dus à tout Littérateur.

Telles sont celles de quelques Personnes de Geneve, au sujet de l'article de feu M. *Abauzit.* On m'a écrit de cette Ville plusieurs Lettres anonymes, où, après m'avoir prodigué plus de louanges que je n'en mérite, on se plaint de ce que j'ai accusé cet Ecrivain d'être *ennemi du Christianisme.* J'applaudis à la louable délicatesse de ses concitoyens, sur un point essentiel au véritable honneur de leur compatriote. Je les remercie ensuite de l'estime qu'ils témoignent pour mes sentimens & pour la maniere dont je les ai exprimés. Leur suffrage me flatte d'autant plus, que, plus voisins du foyer de la contagion (de Ferney), ils paroissent avoir mieux résisté aux

malignes vapeurs de l'atmoſphere qui les environne, & en avoir ſenti plus vivement le danger. Mais, après avoir rendu juſtice à leur honnêteté, je ſuis fâché de ne pouvoir trouver ſolides les plaintes énoncées dans leurs Lettres particulieres, & dans le *Journal Helvétique*.

Pour défendre en peu de mots ma cenſure contre M. *Abauzit*, je ſoutiens qu'on ne peut la regarder, ni comme perſonnelle, ni comme injuſte, ainſi qu'ils le font entendre.

Comment, en effet, aurois-je pu attaquer la perſonne d'un Ecrivain qui m'étoit inconnu, moi qui me ſuis fait une loi de ne juger les Auteurs que ſur leurs Ecrits, & qui l'ai inviolablement obſervée à l'égard de tous les autres? Il eſt vrai que je n'ai pu m'empêcher de marquer quelque étonnement ſur l'admiration exceſſive de l'Auteur de la *Nouvelle Héloïſe* * pour cet Ecrivain : il eſt vrai encore que les réflexions que cet enthouſiaſme m'a fournies, ne tournent pas à l'avantage de M. *Abauzit*, par la comparaiſon que j'ai faite de ſes Ouvrages avec les ſentimens de ſon Admirateur. Mais s'enſuit-il de là que ma critique ait été perſonnelle ou injuſte? On m'aſſure que ce Bibliothécaire de la

* Tom. III, pag. 305, édition *in*-8°., chez Duchesne, 1764.

ville de Geneve a toujours été rempli de religion & de probité. J'adopte volontiers ce témoignage; mais, après tout, a-t-il pu paroître étonnant, à ceux qui prennent sa défense, que son *Essai sur l'Apocalypse* qu'ils conviennent avoir été désavoué avec repentir par son Auteur; que ses *Explications* de plusieurs passages de la *Genese*, de quelques Chapitres de *Daniel*, du *Nouveau Testament*; & d'autres Ecrits insérés dans l'Edition de ses Œuvres (deux volumes *in*-8°. à Londres 1771), Ouvrages où le Mystere de la Trinité & la Divinité de *Jésus-Christ* sont attaqués d'une maniere insidieuse; a-t-il pu paroître étonnant, dis-je, que ces Ouvrages, rejetés même par la Censure de Geneve, m'aient autorisé à placer, parmi les Ecrivains *ennemis du Christianisme*, un Homme que je ne pouvois juger que par ses Livres?

Quelque envie que j'eusse de me rendre aux honnêtes représentations de ses Défenseurs, il n'est donc pas possible de rétracter ce que j'ai dit à son sujet. Tout ce que je puis faire, après le témoignage rendu à la religion de M. *Abauzit*, est de convenir que ses erreurs peuvent être regardées comme involontaires, & une suite presque inévitable de la démangeaison indiscrete de tout approfondir & de tout commenter, en matiere de Religion. Sous ce point de vue, elles

doivent, quoique très-répréhensibles en elles-mêmes, paroître moins coupables aux yeux de l'indulgence; bien différentes, en cela, de celles des Incrédules systématiques & de profession, qui sont aussi odieuses dans leurs motifs que pitoyables dans leurs excès.

Telle est, Monsieur, la maniere dont je me serois exprimé, si j'avois eu sur le personnel de M. *Abauzit* les connoissances qu'on me fournit aujourd'hui de Geneve, & dans le *Journal Helvétique*; telle est celle dont je m'exprimerois, si j'avois à retoucher son Article. Je promets même de le faire à la premiere occasion. Plût à Dieu que je fusse dans le cas d'en faire autant à l'égard de tous les Auteurs irréligieux!

A propos du *Journal Helvétique*, permettez, Monsieur, que je réponde à un autre objet qui me regarde. On a inséré dans ce Journal (eh! où n'insere-t-on pas, eh! que n'insere-t-on pas contre moi!) une *Lettre*, dans laquelle on me reproche deux petits *Contes* imprimés dans les *Etrennes du Parnasse* de 1772; & l'on s'efforce d'en tirer des armes victorieuses, en les mettant en opposition avec la vivacité de mes censures contre les talens corrupteurs. Quand j'aurois fait ces deux Contes, taxés de *galanterie* & de *libertinage*, au moins mon zele à proscrire dans les *Trois Siecles* les Ouvrages licencieux, pour-

roit-il être regardé comme l'effet d'un repentir, ſans exemple parmi tant d'Auteurs obſcenes que nous avons aujourd'hui. Mais j'ai une meilleure raiſon à apporter ; ces deux Contes n'ont jamais été de moi. On m'avoit déjà rendu le ſervice de me les attribuer, dès la premiere publication de mon dernier Ouvrage. Je me plaignis auſſitôt de cette indignité ; & ſur mes plaintes, le Rédacteur de l'*Almanach* ou *Etrennes du Parnaſſe*, imprima dans ſon premier Recueil, *page* 124, la *Note* ſuivante, que l'Auteur de la *Lettre* auroit pu connoître auſſi bien que les deux Contes. » Nous croyons devoir avertir nos Lecteurs, » que M. l'Abbé *Sabatier de Caſtres* n'eſt point » l'Auteur de deux Pieces de vers inſérées ſous » ſon nom dans le Recueil de l'année précédente, » l'une intitulée *la Dame fidelle*, & l'autre *la* » *Fille perdue & retrouvée*. Ces deux Contes, » qui lui ont été attribués par erreur, ſont de » M. C***, Avocat à la Cour des Aides de » Montpellier «.

Que penſez-vous, Monſieur, de la noble activité qui s'épuiſe à me ſuſciter de nouvelles accuſations ? Il y a long-temps qu'elle enrichit mes obſervations, ſans effleurer ma patience. Mais le trait dont je vous parle n'eſt rien en comparaiſon de celui-ci. *Imprimez*, diſoit derniérement à un Libraire, un des plus zélés ſer-

viteurs de la Philoſophie, connu dans Paris pour l'eſpion du Chef de la Secte, *imprimez, ſous le nom de l'Abbé* SABATIER, *un Recueil de Poéſies les plus libertines, & dont les noms ſont inconnus : ce Recueil aura du débit, je vous jure. Vous vengerez par-là les Philoſophes qu'il a maltraités ; vous décrierez ſans retour la cauſe qu'il défend. Il déſavouera l'Ouvrage ; mais avant que le Livre ſoit parvenu à ſa connoiſſance, il aura * produit ſon effet.* La propoſition ne fit pas rougir celui qui la faiſoit, mais elle fit horreur au Libraire qui me l'a répétée.

Après cela, Monſieur, à quoi ne dois-je pas m'attendre ? Des imaginations ſi heureuſes s'arrêteront-elles dans le cours de leurs dignes inventions ? Auſſi je ne déſeſpere pas que quelque jour on ne m'impute, avec bien plus de vraiſemblance, d'autres nouvelles Productions ; par exemple, l'Apologie du *Syſtême de la Nature*, le Panégyrique de M. de *Voltaire*, ou l'Oraiſon funebre de la Philoſophie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

* *J. B. Rouſſeau* a très-bien rendu cette honnête & noble idée :

Quoique groſſier qu'un menſonge puiſſe être,
Ne craignez rien ; calomniez toujours.
Quand l'Accuſé confondroit vos diſcours,
La plaie eſt faite, & quoiqu'il en guériſſe,
On en verra du moins la cicatrice.

LETTRE

A M. DE LA CONDAMINE,
de l'Académie Françoise.

Paris, 23 *Février* 1773.

MONSIEUR,

J'AI été étonné, pour moi-même, de votre Lettre, & je ne crains pas de dire que j'en ai été affligé pour vous. Je n'aurois jamais cru qu'un Homme de votre mérite & si indépendant des petites opinions qu'on ne peut semer que dans les petits esprits, eût pu se déterminer à me faire un crime de me glorifier de son amitié. Que sera-ce, Monsieur, si je puis vous assurer que je ne l'ai pas commis ce crime, & que j'ai eu pour vous les ménagemens que vous me demandez aujourd'hui, sans prévoir que vous me les demandassiez un jour ? Je me suis toujours douté que les Gens à intrigues ne me pardonneroient pas un Ami tel que vous : c'est pourquoi j'ai eu la discrétion de ne parler ni de notre liaison, ni des Livres que vous avez eu la bonté de me prêter. J'ajouterai même que, depuis la publication de

l'Ouvrage où j'ai maltraité, selon vous, *tant d'honnêtes gens*, tant d'autres, qui le sont plus incontestablement, se sont déclarés si ouvertement en ma faveur, que le sacrifice de votre amitié coûteroit peu à mon intérêt & à ma vanité, si ces deux indignes motifs avoient été le principe de mes sentimens pour vous.

Je vous le répete, Monsieur, je ne me suis vanté nulle part des bontés que vous m'avez témoignées; personne n'a vu vos Lettres, ni les Livres en question. C'est plus qu'il n'en faut pour dissiper vos alarmes, que je crois devoir cacher à ce Public, dont on doit véritablement ambitionner l'estime, & qui ne vous les pardonneroit peut-être pas aussi facilement que moi. Je vous aurois déjà renvoyé vos Livres, si j'eusse pu regarder la Lettre que vous m'avez écrite comme une inspiration de votre cœur, plutôt que comme un effet de la suggestion de quelques Ames basses & noires, qui ne cherchent qu'à surprendre les Ames droites & honnêtes. J'ai tant de peine à la concilier avec les politesses que je reçus de vous, la derniere fois que j'eus l'honneur de vous voir, que j'en attendrai une seconde avant de vous les faire reporter.

Permettez-moi, Monsieur, de faire une réflexion sur les motifs qui vous ont porté à agir à mon égard comme vous le faites. *Vous craignez*

de vous brouiller avec vos Amis. Quels *Amis* que ceux qui osent vous tyranniser ainsi, & vous engager à un procédé si propre à vous faire partager la honte dont ils ne cessent de se couvrir !...

Non, Monsieur, je le dirai encore, je ne croirai jamais que votre Lettre soit l'expression de vos vrais sentimens ; vous sentez trop que la foiblesse ne conduit jamais à cette *paix*, dont vous paroissez si jaloux, encore moins quand on lui sacrifie des Amis, qui vous respectent & vous aiment véritablement, pour d'autres prétendus Amis, qui n'ont que l'odieux mérite de se faire craindre. M. d'*Alembert*, que vous m'avez appris vous-même à apprécier, ne se seroit-il reconcilié avec vous, que pour avoir le droit d'éloigner de votre Société les Gens de Lettres qui ne fléchissent pas sous son despotisme ?... Vous en conviendrez, Monsieur, qu'après avoir affronté les Elémens, les Climats, les Sauvages, c'est trop redouter les clameurs d'une petite Horde que la raison & le temps détruiront, s'ils ne peuvent la contenir & la civiliser. Je me sens plus de courage que vous : je penserai toujours de même sur le compte des Philosophes ; &, quoi qu'il m'arrive de votre part, je n'oublierai jamais, que depuis dix ans vous m'avez jugé digne de vos bontés, malgré *la Ratomanie* & le *Tableau phi-*

losophique de l'Esprit de M. de Voltaire *, où la Philosophie n'est pas plus ménagée que dans les *Trois Siecles*. C'est ce souvenir qui ne cessera de m'inspirer des égards pour vos sentimens, & des procédés conformes à ma reconnoissance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

* Ouvrages que j'ai publiés avant les *Trois Siecles*.



LETTRE

A M. le Marquis de S. MARC.

Paris, 1774.

IL paroît bien, Monſieur, que vous n'avez pas lu la nouvelle Edition des *Trois Siecles*. Il eſt même évident que vous ne la connoiſſez que ſur des rapports infideles. Tant d'Auteurs juſtement critiqués ſont intéreſſés à répandre la contagion de leurs mécontentemens, que je ne puis attribuer le vôtre qu'à l'honnête ſuggeſtion de quelqu'un d'eux. Donnez-vous la peine de lire vous-même l'article où vous vous croyez bleſſé : vous verrez, Monſieur, que le ridicule répandu ſur le Chevalier de *S. Marc* demeure ſans partage à cet Auteur, & que la louange donnée à la *Fête de Flore* & à *Adele de Ponthieu*, appartient toute entiere à l'Auteur de ces deux agréables Productions. Le doute, que j'énonce tout exprès, vous diſtingue avantageuſement de l'Homonyme. Le plus léger coup-d'œil ſuffit pour faire ſaiſir ma diſtinction.

Après avoir juſtifié mes motifs aux yeux du Public, ſerai-je donc obligé de faire mon apologie vis-à-vis de chaque particulier ? Ce n'eſt

certainement pas mon intention; mais je mets, Monsieur, une très-grande différence entre la modération & l'honnêteté de vos plaintes, & les aigres déclamations de nos Mirmidons littéraires. C'est pour cette raison que j'entre volontiers en justification avec vous.

J'en ai dit, je pense, assez pour vous satisfaire. Rendez-vous donc plus de justice à vous-même. La pusillanimité, qui par amour du repos *redoute également la gloire & les critiques*, n'est pas faite pour entrer dans un caractere comme le vôtre : Elle est à la fois le poison des talens & celui de la société. La célébrité pendant la vie est un but honnête, & le plus digne prix des bons Ouvrages. Après la mort, elle est peut-être quelque chose de mieux, puisqu'elle devient un objet d'émulation pour la Postérité, qui, sans elle, retomberoit dans la barbarie. La premiere chute des Arts se fût perpétuée jusqu'à la fin du monde, si de petites craintes eussent arrêté ceux qui étoient faits pour s'engager dans la carriere des Lettres, & prétendre, comme vous, à ses distinctions.

J'ai l'honneur d'être, &c.





LETTRE

AU ROI DE SARDAIGNE

VICTOR AMÉDÉE III,

En lui envoyant l'*Abrégé historique de la Vie du Roi Charles-Emmanuel III*, son pere.

Paris, 9 *Mars* 1773.

SIRE,

Le tableau des actions de votre auguste Pere, que j'ose présenter à VOTRE MAJESTÉ, a été fait pour être inséré dans un Ouvrage intitulé *Galerie des Hommes célebres de toutes les Nations*. Sa mort vient de me ravir l'honneur de lui offrir à lui-même cette image d'un regne aussi glorieux que sage. A qui puis-je mieux l'adresser aujourd'hui, qu'à un Monarque formé sur un si grand modele, & qui peut y lire ce que la Postérité dira de lui à son tour ? Avant l'avénement de VOTRE MAJESTÉ à la Couronne, la Renommée nous avoit déjà appris, SIRE, que la destinée de succéder à un grand homme, qui

eſt communément un écueil pour le plus grand mérite, n'en ſeroit pas un pour vous. L'*Abrégé hiſtorique de la Vie de Charles-Emmanuel* n'expoſera donc à vos yeux que la peinture de ce que vous pouviez déſirer d'être, & de ce que vous êtes en effet.

J'oſe, SIRE, joindre à cet hommage celui d'un Livre que je viens de donner au Public, & que les honnêtes gens de ma Patrie ont accueilli avec eſtime. Ce ſuccès eſt un titre qui m'encourage à le préſenter à VOTRE MAJESTÉ. Vous aimez, SIRE, les Lettres; vous les aimez, non ſeulement en Prince, mais en Littérateur éclairé, capable de ſaiſir avec juſteſſe les beautés de l'Art, &, ce qui eſt bien ſupérieur, en Sage qui en fait ſentir les abus & les déteſter. Sous ce dernier titre, VOTRE MAJESTÉ ne pourra qu'applaudir au zele qui m'a inſpiré dans l'expoſé des *Trois Siecles* de notre Littérature, & dans la cenſure des travers philoſophiques, qui dégradent les Lettres parmi nous. La ſageſſe du feu ROI, votre Pere, a ſu préſerver vos Etats de cette contagion : la vôtre ne ſera pas moins attentive, parce que ſes lumieres ſavent également en diſcerner le vice & en prévoir les dangers.

Il eſt doux, SIRE, de pouvoir offrir ſes travaux à un Prince capable de les apprécier; il

est plus doux encore d'ajouter, par ce moyen, les témoignages d'une admiration particuliere à ceux de l'admiration générale.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très-humble & très-obéissant, &c.



LETTRE



LETTRE
A L'IMPÉRATRICE-REINE
DE HONGRIE.

Paris, 1 Avril 1773.

MADAME,

APRÈS avoir eu l'honneur d'être choisi pour tracer le Tableau historique des actions de VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE, mon premier empressement doit être de le lui présenter. Ce Tableau offrira à la Postérité l'Abrégé d'une Vie non seulement très-intéressante, mais encore la plus digne d'être proposée pour modele à tous les Souverains.

J'ose joindre à cet hommage, MADAME, celui d'un Ouvrage que je viens de mettre au jour, & que les Hommes zélés pour les vrais principes ont honoré de leur suffrage & accueilli avec applaudissement. Ce succès m'enhardit à le présenter à VOTRE MAJESTÉ. Quoi de plus flatteur que d'avoir pour juge de ses travaux une Princesse si capable de les apprécier? Je puis donc espérer, MADAME, que VOTRE MAJESTÉ voudra

bien agréer ce témoignage d'une admiration particuliere, que je me ferai toujours un devoir de joindre aux justes sentimens de l'admiration publique.

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE

Le très-humble, &c.



LETTRE
AU PRINCE CHARLES
DE LORRAINE,
Oncle de l'Empereur, Gouverneur des Pays-Bas, &c.

Paris, 3 Avril 1773.

MONSEIGNEUR,

C'EST présenter à VOTRE ALTESSE ROYALE un hommage digne d'elle, que de lui offrir le Tableau historique des actions de deux Souverains, si dignes de l'admiration de l'Europe. La gloire de MARIE-THÉRESE & celle D'EMMANUEL III, ont droit de vous intéresser autant par les liaisons du sang, que par la conformité de vos vertus avec celles qui les distinguent. L'Abrégé de leur Vie, que je mets sous les yeux de VOTRE ALTESSE ROYALE, a été composé pour être inséré dans la *Galerie des Personnes célebres actuellement vivantes chez toutes les Nations.* Le récit de ce que vous avez fait vous-même, MONSEIGNEUR, figurera à son tour avec éclat dans cette intéressante Collection. On y verra avec

ſenſibilité les traits mémorables de votre bravoure dans les combats, &, ce qui eſt plus eſtimable encore, les éloges dus à la bienfaiſance, à l'humanité, à la ſageſſe de votre adminiſtration.

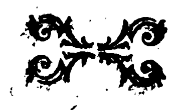
Si j'étois aſſez heureux que d'être choiſi, parmi nos Gens de Lettres, pour peindre à la Poſtérité tant de qualités précieuſes, j'aurois alors un nouveau ſujet de m'applaudir de n'avoir conſacré ma plume qu'à louer des Princes vraiment eſtimables, après l'avoir exercée juſqu'à préſent à la ſeule défenſe de la Religion & de la ſaine Littérature.

Recevez du moins aujourd'hui, MONSEIGNEUR, ce léger tribut d'une admiration particuliere, & ce témoignage du très-profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, &c.



LETTRE
A UN JOURNALISTE.

Versailles, 26 Février 1779.

JE vous prie, Monsieur, de m'accorder une place dans votre Journal, pour réclamer contre les faits & les Pieces citées dans une brochure qu'on vient de publier. Elle a pour titre, *Problême Littéraire*, & pour but, de prouver que les meilleurs Morceaux des *Trois Siecles* sont de la façon d'un Vicaire de Paroisse, nommé *Martin*, mort il y a environ deux ans, avec lequel j'ai été long-temps lié de l'amitié la plus étroite.

Ce n'est pas, Monsieur, que je sois jaloux de mes Productions. L'utilité publique étant le seul prix que j'y attache, je dois peu m'inquiéter des efforts que font mes Ennemis, pour me ravir le foible mérite qu'elles annoncent. Mais puisqu'ils m'ont forcé, par leurs calomnies, de me déclarer pour être *le seul Auteur des Trois Siecles*, je crois devoir réfuter les imputations qui tendent à persuader que j'ai eu des Coopérateurs. C'est ce que j'ai fait dans une nouvelle

Edition de cet Ouvrage, qui paroîtra dans moins de six semaines, & qui auroit déjà paru, si l'impression n'en avoit été suspendue pour des raisons étrangeres à mon travail.

En attendant que cette nouvelle Edition soit publique, je vais transcrire ici une *Note* du DISCOURS PRÉLIMINAIRE, capable seule de ramener à la justice & à la vérité, les Esprits que l'Auteur du prétendu *Problême* auroit pu tromper.

» Il n'est pas inutile de remarquer qu'un autre » Abbé, qui se pique aussi de Religion (je ne » le nommerai point, pour ne pas lui nuire » dans la place de confiance qu'il occupe), me » poursuit depuis trois ou quatre ans, avec une » haine & un acharnement d'autant plus inconcevables, que je ne lui ai donné aucun sujet » de se plaindre de moi : il n'est question de lui » dans aucun de mes Ouvrages; je ne le connois même point, & je puis assurer que je » n'ai entendu prononcer son nom, qu'à » l'occasion de son monstrueux déchaînement.

» Il veut à toute force m'enlever le peu de » mérite que les *Trois Siecles* supposent, & ne » me laisser que les haines qu'ils m'ont attirées. » Rien de si comique, m'a-t-on dit, que de le voir » se démener dans les Sociétés, pour prouver que, » si M. l'Abbé *Martin* (mort il y a environ » quatre ans) n'est pas l'Auteur des *Trois Siecles*,

» il l'eſt au moins des meilleurs Morceaux de
» cet Ouvrage, ainſi qu'il l'a donné lui-même
» à entendre à pluſieurs Habitués de Paroiſſe.

» Il ignore donc, ce charitable Miniſtre du
» Dieu de paix, que trois ans avant la mort de
» ce Vicaire, j'ai *déclaré* que perſonne n'avoit
» eu part à mon travail, & défié tout Littéra-
» teur *d'oſer avancer* qu'il m'eût fourni par écrit
» la moindre obſervation dont j'aye fait uſage.
» On ne dira pas que ce défi, contre lequel M.
» l'Abbé *Martin*, ni aucune autre perſonne n'a
» réclamé, ait été fait ſecrétement; il a été pu-
» blié, en 1773, dans le *Mercure de France*, dans
» le *Journal des Beaux-Arts*, dans les *Annonces*
» *& Affiches pour la Province*, & dans pluſieurs
» autres Feuilles périodiques «.

Ceux qui auront lu le prétendu *Problême Littéraire*, concluront ſans doute, que le Perſonnage dont il eſt queſtion dans ma *Note*, eſt l'Auteur de cette Production ténébreuſe: il n'en eſt que le Complice; car il s'eſt contenté d'en fournir les matériaux. Quoiqu'il ait choiſi, pour les rédiger, un Littérateur * dont la plume eſt auſſi peu propre à accréditer le menſonge, qu'à faire goûter la vérité, je crois devoir cependant m'inſcrire en faux & contre les faits allégués dans le

* Voyez la Lettre ſuivante.

Libelle, & contre la plupart des Lettres qu'on y rapporte.

Si ma réclamation n'est point fondée, si le Libelle est de bonne foi, comme il le prétend, & qu'il veuille donner du poids à ses raisonnemens, qu'il se montre, qu'il me présente les originaux des Pieces sur lesquelles il s'appuie, qu'il tâche de me confondre. S'il craint de paroître devant moi, qu'il dépose ses Pieces entre les mains, non d'un Officier public, mais d'une personne dont les lumieres & la probité reconnues rendent le témoignage valable; & si je n'en démontre l'abus & la fausseté, je consens à être traité moi-même de Calomniateur public. Le but de son imputation étant sans doute de m'humilier, il est de son intérêt de la fortifier au moins de l'autorité d'un Homme de bien.

Qu'il me désigne donc le Juge que je lui demande, & je pars sur le champ pour l'aller défier : 1°. De me convaincre, ainsi qu'on l'avance hardiment dans le Libelle, d'avoir jamais écrit à l'Abbé *Martin* aucune Lettre où je lui rende compte des Nouveautés Littéraires ; aucune, qui puisse donner à entendre qu'il ait fait un seul Article des *Trois Siecles* ; aucune, qu'il ait coopéré à cet Ouvrage, autrement que par des conseils & des corrections verbales ; aucune enfin, qui fasse soupçonner qu'il ait eu le plus petit

droit sur le produit du plus volumineux comme du plus mince de mes Ecrits. 2°. De produire aucun papier signé ou seulement écrit de ma main, qui contredise ce que je viens de dire au sujet de mes Lettres. 3°. De me présenter un seul témoin, digne de foi, qui ait vu, avant la publication des *Trois Siecles*, un seul Article, une seule phrase de cet Ouvrage, écrite de la main de cet Abbé, ou qui m'ait vu écrire sous sa dictée, ou qui ait entendu cet Abbé dire, en ma présence, qu'il ait eu d'autre part à mon travail, que de m'avoir aidé de ses conseils & quelquefois de ses critiques, pour les Articles concernant les Prédicateurs & les Ecrivains ascétiques. 4°. De prouver qu'aucune des Lettres, dont on cite des morceaux, *pag.* 17, 18, 19 & *suiv.* ait été écrite audit Abbé, comme l'assure le Libelliste : je dis plus, de me montrer dans toutes ces Lettres une seule expression, un seul mot écrit de ma main, qui dénote que ce soit à un *Abbé*, ou à un *Ami*, ou même à un *François* qu'elles ont été adressées.

Et moi, je prouverai incontestablement à la personne qu'on aura choisie pour m'entendre : 1°. Que ces Lettres mutilées, défigurées, & *défrancisées* (si l'on peut hasarder ce mot), par la malignité la plus coupable, font partie d'une Correspondance littéraire & suivie que j'ai eue avec un Seigneur de la Cour de Turin : 2°. Que les

citations qu'on trouve ſous les N°. 4, 5 & 6 du Libelle, ont été puiſées dans des Notes que j'avois faites pour les *Trois Siecles*, & qui m'ont ſervi ou qui étoient deſtinées à compoſer les Articles des Auteurs qui en ſont l'objet : 3°. que les Lettres (ſans date, comme toutes les autres), dont on rapporte des morceaux, *pag.* 30, 31, 32, 37 & 45, & que je me rappelle très-bien avoir écrites, ſont un monument manifeſte de la mauvaiſe foi de l'audacieux Compilateur, puiſqu'elles renferment préciſément la réfutation de ce qu'il avance ſans preuve ; réfutation qu'il s'eſt bien donné de garde d'expoſer aux yeux de ſes Lecteurs : 4°. enfin, qu'à l'exception de quelques Billets & de trois ou quatre Lettres que j'ai écrites en ma vie à l'Abbé *Martin*, tous les papiers de mon écriture qu'on cite ou dont on parle dans le Libelle, ne ſont que des brouillons informes ou des matériaux d'Ouvrage, que je dois avoir laiſſé égarer ou qui m'ont été méchamment dérobés.

Voilà ce que j'offre de prouver à tout Homme honnête, qui croira pouvoir ſe charger de la juſtification du Libelliſte, & au Libelliſte lui-même, s'il a le courage de m'écouter, comme j'ai celui de lui pardonner ſa Brochure.

Il ſait, dit-il, que j'ai des *Protections*. De même que je n'ai point ſollicité leur crédit pour

arrêter son Libelle, il n'a pas à craindre que je le sollicite pour lui faire expier son audace. Si j'étois assez foible pour désirer d'être vengé, je n'aurois besoin que d'invoquer les Loix. Il n'est point de Tribunal qui ne condamnât, au moins à une réparation solennelle, un Homme qui, sans avoir à se plaindre de moi, n'a pas craint de violer le droit des Gens & toutes les bienséances, en publiant sous mon nom & sans ma participation, des papiers dont les trois quarts & demi ne sont ni signés, ni avoués; & qui a osé m'accuser publiquement sans se faire connoître, & sans apporter une seule preuve irréfragable d'avoir usurpé à un de mes anciens Amis, qui ne vit plus, une propriété que cet Ami ne m'avoit point disputée de son vivant, quoique je l'eusse *publiquement défié*, plus de trois ans avant sa mort, de *soutenir* qu'il y eût le moindre droit. Je le répete, le Libelliste anonyme peut se montrer sans avoir à craindre d'autre vengeance de ma part, que d'être convaincu de son injustice. S'il s'obstine à demeurer caché, qu'il montre du moins les originaux dont il a fait usage; & s'il craint de s'en rapporter à la décision d'une seule Personne, qu'il les remette à la Société de Théologiens & de Gens de Lettres, qui se proposent de réunir leurs lumieres & leurs travaux pour la défense de la Religion; Société

dont il parle, & dont j'ignore quels sont les Membres. Je consens à les prendre pour Juges. Qu'ils m'entendent, qu'ils me communiquent les Pieces justificatives du Libelle, & j'adopte & signe sans balancer leur jugement.

Il me seroit sans doute facile de confondre le Libelliste d'une maniere plus péremptoire, & beaucoup plus humiliante pour ses Complices; mais je crois devoir épargner au Public des détails scandaleux qui tourneroient au désavantage de la Religion, dont la sainteté est néanmoins indépendante de la conduite de ses Ministres. J'aurois peut-être dû m'épargner à moi-même la honte d'être descendu jusqu'à répondre à un tel Calomniateur; mais j'ai jugé qu'il étoit nécessaire de détruire, dans l'esprit de ceux qui le connoissent personnellement, les préventions que la gravité de son caractere & de son âge auroit pu inspirer en faveur de son imputation; & dès-lors, par amour pour la vérité & par respect pour les Honnêtes Gens qui la cherchent de bonne foi, je me suis abstenu de lui marquer le mépris que je lui devois.

J'ai l'honneur d'être, &c.



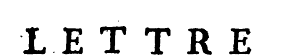
POST-SCRIPTUM.

J'apprends, dans le moment qu'on acheve d'imprimer cette Lettre, que tandis qu'on s'efforce, d'un côté, de m'enlever le peu de bon qu'il y a dans mes Ouvrages, on s'occupe, de l'autre, à m'attribuer ceux que je n'ai point faits. Il n'a pas tenu au zele charitable de quelques Personnes, non Philosophes, mais pires, de persuader à l'*Aristide* du Clergé de France, à un Prélat qui m'honore d'une bienveillance particuliere dont je fais ma gloire, que j'étois l'Auteur d'une nouvelle Traduction, en dix volumes, des Contes de *Jean Boccace.* Les bonnes Ames ! il leur importe peu de me faire honneur du talent que cette Version suppose (car on la dit très-exacte), pourvu qu'elles réussissent à me nuire auprès des personnes dont l'estime m'est précieuse. *Quantùm mortalia pectora cœca noctis habent !*....

Je ne trouve point étrange que les Auteurs, dont j'ai blâmé les défauts ou combattu les erreurs, déclament contre moi dans les Sociétés, & me poursuivent par des calomnies : ils ont leur amour-propre à venger ; mais ce qui m'étonne, sans cependant me décourager, c'est que des Hommes obligés, par état, à plus de décence & de vertu que les autres, se fassent, sans me connoître & sans avoir à se plaindre de moi, les

Satellites & l'inſtrument docile de l'animoſité de mes ennemis. On m'a fait connoître pluſieurs de ces Colporteurs d'Anecdotes ſcandaleuſes; mais ils n'ont pas à craindre que je les révele. La vengeance eſt une foibleſſe étrangere à mon ame naturellement fiere & depuis long-temps exercée à pardonner. D'ailleurs, les Méchans ne ſont-ils pas aſſez punis de l'être? Comme le fer, ils engendrent une rouille qui les ronge, qui détourne d'en approcher, & qui finit par les détruire.





LETTRE
A MM. LES AUTEURS
DU JOURNAL DE PARIS.

Versailles, 8 *Juin* 1779.

MESSIEURS,

J'OSE me flatter que vous ne me refuserez pas une place dans votre Journal, pour rendre compte d'une Lettre que je viens de recevoir : Elle est de M. l'Abbé *Liger*, Auteur d'une Brochure qui a paru contre moi, dans le mois de Février de cette année. Cette Brochure, sans doute oubliée, avoit pour titre, *Problême Littéraire*, & pour but de prouver que les Articles les moins foibles des *Trois Siecles* sont de la façon d'un Vicaire de Paroisse, mort fou il y a trois ans, & qui n'a pas laissé seulement un Prône digne d'être imprimé. Son nom l'auroit infailliblement suivi dans le tombeau, si mes Ennemis ne s'en étoient servis pour me persécuter.

Les Personnes qui s'occupent des querelles des Auteurs, savent que j'ai répondu à ce Libelle par une *Lettre à un Journaliste*, dans laquelle je

me suis hautement inscrit en faux contre les Pieces & les faits qui paroissoient favoriser cette absurde Calomnie. L'Auteur du prétendu *Problême* a gardé le silence sur cette Réponse, & ne m'a repliqué que par la Lettre qu'il vient de m'écrire.

Cette Lettre, *Messieurs*, est un désaveu formel de son Pamphlet. Il ne l'a composé, dit-il, que d'après les sollicitations réitérées du plus acharné de mes Ennemis, qui lui en a fourni les matériaux. M. l'Abbé *Liger* étoit d'autant plus éloigné de le soupçonner de haine & de mauvaise foi, que ce Personnage se pique de Religion, & qu'il se trouve dans la double obligation de l'enseigner, puisqu'il est Prêtre & P *** d'un C *** de la Capitale. C'est le même Ecclésiastique de qui j'ai eu occasion de parler, dans une Note du Discours préliminaire de la quatrieme Edition des *Trois Siecles*, pag. 49. & suiv.

Il est inutile de rendre compte des circonstances qui l'ont démasqué aux yeux de celui qui s'est laissé surprendre par des artifices. Je ne rapporterai pas non plus les choses horribles qu'on m'apprend sur son compte, quoiqu'on me permette de les rendre publiques : je me bornerai à citer les Morceaux où l'Auteur de la Lettre exprime le regret qu'il a de s'être fait l'organe du mensonge & l'instrument de la méchanceté.

» Vous ne sauriez croire «, me dit-il, en parlant

toujours de l'Homme qui l'a trompé, » Vous ne
» sauriez croire avec quel acharnement il vous
» poursuit. Il n'a pas tenu à ses sollicitations
» que je n'aye repris la plume contre vous,
» non seulement pour attaquer vos nouvelles
» Productions, mais votre personne. Il publie à
» présent que les Articles que vous avez ajoutés
» à votre Ouvrage depuis la mort de l'Abbé
» *Martin*, sont d'un vieux Médecin de Fran-
» che-Comté : il n'est point d'absurdité que l'ex-
» cès de sa haine ne lui fasse débiter contre vous.
» Mon regret est d'en avoir été le complice, sans
» l'être de sa mauvaise foi. Dès que je l'ai con-
» nue, je la lui ai reprochée, & j'ai rompu avec
» lui. J'allois vous en informer, lorsque je fus
» obligé de faire un voyage en Province. Mon
» premier soin, depuis mon retour, a été de
» découvrir votre demeure, pour vous faire con-
» noître mes sentimens. Plein d'estime pour votre
» façon de penser & d'agir, je me porterai à
» tout ce qui pourra vous satisfaire ; mais vous
» êtes assez généreux pour pardonner à un en-
» nemi aussi abject. Vous seriez plus tranquille,
» si vous étiez moins estimé. La jalousie, au lieu
» de déprimer les talens, leur donne un nou-
» veau lustre, *Merges profundo pulchrior evenit*.
» Faites de ma Lettre l'usage que vous jugerez
» à propos. Je désire qu'elle serve de témoi-

» gnage aux sentimens de considération & d'es-
» time, avec lesquels j'ai l'honneur, &c. «

Je ne me permettrai aucune réflexion sur cette Lettre, dont je n'ai cité que la fin : il n'est personne qui ne sente combien il est honorable d'avoir de pareils Personnages pour ennemis.

J'ai l'honneur d'être, &c.





LETTRE
A M. L'ABBÉ DE FONTENAI,
Rédacteur des Annonces & Affiches pour la Province.
Sur feu M. de VOLTAIRE.

Versailles, 29 Mars 1779.

RECEVEZ mes remercîmens, mon cher & aimable Compatriote, des soins que vous vous êtes donnés pour faire imprimer ma *Lettre à un Journaliste*, en réponse au prétendu *Problême Littéraire*. Je suis loin de désapprouver les petits changemens que le Censeur y a faits : ils sont une preuve de l'intérêt qu'il prend à moi, & je vous prie de lui en témoigner ma sensibilité....

Quand le Discours de M. *Ducis* me seroit parvenu avant qu'on eût achevé d'imprimer l'article VOLTAIRE, de la nouvelle Edition des *Trois Siecles*, cette lecture ne m'auroit rien fait changer au jugement que j'ai porté de cet Ecrivain célebre. Je ne me décide point d'après les idées d'autrui : je ne juge, comme vous, que d'après les regles imprescriptibles de la raison & du goût.

Nous ne sommes pas les seuls Critiques, mon cher Ami, qui jugions ainsi. Le Continuateur du Dictionnaire Historique de l'Abbé *Ladvocat*, se montre beaucoup plus sévere que moi à l'égard de M. de *Voltaire*, dans l'Article qu'il a consacré * à la mémoire de ce Patriarche de la moderne Philosophie. Je ne sais si vous en penserez comme moi; mais cet article me paroît sage. Il annonce un Esprit aussi zélé pour les vrais principes du goût, que pour ceux de la Morale & de la Religion. L'Auteur y parle d'avance le langage de la Postérité; car il ne faut pas croire que la Postérité se laisse subjuguer par les hommages que le Siecle présent a rendus & rend encore à l'Auteur de *la Pucelle*. De même que nous ne jugeons point du mérite de *Ronsard* par les éloges pompeux que lui donnerent ses Contemporains, nos Descendans ne jugeront pas non plus de celui de M. de *Voltaire*, par les nombreux panégyriques publiés de nos jours en son honneur. Personne ne conteste qu'il n'ait eu de grands talens: il en falloit assurément pour opérer la révolution qu'il a faite dans nos idées & dans nos mœurs, & je ne l'ai point dissimulé dans les *Trois Siecles*; mais les Esprits justes & vraiment

---

* On trouve cet Article dans le *Supplément au Dictionnaire de l'Abbé Ladvocat*, 1779.

connoiſſeurs, conviendront ſans peine qu'il eſt loin de juſtifier les éloges & les honneurs qu'on lui a prodigués ſans meſure. Si l'Homme de génie, en Littérature, eſt celui-là ſeul qui a reculé les bornes d'un Art; M. de *Voltaire*, qui n'a pas été plus loin, ni ſi loin qu'*Homere*, *Virgile* & *le Taſſe* dans l'Epopée, que l'*Arioſte* dans la Poéſie Héroïque, que *Corneille*, *Moliere*, *Quinault*, *J. B. Rouſſeau*, dans la Tragédie, la Comédie, l'Opéra, la Poéſie lyrique; M. de *Voltaire*, dis-je, ne ſera jamais placé au rang des Hommes de génie, que par l'enthouſiaſme ou la mauvaiſe foi. Si, dans les Sciences, le Grand Homme, eſt celui-là ſeul qui a un caractere décidé, des principes fixes, un ſyſtême ſuivi de raiſon ou d'idées; qui oſera ſoutenir que M. de *Voltaire* mérite ce titre ? Quel Ecrivain s'inquiéta moins que lui de mettre de l'unité & de la ſuite dans ſes conceptions ? Il eſt aiſé de remarquer, dans tout ce qu'il a écrit, l'inſpiration du moment, les variations de l'humeur, l'inconſtance des affections, la différence des intérêts. De là vient qu'on ne le trouve jamais le même, qu'il a changé de façon de penſer ſelon les circonſtances, que le pour & le contre ſe débattent dans la Collection de ſes Œuvres, qu'il détruit & qu'il édifie, qu'il décide & qu'il rétracte, & qu'après avoir paſſé par toutes les nuances, il

finit par être sans couleur & sans forme déterminée.

En effet, je défie quiconque lira ses Ecrits avec réflexion, de trouver une seule opinion qu'il n'ait tour à tour approuvée & combattue, aucun systême qu'il n'ait réfuté & défendu. Dans un temps, il croit à la révélation, à la divinité de *Jésus-Christ*, à l'infaillibilité de l'Eglise ; & dans un autre, il attaque l'authenticité des Livres Saints, & l'autorité des Conciles. Tantôt il croit la matiere coéternelle avec Dieu, & tantôt il affirme la création du monde & de la matiere. Dans un Ouvrage, il écrit en faveur de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame ; dans un autre, il *établit* que nous ne sommes que *matiere*, & que les ames finissent avec les corps. Ici, il s'éleve contre l'Athéisme, & en fait sentir *tous les dangers* ; là, il fait l'apologie des Athées & s'épuise en vains raisonnemens, pour prouver que leur systême n'est pas incompatible avec un bon Gouvernement. On l'a vu tour à tour prêcher la tolérance & la liberté de la presse, & réclamer l'intolérance & la sévérité contre ceux qui se servoient de la même presse pour combattre ses opinions ; recommander la modération dans les disputes, & donner l'exemple de l'emportement ; exiger du respect pour les mœurs, & les outrager par des Productions indécentes. Pour tout

dire, en un mot, il loûe & blâme, dans ses Ecrits, le même Homme, la même action, la même vertu, le même vice, le même sentiment, la même idée. Alternativement Gassendiste, Newtonien, Spinosiste, Pirrhonien; tout à la fois Partisan & Ennemi de *Wolfs*, Panégyriste & Adversaire de *Léibnitz*, Louangeur & Antagoniste amer de *Warburton*, Enthousiaste & Détracteur de *Shakespear*, Ami & Critique acharné des deux *Rousseau*, de *Maupertuis*, de *Montesquieu*, de *Crébillon*, d'*Helvetius*; après avoir été successivement Chrétien, Déiste, Théiste, Matérialiste, & avoir fait sur ses derniers jours plusieurs actes de Catholicité, il a fini.... comme vous savez,....,

A propos de l'universalité des talens de M. de *Voltaire*, il faut que je vous raconte une Anecdote assez plaisante. Je la tiens d'un des Acteurs de l'aventure. Elle fourniroit, ce me semble, une très-bonne scene à une parodie des *Muses Rivales*.

Il y a quelques années que plusieurs Savans se trouvoient réunis chez feu M. *Duclos*, Secrétaire de l'Académie Françoise. On y célébroit le Génie encyclopédique de M. de *Voltaire*. Un fameux Jurisconsulte Allemand survient : on l'admet à la Psalmodie, dont tous les Pséaumes finissoient par ce refrain; *M. de Voltaire est un Génie uni-*

versel. L'Allemand faisoit *chorus* avec les autres: il lui vint cependant un scrupule sur le *Gloria Patri* du Cantique Philosophique. Oui, dit-il, M. de *Voltaire vir est omnimodè doctus;* la Poésie, l'Histoire, la Physique, les Mathématiques, la Médecine, l'Histoire Naturelle, la Critique, tout est de son ressort. C'est dommage qu'il soit un peu foible sur la Jurisprudence. Dès qu'il veut parler de Législation, de Politique, d'Administration, de Police, je ne sais, sa plume s'embarrasse & son génie semble l'abandonner. Je ne veux pas croire que ce soit pour cette raison qu'il a si souvent maltraité notre *Grotius*, notre *Puffendorf* & votre *Montesquieu*, qui en savoient un peu plus que lui sur ces matieres. *Mais cette* observation n'est qu'un *bibus*, & M. de *Voltaire* est un Génie universel.

Oui, dit un célebre Mathématicien, M. de *Voltaire* est un Génie à qui rien n'échappe. La Postérité refusera de croire que tant de Productions soient sorties de la même plume. Nos Descendans s'imagineront qu'il y a eu plusieurs Hommes de ce nom; &, graces à lui, le Monde Intellectuel aura son *Hercule*, comme le Monde Fabuleux. Quel dommage qu'il ait voulu tâter des Mathématiques! Car, entre nous, & je vous prie de ne point le répéter, ce n'est qu'un Ecolier en Géométrie, témoin ses *Elémens de la Philoso-*

phie

phie de Newton. Malgré cela, on ne peut disconvenir que M. de *Voltaire* ne soit un Homme unique. Non, il n'exista jamais de Génie plus vaste, d'Esprit plus universel.

M. de *Mayran*, autre Savant de ce Cercle qui vivoit alors, prit ensuite la parole : Les ennemis de M. de *Voltaire* ont beau dire & beau faire, dit-il, ils ne viendront jamais à bout de lui ôter le mérite de l'universalité des talens. Quel Homme! Comme il plaisante excellemment! Je dois à se Ecrits les plus heureux momens de ma vie. Ils m'amusent, ils me transportent toutes les fois que je les lis pour me délasser de mes travaux. Cet Auteur parle de tout avec esprit & avec grace. La Collection de ses Œuvres est une véritable Encyclopédie. Quel dommage qu'il ne soit pas aussi habile en Physique, qu'il est heureux en plaisanteries ! Car, il faut l'avouer, il est peu Physicien, & vous savez que je suis versé dans cette partie. A cela près, cet Auteur est vraiment prodigieux. Jamais on ne se distingua dans plus de genres différens ; on a donc raison de le regarder comme un Genie universel.

Un Historien Anglois, qui n'avoit encore rien dit, & qui rêvoit profondément : J'avoue avec vous que M. de *Voltaire* est un Homme qui n'eut jamais de pareil. Notre Angleterre n'a point encore produit de Génie aussi grand, aussi universel.

Pope ne sauroit lui être comparé. Il réunit le mérite de *Swif*, d'*Adisson*, d'*Otwai*, de *Bolingbrocke*. C'est grand dommage qu'il ait écrit l'Histoire ! Son style est à la vérité charmant; mais je suis forcé de dire qu'il n'a pas le ton convenable. Des Epigrammes, des Réflexions, des Portraits, des Altérations de faits..... Oh! nous écrivons différemment l'Histoire. Nos Auteurs ne sacrifient jamais la vérité à la gentillesse. M. de *Voltaire* n'auroit pas dû cultiver ce genre de Littérature. Mais dans les autres parties, il est vraiment supérieur, divin. Vous n'aurez jamais de plus grand Philosophe, de plus fin Critique, de Raisonneur plus agréable. Cet Auteur est charmant, charmant ! En un mot c'est un Génie universel.

Je suis enchanté, dit M. *B*** Médecin * renommé par son profond savoir & ses grandes lumieres; je suis vraiment enchanté de voir un Anglois rendre justice à M. de *Voltaire* d'une maniere si honorable pour notre Nation; mais, Monsieur, en s'adressant à l'Anglois même, permettez-moi de vous dire que M. de *Voltaire* n'est pas si inexact, ni si frivole que vous le croyez, dans la partie Historique. J'ai vérifié la plupart des faits qu'il rapporte sans preuve &

* Il a fourni plusieurs articles à l'Encyclopédie.

sans citer les sources, & je puis vous assurer que je suis parvenu à découvrir leur vérité, c'est-à-dire, à trouver des autorités capables de les appuyer, & qui prouvent du moins que M. de *Voltaire* ne les a point imaginés. S'il est foible en quelque chose, ce n'est pas, selon moi, dans l'Histoire, mais dans ce qui a rapport au physique de l'Homme, à la constitution animale de notre espece; car il donne presque toujours à gauche toutes les fois qu'il raisonne sur ces matieres. Mais est-il obligé d'en savoir autant que les Physiologistes de profession? Il y auroit de la mauvaise humeur à lui reprocher ses méprises à cet égard. Il excelle dans tant d'autres Sciences! D'où je conclus que mon observation n'empêche pas que M. de *Voltaire* ne soit un Esprit universel.

Quoi! Messieurs, lorsque chacun de vous célebre le génie du Favori de toutes les Muses, je garderois un coupable silence, s'écria un Abbé Théologien qui aspiroit à l'Académie Françoise! Non, je veux & je dois lui rendre aussi mon tribut d'admiration. M. de *Voltaire*, selon moi, réunit en lui seul, les lumieres & les talens qui ont immortalisé *Aristote*, *Platon*, *Plutarque*, *Cicéron*, *Tacite*, *Sophocles*, *Anacréon*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Horace*; & les deux *Plines*. Graces à ses Ouvrages, notre Langue deviendra classique, comme celle des Grecs & des Ro-

mains. Un mérite qui distingue ce Grand Homme de tous les Philosophes ses prédécesseurs, c'est d'avoir eu le courage & l'adresse de déchirer le voile des préjugés religieux, *Lucien*, à cet égard, n'est qu'un écolier auprès de lui. Personne n'a mieux manié l'arme du ridicule, & vous savez que c'est la plus efficace contre les erreurs. Heureux s'il s'en fût tenu à celle-là, sur le chapitre de la Religion! Lorsqu'il a voulu employer celle du raisonnement, il a malheureusement donné dans des bévues qui n'ont pas échappé à nos Théologiens érudits; ils les lui ont même reprochées amérement, & je suis obligé de convenir avec eux, d'après l'étude particuliere que j'ai faite des Langues anciennes, que M. de *Voltaire* n'a pas la moindre connoissance de l'Hébreu, qu'il ne sait point le Grec, & qu'il n'a pas puisé dans les sources ses Observations critiques sur *Abraham*, *Moïse*, *David*, *Salomon*, les Prophetes, les Loix, & les Mœurs Hébraïques; je doute même qu'il ait jamais lu les Peres de l'Eglise, qu'il cite souvent. Mais le moyen qu'un Génie si sublime ait pu descendre à des études si seches, si arides! Ses ennemis diront qu'il n'eût pas dû raisonner sur ce qu'il ne connoissoit pas à fond, ou du moins qu'il eût dû mieux choisir ses Faiseurs d'extraits; mais je leur répondrai que *Jupiter* a eu ses foiblesses, & que

ſi, pour s'être fait Taureau, il n'a point ceſſé d'être le Maître des Dieux, M. de *Voltaire*, pour s'être quelquefois oublié, n'a point ceſſé d'être *Voltaire*, c'eſt-à-dire, le Maître des Beaux-Eſprits, des Savans, des Philoſophes, des Poëtes, des Hiſtoriens, & des Littérateurs de toutes les eſpeces.

Un Poëte comique, un Poëte Lyrique, un Savant érudit, qui ſe trouvoient auſſi dans l'Aſſemblée, alloient parler à leur tour, quand les Interlocuteurs ſe mirent à ſe regarder & à éclater de rire. Il étoit temps, car l'Homme univerſel ſe ſeroit bientôt trouvé réduit à peu de choſe.

M. *Duclos*, qui, par politeſſe, avoit laiſſé parler les autres, rompit la ſéance, recommanda qu'il ne fût jamais dit que ſa maiſon eût été profanée par de ſemblables propos, & ſurtout qu'il eût ri comme le reſte de la Compagnie.

Je vous abandonne, mon cher Ami, aux réflexions ſi naturelles, après un tel fait dont je vous garantis la vérité, aux expreſſions près. Cette Anecdote ne ſuffiroit-elle pas pour juſtifier ma prétendue partialité contre M. de *Voltaire*?

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

A M. FABRE DU VERNAI *.

Versailles, 18 Juin 1779.

JE ne suis point étonné, Monsieur & cher Ami, de tout ce que vous avez entendu dire, depuis votre retour d'Amérique, & contre les *Trois Siecles*, & contre leur Auteur. En publiant cet Ouvrage, j'étois assuré qu'il exciteroit de la contrariété dans les opinions, & qu'il ne manqueroit pas de me susciter des ennemis. Avoir à lutter contre la morgue de nos prétendus Philosophes & l'amour propre des petits Ecrivains; entreprendre de persuader aux uns qu'ils dégradent la raison en croyant l'enrichir & la développer; qu'ils pervertissent tous les genres en se vantant de les perfectionner : vouloir rappeler les autres à l'autorité des regles im-

* M. *Fabre du Vernai* est frere de *M. de Charrin*, Commissaire Ordonnateur des Guerres, Auteur du *Tableau du Ministere de Colbert*, Ouvrage où presque tous les principes de l'administration d'un grand Etat sont discutés & approfondis, avec autant de sagacité que d'élégance & de précision.

prescriptibles du Goût, quand ils se trouvent si bien de s'en être écartés ; n'est-ce pas en effet déchaîner une Ménagerie, & provoquer des criailleries aussi aiguës qu'interminables ?

Je connoissois trop bien la sensibilité des Auteurs, pour m'être aveuglé sur les suites de mon entreprise. J'avouerai cependant que j'étois loin de prévoir la maniere basse & ridicule dont ils m'ont marqué leur ressentiment. Vous jugerez vous-même, Monsieur, s'il est possible de se défendre plus mal, par les détails que vous me demandez & que je vais mettre sous vos yeux.

A peine les *Trois Siecles* ont-ils paru, que tout l'Olympe Philosophique & tous les marais du Parnasse se sont soulevés contre moi. J'ai été déclaré profane, sacrilége, frénétique. Les Bureaux d'esprit & les Cafés ont retenti d'anathêmes & de malédictions contre le Téméraire qui osoit manquer ainsi de respect aux Dieux de la Littérature. La portion du beau Sexe qui se pique de Philosophie, c'est-à-dire, une douzaine de femmes passablement folles, précisément depuis qu'elles se mêlent de philosopher, ont crié & crient encore tous les jours à l'injustice, au blasphême. Elles ont vu les Idoles de leur culte profanées, leurs Prophetes décriés, leurs Ecrivains favoris persiflés, les

voilà aussi-tôt devenues des Euménides ; car, si j'en crois les rapports, elles ne peuvent entendre prononcer mon nom, sans entrer dans des convulsions de zele qui prouvent que leur Philosophie n'est rien moins que douce & tolérante.

Si vous êtes curieux d'apprendre comment, au milieu de cet ébranlement général, les Divinités majeures du Monde Philosophique ont vû les atteintes portées à leur culte & à leurs Adorateurs, vous saurez qu'elles sont restées muettes pendant quelque temps. Je m'étois aguerri contre la terreur de leurs foudres ; je n'en ai pas même entendu le bruit. Elles ont caché leur indignation à la multitude. Leurs Dévots les plus zélés ont été les seuls confidens du sublime dépit qui les animoit, & c'est à de simples mortels qu'elles ont confié le soin de venger leur gloire outragée. Mais les Ministres de leur courroux n'ont pas bien secondé leur vengeance ; car, pour parler sans figure, il s'agissoit de faire arrêter mon Livre ; & le succès n'a pas répondu aux démarches que les Valets-protecteurs de la Secte ont faites, dans cette noble intention. Les honnêtes gens eussent été surpris & révoltés de voir le cri d'un Citoyen étouffé, précisément parce qu'il opposoit la voix de la raison à celle de l'aveuglement & du délire. Le Gouvernement est

trop désabusé & trop sage, pour n'avoir pas compris qu'il lui importe peu que de plats Ecrivains soient redressés, & beaucoup, que de mauvais Raisonneurs soient confondus.

Du Cabinet des Ministres j'ai été traduit au Tribunal de l'Académie, par le froid Ecrivain qui en est le Greffier. Son but étoit de la porter à solliciter des ordres contre ma liberté, sous prétexte que les hommes que je décriois étoient des hommes de génie & la gloire du Génie François. Vous jugerez sans doute qu'il a fallu la croire bien bonne, cette Académie, pour compter assez sur son zele à épouser, à titre d'intérêt général, quelques intérêts particuliers. Moi décrier des hommes de génie ou des Ecrivains vraiment supérieurs ! Les *Descartes*, les *Malebranche*, les *Pascal*, les *Corneille*, les *Racine*, les *Moliere*, les *Lafontaine*, les *Despréaux*, les *Bossuet*, les *Fénélon*, les *Bourdaloue*, & tant d'autres, n'ont-ils pas reçu de ma part les hommages dus à la supériorité de leurs talens & au véritable honneur qu'ils font à la Nation ?...... La tentative a été aussi stérile qu'elle étoit absurde.

D'un autre côté, pendant que l'Académie se montroit sourde aux sollicitations de son Secrétaire, des Lettres anonymes, c'est-à-dire, des torrens de fiel, d'injures, & de grossiéretés, font

venues m'exhaler la fureur des subalternes & peut-être même des Chefs du parti offensé. Que ne puis-je mettre sous les yeux du Public ces monumens de démence ! Il y verroit l'amour-propre des Auteurs bien plus avili par les bassesses de son dépit, qu'humilié par les atteintes de ma critique.

Ce n'est pas tout, j'ai été travesti dans le monde en *Méchant*, en *Hipocrite*, en *Monstre*, en *Démon*. Ces heureuses épithetes voltigent sur le bec acéré des Philosophes ; les perroquets de la Secte les répetent dans les sociétés, & les bonnes Gens croient tout cela.

On s'est fait, pour me décrier, ces formules très-commodes, faciles à retenir, & qui n'exigent aucune discussion : Les *Trois Siecles* sont détestables ; c'est une plate Compilation, une Rapsodie, le cri d'un Energumene. L'Abbé *Sabatier* n'a point fait son Ouvrage : c'est *Fréron*, *la Beaumelle*, *Linguet*, *Palissot*, *Clément*, *Rigoley de Juvigny*, qui ont fabriqué à frais communs cette Production monstrueuse. Si l'unité d'esprit, de systêmes, & de style, force les moins habiles à n'y reconnoître qu'une seule main, on se retourne d'un autre côté ; on attribue l'Ouvrage à un Habitué de Paroisse, qui, malheureusement pour ceux qui veulent lui faire honneur de mon travail, est mort il y a près de trois ans ; car pour,

rendre la chose vraisemblable, on n'auroit pas manqué de lui attribuer aussi les augmentations faites depuis, & qui n'annoncent pas une plume différente.

Le connoissez-vous, dit l'un? j'en suis assuré, il ne pense pas ce qu'il écrit. C'est un véritable Athée, qui ne déclame contre les Philosophes que parce qu'il est payé par le Clergé. Vous noterez, mon cher Ami, que le Clergé ne m'a pas donné de quoi acheter un seul des Ouvrages dangereux que j'ai réfutés. Je n'ai ni Bénéfice, ni Pension Ecclésiastique. Je n'en espere même pas; je ne suis point dans les Ordres sacrés, & ma délicatesse ne me permettra jamais d'y entrer, comme tant d'autres, dans la vûe d'en obtenir.

L'avez-vous vu, dit l'autre? C'est un petit singe, un embrion. Comment a-t-il osé nous attaquer? Il ne faut qu'un souffle pour le renverser. Si je le tenois, disoit dernièrement un Marquis Bel-Esprit-Philosophe, qui n'est brave que contre les gens d'Eglise, & qui figure dans la derniere édition; si je le tenois, comme je.....

Mais il n'acheva pas
Car il avoit l'ame trop bonne.

Ai-je besoin de vous dire, Monsieur, que je ne l'ai pas assez timide pour m'effrayer d'un pareil argument?

Je ne vous répete point un millier de bons mots, de ſentences, de dits mémorables dont je ſuis l'éternel ſujet ; je ne vous répete pas les Epigrammes, dont on m'aſſaillit & que je pardonnerois à leurs Auteurs, quand même ils y mettroient du ſel. Celle-ci ſuffira pour vous donner une juſte idée des autres.

Mons *Sabatier*, ta ſotte Paperaſſe
Pour quelques mois te donnera du pain.
L'Ami, je vois, à ta burleſque audace,
Que tu crains moins le bâton que la faim.

Après les Epigrammes, ou plutôt en même temps, ont paru les Critiques : & quelles Critiques ! la perſonnalité y eſt ſubſtituée à la raiſon directe, l'injure miſe à la place de la juſtification, un faux air de dédain oppoſé à la juſtice du reproche. Telle eſt la politique de la Philoſophie ; elle croit ſe ſauver, par des récriminations, de l'opprobre répandu ſur ſes erreurs & ſes délires. Elle combat à peu près comme cet Athlete qui, renverſé par ſon adverſaire, s'efforçoit de prouver, par de faux argumens, qu'il étoit le vainqueur.

Les Libelles ont ſuccédé aux Critiques. On en a publié de toutes les eſpeces & ſous toutes ſortes de noms : mais comme les Philoſophes n'ont, pour décrier leurs adverſaires, qu'une ſomme

bornée d'inventions & de mensonges qu'ils répetent sans cesse, en mille manieres différentes, tous ces Libelles renferment les mêmes injures, les mêmes calomnies, les mêmes absurdités. Voulez-vous connoître les principales impostures qu'on y débite contre moi? lisez les dernieres pages du *Discours préliminaire* de la quatrieme Edition * des *Trois Siecles*, les Articles *Condorcet* & *Helvétius*, ainsi que les *Lettres* qui terminent le quatrieme volume.

Croiriez-vous que dans un de ces Libelles, vraiment philosophiques, on m'ait sérieusement reproché mon peu de fortune & attaqué du côté de la naissance? On a peut-être voulu faire entendre que, pour fronder la Philosophie, il falloit, avant toutes choses, produire des titres de noblesse, comme lorsqu'il s'agissoit de combattre en champs clos. Je ne vous dirai point qu'il est peu de mes adversaires avec qui je ne pusse combattre à armes égales sur cet article; je vous ferai seulement remarquer combien cette Philosophie, qui affiche la sublimité des sentimens, devient extravagante, quand elle se sent blessée. C'est un ballon gonflé d'air, qui n'a de consistance, que jusqu'à ce qu'une piqûre en décele le vide. Que d'écarts, direz-vous avec moi, dans

* On le trouve dans celle-ci, tom. 1, pag. 103.

ces demi-Dieux, qui prétendoient nous guider ! que de petitesses dans des Ames, qui vouloient passer pour fortes ! que de folies dans des Sages, qui insultoient si dédaigneusement à nos foiblesses !.. Voilà pourtant ces hommes, qu'on a long-temps regardés comme les Oracles de la raison, les ornemens du Siecle, les illustrateurs de la Nation !

J'avouerai cependant qu'on a pu d'abord s'y méprendre. Un ton imposant, un style dogmatique, un jargon maniéré, des phrases sentencieuses, des sentimens enthousiastes, des expressions systématiques, la répétition perpétuelle de ces mots parasites, *humanité*, *vertu*, *raison*, *tolérance*, *bonheur*, *esprit philosophique*, *amour du genre humain*, & mille autres termes qui sont devenus la sauvegarde des inepties qu'on a avancées, à la faveur de ces mots, ont pu éblouir quelque temps les esprits faciles. Ajoutez qu'en frondant les opinions générales, qu'en parlant sans cesse d'*égalité*, de *liberté*, de *superstition*, de *loi naturelle*, il n'a pas été difficile aux Philosophes d'intéresser à leur gloire l'indocilité, la misanthropie, le libertinage, & de grossir, par d'autres manéges, le nombre de leurs Admirateurs. Moi-même je conviendrai que j'ai été la dupe, comme tant d'autres, de leur charlatanisme. Oui, Monsieur, quoique j'aye toujours eu une certaine antipathie pour la morgue philosophique, j'ai cependant été

ébloui, dès les premieres années de mes études, de cet appareil imposant, dont ils savent si bien revêtir les choses médiocres. Je croyois qu'avec de grands mots, on étoit grand Ecrivain, qu'avec des sentences ampoulées on étoit grand Moraliste. Je ne pouvois soutenir long-temps la lecture de leurs Ecrits, mais je m'en prenois à mon peu d'intelligence. Je me défiois quelquefois de l'hypocrisie de leur jargon; mais je me le reprochois ensuite comme une injustice; enfin, pour ne vous rien cacher, j'ai flotté pendant quelque temps entre l'enthousiasme & le degoût. Dans cet état, j'ai voulu examiner, m'instruire, afin de me décider. Je les ai donc relues plus attentivement, ces Productions tant vantées; j'ai comparé les assertions & les raisonnemens; j'ai rapproché les principes & les contradictions; j'ai analysé l'expression & le sentiment; j'ai approfondi les systêmes & les conséquences. De cet examen qu'est-il résulté ? Ce qui résultera pour tout Esprit qui voudra faire usage de ses propres lumieres, & se dépouiller de ses préjugés, du dépit contre la mauvaise logique, du mépris pour les inconséquences, de l'indignation contre l'audace & la mauvaise foi.

Après l'examen de leurs Ouvrages, j'ai voulu juger de leur personne. J'ai imité les Païens superstitieux, qui alloient eux-mêmes consulter les

Oracles, quand ils n'étoient pas contens de leur réponſe par écrit. Il eſt inutile de vous dire, Monſieur, avec quelle curioſité je pénétrai juſqu'à eux. Les premieres impreſſions me tenoient encore dans une ſorte de reſpect. Je les vois, je les entends, je les revois, je me familiariſe avec eux, & je reviens à mes derniers ſentimens, avec la réſolution de les profeſſer hautement.

Je ne ſuis pas le ſeul, qui, avec les mêmes diſpoſitions, ait éprouvé le même changement. Beaucoup d'Etrangers, accourus de différentes extrémités pour voir nos *Salomons* modernes, n'ont pas été plus tentés que moi de célébrer leur ſageſſe; & bien des Princeſſes lointaines ont dit, après les avoir vus, tout le contraire de la Reine de *Saba*. Je vous en citerai un exemple.

Madame la Ducheſſe de W***, femme du Duc Régnant, pendant ſon ſéjour à Paris, voulut voir ces Philoſophes tant prônés, afin de juger s'ils parloient plus raiſonnablement que leurs Livres. Elle engagea feu Madame *Geoffrin* de lui donner à dîner avec les principaux d'entre eux. Je vous laiſſe à penſer ſi ces Intelligences, qui la regardoient comme une proſélite, ſe parerent de tout leur éclat! Ce fut quelque choſe de ſingulier, ainſi que cette Princeſſe me l'a raconté elle-même, de voir ces Prophetes exalter leur cerveau pour répandre des lumieres. Avec quel

complaiſance ils raconterent leurs proueſſes ! avec quelle pitié ils parlerent du reſte des Mortels ! avec quel ton d'autorité ils donnerent des loix aux Princes qu'ils protégeoient ! Bref, l'extravagance fut complette : ils l'excéderent en voulant l'inſtruire ; ils la révolterent, en croyant ſe l'attacher. *Je les écoutois*, me dit-elle, *avec un ſilence de mépris, qu'ils ne manquerent pas de prendre pour un ſilence d'admiration.*

Tel eſt l'honneur que ces prétendus Sages croient faire à notre Nation ! Jugez, mon cher ami, ſi des Charlatans, ſi faciles à pénétrer, quand on les voit de près, ſont des êtres qu'on ne puiſſe déprimer ſans injuſtice, & ſi les Eſprits ſenſés adopteront leurs clameurs & leurs calomnies contre un Ecrivain, qui les a connus parfaitement & les a fait connoître tels qu'ils ſont en effet.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Fin des Lettres.

LISTE
DES ÉCRIVAINS

Dont on a parlé dans ce Volume.

☞ On a marqué d'une * ceux qu'on a cru vivans.

R.

S.

W.

Y.

Fin de la Table du dernier Volume.

TABLE DES LETTRES.

Fin de la Table des Lettres.



